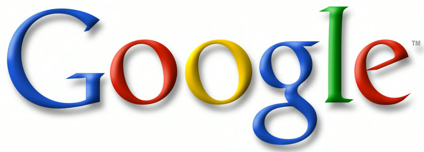
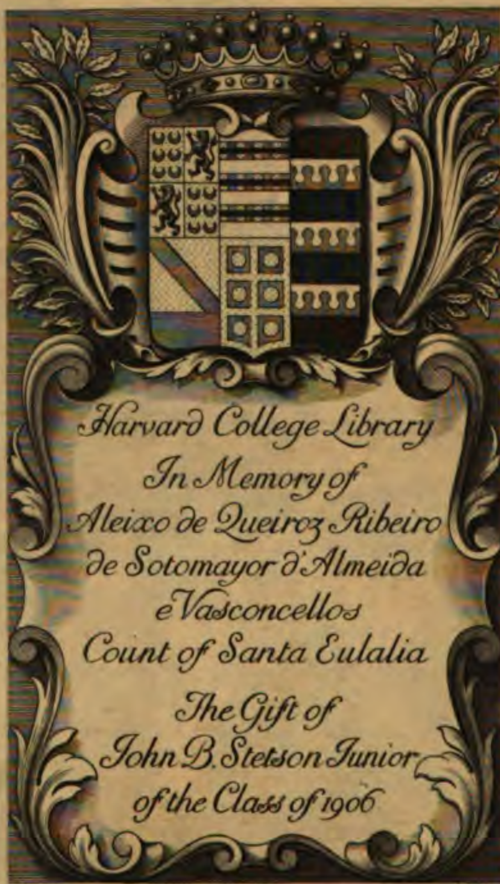



NEDL TRANSFER
HN 69YQ T


Harvard College Library
In Memory of
Aleixo de Queiroz Ribeiro
de Sotomayor d'Almeida
e Vasconcellos
Count of Santa Eulalia
The Gift of
John B. Stetson Junior
of the Class of 1906



4351

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

NOUVELLE EDITION,

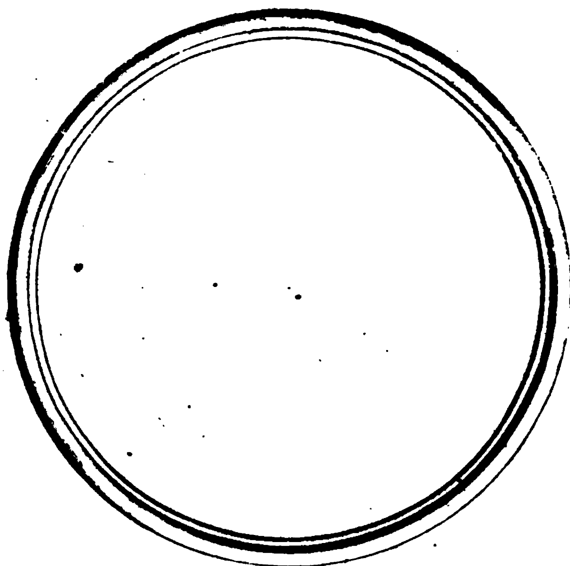
REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE de plusieurs Notes.

Par Mr. DACIER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Secretaire perpétuel de l'Académie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roi.*

TOME HUITIE'ME.



A AMSTERDAM,
Chez *ZACHARIE CHATELAIN.*
M. DCC. XXXV.
Avec Privilege.



ARTAXERXE.



LE premier des Rois de Perſe, qui porta le nom d'Artaxerxe, ſe diſtingua au-deſſus de tous les autres Princes par ſa bonté & par ſa magnanimité, & fut ſurnommé *Longuemain*, parce qu'il avoit la main droite plus lon-

Artaxerxe Longuemain.

Nous voici parvenus à la fin des vies paralleles que l'on a conſervées de Plutarque. Les quatre qui ſuivent & qui terminent ce grand Ouvrage ſont dans un autre genre, & n'ont point de parallele. Plutarque en avoit fait pluſieurs autres de la même maniere ſans y ajoûter aucune comparaiſon. Car il avoit fait la vie d'Auguſte, celle de Tibere, celle de Neron, celle de Caligula, celle de Vitellius, celle d'Hercule, celle d'Heſiode, celle de Pindare, celle de Craton, celle de Daiphante, celle d'Ariſtomene.

Et fut ſurnommé Longuemain, *parce qu'il avoit la main droite plus*

C'est-à-dire, qui a bonne memoire.

Origine d'Artaxerxe Mnemon.

De Cyrus fils de Cambyse, & dont Dieu avoit annoncé la naissance.

Cyrus, le Soleil chez les Perses.

Ou Arsacas qui est le nom général des Rois de Perse.

gue que l'autre. Il étoit fils de Xerxes. Et le second Artaxerxe, dont nous écrivons la vie, & qui fut surnommé *Mnemon*, étoit fils de la fille du premier. Car le Roi Darius eut de sa femme Parysatis quatre enfans; Artaxerxe, qui étoit l'aîné, Cyrus le second; & Ostanes & Oxathres les plus jeunes. Cyrus porta le nom de l'ancien Cyrus, & celui-ci eut le nom du Soleil, car on dit que les Perses appellent le soleil *Cyrus*. Artaxerxe fut d'abord appellé Arsicas, quoique Dinon assûre que son premier nom fut *Oartes*. Mais quoique Ctesias ait farci ses livres de toutes sortes de fables non seulement incroïables, mais

longue que l'autre.) Dans tous les tems on a donné aux Princes des surnoms tirez non seulement des vices & des vertus de l'ame, mais encore des défauts & des bonnes qualitez du corps. Les exemples en sont frequens. Cet Artaxerxe fut appellé *Longuemain*, parce qu'il avoit une main plus longue que l'autre, ou, comme Strabon le prétend dans son xv. liv. parce qu'il avoit les bras si longs que quand il les étendoit tout de bout ils touchoient à ses genoux. Ce même Strabon est tombé sur ce sujet dans une grande faute de mémoire, comme Ruauld le lui a reproché, il a dit de Darius ce qu'on n'a jamais dit que d'Artaxerxe, car jamais Darius n'a été appellé *Longuemain*.

Car on dit que les Perses appellent le Soleil Cyrus.) C'est le sentiment d'Hesychius. Κῦρος, dit-il, ἀπὸ τοῦ ἡλίου, τὸν γὰρ ἥλιον οἱ Πέρσαι Κῦρον λέγουσιν. *Cyrus est ainsi appelle du nom du soleil, car les Perses appellent le soleil Cyrus.* Les Perses appelloient le soleil *Cyrus*, comme les Egyptiens *Orus*, c'est-àdire, *Seigneur* & *Maître*, & les Arabes *Urotalt Dieu de la lumiere.* Car on touve là les vestiges du mot *Cyrus*. Je crois que sur ce mot Persan les Grecs ont formé leur Κύριος qui signifie *Seigneur.* Il est certain qu'il y a dans la Langue Grecque beaucoup de mots empruntez des étrangers.

Mais quoique Ctesias ait farci ses livres.] Ce Ctesias étoit de Cnide. Il avoit écrit l'histoire de ce qui s'étoit passé en Assyrie, & en Perse, Ἀσσυριακὰ καὶ Περσικά. Plutarque nous apprend ici le caractére de son esprit.

triviales & ridicules, il n'est pourtant pas vraisemblable qu'il ait ignoré le nom du Roi à la Cour duquel il étoit en qualité de son Medecin & de celui de sa mere, de sa femme & de ses enfans.

Ctesias, ses écrits remplis de fables incroyables & ridicules.

Cyrus fit paroître dès son enfance un naturel impetueux & violent; Artaxerxe au contraire paroissoit doux & moderé dans toutes ses actions & dans tous ses mouvemens. Il épousa par l'ordre du Roi & de la Reine une femme très-belle & très-vertueuse, & la retint ensuite contre leur volonté. Car Darius ayant tué le frere de cette femme, vouloit aussi la faire mourir. Mais Arsicas se jetta aux pieds de sa mere, & fit tant par ses prieres & par ses larmes, qu'enfin il obtint, quoiqu'avec beaucoup de peine, que le Roi non seulement n'ôteroit point la vie à sa femme, mais encore qu'il ne l'éloigneroit point de lui. Cependant sa mere avoit plus de tendresse pour Cyrus, & elle vouloit qu'il regnât après la mort de son pere. C'est pourquoi Darius étant tombé malade, elle le rappella de son Gouvernement de Lydie où il étoit, & il retourna à la Cour plein de grandes esperances que sa mere auroit disposé son pere à le nommer par son testament heritier du

Caractére des deux freres Cyrus & Artaxerxe.

Parysatis avoit plus de tendresse pour Cyrus que pour Artaxerxe.

A la Cour duquel il étoit en qualité de son Medecin & de celui de sa mere, de sa femme & de ses enfans.] Voilà donc Ctesias qui étoit Medecin du Roi, de la Reine sa mere, de la Reine sa femme, & des Princes & Princesses ses enfans. Dans ces anciens tems on étoit persuadé qu'un seul Medecin pouvoit suffire à toute une Maison Royale, & je crois qu'on avoit raison.

Prétexte dont Parysatis se servoit pour faire regner Cyrus préferablement à son aîné.

Royaume préferablement à son aîné. Car Parysatis avoit même pour cela un prétexte specieux très-plausible, & dont l'ancien Xerxes s'étoit autrefois servi en cas pareil par l'avis de Demaratus; elle disoit qu'elle étoit accouchée d'Arsicas pendant que Darius n'étoit que simple particulier, & qu'elle avoit mis au monde Cyrus depuis que Darius étoit parvenu à la couronne. Mais quoi qu'elle pût faire, elle ne put jamais obtenir cela de Darius, & l'aîné fut declaré Roi sous le nom d'Artaxerxe. Cyrus étoit Satrape de la Lydie & des Provinces maritimes de ces quartiers-là.

Artaxerxe né pendant que son pere n'etoit que particulier, & Cyrus après qu'il fut Roi.

Artaxerxe declaré Roi selon le droit de sa naissance.

Peu de jours après la mort de Darius, le Roi Artaxerxe partit de sa Capitale, & alla à la ville de Pasargades pour se faire sacrer selon la coûtume par les Prêtres de Perse. Dans cette ville-là il y a un temple de la Déesse qui préside à la guerre, on peut conjecturer que c'est la même que Minerve. Il faut que celui qui doit être sacré

Ville destinée pour le sacre des Rois de Perse.

Mais quoi qu'elle pût faire, elle ne put jamais obtenir cela de Darius.] La raison dont elle se servoit n'étoit pas valable, car l'aîné, quoique né dans le tems que son pere étoit particulier, conserve son droit d'aînesse pour recueïllir la fortune qui arrive ensuite à son pere, & est préferé aux enfans nez depuis cette grande élevation.

Et alla à la ville de Pasargades.] Ville de Perse que Cyrus le Grand bâtit & à laquelle il accorda de grands privileges, parce qu'il avoit défait dans ce lieu-là Astyage, & acquis le Royaume par sa victoire. Ptolemée le nomme *Pasacarta*. On trouve encore quelque vestige de ce nom dans celui qu'elle a aujourd'hui, car selon le P. Lubin on la nomme *Darabegerd*, ou comme les Arabes *Valasegerd*.

entre dans ce temple, que là il quitte sa robe, & qu'il prenne celle que l'ancien Cyrus portoit avant que de devenir Roi, & qu'on y garde avec beaucoup de veneration, & qu'après avoir mangé une figue sêche, il mâche des feüilles de Terebinthe, & qu'il avale un breuvage composé de vinaigre & de lait. S'il y a quelques autres usages, ausquels il soit obligé de se soûmettre, ils ne sont connus que des Prêtres & de celui qui est sacré.

Ceremonies pratiquées à ce sacre.

Dans le moment qu'Artaxerxe étoit prêt à faire toute cette Cerémonie, Tisapherne arrive auprès de lui, & lui amene un des Prêtres, qui avoit présidé à l'éducation de Cyrus pendant son enfance, qui lui avoit enseigné la magie, & qui avoit été plus affligé qu'aucun des Perses de ce que son éleve n'avoit pas été declaré Roi. C'est pourquoi sa déposition contre Cyrus en étoit d'autant plus croyable; il l'accusoit d'avoir formé le dessein de dresser des embûches au Roi dans le temple, & lorsqu'il dépoüilleroit sa robe, de se jetter sur lui & de le tuer. Les uns disent que sur cette accusation Cyrus fut arrêté, les autres assûrent qu'il entra dans le temple, qu'il s'y cacha, & qu'il fut trahi par ce Prêtre, mais que sur le point qu'on alloit le faire mourir, sa mere le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, & fit tant par ses cris, par ses larmes, & par ses prieres, qu'elle obtint sa grace, & qu'elle le fit renvoyer dans les Provinces maritimes. Il ne fut pourtant

Cyrus accusé d'avoir conspiré contre Artaxerxe.

Cyrus arrêté.

Cyrus sauvé par sa mere qui obtint sa grace.

pas satisfait de ce Gouvernement, & oubliant la grace que le Roi lui avoit faite, il ne se souvint que de l'affront qu'il en avoit reçu quand il avoit été prisonnier par son ordre, de sorte que le ressentiment & la colere l'exciterent encore à vouloir se faire Roi.

Il se revolte encore.

Il y a des Auteurs qui écrivent que n'étant pas content de ce qu'on lui donnoit pour sa table & pour son entretien, il s'étoit revolté contre le Roi. Mais ils disent en cela une chose très-ridicule, car quand il n'auroit pas eu d'autre ressource, il avoit la Reine sa mere qui n'auroit pas manqué de lui fournir tout ce qu'il auroit voulu. D'ailleurs quelle plus grande marque veut-on de ses grandes richesses, que les nombreuses troupes étrangeres qu'il entretenoit en differens lieux par le moyen de ses amis & de ses hôtes, comme le rapporte Xenophon ? car pour mieux cacher ses grands préparatifs, & pour tenir ses levées plus secretes, il ne tenoit pas toutes ces troupes ensemble, mais il avoit en differens lieux des gens qui sous divers prétextes lui levoient des soldats étrangers, & Parysatis, qui étoit toûjours à la Cour auprès du Roi son fils, guérissoit tous ses soupçons, pendant que Cyrus de son côté écrivoit toûjours à son frere en homme soûmis, tantôt lui demandant des graces, tantôt chargeant & accu-

Marque certaine des grandes richesses de Cyrus.

Dans la retraite des dix mille, au commencement.

Faux semblant dont Cyrus amusoit le Roi son frere.

Tantôt chargeant & accusant à son tour Tisapherne.] Il lui enleva les principales villes de son Gouvernement d'Ionie, à l'exception de Milet qu'il alla assieger, & ce fut ce qui aida beaucoup à

ſant à ſon tour Tiſapherne, pour perſuader au Roi qu'il n'en vouloit qu'à lui, & que c'étoit à lui que s'adreſſoient toute ſa fureur & toute ſa jalouſie. Joint à cela que le Roi étoit d'un naturel péſant & pareſſeux, ce que la plûpart des gens prenoient pour une marque de douceur & d'humanité. Il eſt vrai qu'au commencement de ſon regne il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe dont il portoit le nom, car il ſe montroit doux & affable à ceux qui l'approchoient, il honoroit & recompenſoit magnifiquement tous ceux qui l'avoient mérité par leurs ſervices. Quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toûjours l'outrage & l'inſulte. Quand on lui faiſoit des preſens, il marquoit être auſſi aiſe que ceux qui les offroient, ou plûtôt que ceux qui en recevoient de lui, & quand il donnoit, c'étoit avec une joye qui marquoit ſa bonté, ſon humanité, & ſon inclination généreuſe & liberale. Les plus petites choſes qu'on lui offroit, il les recevoit de très-bon cœur. Un certain Omiſus lui ayant preſenté un jour une grenade d'une exceſſive groſſeur, *par le Dieu Mithra*, s'écria-t-il en la recevant, *cet homme rendroit bien-tôt une petite ville très-grande ſi on la lui confioit.* Une autre fois le Roi étant en marche, comme chacun s'empreſſoit à lui faire des preſens, les uns d'une choſe, & les autres d'une autre, il y

Naturel du Roi Artaxerxe.

Mot d'Artaxerxe ſur un homme qui lui preſenta une grenade d'une groſſeur exceſſive.

tromper Artaxerxe qui crut que les levées que Cyrus faiſoit étoient contre Tiſapherne.

eut un pauvre homme de mêtier qui ne trouvant rien à lui offrir, courut à la riviere, puisa de l'eau dans ses deux mains, & courut la lui presenter. Artaxerxe ravi lui envoya une coupe d'or, & mille Dariques. Un jour Euclidas de Lacedemone, ayant dit beaucoup de choses contre lui avec beaucoup d'insolence, il se contenta de lui faire dire par son Capitaine des Gardes: *Tu peux dire contre le Roi tout ce qu'il te plaît, & le Roi peut non seulement dire, mais faire tout ce que bon lui semble.*

Comment Artaxerxe récompense un pauvre homme qui lui presente de l'eau dans ses deux mains.

Ce qu'il fit dire à un medisant qui le dechiroit.

Une fois à une chasse Tiribase lui montrant sa robe toute déchirée, le Roi lui dit, *que veux-tu que j'y fasse? que vous en preniez une autre*, répondit Tiribase, *& que vous me donniez celle-là. Je le veux*, dit le Roi, *je te la donne, mais en même-tems je te défends de la porter.* Tiribase ne fit pas grand compte de cette défense, non que ce fut un méchant homme, mais il étoit leger & évaporé. Il ne manqua pas de mettre sur l'heure même cette robe du Roi, & non content de cela, il y ajoûta quantité d'ornemens & de joyaux d'or, que les Reines avoient seules le droit de porter. Tous ceux de la Cour en étoient indignez, car cela étoit expressement défendu par les Loix de Perse, mais le Roi ne fit qu'en rire & lui dit; *je te donne ces ornemens d'or à porter comme à une femme, & cette robe comme à un fou.*

Demande insolente de Tiribase.

Comment le Roi lui accorde sa demande.

Ornemens d'or que les Reines de Perse avoient seules le droit de porter.

Bon mot d'Artaxerxe à l'insolent Tiribase.

C'étoit une coûtume de tout tems observée que personne ne mangeoit à la table du Roi que

sa

ſa mere & ſa femme, ſa mere aſſiſe au-deſſus de lui, & ſa femme au-deſſous. Artaxerxe y appella auſſi ſes deux jeunes freres Oxanes & Oxathres. Mais ce qui plut aux Perſes plus que tout le reſte, ce fut de voir la Reine Statira ſa femme ſe faire porter par les ruës dans une litiere ouverte & ſans rideaux, qui permettoit aux femmes de ſes ſujets de la ſaluer, & de l'approcher. C'eſt pourquoi la Reine étoit ſi fort aimée du peuple. Cependant les eſprits inquiets & remuants, & qui aimoient les nouveautez, alloient diſant que les affaires demandoient un Roi tel que Cyrus, magnifique & liberal, qui aimât la guerre & qui comblât de biens ſes ſerviteurs, & que la grandeur de l'Empire avoit beſoin d'un Roi plein d'ambition & de courage pour en ſoûtenir, & pour en augmenter l'éclat. Cyrus donc ſe confiant à tous ces diſcours qu'on tenoit à la Cour, autant & plus qu'à ceux qu'on tenoit autour de lui, ſe prépara à la guerre.

Perſonne ne mangeoit à la table du Roi de Perſe que ſa mere & ſa femme. Artaxerxe fit manger avec lui ſes deux freres.

La Reine Statira aimée des Perſes, & pourquoi.

Partiſans que Cyrus avoit à la Cour.

Cyrus ſe prepare à faire la guerre à ſon frere.

D'abord il écrivit aux Lacedémoniens pour les prier de le ſecourir & de lui envoyer des hommes, il promettoit des chevaux à ceux qui viendroient à pied, & des chars attelez à ceux qui viendroient à cheval; à ceux qui n'auroient que des terres, il promettoit de leur donner des villages, & à ceux qui n'auroient que des villages, il leur promettoit des villes. Il ajoûta que pour la ſolde de ceux qui ſervoient dans ſes troupes, elle ſeroit payée non par compte, mais par me-

Grandes promeſſes que Cyrus fait aux ſoldats qui viendront ſervir ſous lui.

sure & à tas ; & parlant hautement & magnifiquement de lui-même, il disoit qu'il avoit le cœur plus grand & plus Royal que son frere, qu'il étoit plus grand Philosophe, & mieux instruit de la magie que lui, & qu'il pouvoit boire & porter plus de vin que lui. Il ajoûtoit que son frere avoit été élevé dans une si grande timidité & dans une telle mollesse, qu'à la chasse il n'osoit se tenir à cheval, ni à la guerre sur un char. Les Lacedémoniens écrivirent à Clearque, & lui ordonnerent d'obéïr à Cyrus & d'exécuter ses ordres.

Plaisante qualité que Cyrus se donne.

Lui envoyerent la Scytale.

Cyrus partit de Sardis & marcha vers les hautes Provinces de l'Asie pour faire la guerre à son frere. Il menoit avec lui une grosse armée de Barbares, & près de treize mille Grecs soudoyez, & il trouvoit tous les jours de nouveaux prétextes pour faire agréer à son frere la levée de tant de troupes. Mais son véritable dessein ne fut pas long-tems caché, car Tisapherne, qui s'en douta, partit de Milet & alla en donner avis au Roi.

Tisapherne avertit le Roi des desseins de son frere.

A cette nouvelle la Cour fut dans un grand trouble. Toute la haine de cette guerre tomba sur la Reine Parysatis, qu'on en regarda comme la principale cause, & tous ses amis & ses serviteurs furent soupçonnez d'entretenir des intelligences avec Cyrus. Mais ce qui faisoit le plus de peine à Parysatis, c'étoit la Reine Statira qui au desespoir de cette guerre ne cessoit de lui crier : *Qu'est*

Parysatis accusée d'être la cause de cette guerre.

devenuë la foi que vous avez si souvent donnée en vous rendant caution pour vôtre fils ? Que sont devenuës les ardentes prieres dont vous vous êtes servie pour arracher à la mort celui qui avoit conjuré contre le Roi son frere ? C'est par cette malheureuse tendresse que vous avez allumé cette guerre, & que vous nous avez précipitez dans cet abîme de maux.

Reproches que la Reine Statira fait à Parysatis.

Ces reproches continuels inspirerent à Parysatis, qui étoit naturellement vindicative & violente dans sa colere, & qui conservoit long-tems son ressentiment, une haine si implacable pour Statira, qu'elle chercha les moyens de la faire mourir. L'Historien Dinon écrit que ce fut pendant cette guerre même ; mais Ctesias assûre que ce fut quelque tems après, & il n'est pas vraisemblable que ce dernier ait ignoré le tems où cette noire trahison fut exécutée, lui qui étoit témoin oculaire de tout ce qui se passoit à cette Cour, & qui n'avoit aucune raison de changer les tems, & de ne pas raconter le fait tel qu'il étoit arrivé, quoique d'ailleurs cet Auteur s'éloigne assez souvent de la vérité pour remplir son histoire de fables & d'avantures tragiques. C'est pourquoi nous rapporterons le récit de cette tragedie au tems auquel il l'a placée.

Parysatis cherche les moyens de faire mourir Statira.

Comme Cyrus s'avançoit à grandes journées, il lui vint des avis de toutes parts que le Roi n'étoit pas résolu de combattre si-tôt, & qu'il ne se hâtoit pas d'en venir aux mains avec lui, mais qu'il avoit fait dessein d'attendre dans le fond de

la Perse, que toutes ses forces qui venoient de tous côtez, fussent assemblées, & que pour cet effet il avoit tiré dans la plaine un retranchement qui avoit dix toises de largeur & autant de profondeur, & qui s'étendoit par l'espace de quatre cent stades depuis l'Euphrate jusqu'au mur de la Medie. Entre l'Euphrate & ce retranchement on avoit laissé un chemin de vingt pieds de large, & ce fut par là que Cyrus passa avec toute son armée. Le Roi negligea de lui disputer ce passage, & le laissa s'approcher de Babylone. On dit que Tiribase fut le premier qui eut l'audace de lui representer qu'il ne devoit pas fuir ainsi le combat, & abandonner à l'ennemi les Royaumes de la Medie, de Babylone, & de Suse même, pour aller se cacher au fond de la Perse, lui sur-tout qui avoit plusieurs fois autant de troupes que son ennemi, & dix mille Satrapes & Capitaines meilleurs que Cyrus & pour le combat & pour le Conseil.

Artaxerxe tire dans la plaine un retranchement de seize lieuës.

Remontrance hardie que Tiribase fait au Roi

Cyrus n'avoit que cent treize mille hommes & vingt chariots.

Ces paroles firent prendre au Roi la résolution de combattre. Il fit tant de diligence que tout d'un coup il parut en bataille avec une armée

Et que pour cet effet il avoit tiré dans la plaine un retranchement qui avoit dix toises de largeur & autant de profondeur.] Xenophon, plus croyable en ceci que Plutarque, ne donne à ce retranchement que cinq toises de largeur & trois de profondeur. Mais peut-être que du tems de Plutarque le nombre de toises étoit marqué differemment dans le texte de Xenophon.

Tout d'un coup il parut avec une armée de neuf cent mille hommes.] Par le rapport des transfuges l'armée d'Artaxerxe étoit de douze cent mille hommes sous quatre Généraux, Tisapherne, Gobrias,

de neuf cens mille hommes tous bien lestes & bien équipez, & étonna extrêmément les troupes de Cyrus, qui par trop de confiance en leur courage, & par le mépris outré qu'ils avoient pour leurs ennemis, marchoient confusément & avec beaucoup de négligence, jusques-là qu'ils faisoient porter leurs armes. De sorte que Cyrus eut beaucoup de peine à ranger ses troupes, & qu'il ne put le faire qu'avec beaucoup de tumulte & de bruit. Le Roi s'avança au petit pas, & dans un grand silence. Cette belle ordonnance & cette discipline surprirent extrêmément les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de desordre & de confusion dans une si grande multitude, & à entendre des cris barbares & désordonnez. Artaxerxe couvrit le front de sa phalange de ses meilleurs chariots armez de faux, afin que par l'impetuosité de leur course ils ouvrissent & missent en piéces les bataillons ennemis avant qu'ils pussent joindre les siens. Plusieurs historiens ont eu soin de décrire cette bataille, mais Xenophon est celui qui la décrit le plus vivement, car on ne la lit pas, on la voit, & il tient toûjours son lecteur dans la chose même, comme si elle étoit presente, & il le fait entrer dans sa passion comme s'il étoit au milieu du péril, tant il la re-

Artaxerxe s'avance contre Cyrus avec une armée de neuf cens mille hommes.

Mache désordonnée des troupes de Cyrus.

Belle ordonnance de l'armée d'Artaxerxe.

Comment Artaxerxe couvre le front de sa bataille.

Dans sa retraite des dix mille.

Eloge de ce recit de Xenophon.

Arbaces, & Abrocomas; mais ce dernier n'arriva avec ses troupes qu'après la bataille, ainsi Plutarque ne parle ici que de ceux qui se trouverent au combat. Il devoit avoir aussi deux cent chariots armez de faux, & il n'en eut que cent cinquante, mais outre cela il avoit six mille chevaux d'élite qui combattoient devant lui. Xenoph.

Grande modestie de Plutarque.

présente naïvement & avec énergie. C'est pourquoi il ne seroit pas d'un homme sensé de la raconter après lui. Tout ce qu'on doit faire, c'est de rapporter quelques particularitez dignes de mémoire qui lui ont échappé, ou qu'il a obmises.

63500. pas, c'est environ vingt lieuës

Le lieu donc, où cette bataille de se donna, est appellé Counaxa, & il est à cinq cent stades de Babylone. Un peu avant le combat Clearque conseilloit à Cyrus de ne pas s'engager dans la mêlée, & de se tenir derriere les bataillons Macedoniens, & on rapporte que Cyrus lui répondit: *Que me dis-tu là Clearque? Quoi tu veux que dans le même tems que je cherche à me faire Roi, je me montre indigne de l'être?*

Belle réponse de Cyrus à Clearque.

Faute de Cyrus.

Faute encore plus grande dont Plutarque accuse Clearque.

Cyrus fit là une grande faute de se jetter au milieu du péril sans aucune précaution. Mais Clearque en fit de son côté une autre qui n'est pas moindre, si elle n'est même plus grande, c'est qu'il refusa de ranger ses Grecs vis-à-vis du Roi, &

C'est pourquoi il ne seroit pas d'un homme sensé de la raconter après lui.] On voit par tout des marques de la modestie de Plutarque. Il ne veut pas toucher à la rélation que Xenophon a fait de la bataille d'Artaxerxe contre Cyrus, il trouve cette entreprise insensée. On connoît des écrivains qui ne sont pas si scrupuleux, ni si timides. Mais pourquoi Plutarque ne raconte-t'il pas cette bataille comme Xenophon, & pourquoi oblige-t'il son lecteur à aller chercher un autre ouvrage pour s'instruire, ou à demeurer sans être instruit? C'est que Xenophon étoit alors entre les mains de tout le monde.

C'est qu'il refusa de ranger ses Grecs vis à-vis du Roi, & de donner où il étoit, comme Cyrus l'avoit ordonné.] Ce reproche, que Plutarque fait à Clearque, qui commandoit l'aîle droite de Cyrus, mérite d'être examiné. Quand les armées furent en bataille, Cyrus,

de donner où il étoit, comme Cyrus l'avoit ordonné, & qu'il approcha son aîle droite de la riviere, de peur d'être enveloppé par les ennemis qui le débordoient. Car s'il ne cherchoit qu'à se mettre en sûreté, & qu'il n'eût d'attention qu'à se garentir lui-même de tout eschec, il auroit encore mieux fait de ne bouger de sa maison. Mais après avoir fait en armes tant de milliers de stades depuis la mer jusqu'à la plaine de Babylone, sans que personne l'y contraignît, & dans la seule vuë de placer Cyrus sur le Thrône des Perses, d'avoir ensuite choisi pour se mettre en bataille un endroit d'où il ne pourroit sauver son Général

Raisons dont Plutarque appuye le re-

qui passoit le long de la ligne avec Pigrés son truchement & trois ou quatre autres, cria à Clearque. *qu'il donnât au milieu où étoit le Roi, parce que de là dépendoit tout le succès du combat.* Mais comme les ennemis étoient en si grand nombre qu'une seule de leurs aîles tenoit tout le front du corps de bataille de Cyrus, & le débordoit, Clearque craignit d'être enveloppé s'il abandonnoit la riviere, & il lui répondit, *qu'il ne se mît en peine de rien & qu'il auroit soin de faire ce qu'il faudroit.* Plutarque accuse donc Clearque d'avoir fait une grande faute de n'avoir pas suivi l'ordre de son Général, & le malheureux succès du combat fait voir que Plutarque a raison. Cependant M. d'Ablancourt veut justifier Clearque dans sa note sur cet endroit de Xenophon. *Plutarque,* dit-il, *le blâme dans la vie d'Artaxerxe, comme s'il avoit été cause par là de la perte de Cyrus. Mais il n'étoit pas responsable de l'évenement, & sçavoit bien mieux la guerre que Plutarque.* Voilà deux mauvaises raisons. Un officier se rend en quelque façon responsable de l'évenement quand il fait tout le contraire de ce que son Général lui a ordonné. Clearque sçavoit mieux la guerre que Plutarque, je le veux, mais Plutarque la sçavoit aussi bien que M. d'Ablancourt, & ce qu'il y a de plus fort encore, Cyrus la sçavoit aussi bien que Clearque, & il avoit fort bien vû que le succès du combat dépendoit de cette attaque. Les raisons que Plutarque donne de sa censure sont très-solides.

proche qu'il fait à Clearque.

qui le ſoudoyoit, mais où il pourroit combattre en ſûreté, & tout à ſon aiſe, cela reſſemble fort à un homme à qui la vûë du danger préſent fait abandonner l'idée du tout, & oublier le but de ſon entrepriſe. Car qu'aucun de ceux qui étoient rangez autour du Roi, n'eût ſoûtenu le choc des Grecs, s'ils l'euſſent chargé, & que tous ces gens-là étant renverſez & le Roi tué ou mis en fuite, Cyrus n'eût gagné la bataille, & qu'après ſa victoire il n'eût été couronné, c'eſt de quoi perſonne ne ſçauroit douter, & l'évenement même le montre. C'eſt pourquoi il faut bien plûtôt accuſer Clearque d'avoir ruiné les affaires & cauſé la mort même de Cyrus par ſa trop grande précaution, que de s'en prendre à la témerité & à la trop grande audace du Général. Car ſi Artaxerxe avoit eu à choiſir lui-même l'endroit à mettre les Grecs en bataille, afin qu'ils lui fiſſent le moins de mal, il n'en auroit jamais pu trouver un meilleur, ni un plus commode que celui que Clearque prit près de la riviere, & fort loin d'Artaxerxe & de ceux qui étoient autour de lui, & d'où il ne put s'appercevoir ni de la défaite d'Artaxerxe, ni de la mort de Cyrus, qui fut tué avant que de pouvoir ſe prévaloir de la victoire

Il eſt certain que les troupes du Roi n'auroient pas ſoûtenu l'attaque des Grecs.

Imprudence de Clearque dans le choix du poſte où il ſe plaça.

Et l'évenement même le montre.] Car les Grecs furent victorieux de leur côté, & Cyrus fut tué par Artaxerxe, ce qui ne feroit pas arrivé ſi les Grecs euſſent attaqué le Roi.

D'où il ne put s'appercevoir ni de la défaite d'Artaxerxe.] Car non ſeulement les ſix mille chevaux, qui combattoient devant lui, fu-

de

de Clearque. Aussi est-il constant qu'avant la bataille Cyrus avoit très-bien vû ce qui étoit le plus expedient pour le succès de cette journée ; car il avoit ordonné formellement à Clearque de donner au milieu où étoit le Roi. Et Clearque après avoir répondu qu'il auroit soin de faire ce qui seroit pour le mieux, ruina & perdit tout. Car les Grecs battirent les Barbares comme ils voulurent, & les chasserent fort loin devant eux. Cyrus monté sur un cheval hardi & courageux, mais qui avoit la bouche mauvaise, on l'appelloit *Pasacas*, fut rencontré, comme le rapporte Ctesias, par Artagerses, Général des Cadusiens, qui du plus loin qu'il le vit, poussa droit à lui & lui cria, *O le plus injuste & le plus insensé des hommes, toi qui deshonores le nom de Cyrus, qui est le plus grand nom qui soit parmi les Perses, tu as fait faire à ces braves troupes Grecques un voyage très-malheureux pour leur abandonner au pillage les biens des Perses, & dans l'esperance de tuer le Roi ton frere & ton Seigneur, qui a autour de lui un million de Serviteurs & d'Esclaves, mille fois plus vaillans que toi, & tu vas l'éprouver sur l'heure, car tu vas perdre ici la tête avant que d'avoir seulement vû la face du Roi.*

Cyrus loüé de l'ordre qu'il avoit donné à Clearque.

Artagerses Général des Cadusiens.

Discours qu'il adresse à Cyrus dans le combat.

En finissant ces mots il lui lança sa javeline de

rent renversez, mais ses troupes qui le suivoient furent mises en desordre, & lui blessé il fut obligé de se retirer sur une éminence avec peu de gens. Et c'est de quoi Clearque ne put s'appercevoir à cause du poste qu'il avoit pris.

toute sa force. La cuirasse se trouva de si bonne trempe, que la javeline ne la perça point, Cyrus ne fut point blessé, mais la violence du coup fut si grande, qu'il chancela sur son cheval, & comme Artagerses faisoit tourner le sien, Cyrus lui lança sa javeline si heureusement au défaut de la cuirasse, qu'il lui perça le cou au-dessus de la clavicule. Car qu'Artagerses ait été tué de la main de Cyrus, c'est de quoi presque tous les Historiens conviennent. Mais sur la mort de Cyrus, comme Xenophon n'en dit qu'un mot, parce qu'il ne se trouva pas présent au lieu où il fut tué, rien n'empêche que nous ne détaillions ici la maniere dont Dinon la raconte, & ensuite celle dont la rapporte Ctesias.

Cyrus le tuë de sa main.

Dinon écrit donc qu'Artagerses étant tombé du coup, Cyrus poussa son cheval de furie sur ceux qui étoient en bataille devant le Roi pour le couvrir; qu'il les écarta, qu'il joignit le Roi, qu'il lui tua son cheval sous lui, & que le Roi étant tombé, Tiribase le dégagea, le monta sur un autre cheval, & lui dit; *Seigneur, souvenez-vous toûjours de cette journée, car elle mérite de n'être pas mise en oublie;* que dans ce moment Cyrus poussant encore à lui le blessa du second coup; qu'après cela il le chargea encore, & qu'à cette troisiéme charge le Roi plein d'indignation, dit à ceux qui étoient près de lui, *il vaut beaucoup mieux mourir que de souffrir tant d'insultes*, & poussa son cheval contre Cyrus, qui tête baissée & sans

Combat de Cyrus & d'Artaxerxe.

aucun ménagement ſe jettoit au travers d'une greſle de traits qu'on lui lançoit de toutes parts, & le frappa de ſa javeline dans le même tems que tous les autres tiroient auſſi ſur lui. Cyrus tomba mort, les uns diſent que ce fut du coup que le Roi lui donna, & les autres aſſeurent qu'il fut tué par un Soldat Carien, à qui le Roi, pour le récompenſer de ce grand exploit, donna le privilege de porter un coq d'or au bout d'une pique à la tête de l'armée dans tous les combats; car les Perſes appellent les Cariens des coqs, à cauſe des crêtes dont ils ornent leurs caſques. Voilà la maniere dont Dinon rapporte le fait, & voici celle de Cteſias, que j'ai un peu abregée.

Cyrus eſt tué.

Privilege de porter un coq d'or au bout d'une pique.

Cariens pourquoi appellez coqs par les Perſes.

Après que Cyrus eut tué de ſa main Artagerſes, il pouſſa ſon cheval contre le Roi, & le Roi vola à ſa rencontre, tous deux ſans dire une ſeule parole. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le Roi, & ne le bleſſa point. Le Roi lança ſa javeline à Cyrus & le manqua; mais il frappa Tiſapherne, homme d'un grand mérite, & fidéle ſerviteur de Cyrus, & le tua. Alors Cyrus lança ſa javeline contre ſon frere. Le trait perça la cuiraſſe, & lui entra environ deux doigts dans l'eſtomach, de ſorte que le Roi tomba de ſon cheval. Le de-

Artaxerxe tuë Tiſapherne, ou plûtôt Satipherne.

Artaxerxe bleſſé par Cyrus.

Artaxerxe tuë Tiſapherne.] Mais Tiſapherne étoit un des principaux Officiers d'Artaxerxe même. Y en avoit-il un autre de ce nom dans les troupes de Cyrus? Je crois que ce nom eſt corrompu ici, & qu'il faut rétablir la leçon du MS. de la Bibliothéque de S. Germain, où on lit *Satipherne* au lieu de *Tiſapherne.*

fordre ſe met dans ſes troupes, elles prennent la fuite, & lui s'étant relevé, il gagna avec un petit nombre de ſes gens, parmi leſquels étoit Cteſias, une petite éminence où il ſe tint en repos. Cyrus environné d'ennemis, fut emporté fort loin par ſon cheval qui prit le mords aux dents. Comme il étoit déja nuit, les ennemis ne purent le reconnoître, & ſes gens étoient fort en peine, & le cherchoient avec grand ſoin. Mais enflé de ſa victoire, & naturellement plein d'impetuoſité, de feu & d'audace, il alloit çà & là au travers des ennemis, leur criant en langage Perſien, *Ouvrez-vous, pauvres gens, ouvrez-vous.* Comme il repetoit cela à tout moment, la plûpart s'ouvroient pour le laiſſer paſſer, en lui donnant des marques de leur reſpect. Mais la tiare qu'il avoit ſur la tête, tomba malheureuſement, & un jeune Perſe nommé *Mithridate*, paſſant par hazard près de lui, le frappa de ſa javeline à la temple près de l'œil ſans le connoître. Il perdit tant de ſang par cette plaïe, que bien-tôt il fut ſaiſi d'un vertige ténébreux, & tomba à terre évanoüi, ſon cheval s'échappa & s'enfuit errant par la plaine. Le tapis qui le couvroit étant tombé, un Eſclave de celui qui l'avoit bleſſé le ramaſſa tout ſanglant.

Cyrus emporté par ſon cheval.

Il eſt bleſſé par un Soldat Perſe nommé Mithridate.

Quand Cyrus fut un peu revenu de ſa défaillance avec aſſez de peine, quelques Eunuques qui l'avoient ſuivi en petit nombre, tâcherent de le mettre ſur un autre cheval & de le ſauver. Mais comme il n'avoit pas la force de ſe tenir à cheval,

il crut qu'il iroit mieux à pied, & ses Eunuques le prenant sous les bras lui aidoient à marcher. Il avoit la tête si étonnée de sa blessure, qu'elle panchoit sur son épaule, & ne pouvant se soûtenir sur ses pieds, il bronchoit à chaque pas. Mais il étoit ranimé par la joye de la victoire, qu'il croyoit avoir remportée; car il entendoit de tous côtez les fuyards qui appelloient Cyrus leur Roi, & qui demandoient quartier.

Cauniens, de la ville de Caunus dans la Carie, miserables qui suivoient l'armée du Roi comme des goujats.

Dans ce moment quelques Cauniens, gens miserables, qui suivoient l'armée du Roi, gagnant leur vie à rendre les services les plus bas & les plus abjects, se trouverent par hazard mêlez comme amis parmi les gens qui étoient autour de Cyrus. Mais enfin ayant reconnu avec peine les cottes-d'armes rouges que ses gens portoient, ils virent que c'étoient des ennemis, car les troupes du Roi en portoient de blanches. L'un d'eux eut l'audace de donner par derriere un coup de sa javeline à Cyrus sans le connoître. Le coup donna dans le jarret, & lui coupa le nerf. Cyrus tombe, & en tombant sa temple blessée donne contre une pierre, & il rend l'esprit sur le moment. Voilà comment Ctesias raconte la mort de Cyrus. Et son recit est comme un poignard émoussé dont il le tuë enfin avec des peines infinies.

Les troupes de Cyrus avoient des cottes-d'armes rouges.

Celles du Roi en portoient de blanches.

Cyrus tué par un Caunien, selon Ctesias.

Et son recit est comme un poignard émoussé dont il le tuë enfin après des peines infinies.] Plutarque se mocque ici du recit penible & laborieux que Ctesias fait de la mort de Cyrus, où après bien des avantures tragiques il est enfin obligé d'avoir recours à un

Artasyras Officier appellé l'œil du Roi.

Cyrus ne venoit que d'expirer, lorsqu'Artasyras, qu'on appelloit *l'œil du Roi*, passa à cheval près du lieu où il étoit. Il reconnut les Eunuques, qui témoignoient une grande affliction & qui fondoient en larmes. Il s'adressa à celui qui paroissoit le plus fidéle & le plus attaché à son Maître, & lui dit, *Pariscas, qui est celui que tu pleures ainsi assis près de lui ? Eh, Seigneur Artasyras*, lui répondit Pariscas, *ne voyez-vous pas que c'est Cyrus qui est mort ?* A ce mot Artasyras étonné, exhorta l'Eunuque à avoir bon courage, & à garder bien le mort, & le quittant il pique à toute bride, & va trouver Artaxerxe qui désesperoit déja de ses affaires & croyoit tout perdu, & qui étoit dans un grand abattement, tant par la soif qui le brûloit, que

Il va apprendre au Roi la mort de Cyrus.

miserable Caunien, qui ne le tuë pas même & qui ne le blesse qu'au jarret. Cyrus tombe, & en tombant il ne meurt que du coup qu'il se donne à la tête blessée, ce qui est très-ridicule.

Lorsqu'Artasyras, qu'on appelloit l'œil du Roi.] Les Rois de Perse avoient des Ministres que l'on appelloit *les yeux du Roi*, c'étoient ceux qui lui rapportoient tout ce qu'ils avoient vû dans le Royaume, & d'autres qu'ils appelloient *les oreilles du Roi*, c'étoient ceux qui lui rapportoient tout ce qu'ils avoient entendu. Car les Rois ne peuvent ni tout voir, ni tout entendre par eux-mêmes, & ils ont besoin de secours ; c'est pourquoi Aristote louë cet usage dans le XVI. chap. du III. Liv. de sa République. *Il est peut-être absurde*, dit il, *de penser qu'un homme seul voye mieux avec deux yeux, qu'il entend mieux avec deux oreilles, & qu'il agit mieux avec deux pieds & deux mains, que plusieurs avec plusieurs. C'est pourquoi aussi nous voyons que les Monarques se font plusieurs yeux, plusieurs oreilles, plusieurs pieds, & plusieurs mains, & que ceux qui sont affectionnez & à eux & à leur Royaume, ils les associent à leur Empire*, &c. Aristophane ne laisse pas de plaisanter sur ce titre *d'œil du Roi*, dans ses Acharnenses, act. I. sc. II. & III.

par la blessure qu'il avoit reçûë, & l'approchant il lui crie avec un transport de joye, *qu'il venoit de voir Cyrus mort.* D'abord le premier mouvement du Roi fut de l'aller voir lui-même, & il commanda à Artasyras de le mener sur le lieu. Mais comme tout étoit rempli de crainte & d'effroi, à cause du bruit qui s'étoit répandu que les Grecs avoient tout vaincu de leur côté, & qu'ils étoient encore à poursuivre les fuyards, & à tout passer au fil de l'épée, il changea d'avis, & jugea plus à propos d'y envoyer un plus grand nombre de gens qui verroient si la nouvelle étoit vraye, & qui lui en feroient le rapport. Il y envoya donc trente hommes avec des flambeaux. Et comme il étoit sur le point de rendre l'ame par la grande soif qu'il enduroit, l'Eunuque Satibarsanes se mit à courir çà & là pour chercher de l'eau, car il n'y en avoit point dans la plaine, & le camp étoit fort éloigné. Enfin après avoir bien couru, il rencontra par hazard un de ces pauvres Cauniens, qui portoit dans une méchante outre toute rapiecée, environ huit verres d'une méchante eau toute corrompuë. Satibarsanes la prit & la porta au Roi, qui la but toute entiere. Après qu'il eut bû, l'Eunuque lui demanda, *si cette boisson ne lui avoit pas paru bien mauvaise*, & le Roi lui jura par tous ses Dieux, *que jamais il n'avoit bû avec tant de plaisir le vin le plus délicieux, ni l'eau la plus claire & la plus légere ; j'en suis si content*, ajoûta-t-il, *que si je ne puis trouver celui qui te l'a donnée pour le récompenser, je prie les*

L'Eunuque Satibarsanes apporte de l'eau corrompuë au Roi qui étoit sur le point de mourir de soif.

Dieux qu'ils le rendent heureux & riche.

Cependant les trente hommes qu'il avoit envoyez, reviennent pleins de joye, & lui confirment le bonheur dont il n'avoit osé se flatter. Déja il commence à se rasseurer sur le grand nombre de gens qui se rassemblent autour de lui. Il descend dans la plaine à la clarté d'une infinité de flambeaux, & va au lieu où étoit le corps de son frere. Quand il fut devant ce corps, il lui fit couper la main droite & la tête, selon la Loi des Perses, & commanda qu'on lui apportât cette tête, qu'il prit lui-même par les cheveux, qui étoient fort longs & fort épais, & il la montroit à ceux qui étoient encore dans le doute & qui fuyoient. Tous ces fuyards étonnez, l'adoroient à la maniere de leur pays, & se joignoient à ses troupes, de sorte qu'en très-peu d'heures il eut rallié autour de lui soixante-dix mille hommes avec lesquels il reprit le chemin de son camp.

Artaxerxe fait couper la tête & la main à son frere selon la Loi des Perses.

Ctesias écrit qu'il n'avoit à cette bataille que quatre cent mille hommes effectifs. Mais Dinon & Xenophon en mettent un bien plus grand nombre. Et quant au nombre des morts, le même Ctesias dit qu'on rapporta au Roi qu'il n'y en avoit en tout que neuf mille, & que pour lui à les voir, il avoit jugé qu'il y en avoit environ vingt mille, mais cet article demeure en contestation. Ce que Ctesias ajoûte, qu'il fut envoyé par le Roi avec Phaylle de Zacynthe & quelques

Le nombre des morts à cette bataille.

quelques autres vers les Grecs pour leur faire quelques propositions, c'est une fausseté insigne, car Xenophon sçavoit fort bien que Ctesias étoit au service du Roi, & il fait mention de lui dans ses livres. Il n'est donc pas vraisemblable que si Ctesias avoit été envoyé aux Grecs de la part du Roi, & qu'il eût été chargé de leur porter des paroles si considerables, Xenophon l'eût oublié, & qu'il n'eût parlé que de Phaylle. Mais le bon Ctesias, comme il paroît par ses écrits, étoit plein d'ambition & de vanité, d'ailleurs, fort partial pour les Lacedemoniens & grand ami de Clearque, & dans ses recits il trouve toûjours moyen de se placer en certains endroits qui lui sont honorables, & qui lui donnent occasion de parler avantageusement de Clearque & de Lacedemone.

Fausseté insigne de Ctesias.

Son ambition, sa vanité & sa partialité pour les Lacedemoniens & pour Clearque.

Après la bataille, le Roi envoya de grands & de riches presens au fils d'Artagerses qui avoit été tué par Cyrus. Il recompensa aussi très-magnifiquement Ctesias & les autres, & ayant enfin trouvé le Caunien, qui avoit donné à Satibarsanes son outre d'eau, de pauvre miserable & d'inconnu qu'il étoit, il le fit riche & homme de grande consideration,

Artaxerxe recompense magnifiquement le Caunien qui avoit donné l'eau qu'il avoit bûë.

Et qu'il n'eût parlé que de Phaylle.] Car Xenophon dans le II. Liv. de la Retraite des dix mille, écrit qu'Artaxerxe envoya aux Grecs des Herauts, & avec eux Phaylle, qui étoit Grec & qui faisoit profession de sçavoir fort bien l'art militaire; mais il ne dit pas un mot de Ctesias. Aussi n'étoit-ce pas l'emploi d'un Medecin.

Il mêloit plus de plaisanterie que de séverité dans les punitions.

Il mêloit souvent plus de douceur & de plaisanterie que de séverité dans la punition de ceux qui avoient commis quelque faute. Un certain Mede, nommé Arbaces, pendant le combat s'étoit jetté dans le parti de Cyrus, & ensuite après la mort de Cyrus il étoit revenu dans ses troupes; Artaxerxe ne le taxa ni de trahison ni de mauvaise volonté, mais seulement de timidité & de poltronerie, & pour le punir, il le condamna à porter tout le jour à son cou dans la place publique une courtisane toute nuë. Un autre, non content d'avoir aussi déserté, s'étoit encore vanté faussement d'avoir tué deux des ennemis, le Roi se contenta d'ordonner qu'on lui perçât la langue avec trois alénes.

Châtiment dont il punit un déserteur qui étoit revenu.

Il fait percer la langue à un autre déserteur, qui s'étoit vanté à faux d'avoir tué deux Cauniens.

Comme il croyoit avoir tué Cyrus de sa main, & qu'il vouloit que tout le monde le crût & le dît, il envoya de grands presens à Mithridate qui l'avoit blessé le premier, & commanda à ceux qu'il chargea de ces presens de lui dire, *le Roi t'honore de ces presens, parce qu'ayant trouvé la couverture du cheval de Cyrus, tu la lui as apportée.* Et le Carien, qui avoit coupé le jarret à ce Prince, & qui l'avoit fait tomber, lui ayant demandé aussi un present, le Roi le lui accorda, & lui fit dire par ceux qui le lui remirent, *le Roi te fait ce present, parce que tu as été le second qui lui as apporté la bonne nouvelle. Car Artasyras a été le premier qui lui a appris la mort de Cyrus, & tu es venu après lui.*

Il envoye de grands presens à Mithridate & au Carien qui avoient blessé Cyrus. Comment par orgueil il déguise les services qu'ils ont rendus.

Pour ce qui est de Mithridate, il se retira tout triste sans dire un seul mot. Mais le pauvre malheureux Carien se laissa entraîner par sa sottise dans la passion la plus ordinaire aux hommes, qui est la vanité. Corrompu vraisemblablement par les grands biens que le Roi lui avoit faits, il se persuada qu'il devoit aspirer à des choses plus relevées & fort au-dessus de son état. Il ne voulut donc point souffrir que ces grands presens fussent regardez comme la récompense de la bonne nouvelle qu'il avoit portée au Roi, mais il se mit en colere, & alloit criant, protestant, & prenant tout le monde à témoin que nul autre que lui n'avoit tué Cyrus, & que le Roi lui faisoit une grande injustice de le priver de la gloire qui lui étoit dûë. Le Roi informé de cette insolence, en fut si irrité, qu'il commanda qu'on lui coupât la tête sur l'heure. Sa mere Parysatis, qui se trouva presente, lui dit, *Seigneur, ne punissez point de cette maniere ce miserable Carien, laissez-m'en la vengeance, & souffrez que je lui donne le juste loyer de l'action dont il a eu l'audace de se vanter.* Le Roi le lui ayant permis, elle commanda aux Exécuteurs de prendre ce malheureux, de lui donner la question pendant dix jours, ensuite après qu'ils lui auroient arraché les yeux, de lui verser dans les oreilles de l'airain fondu, jusqu'à ce qu'il mourût dans ce cruel supplice.

Sote & malheureuse ambition du soldat Carien.

Punition horrible que la Reine Parysatis fait du Carien qui s'étoit vanté d'avoir tué Cyrus.

Peu de tems après Mithridate périt aussi malheureusement par sa sottise, car invité à un festin

Mithridate perd sa prudence dans le vin & périt aussi

malheureusement que le Carien.

où étoient les Eunuques du Roi, & ceux de sa mere Parysatis, il y alla vêtu de la robe que le Roi lui avoit donnée, & orné de tous les joïaux d'or dont il lui avoit fait present. Quand on fut à table & qu'on eut commencé à boire, le plus considérable des Eunuques de la Reine Parysatis, commença à lui dire : *Ah Mithridate, la belle & magnifique robe que le Roi t'a donnée ! les beaux bracelets ! les beaux carquans ! Quel cimeterre ! en vérité le Roi t'a rendu bien heureux. Il t'a fait un sujet d'admiration & d'envie pour tous les hommes.* Mithridate, qui étoit déja échauffé par le vin, *Eh qu'est-ce que tout cela*, lui répondit-il, *mon cher Sparamixas ? je me montrai digne de bien plus grandes & plus belles recompenses le jour de la bataille.* A ces mots Sparamixas soûriant, *je ne te parle point par envie*, lui dit-il, *mais comme les Grecs disent en commun proverbe que la vérité est dans le vin, souffre que je te parle franchement. Quel si grand & si éclatant exploit est-ce là, mon cher, d'avoir ramassé la couverture du cheval de Cyrus, qui étoit tombée, & de l'avoir portée au Roi ?*

Quand l'Eunuque lui parloit ainsi, ce n'est pas

Vêtu de la robe.) Au lieu de ἐσθῆτι χρυσῇ κεκοσμημένος, *vêtu de la robe d'or*, il faut lire comme dans le Ms. de la Bibliotheque de saint Germain, ἐσθῆτι καὶ χρυσῷ κεκοσμημένος, *vêtu de la robe, & orné des joyaux d'or*, &c. comme cela paroît par le mot οἷς qui suit & qui se rapporte à la robe & aux joyaux.

Et qu'on eut commence à boire) au lieu de δειπνεῖν, qui est dans le texte, on lit πίνειν dans le Ms. de la Bibliotheque de saint Germain.

Que la vérité est dans le vin.) Il y a faute au texte οἶνον καὶ ἀλήθειαν εἶναι. Il faut lire comme dans le Ms. de saint Germain, οἴνῳ καὶ ἀλήθειαν ἐνεῖναι.

qu'il ne ſçût la vérité, mais il vouloit le faire parler devant des témoins. Il excita donc par ce reproche la legereté & la vanité de cet homme, que le vin avoit rendu babillard & peu meſuré dans ſes diſcours, & qui n'étant plus maître de ſa langue, dit, *Vous autres, vous parlerez tant qu'il vous plaira de couvertures de cheval, & de telles, autres ſottiſes. Mais moi, je vous dis bien clairement & bien expreſſément que Cyrus a été tué de cette main. Car je ne lui tirai pas mon coup en vain, comme avoit fait Artagerſes, mais je lui enfonçai ma javeline au plus près de l'œil dans la temple, & avec tant de roideur que je lui perçai la tête de part en part, & le jettai par terre, de ſorte qu'il mourut de ce ſeul coup.* Tous les autres qui étoient à table, prévoyant déja à ce diſcours la mort & la fin malheureuſe de Mithridate, baiſſerent les yeux, & celui qui donnoit le repas, prenant la parole, dit à Mithridate, *ne ſongeons qu'à boire & qu'à faire bonne chere en adorant la fortune du Roi, & laiſſons-là tous ces diſcours, qui ſont au-deſſus de nous.*

Mais le ſouper ne fut pas plûtôt fini que l'Eunuque alla tout rapporter à Paryſatis, & Paryſatis en alla informer le Roi, qui entra dans une furieuſe colere comme ſe ſentant démenti par là, & perdant ce qu'il y avoit de plus beau, de plus glorieux, & de plus agréable pour lui dans ſa victoire. Car il vouloit que tous les Grecs & tous les Barbares fuſſent perſuadez que dans les differentes charges qui s'étoient faites, & dans le fort

de la mêlée, il avoit reçu une blessure de la main de son frere, & qu'il lui en avoit fait une autre dont il l'avoit tué. Il ordonna donc qu'on fit mourir Mithridate, & le condamna au supplice des auges. Voici quel est ce supplice: on creuse deux auges de la grandeur de l'homme depuis le cou jusqu'à la cheville des pieds, de maniere qu'elles joignent fort bien & s'emboitent ensemble. On couche le criminel sur son dos dans l'une de ces auges, ensuite on met l'autre auge par-dessus, de maniere que tout le corps est bien couvert & bien enfermé, & qu'il ne sort que la tête par un bout, & les pieds par l'autre. En cet état on lui donne à manger, & s'il refuse d'en prendre, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans les yeux. Quand il a mangé, on lui fait boire du miel délayé dans du lait qu'on lui entonne dans la bouche. On lui en verse aussi par tout sur le visage, & on le tourne toûjours au soleil, afin qu'il l'ait incessamment dans les yeux, de sorte que son visage est toujours couvert de mouches que ce lait & ce miel y attirent. Comme il fait dans cette auge toutes les nécessitez que les hommes qui mangent & boivent, ne sçauroient se dispenser de faire, de la corruption & de la pourriture de ses excremens, il s'engendre quantité de vers qui lui rongent les chairs & qui pénétrent jusqu'aux parties nobles. Quand on voit qu'il est mort, on ôte l'auge de dessus, on trouve toute sa chair mangée par ces vers, & l'on

Le supplice des auges.

découvre par tout ſur ſes entrailles des eſſaims de cette vermine qui y ſont attachez & qui rongent encore. Mithridate donc après avoir langui dans ces tourmens pendant dix-ſept jours, mourut enfin avec beaucoup de peine.

Il ne reſtoit à Paryſatis pour exécuter tout ſon projet, que de punir l'Eunuque du Roi, nommé Meſobates, qui par ordre de ſon maître avoit coupé la tête & la main de Cyrus. Mais comme il ne donnoit aucune priſe ſur lui, voici le piege que lui tendit Paryſatis. C'étoit une femme fort adroite, qui avoit naturellement beaucoup d'eſprit, & qui jouoit parfaitement bien aux dez, c'eſt pourquoi avant la guerre elle jouoit ſouvent avec le Roi, & après la guerre, s'étant raccommodée avec lui, elle y jouoit encore. Elle étoit même de la plûpart de ſes plaiſirs, elle entroit dans le ſecret de ſes galanteries, & le ſervoit auprès de ſes maîtreſſes, en un mot elle ne le perdoit de vûë que le moins qu'il lui étoit poſſible, & ne laiſſoit à Statira, que le moins de tems qu'elle pouvoit d'être avec lui, car outre qu'elle la haïſſoit par-deſſus tout, elle vouloit avoir le

Projet de Paryſatis de faire mourir tous ceux qui avoient eu part à la mort de ſon fils Cyrus.

Piege qu'elle tendit à Meſobates qui lui avoit coupé la tête & la main.

Paryſatis jouoit fort bien aux dez.

Complaiſanse qu'elle avoit pour ſon fils Artaxerxe.

Après la guerre, s'étant raccommodée.) Il manque ici au texte trois ou quatre lignes que le Mſ. de ſaint Germain a heureuſement ſupléées. Voici le paſſage entier. μετὰ δὲ τὸν πόλεμον [διαλυθεῖσα πρὸς αὐτὸν οὐκ ἔφευγε τὰς φιλοφροσύνας, ἀλλὰ καὶ συνέπαιζε καὶ τῶν ἐρωτικῶν ἐκοινώνει συμπράττουσα καὶ παροῦσα καὶ ὅλως μικρότατον αὐτοῦ τῇ Στατείρᾳ μετεδίδου χρῆσθαι καὶ συνεῖναι, μισοῦσά τε μάλιστα πάντων ἐκείνην καὶ μέγιστον ἀντιβουλομένη δύνασθαι λαβοῦσα] δή ποτε τὸν, &c. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que l'interprete Latin a traduit tout ce paſſage, quoiqu'il ne paroiſſe pas dans le texte Grec qui eſt à côté.

principal crédit auprès de ſon fils.

Un jour donc voyant que le Roi étoit ſans affaires, & qu'il ne penſoit qu'à ſe divertir, elle lui propoſa de jouer aux dez mille dariques. Le Roi joua, elle ſe laiſſa perdre, & paya les mille dariques comptant; mais faiſant ſemblant d'avoir du chagrin & d'être piquée, elle le preſſa de jouer encore, & le pria de vouloir bien jouer un Eunuque. Le Roi qui ne ſe doutoit pas de ſa noire malice, y conſentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de ſon côté cinq de ſes Eunuques les plus fidéles, que celui qui gagneroit auroit le choix de tous les autres, & que le perdant ſeroit tenu de le livrer.

Le darique valloit environ un écu d'or.

Paryſatis propoſe au Roi de jouer un Eunuque.

Les conditions du jeu.

Ces conditions faites, ils ſe mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute ſon application, y employe tout ce qu'elle a de ſcience & d'adreſſe, & favoriſée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choiſit Meſabates, car il n'étoit pas du nombre des exceptez. Dès qu'elle l'eut entre ſes mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun ſoupçon de la vengeance qu'elle meditoit, elle le livra aux Executeurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher enſuite tout de travers ſur trois croix dreſſées à deux pieds de diſtance l'une de l'autre, & d'étendre ſa peau à part ſur des pieux dreſſez tout auprès, ce qui fut exécuté.

Paryſatis gagne & choiſit le malheureux Meſabates.

La punition qu'elle en fit.

Quand le Roi le ſçût, il en fut très-fâché & entra dans une furieuſe colere contre elle, mais elle

elle sans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant & en plaisantant : *Vrayment je vous trouve bien merveilleux & bien délicat de vous fâcher pour un méchant décrepit d'Eunuque. Et moi, qui ai perdu mille dariques, que j'ai fort bien payez, je n'en dis mot, & je suis contente.*

La Reine Statira fait de grandes plaintes des cruautez de Parysatis.

Le Roi donc piqué de la supercherie, que la Reine sa mere lui avoit faite, se répentit de sa facilité, & ne fit aucun éclat. Mais la Reine Statira, outre qu'elle étoit opposée en tout à sa belle-mere, se plaignoit hautement de ce que pour l'amour de Cyrus, elle faisoit périr très-cruellement & contre toute sorte de justice les Eunuques du Roi, & ceux qui lui étoient les plus affectionnez & les plus fidéles.

Infidelité de Tisapherne.

Recit de Ctesias

Après que Tisapherne eut trompé Clearque & les autres Officiers Grecs contre la foi donnée & malgré les sermens, & que s'en étant rendu maître par la plus noire des perfidies, il les eut mis aux fers, Ctesias écrit que Clearque le pria de lui faire recouvrer un peigne, que l'ayant obtenu, & s'en étant peigné, il y prit tant de plaisir que pour lui marquer sa réconnoissance, il

Après que Tisapherne eut trompé Clearque & les autres Officiers Grecs.) Xenophon dans son II. Livre, conte en détail tout ce qui se passa à l'entrevuë de Clearque & de Tisapherne, & l'infidélité de ce dernier. Clearque étant allé à la Tente de Tisapherne avec quatre Officiers principaux & vingt Capitaines, on fit entrer Clearque avec ses quatre Officiers, qui furent aussi-tôt arrêtez, & on tailla en piéces les vingt Capitaines. Ensuite le Roi fit couper la tête à Clearque, & aux quatre Officiers, excepté Menon.

lui donna son anneau, afin que s'il alloit un jour à Lacédémone, cet anneau lui servît auprès de ses amis & de ses parens de signe & de gage de l'amitié qu'il avoit euë pour lui, & que sur la pierre de cet anneau étoit gravée une danse de Caryatides. Il ajoûte que tous les vivres qu'on envoyoit à Clearque, les autres Grecs, qui étoient prisonniers avec lui, les enlevoient & les consumoient, & qu'ils n'en faisoient qu'une très-petite part à Clearque; que lui Ctesias remédia à cela, en faisant ensorte qu'on en envoyât en plus grande quantité à Clearque, & qu'on en donnât d'autres en particulier aux autres prisonniers: qu'il lui rendit ce service, & lui fournit ces vivres du consentement & par la faveur même de Parysatis; & que comme il envoyoit tous les jours à Clearque parmi ces provisions un jambon, Clear-

Clearque étoit de Lacedémone.

Que sur la pierre de cet anneau étoit gravée une danse de Caryatides.) Il n'y a personne qui en lisant ce passage ne souhaite de sçavoir quelle étoit cette danse de Caryatides, qui étoit gravée sur l'anneau de Clearque. Pausanias nous l'explique parfaitement dans ses Laconiques, où il dit, qu'en descendant du lieu, appellé Hermes, par le grand chemin, le troisiéme détour qu'on trouve à droite mene au bourg de Carya, & au Temple de Diane, car tout ce lieu de Carya est consacré à Diane & aux Nymphes; que dans la place qui est devant le temple, il y a une statuë de Diane Caryatide; que les filles des Lacedémoniens vont tous les ans faire des danses autour de cette statuë, & qu'elles dansent à la maniere du pays. Il est aisé de voir que cette danse de Caryatides gravée sur l'anneau de Clearque, n'est autre qu'une danse de ces filles de Lacedémone, qui alloient tous les ans danser autour de la statuë de Diane Caryatide. Lucien dans son Traité de la danse, parle de cette danse qu'on apprenoit dans la ville de Carya, & qui lui étoit particuliere, comme nous voyons encore des pays qui ont certaines danses celébres nées chez eux.

que lui insinua & le pria instamment de fourrer dans un jambon un petit poignard, & de le lui envoyer, afin de ne pas laisser sa vie à la discretion & à la cruauté du Roi; mais que craignant ce Prince, il avoit refusé de le faire. Il ajoûte que le Roi accorda la grace de Clearque aux pressantes prieres de la Reine sa mere, & qu'il promit avec serment qu'il ne le feroit pas mourir. Mais que dans la suite à la persuasion de Statira, il fit mourir tous les prisonniers excepté Menon. Que depuis ce moment Parysatis chercha les moïens de se défaire de Statira & de lui donner du poison. En quoi il dit une très-grande folie, alleguant une raison qui n'a aucune ombre de vraisemblance. Car quelle apparence que pour venger Clearque, Parysatis eût voulu s'exposer au danger d'une entreprise si hazardeuse d'empoisonner la femme legitime du Roi, & une femme dont il avoit des enfans destinez au trône? Mais il est évident que cet Historien invente tout ce recit, comme une fable de tragedie pour faire honneur à la mémoire de Clearque; car il ajoute même que tous les Officiers Grecs, qu'on mit à mort, furent déchirez par les chiens & par les oiseaux, mais qu'un furieux tourbillon de vent s'étant levé porta sur le corps de Clearque un très-grand monceau de sable dont il lui fit un tombeau; qu'autour de ce monceau il vint quelques palmiers, qui en très-peu de tems formerent un bois admirable, qui ombragea ce tombeau, de sorte que le Roi frappé de ce mira-

Plutarque combat ce rapport de Ctesias par des raisons très solides.

Ctesias n'a inventé tout ce recit que pour faire honneur à Clearque.

Miracle inventé par Ctesias, en faveur de son ami.

cle, se repentit veritablement d'avoir fait mourir Clearque qui étoit si aimé des Dieux.

Ce qui détermine Parysatis à empoisonner Statira.

Ce ne fut donc nullement pour l'amour de Clearque que Parysatis conçut le dessein d'empoisonner Statira, elle y fut portée par la haine & par la jalousie dont elle étoit animée de longue main contre sa belle-fille, parce qu'elle voyoit que tout le crédit qu'elle avoit auprès du Roy son fils, n'étoit que l'effet du respect & de la considération qu'il avoit pour elle comme pour sa mere, au lieu que celui de Statira étoit fondé sur l'amour & sur la confiance, qui rendoient ce crédit bien plus grand & bien plus sûr. Ce fut uniquement ce qui la détermina à hazarder ainsi le tout pour le tout dans la vûë de se défaire d'une rivale si redoutable.

Crédit qui vient de l'amour & de la confiance bien plus sûr que celui qui vient du respect.

Elle avoit une femme de chambre, nommée Gigis, en qui elle avoit une entiere confiance, & qui pouvoit tout sur son esprit. Dinon écrit qu'elle lui prêta son ministere pour donner le poison. Mais Ctesias assûre qu'elle le sçut seulement & que ce fut malgré elle. Celui qui donna le poison, Dinon l'appelle Belitaras & Ctesias le nomme Melantas.

Ce fut uniquement ce qui la détermina.) Amiot à fort mal fait ici en traduisant, *ayant resolu qu'il falloit nécessairement qu'elle ou la Reine mourussent*. Plutarque n'a pas dit une chose de si mauvais sens.

Dinon l'appelle Belitaras, & Ctesias le nomme Melantas.) M. Huet ancien Evêque d'Avranches, & un des plus sçavants hommes de l'Europe, croit que ce nom de *Bellitaras* est le même que celui de *Belitasar* ou *Baltasar*, fort usité en Perse, & que celui de *Melantas*, que Ctesias donne à ce même homme, est encore le même, mais corrompu. Demonst. Evangel. pag. 224.

Les deux Reines s'étoient raccommodées en apparence.

Les deux Reines faiſant ſemblant d'avoir oublié leurs anciens ſoupçons & leurs anciennes querelles, s'étoient raccommodées en apparence ; elles ſe voyoient comme auparavant & mangeoient l'une chez l'autre. Mais les mêmes craintes ſubſiſtant toûjours, elles ſe tenoient ſur leurs gardes, & ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux. Il y a en Perſe un certain petit oiſeau qui n'a nuls excrémens & dont les inteſtins ſont remplis de graiſſe, ce qui fait croire que ce petit animal ne ſe nourrit que de roſée & de vent, on l'appelle *Rhyntaces*.

Juſqu'où elles portoient leur défiance mutuelle.

Rhyntaces, *petit oiſeau de Perſe.*

Maniere dont Paryſatis empoiſonna Statira à table.

Cteſias écrit que Paryſatis prit un de ſes oiſeaux, qu'elle le partagea par le milieu avec un couteau qui étoit frotté de poiſon d'un côté, qu'elle mit promptement le côté ſain dans ſa bou-

Et ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux] C'eſt ainſi à mon avis qu'il faut traduire ces mots du texte, τοῖς αὐτοῖς σιτίοις καὶ ἀπὸ τῶν αὐτῶν ἐχρῶντο, & non pas *mangeoient des mêmes viandes & étoient ſervies par les mêmes Officiers*. Car de ſe faire ſervir par les mêmes Officiers, ce n'étoit pas une précaution bien ſûre contre le poiſon. Parmi ces mêmes Officiers n'y en pouvoit-il pas avoir un qui auroit été gagné ? Non ſeulement elles mangeoient des mêmes viandes, cela ne paroiſſoit pas encore aſſez ſûr, mais elles mangeoient des mêmes morceaux qu'elles partageoient, la ſuite même le prouve.

Il y a en Perſe un certain petit oiſeau, qui n'a nuls excremens & dont les inteſtins ſont remplis de graiſſe.] C'étoit comme ici nos ortolans. Et voicy la preuve de l'explication que j'ai donnée au texte de Plutarque dans la remarque précedente; car on voit manifeſtement que ces Reines ne ſe contentoient pas de manger des mêmes viandes, mais qu'elles mangeoient des mêmes morceaux. Ce n'eſt pas la coûtume qu'on partage un ortolan, on le mange entier, mais les Reines le partageoient par un effet de leur défiance.

che, & qu'elle donna à Statira le côté empoisonné. Mais Dinon assûre que ce ne fut pas Parysatis, mais Melantas qui coupa les viandes, & qui mit du côté de Statira celles qui avoient touché au poison. Cette Princesse mourant donc dans de grandes douleurs, & dans des convulsions horribles, connut fort bien d'où venoit son mal, & inspira au Roi de violens soupçons contre sa mere, dont il connoissoit d'ailleurs la cruauté & l'esprit implacable & vindicatif. Dès que Statira fut morte, il fit une exacte recherche du crime. Tous les domestiques & les Officiers de sa mere furent arrêtez & appliquez à la question. Parysatis retint dans son appartement sa femme de chambre Gigis, & le Roi eut beau la demander, elle la refusa. Mais quelque tems après Gigis, ayant prié sa maîtresse de la laisser aller dans sa maison la nuit, le Roi qui en fut averti, plaça sur son chemin des gardes qui l'enleverent, & il la condamna à mort. Et voici le supplice auquel la Loy des Perses condamne les empoisonneurs : il y a une grande pierre fort large sur laquelle on leur fait mettre la tête, & avec une autre pierre on frappe dessus jusqu'à ce que la tête soit tout écrasée, & qu'il n'en reste pas la moindre figure. Gigis fut donc executée de cette façon. Et pour Parysatis le Roi ne lui dit rien, & ne lui fit aucun autre mal, sinon qu'il la confina à Babylone où elle demanda d'aller, & lui dit que tant qu'elle y seroit, jamais il n'y mettroit le pied. Voilà

Statira meurt & connoit la cause de sa mort.

Le Roi fait une recherche exacte de ce crime.

Il fait enlever la femme de chambre de sa mere, & la condamne à mort.

Supplice des empoisonneurs en Perse.

Le Roi confine sa mere à Babylone.

l'état où se trouvoient ses affaires domestiques.

Le Roi n'avoit rien oublié pour se rendre maître des Grecs, qui étoient venus avec Cyrus lui faire la guerre jusques sous les murs de sa capitale, & il le désiroit avec plus de passion qu'il n'avoit désiré de vaincre Cyrus lui-même, & de conserver ses Etats. Et il n'en avoit pu venir à bout, car les Grecs, après avoir perdu Cyrus leur Général, & tous leurs capitaines, ne laisserent pas de se sauver du fond de son Royaume, & pour ainsi dire, des portes de son Palais, en montrant & faisant connoître par experience que tout le fait du Roi Artaxerxe & des Perses n'étoit qu'or, argent, luxe, délices, belles femmes, & du reste faste & vaine ostentation. Cela inspira à toute la Grece une merveilleuse confiance en ses propres forces, & lui donna un très-grand mépris pour les Barbares, jusques-là que les Lacedémoniens trouverent qu'il leur seroit honteux de ne pas profiter de la conjoncture pour délivrer de la servitude de ces Barbares les Grecs d'Asie, & pour faire cesser les insolences & les outrages dont il les accabloit continuellement. Ils l'avoient déja tenté par le moyen de leur Capitaine

Avec quelle passion Artaxerxe desiroit de se rendre maître des Grecs qui avoient secouru son frere.

Retraite des dix mille Grecs, quelle honte pour la Perse.

Effet que cela fit sur les Grecs.

Et faisant connoître par experience que tout le fait du Roy Artaxerxe & des Perses n'étoit qu'or, argent, luxe, délices, belles femmes, & du reste faste & vaine ostentation.] Cela parut évidemment, car toutes les forces de ce Roi ne purent empêcher ces dix mille Grecs de se sauver les armes à la main du fond de son Royaume, & de faire une retraite qui sera éternellement la gloire des Grecs, & la honte des Perses.

Ils l'avoient déja tenté par le moyen de leur Capitaine Thim-

Thimbron, ensuite par le moyen de Dercyllidas & tous les efforts ayant été inutiles, enfin ils remirent cette guerre entre les mains d'Agesilas. Ce Général passa en Asie avec une grosse flotte, fit d'abord de grands exploits, & acquit beaucoup de réputation, car il défit en bataille rangée Tisapherne Lieutenant du Roi, & fit révolter contre lui la plûpart des villes.

L'année suivante, l'an 398. avant la naissance de J. C.

Quatre ans après

Ces grands exploits firent concevoir à Artaxerxe la maniere dont il devoit faire la guerre aux Grecs. Il envoya en Grece Hermocrate de Rhodes avec beaucoup d'or & d'argent, & lui ordonna de s'en servir pour corrompre ceux qui avoient beaucoup de crédit & d'autorité dans les villes, & pour faire soulever toute la Grece contre Lacedémone. Hermocrate s'acquitta fort bien de sa commission, toutes les plus grandes villes se liguerent contre Lacedémone, & tout le Peloponese en fut ébranlé, de sorte que le Conseil de Lacedémone, fut contraint de rappeler Agesilas d'Asie. Et l'on rapporte qu'Agesilas en se rembarquant dit à ses amis qui étoient auprès de lui, *que le Roy le chassoit d'Asie avec trente mille Archers*. Car la monnoye de Perse a un Archer pour empreinte.

Artaxerxe comprend que c'est avec l'argent qu'il doit attaquer les Grecs.

Il envoye en Grece Hermocrate ou Timocrate avec de grosses sommes, pour faire revolter les villes.

Les plus grandes villes se liguent contre Lacedémone.

Agesilas est rappellé d'Asie.

La monnoye de Perse avoit pour empreinte un archer.

Le Roi Artaxerxe ôta l'empire de la mer aux Lacedémoniens par le moyen de Conon Général

Comment Artaxerxe ôta l'empire de la mer aux Lacedémoniens.

bron.) Ils l'avoient envoyé d'abord après la bataille d'Artaxerxe contre Cyrus, & Thimbron ayant reçû le renfort des Grecs, qui revenoient de Perse à la fin de l'hyver, enleva quelques villes à Tisapherne.

des

des Athéniens qui se joignit à Artabase, car Conon après la bataille navale, qu'il avoit perduë à Ægos Potamos, se tenoit dans l'Isle de Cypre, non seulement pour y être en sûreté de sa personne, mais aussi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme attend le retour de la marée pour s'embarquer. Voyant donc que les desseins, qu'il méditoit, avoient besoin d'une grande puissance, & que la grande puissance du Roi avoit besoin d'un Capitaine sage & expérimenté, il écrivit à ce Prince pour lui expliquer ses projets, & commanda à celui qu'il chargea de la lettre, de la faire rendre en main propre par Zenon de Crete, ou par Polycrite de Mendes, dont le premier étoit un baladin du Roi, & l'autre son Medecin, ou s'ils étoient tous deux absens, de la remettre au Medecin Ctesias. On dit que cette lettre fut remise à Ctesias en l'absence des deux autres, & qu'à ce que Conon écrivoit, il ajoûta, *qu'il le prioit de lui envoyer Ctesias comme un homme très-utile à son service, sur tout pour les affaires de la marine*. Ctesias dit pourtant que ce fut le Roi qui l'envoya de son propre mouvement, & qui le chargea de cet emploi.

La riviere de la Chevre.

Conon retiré à Cypre après sa défaite à la bataille de la riviere de la Chevre.

Conon écrit à Artaxerxe pour lui expliquer ses projets.

Ce que Ctesias ajoûte par vanité à la lettre de Conon.

Après qu'Artaxerxe par la grande bataille navale, que ses Lieutenants Conon & Pharnabase gagnerent près de Gnide, eut dépossedé les Lacedemoniens de l'empire de la mer, il attira à lui toute la Grece, de sorte qu'il donna aux Grecs aux conditions qu'il voulut cette paix cé-

Paix d'Antalcidas honteuse aux Grecs. Elle fut faite la II. *année de l'Olymp.* XCVIII. *l'an* 385. *avant J. C.*

Antalcidas Spartiate dans les interêts d'Artaxerxe.

lébre, qui fut appellée la paix d'Antalcidas. Cet Antalcidas étoit Spartiate, fils de Leon, & si fort dans les interêts du Roi, qu'il fit en sorte que par les articles de cette paix les Lacedemoniens abandonnerent au Roi toutes les villes Grecques d'Asie, & toutes les Isles qui en dépendoient, afin qu'il en joüît tranquillement & qu'il en tirât tous les tributs comme de ses propres Provinces, si l'on peut appeller paix, une paix qui fut la honte & l'opprobre de la Grece, une paix dont la fin fut plus ignominieuse que n'auroit été celle de la plus cruelle guerre après une entiere défaite. C'est pourquoi Artaxerxe, qui avoit toûjours eu en abomination tous les autres Spartiates, & qui, selon le rapport de Dinon, les regardoit comme les plus impudens de tous les hommes, aima singulierement cet Antalcidas quand il fut à sa Cour. Un jour il prit une couronne de fleurs, la trempa dans une essence de très-grand prix, dont il s'étoit servi à sa table, & l'envoya à Antalcidas. Tous les courtisans furent fort étonnez de cette grande caresse & de cette faveur insigne. Et véritablement il paroît que cet Antalcidas étoit digne de

Une paix honteuse ne doit pas être appellée paix.

Spartiates regardez par Artaxerxe comme les plus impudens des hommes.

Grande faveur que le Roi fait à Antalcidas.

Que n'auroit été celle de la plus cruelle guerre.) Le Grec dit, *que n'avoit jamais été.* Mais cela est bien fort. Je croi qu'il manque au texte un ἄν.

Et véritablement il paroît que cet Antalcidas étoit digne de vivre dans ce luxe, & dans ces délices, & de recevoir une telle couronne.) C'est un beau trait que Plutarque lâche ici contre Antalcidas. En effet il méritoit de recevoir une telle couronne, qui étoit la marque du luxe & de la mollesse des Perses, puisqu'il avoit eu la lâcheté de se mocquer en public de la séverité de Sparte, & de fouler aux pieds la décence & l'honnêteté.

vivre dans ce luxe, & dans ces délices, & de recevoir une telle couronne, lui qui avoit dansé au milieu* des Perses, en contrefaisant Leonidas & Callicratidas, deux des plus grands personnages de Sparte. Surquoi quelqu'un ayant dit devant Agesilas, *Ah la malheureuse Grece où les Lacedemoniens Persisent! Ne dis point que les Lacedemoniens Persisent*, répondit vivement Agesilas, *dit plûtôt que les Medes Laconisent.* Mais la fierté de cette réponse n'effaça point la honte de cette action, car bien-tôt après ils perdirent la Seigneurie de toute la Grece par leur défaite à la bataille de Leuctres où ils firent fort mal, & toute la gloire de Sparte fut perduë par les articles de cette paix.

Lâcheté insigne d'Antalcidas.

Vive & fiére répartie d'Agesilas à un mot qui fut dit devant lui.

Les Lacedemoniens perdirent la Seigneurie de la Gréce par leur défaite à Leuctres, la II. année de l'Olymp. CII. quatorze ans après la paix d'Antalcidas.

Lui qui avoit dansé au milieu des Perses, en contrefaisant Leonidas & Callicratidas.] C'est le sens des paroles du texte, qui dit *en dansant Leonidas & Callicratidas*. Antalcidas en dansant imitoit la séverité de ces grands personnages, pour les tourner en ridicule, ce qui ne pouvoit pas manquer de faire un très-grand plaisir aux Perses, qui voyoient un Spartiate se moquer de tout ce qu'il y avoit de plus respectable dans son pays, & exposer à la risée publique deux hommes considérables, qui étoient les plus grands ennemis des Barbares & de leur faste.

Dis plûtôt que les Medes Laconisent.) Par cette réponse Agesilas veut éloigner l'idée d'infériorité que le mot de cet inconnu donnoit de Lacedémone, car ce sont ordinairement les vaincus qui prennent les mœurs & les manieres des vainqueurs. C'est sur cela qu'est fondée cette réponse, qui ne seroit ni juste, ni fiére autrement.

Car bien-tôt après ils perdirent la Seigneurie de toute la Grece par leur défaite à la bataille de Leuctres.) Où les Thébains sous la conduite d'Epaminondas & de Pelopidas défirent les Lacedemoniens commandez par Cleombrotus, qui fut tué dans le combat. Cela arriva la II. année de l'Olymp. CII. l'an 369. avant nôtre Seigneur, quatorze ans après la paix d'Antalcidas dont il vient de parler. C'est pourquoi il dit *bien-tôt après*.

Pendant que Sparte tint le premier rang en Grece, Artaxerxe appella toûjours Antalcidas, son hôte & son ami; mais après que la perte de la bataille de Leuctres les eut mis fort bas, ils eurent besoin d'argent, & envoyerent Agesilas en Egypte, & dans le même tems Antalcidas retourna en Perse pour presser le Roi d'envoyer du secours aux Lacedemoniens.

Le Roi méprise & rejette Antalcidas, dès qu'il ne le trouve plus utile.

Mais le Roi en fit si peu de compte, le méprisa, & le rejetta tellement, qu'il s'en retourna tout confus à Sparte, où mocqué de ses ennemis, & craignant encore l'indignation des Ephores, il se laissa mourir de faim.

Antalcidas de retour à Sparte, se fait mourir en s'abstenant de manger.

Ismenias & Pelopidas vont à la Cour d'Artaxerxe.

Fiérté & courage de Pelopidas.

Lâcheté & bassesse d'Ismenias.

Ismenias le Thebain & Pelopidas, qui avoit déja gagné la bataille de Leuctres, allerent aussi à la Cour d'Artaxerxe. Pelopidas ne fit rien de bas ni de honteux; mais Ismenias, comme on lui ordonnoit d'adorer le Prince, laissa tomber à terre devant lui son anneau, & s'étant baissé pour le ramasser, il parut dans la posture d'un homme qui adoroit. Timagoras l'Athénien écrivit un jour au Roi pour lui donner quelque avis sécret, & lui envoya sa Lettre par un Secretaire, nommé Belouris. Le Roi ravi, lui envoya dix mille dariques.

Timagoras prie le Roi de lui envoyer du lait de vache, & le Roi lui envoye quatre-vingt vaches.

Le même Timagoras étant tombé malade d'une maladie de langueur, fit prier le Roi de lui envoyer du lait de vache, & le Roi lui envoya sur l'heure quatre-vingt vaches qui le suivoient par tout pour lui fournir son lait. Il lui envoya encore un

Il lui envoya encore un lit, des couvertures, des valets de cham-

lit, des couvertures, des valets de chambre, parce que les Grecs n'étoient point adroits à faire un lit, & des porteurs pour le porter en chaise jusqu'à la mer à cause de son indisposition, & pendant qu'il fut à la Cour, il lui entretint une table magnifique, de sorte qu'Ostane, le frere du Roi, lui dit un jour, *Timagoras, souviens-toi bien de cette table, car elle n'est pas si magnifique pour rien*; ce qu'il lui disoit bien plus pour lui reprocher sa trahison, que pour le porter à la reconnoissance. Aussi quelque tems après Timagoras fut condamné à mort par les Athéniens pour avoir pris de l'argent du Roi de Perse.

Les Grecs mal-adroits à faire les lits.

Timagoras porté en chaise depuis la Cour jusqu'à la mer

Mot du frere du Roi, qui reproche à Timagoras sa Trahison.

Timagoras de retour à Athénes, condamné à mort.

Artaxerxe fit une chose qui donna une très-grande satisfaction aux Grecs, & qui les consola de tous les déplaisirs qu'il leur avoit faits, il fit mourir Tisapherne, qui étoit leur plus grand & leur plus implacable ennemi, & Parysatis ne contribua pas peu à sa mort en aggravant par ses dépositions les charges qui étoient contre lui. Car le Roi ne demeura pas long-temps dans sa

Artaxerxe fait mourir Tisapherne.

bre, parce que les Grecs n'étoient point adroits à faire un lit.] Voici encore une marque de la mollesse des Perses. Ils trouvoient les Grecs très-grossiers & très-mal-adroits à faire un lit. Et assûrément ils n'étoient pas bien couchez. C'est pourquoi Agamemnon dit dans le 1. Liv. de l'Iliade, *qu'il gardera Chryseis dans son Palais, afin qu'elle ait soin de son lit*, à quoi les Asiatiques étoient fort entendus.

Et des porteurs pour le porter en chaise jusqu'à la mer.] Il n'y a peut-être jamais eu d'exemple d'un si long voyage fait en chaise, car il y a loin de la Cour du Roi jusqu'à la mer. Plutarque, qui a écrit toute cette histoire dans la vie de Pelopidas, nous apprend que ses porteurs eurent du Roi quatre talens, c'est-à-dire, douze mille livres.

colére, mais il pardonna à la Reine ſa mere, ſe raccommoda avec elle & la rappella, voyant que c'étoit une femme de beaucoup de ſens & d'un grand courage, & capable de gouverner un grand Royaume, & d'ailleurs n'y ayant plus aucune raiſon qui les empêchât de ſe voir & d'être enſemble, de crainte de reveiller leurs jalouſies & renouveller leurs mécontentemens.

Il rappelle ſa mere de Babylone.

Paryſatis, femme d'un grand ſens & d'un grand courage.

Depuis ce moment Paryſatis ne ſongea qu'à complaire au Roi en toutes choſes, & à ne trouver rien de mauvais de tout ce qu'il faiſoit. Par cette complaiſance aveugle, elle acquit un ſi grand crédit ſur ſon eſprit, qu'elle obtenoit de lui tout ce qu'elle demandoit. Bien-tôt elle s'apperçut qu'il étoit éperdument amoureux d'une de ſes propres filles nommée *Atoſſa*. Il cachoit ſa paſſion & la déguiſoit devant elle le mieux qu'il lui étoit poſſible, quoique quelques Auteurs aſſûrent qu'il avoit déja eu avec elle quelque commerce ſecret.

Grand crédit que Paryſatis acquit ſur l'eſprit du Roi ſon fils, par ſa complaiſance.

Artaxerxe devient amoureux de ſa fille Atoſſa.

Dès que Paryſatis ſe fut apperçûë de ſon amour, elle ſe mit à careſſer ſa petite-fille plus que de coûtume, & elle étoit continuellement à louer ſa beauté à Artaxerxe, ſa ſageſſe, ſes mœurs, comme d'une Princeſſe parfaite, très-magnanime & très-digne d'être Reine. Enfin elle fit tant qu'elle lui perſuada de l'épouſer, & d'en faire ſa femme legitime en ſe mocquant des opinions & des Loix des Grecs. *Car*, lui dit-elle, *c'eſt vous que Dieu a donné aux Perſes comme la ſeule*

Paryſatis lui perſuade de l'épouſer.

Leçon déteſtable

loi & la seule regle de tout ce qui est honnête, ou deshonnête, vertueux, ou vicieux. Il y a même des Auteurs, entr'autres Heraclide de Cumes, qui assûrent qu'Artaxerxe n'épousa pas seulement sa fille Atossa, mais aussi son autre fille nommée Amestris, comme nous le rapporterons dans la suite. Son amour pour Atossa fut si ferme & si ardent, que quoiqu'il fût survenu à cette Princesse une dartre farineuse qui lui couvroit tout le corps, il n'eut aucun refroidissement, ni aucun éloignement pour elle, & fut toûjours en prieres dans le temple de Junon, n'adorant que cette Déesse, se prosternant devant sa Statuë en empoignant la terre, & lui faisant envoyer par ses Lieutenans & ses Satrapes tant de presens & d'offrandes, que tout le chemin depuis son palais jusqu'au temple pendant seize grands stades, étoit plein d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre & de chevaux qu'on y envoyoit.

& pernicieuse que Parysatis donne au Roi son fils.

L'amour qu'Artaxerxe eut pour Atossa.

C'étoit la marque de la plus grande affliction.

Presens qu'il fait envoyer à Junon pour la guérison de sa femme.

Il déclara la guerre aux Egyptiens, & envoya contre eux ses Lieutenans Pharnabase & Iphicrate. Mais cette expédition fut malheureuse par la division qui se mit entre ces deux Généraux.

Il déclare la guerre aux Egyptiens.

Ce qui rendit cette expédition malheureuse.

Et de chevaux qu'on y envoyoit.) Le mot ἵππων *chevaux* m'est suspect. Envoyoit-on ces chevaux au temple de Junon? Et pourquoi faire? Etoit-ce pour des sacrifices? Mais on n'immoloit point de chevaux à Junon. D'ailleurs pourquoi mettre des chevaux parmi l'or, l'argent, les étoffes de pourpre? Je crois qu'au lieu d'ἵππων il faut lire λίθων *de pierres précieuses*, car puisqu'on envoyoit de tous côtez de l'or, de l'argent, de riches étoffes, il ne faut pas douter qu'on n'envoyât aussi des pierreries.

Il marche contre les Cadusiens, peuples de la Medie Atropatene, près de la mer Caspiene.

Il alla en personne contre les Cadusiens avec une armée de trois cent mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Il entra dans leur pays qui est aspre & difficile, toûjours couvert d'épais nuages, qui ne produit ni bled ni fruit, & qui ne nourrit ses habitans, hommes de courage & belliqueux, qu'avec des poires & des pommes sauvages, & sans qu'il y prît garde, il se précipita dans une disette affreuse, & dans de très grands dangers, car ses troupes ne trouvoient rien à manger, & il étoit impossible de faire venir des vivres d'ailleurs à cause des chemins difficiles & impraticables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de somme, qu'on tuoit, & elles devinrent bien-tôt si rares que la tête d'un âne y valloit soixante drachmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roi même vint à manquer, & il ne restoit que peu de chevaux, tous les autres ayant été consommez.

Disette affreuse où il se précipita par son imprudence.

La tête d'un âne venduë dix écus dans son camp.

Fortune diverse de Tiribase.

En cette occasion Tiribase, qui plusieurs fois s'étoit vû élevé au plus haut dégré d'honneur auprès du Roi à cause de son courage, qui en avoit été aussi plusieurs fois dégradé à cause de sa legereté & de sa folie, & qui encore alors étoit méprisé de tout le monde & dans un état fort abject, sauva le Roi & l'armée par un stratagême dont il s'avisa. Il y avoit deux Rois des

Stratagême dont il s'avisa pour sauver le Roi & l'armée.

' *Et il ne restoit que peu de chevaux.*) Ce passage est corrompu dans le texte. Il doit être corrigé par le Mſ. de S. Germain; où on lit ἢ τῶν ἵππων ὀλίγοι περιῆσαν ἔτι

Cadusiens,

Caduſiens, tous deux campez ſéparément avec leurs troupes. Tiribaſe après avoir parlé au Roi & lui avoir communiqué ſon deſſein, s'en va trouver l'un de ces deux Rois, & envoye ſon fils à l'autre. Tous deux ils abuſerent ces deux Rois chacun de leur côté, en leur faiſant entendre ſéparément que l'autre Roi envoyoit à ſon inſçû des Ambaſſadeurs à Artaxerxe pour traiter avec lui, & pour faire ſeul avec lui à ſon préjudice amitié & alliance, & en leur diſant à chacun, *Si vous êtes ſage, vous vous hâterez de prévenir votre rival, & de traiter le premier avec Artaxerxe; de mon côté je vous rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi.* Ces paroles perſuaderent ces deux Princes; chacun convaincu que ſon compagnon lui portoit envie & vouloit le prévenir, envoya ſes Ambaſſadeurs, les uns partirent de leur côté avec Tiribaſe, & les autres du leur avec ſon fils.

Comme cette double négociation dura un peu de tems, Artaxerxe commença à entrer en ſoupçon contre Tiribaſe & ſes ennemis, profitant de cette occaſion, n'oublierent rien pour le calomnier & pour achever de le perdre; déja même le Roi ſe repentoit de s'être fié à lui, & par-là il donnoit lieu à ſes envieux de répandre leurs calomnies. Mais ſur ces entrefaites Tiribaſe arrivant de ſon côté, & ſon fils de l'autre, avec chacun les Ambaſſadeurs des Caduſiens, & le traité ayant été conclu avec les uns & les autres, & la paix faite, Tiribaſe devint plus grand & plus brillant que

Tiribaſe ſuſpect au Roi, & calomnié par les courtiſans dans le tems qu'il rend le plus grand ſervice.

jamais ; & partit avec le Roi, qui fit voir en cette occasion que la lâcheté & la mollesse ne sont point le fruit du luxe, de la pompe & de la superfluité, comme le pensent la plûpart des hommes, mais qu'elles sont l'effet d'une basse & mauvaise nature, qui suit de mauvaises opinions. Car ni tout l'or, dont le Roi étoit couvert, ni sa robe de pourpre, ni ses pierreries, qui brilloient sur sa personne, & qui montoient à la somme de douze mille talens, ne l'empêchoient point de travailler & de fatiguer comme le moindre Soldat. On le voyoit le carquois sur l'épaule, & le bras chargé de son bouclier, laisser son cheval & marcher le premier dans ces chemins raboteux & difficiles. De sorte que tous les Soldats voyant sa force, sa patience & son courage, excitez par son exemple, devenoient si légers, qu'il sembloit qu'ils eussent des aîles ; car il faisoit chaque jour plus de deux cent stades. Enfin il arriva à une de ses maisons Royales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande étenduë, & d'autant plus merveilleux, que toute la campagne des environs étoit nuë & sans aucun arbre.

La mollesse & la lâcheté ne sont pas le fruit du luxe.

Leur véritable cause.

Artaxerxe portoit sur ses habits pour trente-six millions de pierreries.

Il inspiroit le courage & la patience par son exemple.

Il faisoit tous les jours plus de huit lieuës à pied.

Que la lâcheté & la mollesse ne sont point le fruit du luxe, de la pompe & de la superfluité.] Ce principe est certain, le luxe, la pompe & la superfluité n'engendrent pas la lâcheté & la mollesse, car si cela étoit, il n'y auroit presque pas de Prince ni de grand Seigneur qui ne fût lâche & mou. Ces vices viennent d'une nature basse & mauvaise. Mais il faut avoüer que si les délices ne les engendrent pas, elles les entretiennent & les fomentent, & empêchent qu'une ame basse ne vienne à se relever. Elles achevent de l'abattre.

Comme on étoit au cœur de l'hyver, & qu'il faisoit un froid horrible, il permit à ses Soldats de couper du bois dans son parc, sans épargner ses plus beaux arbres, ni ses pins, ni ses cyprès. Mais ses Soldats ne pouvant se résoudre à couper des arbres, dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le Roi prit la coignée lui-même, & commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau & le plus grand, après quoi les Soldats ne ménagerent plus rien, couperent tout le bois qui leur étoit nécessaire, & allumerent tant de feux, qu'ils passerent la nuit sans aucune incommodité.

Il permet à ses Soldats de couper des arbres de son parc pour se chauffer.

Les Soldats en font difficulté, & il prend lui-même la coignée.

Ainsi le Roi se vit de retour dans sa capitale, après avoir perdu dans ce voyage un grand nombre de braves gens, & presque tous ses chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le méprisoit à cause de ses grandes pertes & du mauvais succès de son expedition, il eut pour suspects les plus grands de sa cour, en fit mourir un grand nombre par colere, & un plus grand nombre par crainte & par timidité; car la crainte est une passion très-meurtriere & très-sanguinaire dans les Tyrans, au lieu que le véritable courage est doux, humain & éloigné de tout soupçon. Voilà pourquoi parmi les animaux ceux qui sont les plus difficiles à adoucir & à apprivoiser, sont toûjours les plus craintifs & les plus timides, au lieu que les plus généreux, tirant une plus grande confiance de leur hardiesse & de leur courage, ne fuient point le commerce & les caresses des hommes.

Ses pertes le rendent soupçonneux & cruel.

La crainte, passion très-meurtriere dans les Tyrans.

Le véritable courage est doux & humain.

Artaxerxe sur ses vieux jours s'apperçoit des brigues que ses deux fils faisoient pour l'Empire.

Artaxerxe étant déja vieux, s'apperçut que ses deux fils étoient en differend pour l'Empire, qu'ils faisoient des brigues & des cabales, & que cela partageoit tous leurs amis & toute la cour. Les plus sages & les plus raisonnables vouloient que, comme Artaxerxe avoit succedé à la Couronne par droit d'aînesse, il la laissât de même à Darius, qui étoit l'aîné. Mais le puîné, nommé Ochus, homme vif & violent, avoit aussi un parti très-fort & très-nombreux, & il se flatoit qu'il viendroit à bout de son pere par le moyen de la Reine Atossa, à qui il faisoit fort la cour, & qu'il flattoit même de l'esperance qu'il l'épouseroit, & la feroit regner avec lui après la mort de son pere. Il couroit même un bruit sourd qu'il avoit eu avec elle quelque commerce, mais Artaxerxe l'avoit ignoré, & voulant ôter à Ochus toute esperance de parvenir à la Couronne, de peur qu'imitant l'audace de Cyrus, il n'excitât des guerres & des séditions dans ses Etats après sa mort, il déclara heritier du Royaume après lui son fils aîné Darius, qui étoit dans sa cinquantiéme année, & lui permit de porter la pointe de son bonnet droite, ce qui est la marque de la Royauté.

Ochus avoit un parti très fort contre Darius, qui étoit son aîné.

Ochus soupçonné d'avoir quelque commerce criminel avec sa belle-mere Atossa.

Darius déclaré heritier du Royaume.

La pointe du bonnet droite, la marque de la Royauté.

C'est une coûtume parmi les Perses que celui qui est déclaré heritier du Royaume, demande à

Qui étoit dans sa cinquantiéme année.]. Comment celà pouvoit-il être? Plutarque à la page suivante l'appelle νεανίσκον, *un jeune homme*. On n'appelle pas *jeune* un homme de cinquante ans. Au lieu de, πεντηκοστὸν, il faut lire πέμπτον καὶ εἰκοστὸν, comme dans un MS. *Qui étoit dans sa vingt-cinquiéme année.*

celui qui l'a nommé son successeur, un don que celui-ci ne peut lui refuser, pourvû qu'il ne demande rien d'impossible. Darius demanda donc au Roi son pere Aspasie, qui étoit celle que Cyrus avoit le plus aimée de toutes ses Maîtresses, & qui étoit alors une des concubines du Roi. Elle étoit de Phocée en Ionie, née de parens libres, & elle avoit été élevée dans l'honnêteté & dans la vertu. Un soir elle fut menée au souper de Cyrus avec plusieurs autres femmes. Celles-ci s'assirent librement auprès de lui, & quand Cyrus se mit à badiner avec elles; à les agacer, & à leur dire des plaisanteries, elles ne firent point les rencheries, & souffrirent ses caresses & ses railleries avec grand plaisir. Mais Aspasie se tint debout auprès de la table dans un profond silence, & avec une contenance pleine de modestie. Cyrus eut beau la prier de s'approcher, elle ne le voulut jamais; ses Valets de chambre voulurent la prendre & la mener par force; mais elle cria, *Celui qui aura l'insolence de mettre la main sur moi, s'en repentira.* Tous les Courtisans la trouverent grossiere

Coûtume remarquable parmi les Perses.

Darius demande au roi son pere Aspasie sa concubine.

Histoire d'Aspasie.

Noble hardiesse d'Aspasie.

Elle étoit de Phocée en Ionie.] Je releverai ici en passant une faute de M. d'Ablancourt, qui dans sa traduction de la Retraite des dix mille, a mis, *il prit une de ses concubines qui étoit de la Phocide.* Il s'est trompé, Xenophon dit φωκαΐδα, & φωκαΐδα ne signifie pas *de la Phocide*, mais *de Phocée*, comme Plutarque l'a fort bien mis.

Et elle avoit été élevée dans l'honnêteté & dans la vertu.] Mais cette bonne. éducation n'avoit été que comme une teinture bien foible, qui ne résiste pas au grand air, & qui s'efface très promptement. Il faut avoüer aussi que le pas où sa vertu succomba, étoit un pas très-glissant pour une jeune personne.

& farouche, & disoient qu'elle ne sçavoit pas vivre. Mais Cyrus fut ravi de cette sagesse, & se prenant à rire, il dit à celui qui avoit amené ces femmes, *Tu vois bien, mon ami, que de toutes ces femmes, c'est la seule qui soit sage & vertueuse.* Depuis ce moment il s'attacha à elle, l'aima plus que toutes ses autres Maîtresses, & la nomma *la Sage*.

Cyrus s'attacha à elle, & la nomma la Sage.

Après que Cyrus eut été tué dans le combat, elle fut prise au pillage du camp. Darius l'ayant donc demandée, il affligea fort son pere; car les Barbares sont excessivement jaloux dans leurs amours, de sorte que non-seulement celui qui ose parler à une concubine du Roi & la toucher, mais encore celui qui dans un chemin passe devant les chariots qui portent ses concubines, est puni de mort. Et quoiqu'Artaxerxe eût la Reine Atossa, qu'il avoit épousée par amour contre la Loi, il ne laissoit pas d'avoir trois cent soixante concubines, toutes d'une singuliere beauté. Cependant quand Darius lui eut demandé celle-là, il déclara *qu'elle étoit libre, qu'il pouvoit la prendre si elle consentoit d'aller avec lui, mais qu'il ne vouloit pas qu'on lui fît la moindre violence.* On fit donc venir Aspasie, & contre l'attente du Roi, elle choisit Darius. Artaxerxe la lui donna forcé par la Loi, mais bien-tôt

Excès où les Perses portent leur jalousie dans leurs amours.

Artaxerxe avoit trois cent soixante concubines.

Et contre l'attente du Roi, elle choisit Darius.] Artaxerxe étoit bien simple de s'attendre à autre chose. Voilà un assez bon tour de courtisane. Aspasie préfere le fils au pere, le jeune au vieux. Ainsi cette personne, qui avoit été élevée dans l'honnêteté & dans la vertu, fut au service du pere, du fils & de l'oncle.

après il la lui enleva, car il la fit Religieuse à Ecbatane dans le Temple de Diane, qu'on appelle *Anitis*, afin qu'elle passât le reste de ses jours à servir la Déesse, & dans une perpetuelle chasteté. Par là il crut punir son fils d'un châtiment qui ne seroit point sévere, mais au contraire moderé & mêlé de quelque sorte de jeu & de plaisanterie. Mais Darius ne supporta pas modérément & patiemment un si cruel tour, soit que l'amour qu'il avoit pour Aspasie, le lui rendît plus sensible, ou qu'il fut piqué de l'injure & de l'affront qu'on lui faisoit.

Il la lui enleve bien-tôt après, & la fait Religieuse dans le Temple de Diane.

Darius vivement touché de ce cruel tour de son pere.

Tiribase qui s'apperçut du ressentiment qu'il en avoit, l'aigrit encore davantage, cherchant à venger son injure particuliere dans celle de Darius. Et voici quelle étoit cette injure qu'il avoit reçûë : Artaxerxe avoit plusieurs filles ; il avoit promis de marier Apama avec Pharnabase, de donner Rhodogune à Oronte, & de faire épouser à Tiribase Amestris. Il tint parole aux deux premiers, & il trompa Tiribase, car il épousa lui-même Amestris, & à sa place il lui promit Atossa

Il est encore aigri par Tiribase.

Injure qu'Artaxerxe avoit faite à Tiribase.

Artaxerxe épouse sa fille Ame-

Il la fit Religieuse à Ecbatane dans le Temple de Diane, qu'on appelle Anitis.] Justin écrit qu'il la fit Religieuse du Soleil. Cette Diane, que Plutarque appelle *Anitis*, est appellée par Pausanias *Anaitis*. Et il dit, que les Lydiens ont chez eux un Temple de Diane Anaitis. ἀρτέμιδος ἀναΐτιδος.

De donner Rhodogune à Oronte.] Ce fut cet Oronte, gendre d'Artaxerxe, qui ayant été ensuite disgracié & privé de ses Etats, dit ce bon mot, *que les Favoris des Princes ressembloient proprement aux doigts de la main de ceux qui comptent* ; car comme ils les font valoir tantôt un, & tantôt dix mille, ainsi ces Favoris peuvent un jour tout, & le lendemain ils ne peuvent rien.

ſtris. & enſuite Atoſſa qui étoit la cadette.

qui étoit la plus jeune. Mais il le trompa encore, car devenu paſſionnément amoureux d'Atoſſa, il l'épouſa lui-même, comme nous l'avons dit.

Caractere de Tiribaſe.

Ce procedé piqua extrémement Tiribaſe, & lui inſpira une haine mortelle pour le Roi, non que de ſon naturel il fût homme ſéditieux & porté à la revolte, mais il étoit inconſtant, léger & fort étourdi. C'eſt pourquoi tantôt élevé aux premieres dignitez, & tantôt déchû de ce haut degré d'honneur, & mépriſé de tout le monde, il ne put ſupporter ſagement ni l'un ni l'autre de ces deux états; car honoré, il ſe rendoit inſupportable par ſa vanité & par ſon inſolence, & diſgracié, il ne pouvoit encore s'humilier, mais il étoit plus fier & plus hautain que dans ſa bonne fortune. Ce fut donc du feu ajoûté au feu que le commerce que Tiribaſe eut avec le jeune Prince, car il lui ſouffloit continuellemeut aux oreilles, *que ce n'étoit pas un avantage bien conſidérable que de porter la pointe de ſon bonnet droite & relevée quand on ne ſçavoit pas chercher les moyens de relever auſſi ſes affaires; qu'il s'abuſoit extrémement ſi pendant que ſon frere de ſon côté ſe faiſoit un parti conſidérable par le moyen des femmes, & que ſon pere radotoit du ſien à cauſe de ſon grand âge, & changeoit à toute heure de vûës & de ſentimens, il eſperoit que la ſucceſſion à la Couronne lui fût fort aſſeurée, car celui qui pour une petite Courtiſane Grecque a violé une Loi inviolable parmi les Perſes, ne ſera jamais fidéle à garder ſes promeſſes & à obſerver ſes traitez dans des choſes plus importantes; que ce n'étoit pas*

Le feu ajoûté au feu, proverbe.

Diſcours artificieux de Tiribaſe pour aigrir Darius contre ſon pere.

Il parle d'Aſpaſie que le Roi lui avoit enlevée contre la Loi, après la lui avoir donnée.

pas la même chose pour Ochus de ne pas obtenir la couronne, que pour lui d'en être exclus. Car pour Ochus personne ne l'empêcheroit de vivre heureux dans l'état de particulier, au lieu que pour lui, après avoir été déclaré Roi, c'étoit une nécessité absolue de regner, ou de ne plus vivre. Enfin ce mot de Sophocle se trouva vrai en cette occasion, *la persuasion du mal est prompte & gagne toûjours.* Car le chemin qui mene les hommes à ce qu'ils veulent, est un chemin uni & une pente douce, & la plûpart veulent le mal à cause de l'ignorance où ils sont du bien qu'ils n'ont jamais éprouvé. Avec tout cela encore la grandeur de l'Empire & la crainte que Darius avoit d'Ochus, fournirent à Tiribase d'autres raisons pour le porter à tout ce qu'il voulut, & la Déesse de Cypre ne fournit pas le motif le moins puissant par l'enlevement d'Aspasie. Voilà donc Darius qui se livre entierement à Tiribase, & qui conspire contre son pere. Déja le nombre des conjurez étoit grand, & l'heure étoit prise, lorsqu'un Eunuque alla découvrir au Roi la conspiration, & toutes les mesures qu'on avoit prises, car il étoit parfaitement instruit que les conjurez devoient entrer la nuit dans son appartement, & le tuer dans son lit.

Beau mot de Sophocle.

Ce qui mene les hommes à ce qu'ils veulent, est une pente douce, & un chemin uni.

Darius conspire contre son pere.

Un Eunuque découvre au Roi cette conjuration.

Et la Déesse de Cypre ne fournit pas le motif le moins puissant par l'enlevement d'Aspasie.) Il veut dire que l'amour contribua encore plus que l'ambition, & que la vengeance, au parti que prit Darius. Cet endroit est si élegant & si poëtique, que je ne doute pas que Plutarque ne se soit servi ici de l'expression de quelque Poëte, comme il l'a fait souvent sans que l'on s'en soit apperçû.

Sur cette dénonciation Artaxerxe pensa que ce seroit une fort grande imprudence de mépriser un si grand danger en négligeant d'approfondir la conjuration, mais que ç'en seroit une plus grande encore d'y ajoûter foi sans aucune preuve certaine & indubitable. Voici donc ce qu'il fit pour s'assûrer du fait : Il commanda à l'Eunuque, qui lui avoit donné l'avis, de s'attacher à ces gens & de les suivre, & cependant il fit ouvrir le mur de sa chambre derriere son lit, & y fit une fausse porte qu'il couvrit d'une tapisserie.

Conduite que doit tenir un Prince averti de quelque conjuration contre lui.

Ce que fit Artaxerxe pour s'assûrer de la verité.

L'heure que l'Eunuque lui avoit declarée, étant venuë, il attendit sur son lit, & ne se leva qu'après avoir vû les visages de ceux qui venoient sur lui, & les avoir tous parfaitement distinguez & connus. Quand il vit qu'ils tiroient leurs poignards & qu'ils venoient à son lit, il leva promptement la tapisserie, & se sauva dans la chambre voisine dont il ferma la porte sur lui en appellant au secours. Les meurtriers se voyant découverts, & voyant leur coup manqué, prirent la fuite, & exhorterent Tiribase à s'enfuir de

Mais que ç'en seroit une plus grande encore.) Voici une maxime bien sage, & qui doit être la regle des Princes. C'est une grande imprudence de négliger l'avis d'une conspiration, mais ç'en est une plus grande d'y ajoûter foi sans des preuves certaines & indubitables, & de se porter d'abord aux dernieres extrêmitez, sur un avis qui peut être faux.

Il attendit sur son lit, & ne se leva qu'aprés avoir vû les visages de ceux qui venoient sur lui.) Mais n'étoit-ce pas une grande imprudence d'attendre pour se lever que les conjurez fussent dans sa chambre? Etoit-il assûré qu'ils lui donneroient le tems de passer par cette fausse porte, & qu'ils n'iroient pas d'abord à son lit?

même, parce qu'il avoit été reconnu.

Tous ces conjurez se separerent, & s'enfuirent chacun de leur côté; mais Tiribase fut surpris & enveloppé par les gardes du Roi. Il se défendit courageusement, en tua plusieurs, & enfin il fut porté par terre d'un coup de javeline, qu'on lui lança de loin, car on craignoit de l'approcher. Darius fut pris aussi dans sa fuite & mené prisonnier avec ses enfans. Le Roi lui donna les Juges de son Conseil pour lui faire son procès. Il ne voulut ni assister à ce jugement, ni se porter pour accusateur, mais il commit d'autres gens pour l'accuser & pour déduire les charges, & commanda aux Greffiers d'écrire les avis de chacun des Juges, & de les lui apporter. Tous les avis ayant été conformes, & Darius ayant été condamné à la mort tout d'une voix, les Greffiers le prirent & le menerent dans une chambre voisine, & l'exécuteur mandé vint avec le rasoir dont il coupoit la gorge aux criminels. Dès qu'il fut entré dans la chambre & qu'il vit Darius, il fut saisi d'horreur & recula vers la porte, comme n'ayant ni la force, ni l'audace de mettre la main sur la personne du Roi. Mais les Juges, qui étoient à la porte de la chambre en dehors, le menacerent de le faire mourir lui-même, & lui ordonnerent d'exécuter la sentence sans differer. Il retourna donc sur ses pas, prit Darius par les cheveux, & avec son rasoir il lui coupa la gorge. Il y a d'autres écrivains qui rapportent que Darius fut jugé en pre-

Tiribase enveloppé par les gardes du Roi se défend courageusement & est tué.

Darius est pris & le Roi lui donne des Juges de son Conseil.

Il est condamné à la mort tout d'une voix.

Respect de l'exécuteur pour la personne de Darius.

ſence du Roi, & que quand il ſe vit convaincu par des preuves qu'il ne pouvoit refuter, il ſe proſterna à terre; & demanda grace au Roi avec les prieres les plus ardentes; que le Roi, tranſporté de colere, ſe leva; que tirant ſon cimeterre, il lui en donna tant de coups qu'il le tua ſur la place, & qu'après cette ſanglante exécution, il s'en retourna dans ſon Palais, qu'il adora le ſoleil, & qu'il dit à tous ceux qui l'avoient accompagné, *Seigneurs Perſiens, retournez-vous-en dans vos maiſons faire bonne chere & vous réjoüir, & apprenez à tous les autres cette bonne nouvelle que le grand Oromaze a puni ceux qui avoient comploté contre moi le plus grand & le plus impie de tous les crimes.* Voilà quelle fut la fin de cette conſpiration.

Ochus craint encore ſes deux freres Ariaſpe & Arſames, dont le dernier étoit bâtard.

Depuis ce moment Ochus ſe vit au comble de ſes eſperances par la faveur ſur-tout de la Reine Atoſſa ſa ſœur. Mais il craignoit encore ſon frere Ariaſpe, qui étoit le ſeul qui reſtoit des fils legitimes d'Artaxerxe, & de ſes freres bâtards il redoutoit Arſames. Ariaſpe n'étoit pas tant à craindre parce qu'il étoit l'aîné d'Ochus, que parce qu'étant doux, ſimple & humain, tous les Perſes le deſiroient pour Roi: & quant à Arſames il avoit du ſens & de l'entendement, & Ochus étoit bien

Que le Grand Oromaze,) Outre le ſoleil, que les Perſes adoroient comme un Dieu, ils reconnoiſſoient deux autres Dieux, l'un principe du bien, qu'ils appelloient Oromaze, & l'autre principe du mal, qu'ils nommoient Arimanius. On peut voir voir le traité de Plutarque *d'Iſis & d'Oſiris*

informé que son pere avoit pour lui beaucoup de tendresse. Il leur dressa donc des embûches à l'un & à l'autre, & comme il étoit naturellement rusé & cruel, il employa sa cruauté contre Arsames, & ses ruses & ses finesses contre Ariaspe. Car connoissant ce dernier simple & credule, il lui envoyoit tous les jours secretement des Eunuques & des amis particuliers du Roi qui lui rapportoient des prétenduës menaces & des propos terribles qu'ils avoient oüis de la propre bouche du Roi, & qui lui faisoient entendre que son pere avoit resolu de le faire mourir d'une maniere très-cruelle & très-ignominieuse. Ces gens, si artificieusement apostez, lui allant faire tous les jours ces faux rapports, qu'ils lui faisoient à l'oreille comme lui disant des choses très-secretes, & l'assûrant que le Roi alloit exécuter toute à l'heure une partie de ces menaces, & qu'il exécuteroit les autres bien-tôt après, ils étonnerent si fort ce Pauvre Prince, ils lui inspirerent une si grande terreur, & le jettrent dans un si grand trouble & dans un tel désespoir, que ne trouvant en lui-même aucune ressource, il prépara un poison mortel, l'avala, & se délivra de la vie.

Il leur dresse des embûches.

La ruse dont il se servit pour perdre Ariaspe.

Ariaspe effrayé par les émissaires d'Ochus, s'empoisonne lui-même.

Le Roi informé de sa mort, le pleura tendrement & en supçonna la cause, mais sa grande vieillesse l'empêchant d'en faire la recherche, & d'averer le fait, il s'attacha d'avantage à Arsames qui lui devint encore plus cher, & l'on voyoit clairement que le Roi mettoit en lui toute sa con-

Artaxerxe le pleure & se doute de la cause de sa mort.

fiance, & lui découvroit tous ſes ſentimens les plus ſecrets. Cette préference ſi marquée obligea Ochus à ne pas differer ſon entrepriſe, il atitra Harpates, fils de Tiribaſe, qui tua ce Prince de ſa main. Artaxerxe étoit alors ſi vieux & ſi caſſé que la moindre choſe étoit capable de le mettre dans le tombeau. Il ne put donc reſiſter à l'affliction que lui cauſa la mort d'Arſames, le regret & la douleur l'éteignirent en peu de jours. Il avoit quatre-vingt-quatorze ans, & en avoit regné ſoixante-deux. Il paſſa pour un Prince doux, humain, & qui aimoit ſes peuples, mais ce qui contribua plus que tout à lui donner cette bonne reputation, ce fut la comparaiſon de ſon fils Ochus, qui en cruauté, en inhumanité & en naturel ſanguinaire ſurpaſſa tous les hommes du monde, même les plus cruels.

Ochus fait aſſaſſiner Arſames par Harpates fils de Tiribaſe.

Artaxerxe meurt de douleur de la mort d'Arſames

Ochus un monſtre de cruauté.

Il ne put donc reſiſter à l'affliction que lui cauſa la mort d'Arſames.) Il ne meurt point de douleur de la mort d'Ariaſpe ſon dernier fils legitime, & il meurt d'affliction de la mort d'Arſames ſon bâtard. Mais il ne faut pas croire que ce fut cette derniere affliction qui le tua ſeule. Ce fut un dernier coup qui acheva ce que beaucoup d'autres avoient avancé.



ARATUS.



L me semble, mon cher Polycrate, que le Philosophe Chrysippe, choqué du mauvais sens qu'il trouvoit dans un ancien proverbe, a pris la liberté de le changer, car il le rapporte, non tel qu'il est, mais tel qu'il a cru qu'il devoit être, & comme le voici : *Qui est-ce qui loüe*

Changement qui Chrysippe fit à un ancien proverbe.

Car il le rapporte, non tel qu'il est, mais tel qu'il a cru qu'il devoit être, & comme le voici : Qui est-ce qui louë son pere que les enfans heureux ?] Quand Chrysippe changea le proverbe, ce n'est pas qu'il ne comprît le sens de l'ancien proverbe, & qu'il n'en sentît la pointe & la verité, mais c'est qu'il l'accommodoit à un autre sens, qui est aussi très-bon & très-vrai ; il vouloit faire

Les enfans vertueux, la gloire des peres.

Ce proverbe raccommodé par Dionysodore & son véritable sens.

Il n'y a que les enfans sans mérite qui loüent toûjours leurs peres.

Il faut conformer sa vie au plus parfait modelle qu'on a dans sa famille.

son pere que les enfans heureux? Mais Dionysodore de Trezène le reprend sur cela, & raccommodant le proverbe, il le rend dans ses propres termes, *Qui est-ce qui louëra son pere que les enfans malheureux?* Et il dit que ce proverbe est fait pour fermer la bouche à ceux qui n'ayant aucun mérite, ni aucune vertu en eux-mêmes, se parent des vertus de leurs ancêtres, & sont toûjours à les loüer. Mais *pour ceux en qui éclate naturellement la génerosité de leurs peres*, pour me servir des termes de Pindare, comme on le voit en vous, qui conformez toute votre vie au plus parfait des exemplaires que vos ayeux vous ont laissé, c'est une grande felicité de se souvenir toûjours des gens de bien, qui ont été dans leur famille, d'entendre rapporter leurs grandes actions, & de les raconter eux-mêmes. Car faute de biens qui leur soient propres,

entendre que les enfans heureux, c'est-à-dire, les enfans vertueux, font l'éloge des peres; car la vertu des enfans est pour l'ordinaire le fruit de la vertu de leurs peres & de la bonne éducation qu'ils en ont reçûë. Comme les peres vertueux sont la gloire des enfans, de même les enfans vertueux sont la couronne des peres: & comme dit Salomon, *Filius sapiens doctrina patris*. Proverb, XIII. I. & l'Auteur de l'Ecclesiastique a dit dans le même sens que Chrysippe, *qui docet filium suum laudabitur in illo*. XXX. II.

Mais Dionysodore de Trezene le reprend sur cela.) Chrysippe n'étoit nullement à reprendre, d'avoir changé un mot dans le proverbe, pour lui donner un autre sens, puisque ce sens est fort bon. Il n'avoit qu'à le remettre tel qu'il étoit.

Qui est-ce qui louëra son pere que les enfans malheureux?) Car il n'y a que les enfans dénuez de toute vertu qui vont toûjours prônant les vertus de leurs ancêtres pour se faire valoir par-là, ne pouvant se faire valoir par eux-mêmes.

ils

ils ne font pas dépendre leur réputation de ces louanges étrangeres, mais en ajoûtant leurs bonnes actions à celles de leurs devanciers, ils les benissent & les louent, non seulement comme les auteurs de leur race, mais encore comme les modelles de leur vie. Voilà pourquoi je vous envoye la vie que je viens d'écrire d'Aratus votre concitoyen, & l'un de vos ayeux, que vous ne dèshonorez en aucune maniere, soit que l'on contemple la gloire que vous vous êtes acquise, soit que l'on considere la puissance à laquelle vous vous êtes élevé. Et si je vous l'envoye, ce n'est pas que je ne sois bien persuadé que vous avez pris tout le soin possible de vous instruire mieux que personne de tout ce qu'il a fait de beau, mais c'est afin que vos enfans Polycrate & Pytheoles soient nourris & élevez parmi ces grands exemples domestiques, en lisant eux-mêmes & en entendant dire tout ce qu'ils doivent imiter. Car c'est le propre d'un homme amoureux de lui-même, & nullement amoureux de l'honnêteté & de la vertu, de se croire plus parfait que les autres.

Comment il faut louer ses ancêtres.

Se croire plus parfait que les autres vient de l'amour de soi-même, & non de l'amour de la vertu.

Car c'est le propre d'un homme amoureux de lui-même, & nullement amoureux de l'honnêteté & de la vertu, de se croire plus parfait que les autres.] Cette maxime est certaine. Il n'y a que l'amour propre qui puisse nous donner cette grande idée de nous. Au lieu que l'amour de l'honnêteté & de la vertu, en nous faisant admirer les vertus des autres, nous découvre les imperfections qui sont en nous, & que nous devons tâcher de corriger. Ceux qui aiment l'honnêteté & la vertu, regardent les vertus des autres comme des tableaux, mille fois plus admirables & plus précieux que les tableaux des plus grands peintres.

Après que l'Ariſtocratie pure & véritablement Doriene eut été une fois ruinée à Sicyone, comme une harmonie qui tombe dans le déſordre & la confuſion, & qu'elle eut fait place aux ſéditions, & à toute la furieuſe ambition des harangueurs du peuple, cette pauvre ville ſe vit travaillée de maux & de troubles horribles. Elle ne fit que changer tous les jours de Tyrans, juſqu'à ce que les Citoyens eurent élû pour leurs premiers Magiſtrats Clinias & Timoclidas, les deux perſonnages qui avoient le plus de réputation & la plus grande autorité dans la ville. Déja ſous leur adminiſtration le Gouvernement paroiſſoit ſe rétablir & prendre une meilleure forme lorſque Timoclidas vint à mourir.

Clinias, pere d'Aratus, & Timoclidas, deux Magiſtrats très-ſages.

Abantidas, fils de Paſeas, profitant de cette occaſion pour ſe ſaiſir de la Tyrannie, tua Clinias, & de tous ſes parens ou amis, il chaſſa les uns, & tua les autres. Il cherchoit auſſi ſon fils Aratus qui n'avoit que ſept ans, pour le faire mourir. Mais parmi le trouble & le déſordre, dont la maiſon étoit pleine quand le pere fut tué, cet enfant ſe déroba avec ceux qui prirent la fuite, & errant par la ville, ſaiſi de frayeur & ſans aucun ſecours,

Clinias tué par Abantidas.

Comment Aratus ſe ſauva quand on tuoit ſon pere.

Après que l'Ariſtocratie pure & véritablement Doriene.] C'eſt-à dire, & entiérement parfaite, par une figure empruntée des modes de la muſique Grecque, parmi leſquels le Dorien tenoit le premier rang, & étoit eſtimé comme le plus parfait, juſques-là que Platon dit en quelque endroit, que le ton Dorien méritoit ſeul le nom d'harmonie Grecque. J'en ai fait ailleurs une remarque. Au reſte quand Plutarque dit ici *véritablement Doriene*, il a égard à ce que la ville de Sicyone étoit Doriene d'origine.

il entrà par hazard ſans être vû dans la maiſon d'une femme nommée Soſo, qui étoit ſœur d'Abantidas, mais qui étoit mariée à Prophantus frere de Clinias. Cette femme naturellement génereuſe, & d'ailleurs perſuadée que c'étoit ſous la conduite de quelque Dieu que cet enfant s'étoit refugié chez elle, le cacha avec grand ſoin, & la nuit venuë elle l'envoya ſecretement à Argos.

Il ſe ſauve dans la maiſon de la ſœur d'Abantidas, qui étoit ſa tante.

Générosité de cette femme.

Aratus, ſauvé de cette maniere & échappé de ce grand danger, ſentit dès ce moment s'allumer en lui la haine la plus violente & la plus vive contre les Tyrans, & elle s'augmenta toûjours avec l'âge. Il fut élevé avec grand ſoin chez les hôtes & les amis de ſon pere. Et voyant qu'il devenoit grand & robuſte, il s'adonna aux exercices de la paleſtre, & y devint ſi habile, qu'il combattit aux cinq ſortes d'exercices qu'on appelle du Pentathle, & y fut couronné. Auſſi paroît-il ſur ſes ſtatuës un certain air d'Athlete, & au travers de la mine majeſtueuſe & grave qui éclate ſur ſon viſage, on démêle la voracité & le hoyau du Champion. De-là vint qu'il s'attacha moins à l'E-

Haine d'Aratus pour les Tyrans.

Progrès qu'il fit dans les exercices. Il fut couronné aux jeux du Pentathle.

Air d'Athlete qui paroiſſoit ſur ſes ſtatuës.

On démêle la voracité & le hoyau du Champion.) Car les Athletes mangeoient beaucoup, & un des inſtrumens de leurs exercices étoit le hoyau, pour becher la terre, & pour augmenter par là leurs forces. Theocrite a compris l'un & l'autre, la voracité des Athletes & leur hoyau, dans ce vers de ſon IV. Idylle :

Κὠχετ' ἔχων σκαπάναν τε καὶ ἴκατι τυτόθι μᾶλα.

Il eſt parti avec un hoyau & vingt moutons.

De là vint qu'il s'attacha moins à l'Eloquence qu'il ne convenoit à un homme d'Etat.) Car la trop

loquence qu'il ne convenoit à un homme d'Etat, quoiqu'il y en ait qui prétendent qu'il a été plus éloquent que beaucoup de gens n'ont cru, & qui en jugent par les mémoires qu'il a laissez, & qu'il composa à la hâte au milieu d'une infinité d'autres occupations, & dans les termes les plus ordinaires & les moins recherchez.

Mémoires d'Aratus.

Quelque tems après Dinias & Aristote le Dialecticien dresserent des embûches à Abantidas, qui ne manquoit pas de se trouver tous les jours aux conversations & aux disputes qu'ils avoient ensemble dans la place publique, & de disputer même avec eux, car ils l'avoient insensiblement jetté dans ce goût-là pour exécuter leur projet, & le tuerent. Après la mort d'Abantidas, son pere Paseas occupa la Tyrannie, & Nicocles l'ayant tué en trahison, s'en empara aussi à son tour. On dit que ce Nicocles ressembloit parfaitement de visage à Periandre, fils de Cypselus, comme Oronte le Perse ressembloit à Alcmeon fils d'Amphiaraus, & comme ressembloit au Grand Hector ce jeune Lacedémonien, qui selon le rapport de Myrsilus, fut écrasé par la foule des gens que la curiosité attira pour le voir dès que le bruit en fut répandu.

Dinias & Aristote le Dialecticien tuent Abantidas.

Paseas pere d'Abantidas, s'empare de la Tyrannie, & est tué par Nicocles, qui s'en saisit à son tour.

On en jugeoit par les statuës qui restoient de ces personnages.

Jeune Lacedémonien, qui ressembloit à Hector, écrasé par la foule qui accouroit pour le voir.

grande application aux exercices du corps nuit fort à ceux de l'esprit. Comme aussi ceux de l'esprit nuisent fort à ceux du corps: on peut voir cette vérité mise dans son jour dans le dialogue de Platon, intitulé *les Rivaux*, Tom. II. de ma seconde édition pag. 597. Le milieu qu'il faut suivre, c'est d'exercer moderement le corps & l'esprit, & de donner un peu plus à l'esprit qu'au corps.

Nicocles, après avoir regné quatre mois, pendant lesquels il fit plusieurs grands maux à sa ville, se vit sur le point d'être dépossedé par les Etoliens qui lui avoient dressé des embûches. Aratus commençoit alors à entrer dans l'âge d'homme, & il étoit déja en grande considération tant à cause de sa naissance, que de son courage où l'on ne remarquoit ni petitesse, ni paresse, mais une gravité au-delà de son âge, accompagnée de beaucoup d'ardeur & d'un sens ferme & rassis. Ces qualitez, qui étoient connuës, faisoient que les bannis de Sicyone avoient particuliérement les yeux sur lui, le regardant comme leur ressource, & Nicocles de son côté ne négligeoit point ses demarches & faisoit espier sous main & observer tous ses mouvemens. Ce n'est pas qu'il craignît de lui une action aussi audacieuse, ni une entreprise aussi hazardeuse & aussi témeraire que celle qu'il fit; il soupçonnoit seulement qu'il s'adresseroit aux Rois, qui avoient été amis & hôtes de son pere, & qu'il tâcheroit de les ameuter contre lui. En effet Aratus tâcha d'abord de prendre cette voye. Mais Antigonus, qui lui avoit promis, lui ayant manqué, & les espérances, qu'il avoit conçûës de l'Egypte & de Ptolemée, traînant en longueur, il résolut de se défaire du Tyran par lui-même sans aucun secours étranger.

Qualitez qu'on remarquoit dans Aratus dès sa jeunesse.

Nicocles observoit soigneusement toutes ses démarches.

Voyes qu'Aratus tenta pour délivrer sa ville du Tyran.

Enfin il l'entreprend seul.

Les premiers à qui il communiqua son dessein, furent Aristomaque & Ecdelus, Aristomaque

Il s'ouvre à Aristomaque & à Ec-

delus, ou Eudemus selon Polybe.

banni de Sicyone, & Ecdelus Arcadien banni de Megalopolis, homme fort appliqué à la philosophie, mais à la philosophie qui enseigne à agir, ayant été à Athénes disciple d'Arcesilas l'Académicien. Ces deux personnages ayant reçu de très-bon cœur cette ouverture, il parla aux autres bannis. Les uns de honte d'abandonner & de trahir une si grande esperance, se joignirent à lui, & les autres, en plus grand nombre, bien loin d'approuver ses vûës, tâcherent de l'en détourner, lui disant que faute d'expérience & de connoissance des affaires, il se jettoit dans une entreprise témeraire, & sans aucune apparence de succès.

Qui avoit été disciple de Crantor & avoit établi la moyenne Académie.

Car Aratus n'avoit pas encore vingt ans.

Pendant qu'il cherchoit dans sa tête les moyens de s'emparer de quelque poste dans le territoire de Sicyone, dont il feroit comme sa place d'armes pour faire la guerre au Tyran, il arriva à Argos un homme de Sicyone, qui s'étoit sauvé de la prison. C'étoit le propre frere de Xenocles l'un des bannis. Xenocles le mena d'abord à Aratus. Dès qu'il fut en sa presence, après lui avoir fait en peu de mots le recit de son avanture, il lui dit que l'endroit de la muraille, par où il s'étoit sauvé, étoit presque de plein pied par dédans au terrein de la ville, qui de ce côté-là se trouvoit fort élevé, fort escarpé, & plein de rochers, & que par déhors la muraille n'étoit pas si haute qu'on ne pût très-aisément l'escalader.

Rapport que fait à Aratus le frere de Xenocles, de l'état de la muraille de Sicyone.

Sur ce rapport Aratus envoye avec Xenocles

Aratus envoye

deux de ses esclaves, Seuthas & Technon, pour reconnoître la muraille, resolu pour peu qu'il vît de jour à entreprendre la chose sécretement & à s'en tirer par un seul péril, de hazarder le tout pour le tout plûtôt que de prendre la voye d'une longue guerre & d'infinis combats contre le Tyran, lui qui n'étoit que simple particulier.

avec Xenocles deux de ses esclaves reconnoître la muraille.

Les deux esclaves, qui étoient partis avec Xenocles, étant revenus après avoir pris la hauteur de la muraille, rapporterent que cet endroit n'étoit naturellement ni inaccessible, ni même difficile, mais que l'approche en étoit dangereuse parce qu'on ne pourroit se cacher à cause de quelques chiens d'un jardinier du voisinage, qui étoient fort petits, mais très-courageux, très-ardens, & qu'on ne pouvoit adoucir, ni apprivoiser. Aratus mit d'abord la main à l'œuvre. Il leur fut aisé de faire provision d'armes sans donner aucun soupçon, car alors tout le monde marchoit armé à cause des brigandages, & des pilleries qui se commettoient dans le pays, & des courses qu'on faisoit les uns sur les autres. Et Euphranor put faire aussi des échelles à la vûë de tout le monde, son métier de Charpentier lui en donnant le moyen sans le rendre suspect, car il étoit aussi un des bannis. Tous ses amis d'Argos lui donnerent des hommes; ceux qui avoient le moins de domestiques, en fournirent dix; il en arma trente des siens, & il acheta de Xenophilus, qui étoit le premier Capitaine des bandits, une petite troupe

Leur rapport conforme à celui du frere de Xenocles.

Ce qui rendoit difficile l'approche de la muraille.

Aratus fait provision d'armes sans donner du soupçon.

Euphranor charpentier fait les échelles.

Xenophilus Capitaine de bandits.

de soldats ausquels il fit entendre qu'on les ménoit à Sicyone pour enlever les haras du Roi, & la plûpart furent envoyez par differens chemins à la tour de Polygnotus, où ils eurent ordre de l'attendre. Il envoya aussi devant Caphesias en équipage de voïageur avec quatre de ses compagnons, qui devoient arriver de nuit chez le jardinier, comme gens qui passoient leur chemin & que la nuit avoit surpris, & qui étant logez chez lui, devoient l'enfermer lui & les chiens, car il n'y avoit point d'autre chemin pour approcher de la muraille, & mettant dans des paniers les échelles qui étoient brisées, ils les chargerent sur des chariots & leur firent prendre aussi les devants.

La tour de Polygnotus, entre Argos & Nemée.

Mesures que prend Aratus pour le succès de son dessein.

Echelles brisées.

Sur ces entrefaites arriverent à Argos quelques espions, que le Tyran Nicocles y envoyoit, & le bruit se répandit qu'ils se promenoient par tout à la sourdine pour observer Aratus. Le lendemain au point du jour Aratus parut à la place & fut long-tems à s'entretenir avec ses amis; ensuite il entra dans le Gymnase, s'exerça, se fit frotter d'huile, & emmenant de la palestre quelques-uns des jeunes gens, qui avoient accoûtumé de boire, & de se divertir avec lui, il s'en retourna dans sa maison. Quelques momens après on vit de ses domestiques traverser la place; l'un portoit à la main des chapeaux de fleurs, celui-ci achetoit des flambeaux, & celui-là s'entretenoit avec des musiciennes, qui alloient ordinairement chez lui chanter & jouer des instrumens pendant son dîner,

Des espions du Tyran Nicocles arrivent à Argos.

Comment Aratus les abusa.

dîner, ce que voyant ces eſpions, ils étoient fort abuſez, & en riant ils ſe diſoient les uns aux autres : *Vrayment on voit bien qu'il n'y a rien de plus timide qu'un Tyran, puiſque Nicocles même, qui eſt Maître d'une ſi grande ville, & environné d'une ſi grande puiſſance, ne laiſſe pas de redouter un jeune homme, qui dépenſe en voluptez & en feſtins en plein jour le peu de bien qui lui reſte pour s'entretenir dans ſon exil*, & après ces faux raiſonnemens ils ſe retirerent.

Rien n'eſt ſi timide qu'un Tyran.

Mais Aratus au ſortir de table, partit d'Argos, & alla joindre les Soldats qui l'attendoient à la Tour de Polygnotus. Dès qu'il les eut joints, il les mena à Numée, où il déclara à la plûpart le deſſein qu'il avoit formé. Il commença par les exhorter & par leur faire de grandes promeſſes, & après leur avoir donné pour mot, *Apollon très-favorable*, il les mena droit à Sicyone, hâtant le pas à meſure que la Lune penchoit vers ſon coucher, & s'arrêtant de même pour ne pas la devancer, pour joüir de ſa clarté pendant ſa marche, & pour n'arriver à la maiſon du Jardinier, qui étoit près de la muraille, qu'après qu'elle ſeroit couchée. Capheſias vint le rencontrer près de-là, & lui dit, qu'il n'avoit pû enfermer les chiens, parce que quand il étoit arrivé, ils étoient déja lâchez, mais qu'il avoit enfermé le Jardinier. Cela fit perdre courage à la plûpart de ſes gens, juſques-là qu'ils le preſſoient d'abandonner ſon entrepriſe & de s'en retourner. Mais il les raſſeura, leur promettant qu'il les remeneroit, ſi les chiens

Ville ſur le chemin d'Argos à Sicyone.

Ce qui fit perdre courage à la plûpart des Soldats d'Aratus.

leur faiſoient trop de peine.

En même tems il fit marcher à la tête de tout ſous la conduite d'Ecdelus & de Mnaſitheus ceux qui portoient les échelles, & il ſuivoit tout doucement. Déja les chiens abboyoient très-fort, & ſuivoient à la piſte ceux qui marchoient avec Ecdelus. Ils ne laiſſerent pas d'approcher de la muraille, & de planter leurs échelles en toute ſeureté, & les premiers commençoient déja à monter, mais la garde qui devoit être relevée le matin, marchoit pour achever ſa ronde, & paſſa là-devant avec une clochette, quantité de torches allumées & un grand bruit; car la garde étoit forte. Les gens d'Ecdelus entendant ce bruit ſi près d'eux, ſe tapirent ſur leurs échelles comme ils étoient, de ſorte qu'ils purent aſſez facilement s'empêcher d'être apperçûs. Mais la garde du matin qui s'avançoit pour relever l'autre, les mit dans un très-grand péril. Néanmoins comme elle paſſa ſans les découvrir, Ecdelus & Mnaſitheus, échappez à ce danger, monterent les premiers ſur la muraille, & s'étant emparez du chemin à droite & à gauche, ils envoyerent Technon à Aratus, pour lui dire de ſe preſſer.

Ils ſont en danger d'être découverts par la garde qui achevoit ſa ronde.

Comment on faiſoit la ronde à Sicyone.

La garde qui marchoit pour relever l'autre, les met dans un plus grand danger.

Il n'y avoit pas une grande diſtance depuis le jardin juſqu'à la muraille & à la tour, où l'on tenoit un grand chien de chaſſe pour faire le guet. Ce chien ne ſentit pas l'approche des gens d'Aratus, ſoit qu'il fût naturellement pareſſeux & lâche, ſoit qu'il ſe fût trop fatigué le jour. Mais

Chien de chaſſe nourri dans une tour pour faire le guet.

les petits chiens du Jardinier abboyant d'embas, le réveillerent. Il leur répondit d'abord par un abboy sourd & peu marqué; mais quand ces gens passerent près de sa tour, il se mit à japer de toute sa force, de sorte que tous les environs rétentissoient de ses abois, & que la sentinelle qui étoit au-delà, demanda à haute voix au Veneur, *qui c'étoit que son chien aboyoit avec tant d'acharnement, & s'il n'y avoit pas là quelque chose de nouveau & d'extraordinaire.* Le Veneur répondit de sa tour, *qu'il n'y avoit rien dont il dût être en peine, & que c'étoient les torches des gardes & le son de la clochette qui irritoient son chien & le faisoient aboyer.*

Il est reveillé par les chiens du Jardinier.

Le Veneur paresseux est trompé & trompe la sentinelle.

Cette réponse encouragea les Soldats d'Aratus plus que toute autre chose: car ils crurent que le Veneur les cachoit, parce qu'il étoit d'intelligence avec Aratus, & ils s'imaginerent qu'il y en avoit encore beaucoup d'autres dans la ville qui étoient de la conjuration. Mais quand ils furent tous au pied de la muraille & qu'ils voulurent monter, le danger devint très-grand, l'affaire tirant en longueur à cause que les échelles branloient, s'ils ne montoient tout doucement & un à un, & l'heure les pressoit, car déja les coqs commençoient à chanter, & les gens de la campagne, qui avoient coûtume de porter tous les matins leurs denrées au marché, alloient arriver incessamment. Voilà pourquoi Aratus se hâta de monter, après avoir fait monter quarante de ses Soldats avant lui. Il en attendit encore un petit

Aratus se trouve en grand péril, à cause de l'approche du jour.

Il monte le premier, marche au Palais du Tyran, & se rend maître de sa garde.

nombre de ceux qui étoient en bas, & se mettant à leur tête il marcha au Palais du Tyran. Là les Soldats de sa garde passoient la nuit sous les armes; il tombe sur eux à l'improviste, les prend tous prisonniers sans en tuer un seul, & envoye sur le champ chez tous ses amis les presser de sortir de leurs maisons,& de le venir joindre.Comme ils accouroient de tous côtez, le jour parut, & le theatre se trouva plein d'une foule de peuple, qu'un bruit obscur répandu par la ville,avoit excité, & qui n'avoit encore rien de certain de tout ce qui s'étoit passé, jusqu'à ce qu'un Heraut s'avançant au milieu de l'assemblée se mit à crier, qu'*Aratus fils de Clinias, appelloit les Citoyens à la liberté.*

Un heraut d'Aratus appelle les Citoyens à la liberté.

Alors persuadez que ce qu'ils attendoient depuis si long-tems étoit arrivé, ils coururent en foule au Palais du Tyran, & y mirent le feu. En un moment le Palais fut embrasé, & la flamme s'éleva si forte & si haute, qu'elle fut vûë jusqu'à Corinthe, de sorte que les Corinthiens étonnez & ne sçachant ce que ce pouvoit être, furent sur le point de marcher au secours. Le Tyran se sauva & sortit de la ville par quelques conduits soûterrains. Les Soldats éteignirent le feu avec les Sicyoniens, & pillerent le Palais. Aratus ne se mit pas en peine de l'empêcher, & faisant prendre tout ce qui resta des richesses des Tyrans, il le porta en commun pour le partager à tout le peuple.

Les Citoyens mettent le feu au Palais du Tyran.

La flamme est vûë de Corinthe, qui étoit à trois cent stades, ou douze lieuës de Sicyone.

Le Tyran se sauve par des conduits soûterrains.

Il n'y eut pas un seul homme de tué ni de blessé de tous ceux qui escaladerent la ville, ni même

Sicyone prise & le Tyran chassé, sans un seul homme tué ni blessé.

des ennemis, la Fortune ayant pris ſoin de conſerver cette action pure & nette du ſang des Citoyens. Aratus rappella les bannis, non-ſeulement ceux que Nicocles avoit exilez, & qui étoient au nombre de quatre-vingt, mais auſſi ceux que les autres Tyrans, qui avoient été avant lui, avoient chaſſez, & qui n'étoient pas moins de cinq cent. Ces derniers avoient été errans & vagabonds, fort loin de leur pays pendant cinquante années. Ces pauvres gens étant donc revenus fort miſerables, rentrerent auſſi-tôt en poſſeſſion des biens qu'ils avoient eus, & retournerent dans leurs maiſons & dans leurs terres, ce qui jetta Aratus dans un très-grand embarras. Car au-dehors il voyoit qu'Antigonus jettoit un œil d'envie ſur ſa ville & cherchoit les moyens de s'en emparer depuis qu'elle étoit libre, & au-dedans il la voyoit pleine de trouble & de ſédition. C'eſt pourquoi prenant le meilleur parti dans la conjoncture délicate où il ſe trouvoit, il la joignit à la ligue des A-

Tous les bannis rappellez.

Grand embarras où ſe trouva Aratus.

Le parti ſage qu'il prit.

Et au dedans il la voioit pleine de trouble & de ſédition.] Car les les bannis étant de retour rentroient dans leurs maiſons & dans leurs terres, ce que ceux qui en étoient en poſſeſſion depuis leur exil ne pouvoient ſupporter. Et cela devenoit d'autant plus embarraſſant pour Aratus, qu'Antigonus n'épioit que l'occaſion de ſe rendre maître de ſa ville, & qu'il étoit à craindre que ceux qu'on vouloit dépoſſeder pour rétablir les bannis dans leurs biens, ne l'appellaſſent.

C'eſt pourquoi prenant le meilleur parti dans la conjoncture délicate où il ſe trouvoit, il la joignit à la ligue des Achéens) Plutarque dit fort bien que c'étoit le meilleur parti pour Aratus, car il n'avoit pas d'autre moyen de ſauver ſa ville, & de l'ambition d'Antigonus, & des déſordres qu'y cauſoit la diſſention des Citoyens.

Sicyoniens Doriens d'origine.

chéens. Et quoiqu'ils fussent Doriens d'origine, ils prirent pourtant très-volontiers le nom & la police des Achéens, qui véritablement n'avoient alors ni beaucoup de considération, ni une grande puissance; car ils n'avoient la plûpart que de très-petites villes, leur pays n'étoit ni bon ni riche, & ils habitoient le long d'une côte qui n'avoit ni ports ni abris, & toute bordée de grandes roches, entre lesquelles la mer entroit dans le continent. Mais tout petits qu'ils étoient, ils furent ceux qui firent le mieux voir que les forces des Grecs sont invincibles toutes les fois qu'ils ont de l'ordre & de la discipline, qu'ils demeurent bien unis, & qu'ils sont conduits par un Général qui a de la sagesse & de l'experience.

De la côte occidentale du Peloponese.

L'ordre, la discipline & l'union, sources de force dans les peuples mêmes les plus petits.

En effet ces mêmes Achéens, qui n'étoient qu'une très-petite partie des Grecs d'autrefois, & qui tous ensemble n'avoient alors que la puissance d'une ville passablement bonne; cependant en prenant toûjours de bons conseils, en demeurant unis, & en ne portant point d'envie à celui qui étoit le premier en vertu, mais en lui obéïssant, &

L'envie contre les plus vertueux, la ruine des Etats.

Mais tout petits qu'ils étoient, ils furent ceux qui firent le mieux voir que les forces des Grecs sont invincibles.] Plutarque donne ici un grand précepte. L'ordre, la discipline & l'union rendent invincibles les peuples même les plus petits; au lieu que la division rend les plus puissans très-foibles, & les livre en proye à leurs ennemis. C'est cette même vérité qu'Homere a voulu enseigner dans sa fable de l'Iliade; l'ordre & la discipline ne suffisent point, il faut que l'union s'y trouve, sans elle tout est perdu.

Et en ne portant point d'envie à celui qui étoit le premier en vertu.] Le mauvais ordre, la mauvaise discipline & la divi-

en le ſuivant, non-ſeulement ils ſe maintinrent libres au milieu de tant de grandes villes, de tant de groſſes puiſſances & de tant de Tyrans, mais encore ils affranchirent & ſauverent la plûpart des Grecs.

Quant aux mœurs d'Aratus, il étoit naturellement honnête & poli, magnanime, plus attentif à l'interêt commun qu'au ſien propre, implaca- *Portrait d'Aratus.*

ſion ne ſont pas les ſeules cauſes de la ruine des Etats, il y en a une autre, qui n'eſt pas moins infaillible, c'eſt l'envie qu'on porte ſouvent aux hommes les plus vertueux, quand ils ſe trouvent à la tête des affaires. Car elle porte à leur déſobéir, à troubler leurs ſages meſures, à traverſer leurs plus grands deſſeins, & à faire des cabales pour les débuſquer, d'où s'enſuit une perte inévitable. L'Hiſtoire fournit mille exemples de cette verité, & ſi nous voulions, nous en trouverions de domeſtiques.

Quant aux mœurs d'Aratus, il étoit naturellement honnête & poli, magnanime, plus attentif à l'interêt commun, qu'au ſien propre.] Le portrait que Plutarque fait ici d'Aratus, eſt conforme à celui que Polybe en a laiſſé dans ſon IV. Liv. Le Lecteur ne ſera pas fâché de le voir. *Aratus étoit un homme accompli de tout point pour être à la tête des affaires, car il ſçavoit bien parler & bien penſer, & cacher ce qu'il avoit réſolu. Il ſupportoit doucement les differens qui s'élevent ſouvent dans les déliberations; il ne cédoit à perſonne dans l'art de faire des amis & des alliances; il étoit très-propre à faire des entrepriſes contre les ennemis, à leur dreſſer des embûches, & à les conduire à une heureuſe fin, par ſa patience & par ſon audace. C'eſt ce que témoignent mille actions qu'il a faites, &c. Cependant le même Aratus toutes les fois qu'il étoit queſtion d'agir à découvert, étoit lent à former ſes réſolutions, & timide à les exécuter. En préſence de l'ennemi il ne pouvoit ſoûtenir la vûë du danger, De-là vient que tout le Peloponeſe a été rempli de trophées de ſes défaites, & que de ce côté-la il pouvoit être toûjours facilement vaincu. C'eſt ainſi que la nature a mis des qualitez differentes & contraires, non-ſeulement dans les corps des hommes, mais encore plus dans les eſprits. De ſorte que le même homme n'eſt plus le même, non ſeulement dans les differentes operations, mais dans les mêmes, & dans celles auſquelles il eſt le plus heureuſement né.*

La seule regle qu'Aratus avoit pour sa haine & son amitié.

ble ennemi des Tyrans, & il n'avoit jamais pour sa haine ni pour son amitié d'autre regle que l'utilité publique. De-là vint qu'il ne parut pas si bon & si parfait ami, qu'ennemi doux & humain. Car dans l'occasion il changeoit souvent ses amitiez & ses haines, & toûjours pour le bien de l'Etat. En un mot c'étoit le consentement général des nations, des communautez, des villes, & des assemblées de theatres, elles publioient toutes d'une commune voix, qu'Aratus n'aimoit que ce qui étoit beau & honnête, que véritablement pour les guerres ouvertes & les batailles rangées il étoit timide & défiant, mais que pour exécuter des desseins secrets, pour en dérober la connoissance à l'ennemi, pour surprendre des villes & des Tyrans, c'étoit le plus hardi & le plus rusé de tous les hommes.

Bel éloge d'Aratus.

Aratus timide pour les guerres ouvertes & les batailles.

Le plus hardi & plus rusé pour conduire des desseins secrets.

De-là vint qu'après avoir exécuté des entreprises très-difficiles, où il n'y avoit nulle apparence de succès, dans lesquelles il montra beaucoup de courage & d'audace, il en manqua beaucoup d'autres, qui n'étoient pas moins considérables & qui paroissoient très-possibles, & il les manqua par trop de timidité & de précaution. Car comme parmi les animaux on en trouve qui voyent clair

Animaux aveugles le jour, & qui

Car tantôt il est très-vif & très-ingenieux, & tantôt très-pesant & très-stupide; aujourd'hui hardi & courageux, demain très-poltron & très-timide. Ce portrait éclaircit celui que Plutarque a fait.

Car comme parmi les animaux on en trouve.] Plutarque a pris un autre tour: *Car il semble*, dit-il, *que ce n'est pas seulement parmi les animaux qu'on en trouve qui voyent clair pendant les téné-*

clair pendant les ténébres de la nuit, & qui sont aveugles le jour, la sécheresse & la subtilité de l'humeur aqueuse de leurs yeux ne pouvant supporter la lumiere; de même parmi les hommes les plus courageux & les plus hardis on en voit qui se démentent naturellement & qui perdent courage dans les dangers où il faut aller en plein jour & à découvert, & qui au contraire s'assûrent & montrent une audace étonnante dans les occasions secretes & dérobées. Cette inégalité dans les naturels, d'ailleurs les plus excellens, vient de ce que leur raison n'est pas éclairée par les preceptes de la philosophie, & que la Nature seule, sans le secours de la science, y produit la vertu comme un fruit sauvge qui vient de lui-

voyent clair la nuit.

La cause de cette contrarieté.

Le même homme courageux la nuit, & timide le jour.

La cause de cette inégalite dans le même homme.

La Nature sans la science ne produit que des fruits sauvages.

bres, &c. mais encore parmi les hommes, &c. Il m'a paru que la comparaison faisoit mieux ici, & que le tour étoit plus naturel & plus sensible.

Cette inégalité dans les naturels, d'ailleurs les plus excellens, vient de ce que leur raison n'est pas éclairée par les preceptes de la Philosophie:] Plutarque ne perd aucune occasion de faire voir que les défauts des hommes viennent tous de l'ignorance, & de ce que leur raison n'est pas éclairée par la Philosophie, & cela est certain. La Philosophie enseigne à connoître la nature des choses, & un esprit instruit agit conformément aux veritez qu'il connoît, & dont il est convaincu. Par exemple, pour ne pas sortir du fait dont il s'agit ici, la Philosophie enseigne ce qui est veritablement terrible, & ce qui ne l'est pas. Si Aratus avoit donc été éclairé de cette lumiere, il n'auroit pas été hardi la nuit, & poltron le jour, mais il auroit toûjours eu le même courage, car un danger n'est pas plus grand le jour que la nuit.

Et que la Nature seule, sans le secours de la science y produit la vertu comme un fruit sauvage qui vient de lui-même sans être cultivé.] Ce passage de Plutarque sert à decider la fameuse question si souvent d battuë, lequel vaut mieux, ou l'étude, ou le naturel. La Nature sans l'étude, sans la

même ſans être cultivé. Mais quant à cette queſtion, elle pourra être mieux éclaircie & décidée par les exemples.

Aratus après un ſi grand exploit ſe met à ſervir dans la cavalerie.

Aratus donc après s'être engagé & avoir engagé ſa ville dans la Ligue des Achéens, ſe mit à ſervir dans la cavalerie, & il ſe fit extrêmement aimer de ſes Généraux par ſon obéïſſance, car quoiqu'il eut infiniment contribué de ſa part à la communauté en y apportant ſa propre reputation & toutes les forces de ſa patrie, cependant il ſe montroit en tout auſſi ſoûmis que le moindre ſoldat à celui qui étoit élu Géneral des Achéens, ſoit qu'il fût de la ville de Dyme, ou de celle de Tritta, ou de quelque autre plus petite encore.

Sa ſoûmiſſion pour ſes Généraux.

Il reçoit un preſent du Roi d'Egypte. Uſage qu'il en fait.

Vingt-cinq mille écus.

Le Roi d'Egypte lui envoya un preſent de vingt-cinq talens. Aratus l'accepta, mais il le diſtribua ſur l'heure à tous ſes pauvres citoyens, tant pour ſubvenir à leurs néceſſitez, que pour leur aider à délivrer les priſonniers.

Comme les bannis, qui étoient de retour, ſe rendoient très-difficiles, & importunoient extrêmement ceux qui étoient en poſſeſſion de leurs biens, & que par-là Sicyone ſe trouvoit à la veille

ſcience, ne produit que des fruits ſauvages. Mais aidée par la ſcience, elle en produit des plus doux & des plus excellens, & qui ſe ſentent de la culture qui les a perfectionnez.

Soit qu'il fut de la ville de Dyme, ou de celle de Tritta.) Deux des plus petites villes de toute l'Achaïe. Cela n'eſt pas ajoûté inutilement : car il eſt certain que les hommes ont plus de repugnance à ſe ſoûmettre à des Capitaines qui viennent des lieux obſcurs.

de son entiere ruine par une guerre civile, qui étoit inévitable, Aratus, qui ne voyoit d'autre ressource pour elle que l'humanité & la liberalité de Ptolemée, resolut de monter sur mer & d'aller prier le Roi de lui fournir tout l'argent nécessaire pour appaiser les bannis & pour terminer tous ces differends. Il alla donc s'embarquer à Methone au-dessus du Cap Malée dans l'esperance que de-là il iroit tout droit en Egypte. Mais il eut le vent si contraire & la mer si haute & si irritée, que le Pilote ne pouvant gouverner, se laissa aller au vent, & qu'après avoir été balotté & porté çà & là, enfin il aborda à la ville d'Adria, qui étoit son ennemie, car elle étoit entre les mains d'Antigonus, qui y avoit une forte garnison. Pour l'éviter Aratus se hâta de descendre, & laissant son vaisseau, il s'éloigna le plus qu'il put de la mer, n'aïant avec lui qu'un de ses amis nommé Timanthe, & s'étant jettez tous deux dans un lieu plein de bois, ils y passerent la nuit fort mal à leur aise.

Aratus s'embarque pour l'Egypte.

Il est battu d'une grande tempête qui l'oblige de relâcher à la ville d'Adria son ennemie.

Il se sauve avec un de ses amis, & passe la nuit dans un bois.

A peine étoit-il sorti du vaisseau, que le Capitaine de la garnison survint pour chercher Aratus, mais il fut abusé par ses domestiques qu'il avoit bien embouchez, & qui lui dirent que leur maître s'en étoit fui d'abord & avoit pris la route d'Eubée. Le Capitaine fit donc déclarer ennemi & de bonne prise son vaisseau, & le retint avec tous ses domestiques & tout ce qui étoit dedans. Quelques jours après, comme Aratus étoit dans une perplexité si grande qu'il ne sçavoit que

Le Capitaine de la garnison se saisit de son vaisseau, & le fait declarer de bonne prise.

faire ni que devenir, il lui arriva un très-grand bonheur; un vaisseau Romain relâcha par hazard près du lieu où il se tenoit, tantôt se cachant, & tantôt épiant s'il ne découvriroit rien qui pût lui être favorable. Ce vaisseau alloit en Syrie; Aratus fit tant auprès du Patron qu'il le reçut, & promit de le porter jusqu'en Carie, comme il le fit. Mais Aratus ne se trouva pas dans un moindre péril à cette seconde traversée qu'à la premiere, car il essuya une grande tempête.

Bonheur inesperé qui sauve Aratus.

Il essuye une autre tempête aussi furieuse.

Il fut long-tems à passer de Carie en Egypte, & en arrivant il eut une longue audience du Roi, qui de longue main étoit favorablement disposé pour lui, parce qu'Aratus lui avoit fort bien fait sa cour en lui envoïant souvent des portraits, des tableaux, & autres curiositez de la Grece. Car Aratus, qui avoit le goût très-fin & très exquis pour toutes ces raretez, assembloit toûjours tout ce qu'il pouvoit trouver des plus grands Maîtres, principalement de Pamphilus & de Melanthus, & l'envoyoit au Roi. Sicyone étoit encore alors en grande reputation pour les arts, & pour la peinture sur tout qui passoit pour avoir conservé toute son ancienne beauté sans s'être corrompuë, ni abâtardie, de sorte que le Grand

Il arrive enfin en Egypte, & est reçu favorablement.

Aratus avoit fait sa cour à Ptolemée, en lui envoïant des tableaux & autres curiositez de la Grece.

Il avoit un goût très-fin & très exquis.

Sicyone en grande reputation pour les arts, & sur-tout pour la peinture.

Principalement de Pamphilus & de Melanthut.) Deux des plus grands Peintres. Pamphilus avoit été l'éleve d'Eupompus, & il fut le maître d'Apelle & de Melanthus. Les tableaux les plus célébres de Pamphilus, étoient *une Confrairie*, *le combat de Phlionte*, *la victoire des Atheniens*, & *Ulysse sur sa nacelle.* Les tableaux de Melanthus étoient sans prix. V. Pline liv. VII. chap. VII.

Apelle déja admiré de tout le monde, alla à Sicyone, & s'attacha à ces deux peintres, à qui il donna un talent, moins pour apprendre d'eux la perfection de l'art, que pour participer à leur grande reputation. Voilà pourquoi dès qu'Aratus eut rendu la liberté à sa ville, il effaça tous les portraits des Tyrans; mais quand il vint à celui d'Aristratus, qui avoit regné du tems de Philippe, il balança long-tems s'il l'effaceroit, car il avoit été peint par tous les disciples de Melanthus, qui l'avoient representé debout sur un char de victoire, & Apelle lui-même y avoit mis la main, comme le rapporte Polemon le Géographe.

Apelle va à Sicyone, & se rend disciple de Melanthus & de Phamphilus.

Mille écus, c'étoit le prix que Melanthus prenoit de ses éleves.

Aratus efface tous les portraits des Tyrans.

Tableau du Tyran Aristratus peint par tous les disciples de Melanthus.

Cet ouvrage étoit si merveilleux, qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art; mais bien-tôt après emporté par la haine qu'il avoit pour les Tyrans, il ordonna qu'on l'effaçât. On dit que le peintre Nealces, qui se trouva present

Aratus touché de la beauté de ce tableau.

La haine des Tyrans fut enfin la plus forte.

Moins pour apprendre d'eux la perfection de l'art, que pour participer à leur grande reputation.] Car lorsqu'il y a une Ecole célébre dans un art, quelque habile qu'on soit, on a besoin d'attacher sa gloire & sa reputation à celle de cette Ecole. Ainsi, bien qu'Apelle fut très-grand Peintre, pour se rendre plus célébre, il eut besoin de travailler sous ces grands maîtres qui passoient pour les premiers de leur profession.

On dit que le peintre Nealces, qui se trouva present quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau.] Ce Nealces étoit un Peintre de grande reputation. Il avoit peint Venus, il étoit ingenieux & solide dans son art. Il peignit la bataille navale des Egyptiens contre les Perses, & comme il vouloit faire connoître que l'action s'étoit passée sur le Nil, dont les eaux sont semblables à celles de la mer, il fit entendre par un signe ce qu'il ne pouvoit désigner par son art, il peignit sur le bord un âne qui beuvoit, & tout auprès un crocodile qui le guettoit, tout prêt à se jetter sur lui. Plin. liv. xxxv. chap. xi.

quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau, & qu'il la demanda avec larmes, & voyant qu'il ne pouvoit l'obtenit, il lui dit, *Aratus, il faut toûjours faire la guerre aux Tyrans, & jamais à leurs portraits. Mais au moins épargnons le char & la victoire, & je m'en vais toute à l'heure vous faire voir Aratus qui abandonnera son tableau.* Aratus lui en ayant donné la permission, Nealces effaça la figure d'Aristratus, & à la place il mit une palme, & n'osa y ajoûter autre chose de sa façon Mais on dit que les pieds d'Aristratus effacé demeurerent cachez au fond du char.

Beau mot du peintre Nealces à Aratus.

Comment Nealces conserva ce tableau en abandonnant à Aratus la figure d'Aristratus.

Ce goût pour la peinture avoit déja mis Aratus dans les bonnes graces de Ptolemée, mais après qu'il se fut mieux fait connoître à lui par sa conversation, le Roi en fut encore plus charmé & plus touché, & il lui donna pour sa ville la somme de cent cinquante talens. Aratus en emporta d'abord quarante avec lui en partant pour le Peloponese, & le Roi ayant partagé les autres en differens payemens, les envoya ensuite par parties aux termes marquez. C'étoit donc une grande & belle action à Aratus d'avoir délivré à ses Citoyens une si grosse somme, lorsqu'il n'y avoit rien de plus commun que de voir des Capitaines, Gouverneurs & Harangueurs du peuple pour de bien moindres sommes qu'ils rece-

Ptolemée est charmé de la conversation d'Aratus.

Il lui donne cent cinquante mille écus pour Sicyone.

Grande difference d'Aratus aux autres Capitaines de son tems.

Nealces effaça la figure d'Aristratus.] Le mot du texte διέλειφεν, est corrompu. Il faut lire comme il y a dans un Ms. διήλειφεν, du verbe διαλείφω, *deleo*.

voient des Rois, vendre, livrer & assujettir leurs villes. Mais ce qu'il y eut encore de plus grand & de plus considérable, c'est que par le moïen de cet argent, tous les differends des pauvres avec les riches furent assoupis, la concorde rétablie, & tout le peuple remis en repos & en sûreté.

La moderation de ce personnage dans une si grande puissance est encore digne d'admiration. Car ayant été nommé seul arbitre souverain & maître absolu pour terminer tous les differends de ces pauvres bannis, & pour regler leurs partages, il ne voulut pas s'en charger, & nomma quinze de ses Citoyens qu'il prit pour adjoints, & avec lesquels, après un fort grand travail & de longues séances, il parvint à rétablir l'amitié & la paix entre les habitans. En reconnoissance d'un si grand service, non seulement tous les Citoyens lui défererent en commun les honneurs qui lui étoient dûs, mais encore les bannis en leur particulier lui éleverent une statuë de bronze, & mirent au bas cette inscription, qui étoit en vers Elegiaques: *Les bons conseils, les grands exploits, & toute la force de ce personnage pour le salut de la Grece, ont retenti jusqu'aux colomnes d'Hercule. Pour nous, Aratus, après l'heureux retour que vous nous avez procuré, nous vous avons érigé une statuë pour célébrer votre vertu & votre justice. La statuë d'un Dieu sauveur sera mêlée avec celle des Dieux sauveurs, parce que vous avez établi dans votre patrie une parfaite égalité, & que vous lui avez donné une forme de*

Moderation admirable d'Aratus.

Les bannis lui élevent une statuë de bronze.

Magnifique inscription mise au bas de sa statuë.

Gouvernement & des Loix toutes divines.

Antigonus veut gagner Aratus, ou le rendre suspect à Ptolemée.

Après toutes ces grandes actions Aratus avoit encore vaincu l'envie du peuple par tous les bienfaits dont il l'avoit comblé. Mais le Roi Antigonus affligé de ces succès, voulant, ou le gagner, ou le rendre suspect à Ptolemée, lui donna de grandes marques de son affection, quoiqu'il ne les recherchât point, & qu'il ne fît rien pour se les attirer. Entre autres, ayant fait un jour un grand sacrifice dans la ville de Corinthe, il en envoya des portions à Aratus à Sicyone. Et au milieu du festin du sacrifice où il y avoit beaucoup de gens à table avec lui, il dit tout haut: *Je pensois que ce jeune homme de Sicyone n'étoit qu'un homme franc & libre de son naturel, & qui aimoit seulement la liberté de son pays. Mais il me paroît presentement que c'est un excellent juge des mœurs, & de toute la conduite des Princes. Car d'abord il nous a méprisez, & n'a fait aucun cas de nous, emporté par ses esperances, qui lui faisoient jetter les yeux hors de son pays, & il admiroit les richesses de l'Egypte, ses élephans, ses flottes, & la magnificence de sa Cour; mais presentement qu'entré dans ses pavillons il a vû de près que toute cette pompe n'est qu'une vaine décoration de théatre, il s'est tourné vers nous, & j'ai reçu ce jeune homme de tout mon cœur, bien resolu de m'en servir dans toutes mes affaires, & je vous prie tous de le regarder comme votre ami.*

Il lui envoye de Corinthe des portions d'un sacrifice.

Eloge artificieux & malin qu'il lui donne au milieu du festin.

Ces paroles ne tomberent pas à terre; les malins & les envieux en tirerent un ample prétexte d'écrire

d'écrire à l'envi à Ptolemée beaucoup de choses fâcheuses contre Aratus, de sorte que le Roi lui envoya un courier pour se plaindre à lui-même de son changement. Voilà comme dans les ardentes amitiez de ces Princes, qui comme de véritables amans passionnez & jaloux, se disputoient Aratus, & se battoient pour l'avoir, il s'y mêloit beaucoup de malignité & d'envie.

Ptolémée est informé de ce discours d'Antigonus.

Il envoye un courier à Aratus pour se plaindre de son changement.

Les Rois jaloux d'Aratus comme d'une maîtresse.

Aratus ayant été élû pour la premiere fois Général des Achéens, alla ravager la Locride qui est vis-à-vis au-delà du Golfe de Corinthe, & tout le territoire de Calydon; mais étant parti avec dix mille hommes pour aller au secours des Beotiens, il n'arriva malheureusement qu'après la bataille qu'ils perdirent à Cheronée, où ils furent battus par les Etoliens & où Abojocritus leur Général fut tué sur la place avec mille de ses meilleurs soldats.

Aratus élû Général des Achéens à l'âge de vingt ans.

Abojocritus Général des Beotiens.

Mais l'année suivante ayant encore été élû

Aratus élû Général pour la seconde fois.

Voilà comme dans les ardentes amitiez de ces Princes.] Je dois rendre compte ici d'une conjecture de M. Salvini, qui me paroît très-vraisemblable & très-heureuse. Il y a dans le texte, ταῖς μὲν ἐν περιμαχήτοις καὶ διαπύροις. τοξευομέναις ἔσωτι φιλίαις. Ce sçavant homme lit, ταῖς μὲν ἐν περιμαχήτοις καὶ διαπύρῳ τοξευομέναις ἔρωτι φιλίαις. Cela est très-élegant; φιλίαις διαπύρῳ τοξευομέναις ἔρωτι, mot à mot, *Amicitia flagranti amore vibrata.*

Il n'arriva malheureusement qu'après la bataille qu'ils perdirent à Cheronée.] Il ne faut pas confondre cette bataille de Cheronée, avec la célébre bataille de Cheronée, où les Athéniens & les Thébains furent défaits par Philippe, & qui fut donnée la troisiéme année de l'Olymp. CX. LXVI. ans avant la naissance d'Aratus.

Mais l'année suivante ayant encore été élû Général.] Selon Polybe, qui a suivi les mémoires

Il reprend le Château de Corinthe sur Antigonus.

Général, il fit cette fameuse entreprise de reprendre le Château de Corinthe, entreprise qui ne tendoit pas seulement au bien des Sicyoniens & des Achéens, mais à l'avantage de toute la Grece, puisqu'il travailloit à en chasser la garnison des Macedoniens comme une véritable Tyrannie qui la tenoit toute entiere sous le joug. Comme Chares Capitaine des Athéniens, après un grand avantage, qu'il remporta un jour dans un combat contre les Lieutenans du Roi, écrivit au peuple d'Athénes qu'il avoit remporté une victoire, qu'on pouvoit appeller la sœur germaine de celle de Marathon; tout de même, sans craindre de se tromper, on peut appeller cette action d'Aratus la sœur germaine de celle de Pelopidas le Thébain & de Thrasybule l'Athénien, quand ils tuerent les Tyrans, avec cette difference que cette action d'Aratus ne fut pas entreprise contre des Grecs, mais contre une puissance étrangere, ce qui la rend bien plus excellente. Car l'Isthme de

Cette action appellée la sœur germaine de celle de Pelopidas, & de celle de Trasybule.

Difference avantageuse de cette action d'Aratus aux deux autres.

mêmes d'Aratus, & qui a commencé son Histoire où Aratus avoit fini, marque qu'entre le premier généralat d'Aratus, & le second où il surprit le château de Corinthe, il y eut huit ans entiers

Avec cette difference que cette action d'Aratus ne fut pas entreprise contre les Grecs, mais contre une Puissance étrangere, ce qui la rend bien plus excellente.] Ce principe est certain; toute grande action entreprise avec succès contre des ennemis étrangers a un éclat bien plus grand, & est d'une bien plus grande utilité, qu'une action entreprise contre ceux de sa nation.

Car l'Isthme de Corinthe, qui sépare les deux mers, unit & joint le continent de la Grece avec celui du Peloponese.] Il fait voir en quoi consistoient la grandeur & l'utilité de l'action d'Aratus d'avoir enlevé la citadelle de Corinthe à Antigonus, qui par son moyen étoit maître de la Grece.

Corinthe, qui sépare les deux mers, unit & joint le continent de la Grece avec celui du Peloponese, & le Château de Corinthe, qui est planté sur une haute montagne, se trouvant justement au milieu de ces deux continens, & les séparant dans un passage d'ailleurs assez étroit, quand il est pourvû d'une bonne garnison, rompt & empêche tout commerce au dedans de l'Isthme, de sorte qu'on ne peut ni passer, ni mener des gens de guerre, ni faire aucun trafic, ni par terre ni par mer, & qu'il rend maître absolu de la Grece celui qui en est saisi, & qui y entretient des troupes. Aussi rapporte-t-on que le jeune Philippe, Roi de Macedoine, appelloit toûjours, non en riant, mais très-sérieusement, la ville de Corinthe *les fers de la Grece*. Voilà pourquoi cette place étoit si jalouse, & excitoit l'envie de tous ses voisins, sur tout des Rois & des Princes.

Le Château de Corinthe rend maître de toute la Grece celui qui le tient.

Corinthe appellée les fers de la Grece.

La passion qu'Antigonus avoit de la posseder, étoit si violente qu'elle ne differoit en rien de la fureur des amans les plus passionnez, il ne pensoit nuit & jour qu'aux moyens de l'enlever par surprise à ceux qui la tenoient, car il n'y avoit nulle apparence de pouvoir y réüssir par la force ouverte. Alexandre qui étoit maître de cette Citadelle, étant mort du poison qu'on dit qu'Antigonus lui fit donner, elle demeura entre les mains de Nicea sa femme, qui prit le gouvernement des affaires, & garda sa citadelle très-soigneusement. Antigonus lui envoya d'abord son fils Deme-

Passion avec laquelle Antigonus désiroit d'être maître de Corinthe.

Alexandre empoisonné par Antigonus.

Nicea veuve d'Alexandre, garde la Citadelle de Corinthe.

trius, en la flattant de la douce esperance qu'il la lui feroit épouser, & ce n'étoit pas une chose peu agréable & peu flatteuse pour une femme déja sur l'âge, que d'avoir pour mari un jeune Prince beau & bien fait. Il la gagna donc par le moyen de son fils, dont il se servit comme d'un appât pour l'attirer dans ses piéges. Elle n'abandonna pourtant point sa citadelle, mais la garda avec grand soin. Antigonus feignit de ne s'en pas soucier, & fit à Corinthe le festin de leurs nôces avec beaucoup de magnificence. Ce n'étoient que spectacles & festins, & tous les jours il donnoit de nouvelles festes, comme un homme que l'excès de sa joie portoit à ne penser qu'à faire bonne chere & à se divertir.

Antigonus la gagne par le moyen de son fils Demetrius.

Antigonus fait le festin des nôces de son fils Demetrius avec Nicea.

Un jour que le célébre musicien Amoibeus devoit chanter sur le théatre, Antigonus voulut accompagner lui-même à ce spectacle la Reine Nicea, qui étoit portée dans une litiere royalement ornée, & qui toute fiére de ce grand honneur, étoit bien loin de penser au malheur dont elle étoit menacée. Quand la litiére fut arrivée à un détour par où il falloit monter, il ordonna à ceux qui la conduisoient de la mener au théatre, & laissant là le musicien Amoibeus & toutes les nôces, il se hâta de monter à la citadelle de Corinthe, en s'efforçant plus que son âge ne permettoit. Comme il trouva la porte fermée, il heurta avec son bâton, & commanda qu'on lui ouvrît. Les soldats de la garnison, étonnez de sa

Amoibeus célébre musicien.

Comment Antigonus se rendit maître de la citadelle.

presence, lui ouvrirent; de cette maniere il se rendit maître du château, & en fut si transporté de joye, qu'il ne put se contenir, il se mit à boire & à se réjoüir au milieu des ruës & de la place publique, menant avec lui des chanteuses & des joueuses d'instrumens, & portant des chapeaux de fleurs sur la tête. Un homme de son âge, & qui avoit éprouvé tant & de si grands changemens de fortune, folâtroit & faisoit ainsi la débauche, comme un jeune homme, arrêtant tous les passans, leur parlant & les embrassant, tant il est vrai que la joye, qui vient à s'emparer tout à coup du cœur de l'homme, & qui n'est retenuë par aucun discours de la raison, le fait sortir hors de lui-même beaucoup plus que ne font la tristesse & la peur, & jette son ame dans un plus grand trouble.

Excès très-indecens que les transports de sa joye lui firent commettre.

Joye subite, qui n'est point moderée par la raison, trouble plus l'ame que la tristesse & que la crainte.

Antigonus s'étant donc rendu maître de la citadelle de Corinthe, comme nous l'avons dit, la mit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance, & y établit pour Capitaine le Philosophe Persée. Aratus, pendant la vie d'Alexandre, avoit bien formé le dessein de s'en emparer, & de procurer ce grand bien à sa patrie,

Antigonus établit pour Capitaine dans la citadelle le Philosophe Persée.

Avoit bien formé le dessein de s'en emparer, & de procurer ce grand bien à sa patrie.) J'ai plus suivi ici le sens que les mots. Car il m'a paru que le texte est défectueux. Il y a dans le Grec, ἐπεχείρησε τῇ πατρίδι. Il manque manifestement un mot, comme σωτηρίαν ou βοήθειαν. Dans un Ms. au lieu de τῇ πατρίδι, on lit τῇ πράξει, mais cela ne satisfait point, car *entreprit l'action*, ne dit rien si on n'a expliqué auparavant l'action dont on parle.

mais il y renonça à cause de la ligue qu'il fit avec les Achéens, & avec cet Alexandre même.

Occasion qui donna lieu à Aratus de s'emparer de cette citadelle.

Il se presenta bien-tôt une nouvelle occasion d'exécuter cette entreprise, & voici ce qui y donna lieu.

Il y avoit à Corinthe quatre freres, Syriens de nation; l'un d'eux, nommé Diocles, étoit soldat de la garnison, les trois autres ayant volé quelque or du Roi, se retirerent à Sicyone, & s'adresserent à un certain Ægias, qui étoit banquier, & dont Aratus se servoit dans les choses qui regardoient son commerce. D'abord ils mirent une partie de cet or entre les mains de ce banquier, & Erginus, l'un de ces trois freres, allant le voir tous les jours, changea peu à peu tout le reste. Cela produisit quelque sorte de familiarité entre Erginus & le banquier.

Du Roi Antigonus.

Un jour ce banquier le mit sur le propos de la citadelle de Corinthe, & de la garnison qui y étoit. Erginus lui dit que comme il y alloit souvent pour voir son frere, il avoit remarqué dans le côté le plus escarpé un petit sentier taillé en travers dans le roc, & qui conduisoit à l'endroit où la muraille du château étoit très-basse. A ces mots Ægias se prenant à rire & à badiner, lui dit: *Eh quoi, mon ami, pour ce peu d'argent vous allez déranger toutes les affaires du Roi, lorsque vous pourriez vendre une seule heure de votre temps des sommes immenses? Si vous étiez pris, ne vous feroit-on pas mourir pour ce petit vol, comme si vous aviez livré la citadelle?*

Ægias gagne Erginus frere de Diocles soldat de la garnison de la citadelle.

Alors Erginus, riant auſſi à ſon tour, lui promit de ſonder ſur cela ſon frere Diocles, & lui dit qu'il ne ſe fioit pas beaucoup à ſes autres freres.

Peu de jours après il revint, & ſe chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze pieds de hauteur, & de lui aider à exécuter le reſte de ſon entrepriſe avec ſon frere Diocles. Aratus de ſon côté promit de leur donner ſoixante talens ſi l'affaire réüſſiſſoit; & ſi elle manquoit, & qu'ils en revinſſent lui & eux ſains & saufs, il leur engagea ſa foi & ſa parole qu'il leur donneroit à chacun une maiſon & un talent. Mais comme il falloit que ces ſoixante talens fuſſent dépoſez chez le banquier pour la ſûreté d'Erginus & de ſon frere, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les emprunter, de peur de donner du ſoupçon, & d'éventer ſon entrepriſe, il prit la plus grande partie de ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & les joyaux de ſa femme, & les mit en gage chez Ægias pour toute la ſomme. Car il avoit l'ame ſi grande, & il étoit ſi enflammé d'amour pour les grandes actions, que ſçachant que Phocion & Epaminondas avoient été eſtimez les plus juſtes & les plus gens de bien de toute la Grece pour avoir refuſé les grands preſens qu'on leur offroit, & pour n'avoir pas voulu vendre à beaux deniers comptans l'honnêteté & la vertu, il voulut les ſurpaſſer encore en généro-

Soixante mille écus.

Gages qu'Aratus dépoſe chez Ægias pour la ſûreté des ſommes qu'il promettoit.

Comment il ſur-

Il voulut les ſurpaſſer encore en générosité, il prit le parti d'employer & de dépenſer ſecretement tout ſon bien.) Car il y a bien de

passa en générosité Phocion & Epaminondas.

sité, il prit le parti d'employer & de dépenser secretement tout son bien pour une entreprise où il s'exposoit seul au danger pour tous les autres, sans même qu'ils en fussent instruits & qu'ils sçussent ce qu'il entreprenoit pour eux. Qui est-ce donc qui n'admirera pas une magnanimité si rare & si surprenante? Qui est-ce encore aujourd'hui qui ne s'interessera pas à ce grand exploit, & qui ne combattra pas encore, pour ainsi dire, avec ce grand personnage, qui achete si cherement un si grand danger, & qui met en gage tout ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il sera forcé de combattre pour sa vie, sans avoir de son côté d'autre gage que la seule esperance de faire une belle action?

Avec quel art Plutarque releve cette action d'Aratus.

Cette action qui étoit si dangereuse par elle-même, devint encore plus dangereuse par une faute que l'on commit par ignorance dès le commencement. * Le même Technon, dont j'ai déja parlé, esclave d'Aratus fut envoyé pour reconnoître la muraille avec Diocles, qu'il devoit joindre.

Le danger de cette entreprise devint encore plus grand par une faute qu'on fit.

* Amiot a mal rendu cet endroit.

la difference entre refuser les présens qu'on nous offre, & dépenser nous-mêmes nôtre bien pour le service du public. Rien ne manque à cette action d'Aratus pour la rendre très grande. Il donne son bien, il le donne sans qu'on le sçache, & il le donne pour une entreprise dont il courra seul le danger. On ne peut la mieux relever que Plutarque le fait ici.

Et qui ne combattra pas encore, pour ainsi dire, avec ce grand personnage.) Plutarque est si transporté, si enthousiasmé de cette grande action, qu'il veut faire passer son transport jusques dans nôtre ame & l'enflammer de la même ardeur, afin qu'encore aujourd'hui son Lecteur s'interesse à cet exploit, & qu'il combatte pour ainsi dire, avec ce grand homme.

Il ne connoissoit pas son visage, mais il croyoit avoir sa figure & ses traits suffisamment empreints dans son esprit sur la peinture qu'Erginus lui en avoit faite, en lui disant qu'il étoit brun, qu'il avoit les cheveux frisez, & qu'il n'avoit point de barbe. Etant donc arrivé au lieu où on lui avoit ordonné de se rendre, il s'assit devant les portes de la ville en un endroit appellé *Ornis*, & là il attendoit Erginus, qui devoit venir avec son frere Diocles.

Méprise qui pensa ruiner ce grand dessein d'Aratus.

Par hazard dans ce moment passe par là un autre frere d'Erginus & de Diocles, qui avoit nom Dionysius, qui ne sçavoit rien du complot, avec lequel ils n'avoient aucune intelligence, & qui ressembloit parfaitement à Diocles. Technon ne l'eut pas plûtôt apperçu, que frappé de cette ressemblance sur les enseignes qu'on lui avoit données, il l'aborda, & lui demanda, *s'il ne connoissoit pas Erginus, & s'il n'avoit pas avec lui quelque commerce*? Dionysius répondit, *qu'il étoit son frere*. Sur ce mot de frere, Technon ne douta point qu'il ne parlât à Diocles, & sans lui demander son nom & sans attendre d'autre indice sur lequel il pût s'assurer, il lui parla de la trame avec Erginus, & lui fit sur cela beaucoup de questions. Dionysius profita finement de son erreur, répondit en avoüant tout, comme s'il étoit du complot, & reprenant le chemin de la ville, il y conduisoit doucement Technon en s'entretenant avec lui, sans lui donner le moindre ombrage.

Comme il approchoit des portes & qu'il étoit ſur le point de ſaiſir Technon au corps, par un autre coup de hazard Erginus les rencontra. D'abord il ſe douta de la mépriſe, & voyant le grand danger où il étoit, il fit ſigne de la tête à Technon de s'enfuïr, & prenant tous deux en même-tems leur courſe, ils ſe ſauverent de vîteſſe vers Aratus, qui pour cet accident ne rabattit rien de ſes eſperances, mais envoya ſur l'heure Erginus à Dionyſius lui porter de l'argent, & le prier de garder le ſilence. Erginus s'acquitta fort bien de ſa commiſſion, parla à Dionyſius, & en s'en retournant il le mena avec lui à Aratus. Quand ils l'eurent entre leurs mains, ils ne le renvoyerent point, mais l'ayant lié, ils l'enfermerent dans une petite maiſon où ils le garderent, & ſe préparerent à exécuter leur deſſein.

Aratus ne ſe rebute point, & envoye de l'argent à Dionyſius.

Tout étant prêt, Aratus ordonna à toutes ſes troupes de paſſer la nuit ſous les armes, & prenant avec lui quatre cent ſoldats choiſis, dont la plûpart ignoroient ce qu'on alloit exécuter, il les mena droit aux portes de la ville le long des murs du temple de Junon. On étoit alors au cœur de l'Eté, la Lune étoit dans ſon plein, & la nuit étoit très-claire & ſans le moindre nuage, de ſorte que les armes qui reluiſoient aux rais de la Lune, leur faiſoient craindre d'être découverts. Déja la tête étoit près des murailles, lorſque du côté de la mer il ſe leva des nuages qui couvrirent la ville & tous les environs, & y répandirent

Aratus ſe met en marche avec quatre cent ſoldats pour ſurprendre la citadelle.

Des nuages ſe levent tout d'un coup du côté de la mer, & cachent Aratus.

une grande obscurité. Là toutes les troupes s'assirent pour ôter leurs souliers, tant parce qu'on fait moins de bruit les pieds nuds, que parce qu'on monte mieux sur les échelles, & qu'on n'est pas si sujet à glisser. Mais Erginus & avec lui sept jeunes hommes déterminez, équipez en voyageurs, se glisserent dans la porte sans être apperçus, & tuerent d'abord la sentinelle & les gardes qui faisoient le guet. En même tems on applique les échelles aux murailles, & Aratus fait monter promptement avec lui cent des plus résolus, ordonne aux autres de suivre, & ayant tout aussi-tôt retiré les échelles, il descend dans la ville, & à la tête de ses cent hommes il marche vers la Citadelle plein de joye, comme ayant déja réüssi parce qu'il n'étoit pas découvert.

Aratus escalade les murs de Corinthe.

En avançant ils rencontrerent une garde de quatre hommes qui portoient de la lumiere, & dont ils ne furent point apperçus, parce qu'ils étoient enfoncez dans l'ombre, mais eux ils les apperçurent de fort loin à la clarté de leur lumiere. Aratus & ses gens se tapirent d'abord contre quelques murailles & quelques vieilles masures comme dans une embuscade, d'où, quand ces quatre hommes vinrent à passer, ils se jetterent sur eux, & en tuerent trois; le quatriéme, blessé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit criant que les ennemis étoient dans la ville. Un moment après les trompettes sonnerent l'alarme & toute la ville accourut au bruit. Déja toutes les ruës étoient

Ils rencontrent une garde de quatre hommes, & en tuent trois.

Le quatriéme fort blessé, s'enfuit & donne l'alarme.

pleines de gens qui couroient çà & là, & éclairées d'une infinité de lumieres que l'on allumoit par tout en bas dans la ville, & en haut sur les remparts de la citadelle, & de toutes parts on entendoit un bruit confus qu'on ne pouvoit démêler.

Aratus gravit sur les roches avec des peines infinies.

Cependant Aratus continuoit son chemin & s'efforçoit de gravir sur ces rochers escarpez, d'abord fort lentement & avec beaucoup de travail & de peine, parce qu'il avoit manqué le sentier qui étoit enfoncé & caché au travers de ces roches escarpées, & qui n'aboutissoit à la muraille que par une infinité de tours, de retours, & de circuits très-difficiles. Mais bien-tôt, comme par une

La Lune dissipe les nuages pour éclairer Aratus.

espece de miracle, la Lune dissipant les nuages, & venant à éclairer tout à coup, lui dévoila tout le labyrinthe de ce sentier jusqu'à ce qu'il fût au pied de la muraille à l'endroit qu'on lui avoit marqué. Et alors par une suite du même miracle,

Les nuages se rassemblent pour le cacher encore.

les nuages se rassemblerent, & la Lune s'étant cachée, replongea encore tout dans l'obscurité.

Ce qui arriva aux trois cent soldats qu'Aratus a-

Les trois cent soldats, qu'Aratus avoit laissez en dehors aux portes près du temple de Junon,

Mais bien-tôt, comme par une espece de miracle, la Lune dissipant les nuages.) La Poësie qui tient tous les miracles du monde dans sa manche, ne les dispense pas mieux ni plus à propos que l'histoire le fait ici. Les nuages se levent tout d'un coup au milieu d'une nuit très-claire quand il est nécessaire de cacher la marche d'Aratus. Ils se dissipent quand il faut l'éclairer pour lui faire démêler le sentier, & ils se rassemblent quand il faut le cacher dans l'obscurité.

Et venant à éclairer tout à coup.) Le mot ὑπολαβοῦσα est corrompu, Plutarque avoit écrit ὑπολάμψασα, & c'est ainsi qu'il est écrit dans un ms.

étant entrez dans la ville, qu'ils trouverent pleine de tumulte & de confusion, & toute éclairée de cette infinité de lumieres, & ne pouvant trouver le sentier qu'avoit pris Aratus, ni le suivre à la trace, se serrerent tous ensemble au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche qui les cachoit, & attendirent là dans un grand désespoir & une grande détresse. Déja Aratus étoit attaché au combat sur les remparts de la Citadelle, on tiroit sur lui de tous côtez, & du bas du château on entendoit bien le bruit des combattants & leurs cris, mais comme ils étoient repetez par les échos des montagnes voisines, on ne pouvoit discerner d'où ils venoient. Ces trois cent soldats ne sçachant donc de quel côté ils devoient tourner, Archelaus, qui commandoit les troupes du Roi Antigonus, ayant pris bon nombre de soldats avec lui monta avec de grands cris & grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queuë, & en marchant il passa devant ces trois cent sans les appercevoir. Il ne fut pas plûtôt passé que ceux-ci se leverent comme d'une embuscade où ils auroient été placez, tomberent sur lui, tuerent les premiers qu'ils rencontrerent, & donnant l'é-

voit laissez aux portes.

Grand service que rendirent ces trois cent soldats.

Il ne fut pas plûtôt passé que ceux-ci se leverent comme d'une embuscade où ils auroient été placez.) Le hazard fait quelquefois mieux que toute la prudence n'auroit sçu faire. Ces trois cent soldats, qui sont tapis au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche, parce qu'ils ne sçavent par où monter, servent plus à la victoire d'Aratus que s'ils étoient montez. On n'auroit pu les mieux placer contre le secours.

qui n'avoient pu monter.

pouvante à tous les autres & à Archelaus même, ils les écarterent, les mirent en fuite, & les menerent battant jusqu'à ce qu'ils se disperserent dans la ville chacun de leur côté.

Comme ils achevoient cette affaire, Erginus arrive, envoyé par ceux qui combattoient au haut de la Citadelle, pour leur apprendre qu'Aratus étoit aux mains avec les ennemis qui se défendoient avec beaucoup de vigueur, que le combat étoit fort acharné sur la muraille, & qu'il avoit besoin d'être promptement secouru. Dans le moment ils lui ordonnent de les conduire, & en montant ils annoncent leur approche par leurs cris pour rassûrer leurs amis & pour redoubler leur courage. La lune, qui étoit au plein, donnant sur leurs armes, les faisoit paroître en plus grand nombre qu'ils n'étoient à cause de la longueur du chemin par où ils montoient, & le silence de la nuit rendant les échos plus forts & plus sensibles, faisoit paroître leurs cris comme des cris d'une troupe beaucoup plus grosse que la leur. Enfin s'étant tous joints ils firent une charge si violente, qu'ils chasserent les ennemis, prirent poste sur la muraille, & se virent entierement maîtres de la Citadelle au point du jour, de sorte que les premiers rayons du soleil éclairerent leur gloire. En même tems le reste de leurs troupes arrive de Sicyone, les Corinthiens leur ouvrent leurs portes très-volontiers, & leur aident à prendre les gens d'Antigonus.

Les gens d'Aratus prennent poste sur la muraille & se rendent maîtres du Château.

Dès qu'Aratus eut bien assûré sa victoire, il descendit de la Citadelle dans le théatre, où se rendit une foule innombrable de peuple attiré par la curiosité de le voir & d'entendre le discours qu'il feroit aux Corinthiens. Après qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenuës du théatre de côté & d'autre, il sortit tout armé du fond de la scene & s'avança au milieu, le visage extrêmement changé & défait par le travail & par les veilles, desorte que la joye qui possedoit son ame, & la fierté que ce grand succès lui inspiroit, étoient effacées par son grand abbattement & par son extrême foiblesse. Dès qu'il parut, tout le peuple à l'envi se mit à lui faire toutes sortes d'honneurs & de caresses, & lui, changeant sa pique de main, & la prenant de la main droite, il inclina un peu le genou & tout le corps, & s'apuyant sur sa pique il se tint long-tems dans cette posture, & reçut dans le silence les applaudissemens & les acclamations de ces milliers d'hommes qui exaltoient sa vertu & bénissoient sa fortune.

Aratus descend de la forteresse dans le theatre.

Attitude où la foiblesse fait tenir Aratus.

Quand ils eurent cessé, & que tout le théatre fut calme, alors ramassant le peu qui lui restoit de forces, il fit aux Corinthiens sur la Ligue des Achéens un long discours très-convenable à l'action qu'il venoit d'exécuter; leur persuada d'entrer eux-mêmes dans cette ligue, & leur rendit en même tems les clefs de leur ville, qui depuis le tems de Philippe n'avoient point été en leur pouvoir. Quant aux Capitaines d'Antigonus, il

Il fait un grand discours aux Corinthiens & leur persuade d'entrer dans la Ligue des Achéens.

Il donne la liberté à Archelaus, & fait mourir Theophraste.

donna la liberté à Archelaus qu'il avoit fait prisonnier, & fit mourir Theophraste, qui refusoit de sortir de la ville. Pour Persée, quand il vit la Citadelle prise, il trouva le moyen de s'échapper & de se retirer à Cenchrées. Et l'on rapporte que quelque tems après, comme il s'amusoit à disputer sur la Philosophie, quelqu'un lui ayant dit *qu'il lui paroissoit que le Sage étoit seul bon Capitaine*; *Par tous les Dieux*, lui répondit-il, *je le croyois autrefois comme toi, & j'avois fortement embrassé ce dogme de Zenon; mais presentement j'ai bien changé, corrigé par ce jeune homme de Sicyone.* Voilà ce que plusieurs historiens ont écrit de Persée.

Persée se sauve.

Mot de Persée sur un paradoxe de Zenon.

Aratus se saisit d'abord du temple de Junon & du port de Lechée où il prit vingt-cinq vaisseaux du Roi. Il prit aussi cinq cent chevaux pour la guerre, & quatre cent Syriens qu'il vendit. Les Achéens garderent la Citadelle, & y mirent une Garnison de quatre cent hommes avec cinquante chiens & autant de chasseurs.

Les Romains pleins d'admiration pour Philopœmen, l'appelloient *le dernier des Grecs*, pour faire

Mais presentement j'ai bien changé, corrigé par ce jeune homme de Sicyone.) Il veut dire que ce dogme de Zenon, *Que le Sage est bon Capitaine*, est démenti par l'experience qu'il avoit fait le jour de la prise du Château de Corinthe par Aratus. Experience qui fournit une double preuve du contraire, car lui Persée, qui étoit homme sage & fort versé dans la Philosophie, il avoit été assez mauvais Capitaine pour se laisser surprendre par Aratus. Et ce même Aratus, qui étoit un jeune homme, & par conséquent peu sage, & qui avoit formé la plus folle des entreprises, y avoit pourtant réüssi.

entendre que depuis lui il n'y avoit eu parmi les Grecs aucun grand perſonnage. Pour moi je dirois de cet exploit d'Aratus, que c'eſt le dernier des exploits des Grecs, & qu'il eſt comparable aux exploits les plus merveilleux tant par l'audace, que par la fortune, comme le fit voir d'une maniere bien ſenſible ce qui arriva bien-tôt après. Car les Megariens, quittant le parti d'Antigonus, ſe joignirent à Aratus, les Trezeniens & les Epidauriens ſuivirent leur exemple, & entrerent dans la Ligue des Achéens.

Plutarque appelle cet exploit d'Aratus, le dernier des exploits des Grecs.

Les fruits de cet exploit.

Aratus à ſa premiere ſortie courut toute l'Attique, & paſſa à Salamine qu'il pilla ſe ſervant des troupes des Achéens comme de troupes qu'il auroit tirées de priſon pour les employer à tout ce qu'il voudroit. Il renvoya libres & ſans rançon les priſonniers Atheniens, ce qui fut comme la premiere ſemence de leur révolte contre les Macedoniens. Il attira auſſi dans la Ligue des Achéens le Roi Ptolemée en lui laiſſant l'Intendance de la Guerre, & en le nommant Généraliſſime de leurs troupes ſur terre & ſur mer. Cela lui acquit une ſi grande réputation & un tel crédit parmi les Achéens, que s'il étoit défendu par la Loi de l'élire Capitaine Général toutes les années, on l'éliſoit au moins de deux années l'une, & que de fait ou par ſes conſeils il commandoit toûjours ſans aucune diſcontinuation. Car on voyoit clairement qu'il n'y avoit ni richeſſes, ni gloire, ni amitié des Rois, ni avantage de ſa propre patrie,

Il renvoye ſans rançon les priſonniers Atheniens.

Il attire dans la Ligue des Achéens le Roi Ptolemée.

Il le nomme Généraliſſime de leurs troupes.

Aratus élu Général de deux années l'une.

ni aucun autre bien de quelque nature qu'il pût être, qu'il préferât à l'avantage & à l'accroissement des Achéens. Il étoit persuadé que les villes, qui sont foibles par elles-mêmes, se maintiennent & se conservent par leur union avec les autres, comme attachées & liées au bien commun, & qu'il en est d'elles comme des parties du corps, qui ne se nourrissent & ne vivent que par l'union qu'elles ont entre elles, & qui, dès qu'elles sont séparées, ne prennent plus de nourriture, & viennent enfin à se corrompre & à se pourrir. De même on voit les villes déperir par tout ce qui rompt leur societé, & se fortifier au contraire & s'accroître lorsque devenuës parties d'un grand corps, elles participent à la prévoyance commune, qui est cet esprit de vie qui les anime & les entretient.

L'union maintient les villes quelque foibles qu'elles soient.

Il en est des villes d'un Etat, comme des parties du corps.

Prévoyance commune, l'esprit de vie qui nourrit & conserve les villes.

Voyant donc que les plus braves de ses voisins étoient libres & avoient leurs Loix, & ne pouvant supporter que les Argiens fussent dans la servitude, il entreprit de se défaire du Tyran Aristomaque, qui les tenoit assujettis, & se fit un point d'honneur de rendre à cette ville sa liberté comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçûë, & en même tems d'ajoûter une ville si puissante à la ligue des Achéens. Il trouva des gens assez hardis pour tenter cette entreprise. A leur tête étoient Eschyle & Charimenes le Devin, mais ils n'avoient point d'épée, car il étoit défendu d'avoir des armes chez soi, le Tyran ayant établi de grosses peines contre ceux chez qui on en

Aratus entreprend de délivrer Argos du Tyran Aristomaque.

Aratus élevé à Argos.

Le Tiran Aristomaque avoit défendu aux Argiens d'a-

auroit trouvé. Pour remedier à cet inconvenient, Aratus fit faire à Corinthe de petits poignards, qu'il fourra dans des balles, dont il chargea des bêtes de somme qui portoient quelques méchantes hardes, & les envoya à Argos.

voir des armes chez eux.

Aratus fait faire à Corinthe de petits poignards, & les envoye à Argos.

Charimenes le Devin associa à la conjuration un de ses amis; Eschyle & ses compagnons en furent très-fâchez, & laissant là Charimenes, ils continuerent seuls l'entreprise. Charimenes, s'en étant apperçu, fut si transporté de colere, qu'il alla déclarer les conjurez dans le moment qu'ils partoient déja pour aller poignarder le Tyran. Se voyant donc découverts, la plûpart se hâterent de s'enfuir & se retirerent à Corinthe.

Grande faute de ceux qui avoient conspiré contre le Tyran.

Peu de tems après Aristomaque fut tué par ses domestiques, & avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Aristippe, encore plus

Aristomaque tué par ses domestiques.

Le Devin associa à la conjuration un de ses amis; Eschyle & ses compagnons en furent très-fâchez.] Ils vouloient avoir la gloire d'exécuter seuls cette grande action; mais s'ils étoient fâchez, c'étoit une grande imprudence de le témoigner & de continuer l'entreprise sans y appeller le Devin & son ami.

Charimenes s'en étant apperçu, fut si transporté de colere, qu'il alla déclarer les conjurez.] Eschyle & ses compagnons ne devoient-ils pas s'attendre à cette avanture, après l'affront qu'ils venoient de faire à Charimenes & à son ami? Dans une affaire si délicate & si périlleuse il n'y a pas de plus grande imprudence que d'offenser un homme instruit.

Peu de tems après Aristomaque fut tué par ses domestiques.] Il ne faut pas confondre cet Aristomaque, tué par ses domestiques, avec Aristomaque qui fut jetté dans la mer à Cenchrées. Le premier eut pour successeur à la Tyrannie Aristippe; & le second succeda à cet Aristippe, & surpassa tous les autres Tyrans en cruauté. Je suis surpris que Polybe n'ait rien dit de cet Aristippe qui se saisit de la Tyrannie après le premier Tyran Aristomaque.

Aristippe usurpe la Tyrannie.

détestable Tyran que le premier, se saisit de la domination. Sur l'heure même Aratus prit avec lui tous ceux des Achéens qui étoient en âge de porter les armes, & marcha au secours de cette ville, ne doutant point que les Argiens ne fussent très-disposez à le soûtenir. Mais comme il trouva le peuple déja tout accoûtumé à la servitude, & soûmis volontairement au joug, & que personne ne parut pour se joindre à lui, il se retira, n'ayant fait par son expedition qu'attirer aux Achéens une grosse affaire, car on les accusoit d'avoir commencé la guerre en pleine paix, & ils furent appellez en justice devant les Mantinéens.

Aratus marche pour secourir Argos.

Cette marche d'Aratus attire aux Achéens une grosse affaire.

La cause fut plaidée sans qu'Aratus comparût, & Aristippe lui-même la poursuivit si vivement, qu'il gagna & qu'il fit condamner les Achéens à une amende de trente mines. Et comme il haïssoit & craignoit également Aratus, il complotta de le faire tuer avec l'aide du Roi Antigonus qui s'étoit prêté à sa vengeance. Déja il y avoit par tout de leurs émissaires, qui n'épioient que l'occasion d'exécuter leur dessein. Mais il n'y a point de si bonne, ni de si sûre garde pour un Commandant & pour un Prince, que la ferme & vraye affection

Aristippe fait condamner les Achéens à une amende de cinq cens écus.

Il complotte de faire tuer Aratus.

L'affection des sujets, la plus sûre garde des Princes.

Sur l'heure même Aratus prit avec lui tous ceux des Achéens qui étoient en âge de porter les armes, & marcha au secours de cette ville.] Je crains que Plutarque n'ait confondu ici les tems. Selon Polybe cette action d'Aratus ne fut pas faite lorsqu'Aristippe eut succedé à Aristomaque; mais du tems du second Aristomaque, à moins qu'on ne dise qu'Aratus fit deux fois la même tentative sur Argos avec le même succès. V. Polybe liv. II.

de ceux qui lui ſont ſoumis, car lorſqu'une fois le peuple & les nobles ſont accoûtumez à ne pas craindre leur Prince, mais à craindre pour lui, alors il a un million d'yeux pour voir, & un million d'oreilles pour entendre tout ce qui ſe paſſe. Voilà pourquoi je veux interrompre ici le fil de mon recit, pour rapporter la maniere de vivre du Tyran Ariſtippe, cette maniere de vivre dont la Tyrannie ſi enviée, & le faſte de la Monarchie qu'on vante tant, & qui paroît ſi heureuſe, lui avoient imposé la neceſſité.

Ce que font à un Prince les ſujets qui craignent pour lui.

Ce Tyran, qui avoit pour allié le Roi Antigonus, qui nourriſſoit tant de troupes pour la ſûreté de ſa perſonne, & qui n'avoit laiſſé dans ſa ville aucun de ſes ennemis vivant, ne ſouffroit pas que ſes gardes fuſſent dans le Palais, il vouloit qu'ils fiſſent la garde en dehors dans les portiques qui étoient tout autour. D'abord après ſouper il chaſſoit tous ſes domeſtiques, fermoit ſur lui la porte de ſa cour, & avec ſa concubine il ſe retiroit dans une chambre haute, qui fermoit avec une trappe ſur laquelle il mettoit ſon lit, où il dormoit comme on peut croire que dort un homme en cet état, toûjours dans le trouble, dans les frayeurs, dans les craintes. La mere de ſa concubine retiroit la nuit l'échelle par où il montoit à cette chambre, & l'enfermoit dans une autre chambre, & le lendemain matin elle la rapportoit, & appelloit ce merveilleux, cet heureux Tyran, qui ſortoit comme un ſerpent de ſon repaire.

Maniere de vivre du Tyran Ariſtippe.

Difference bien sensible entre un Tyran & un Prince juste.

Au lieu qu'Aratus, qui avoit acquis, non par la force des armes, mais par la vertu & par la force des Loix, une domination perpetuelle, paroissoit devant tout le monde avec une robe toute simple & un méchant manteau, & se montrant par tout l'ennemi irréconciliable de tous les Tyrans, il a laissé une posterité qui dure de nos jours, & qui est honorée & respectée de tout le monde. Et parmi tous ceux qui occupent des forteresses, qui nourrissent des gardes, qui mettent au-devant d'eux des armes, des portes, des trappes, comme autant de remparts pour leur sûreté, il y en a peu qui se sauvent d'une mort violente non plus que les lievres, & aucun d'eux ne laisse après lui ni maison, ni race, ni tombeau qui en conserve une mémoire honorable.

Peu de Tyrans se garantissent d'une mort violente.

Leur posterité rare.

Fréquentes entreprises d'Aratus sur Argos toûjours inutiles.

Aratus ayant donc souvent tâché de surprendre Aristippe & à la dérobée, & à force ouverte, & de lui enlever Argos, il manqua toûjours son entreprise. Une fois entr'autres il étoit parvenu jusqu'à planter les échelles, & à gagner le haut de la muraille, suivi de peu de gens, & avec un très-grand danger; il avoit même passé au fil de l'épée tous les gardes qui étoient accourus au

Il étoit parvenu une fois à gagner le haut de la muraille.

Il a laissé une posterité qui dure de nos jours.] Polycrate, à qui Plutarque adresse cette vie, étoit un des descendans d'Aratus, & il avoit deux fils qui continuerent encore sa race qui avoit déja duré trois cent cinquante ans depuis la mort d'Aratus.

Non plus que les lievres.] Il prend l'exemple des lievres, comme des animaux les plus timides & qui sont toûjours cachez dans des trous. Cependant toute leur timidité n'empêche pas qu'ils ne meurent presque tous de mort violente.

secours. Mais dès que le jour parut, le Tyran étant tombé sur lui de tous côtez, ceux d'Argos comme si ce n'eut pas été pour leur liberté qu'Aratus eut combattu, & qu'ils eussent seulement présidé aux combats des Jeux Neméens, se tinrent là les bras croisez, spectateurs équitables & nullement partiaux. Cependant Aratus se défendoit avec beaucoup de courage, & il reçut un coup de pique qui lui perça la cuisse de part en part, il ne laissa pas de demeurer maître du poste où il combattoit, & s'y maintint tout le jour jusqu'à la nuit sans en être repoussé, quoiqu'il eut continuellement les ennemis sur les bras. Si ses forces lui eussent permis de soûtenir le combat toute la nuit, il seroit venu à bout de son entreprise, car le Tyran ne pensoit qu'à prendre la fuite, & il avoit déja envoyé sur ses vaisseaux une grande partie de ce qu'il avoit de plus précieux. Mais personne n'en donna avis à Aratus; d'ailleurs il manquoit d'eau, & ne pouvoit ni agir, ni se soûtenir à cause de sa blessure. Il prit donc le parti de ramener ses soldats, & renonçant à la voye de la surprise, il eut recours à la force ouverte, & se jetta avec toute son armée dans les terres d'Argos, qu'il pilla & fourragea.

Les Argiens présidoient à ces jeux. C'est une ironie amere contre les Argiens.

Il est blessé d'un coup de pique sur la muraille.

Grande valeur d'Aratus.

Il se retire & se jette sur les terres d'Argos.

Il eut là un grand combat contre le Tyran près de la riviere de Charez, & en cette occasion il s'attira le blâme de s'être retiré de la mêlée très-mal à propos, & d'avoir abandonné lâchement la victoire. Car ses autres troupes, de l'aveu de

Il donne un grand combat contre le Tyran.

tout le monde, avoient vaincu l'ennemi de leur côté, & l'avoient poursuivi fort loin, & lui du sien, sans être pressé par les ennemis à qui il avoit affaire, mais par une défiance du succès, & par une terreur panique, il se retira plein de trouble & en grand desordre dans son Camp. Ses gens revenus de la poursuite, trouverent très-mauvais qu'après avoir rompu les ennemis, & leur avoir tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en avoient perdu, ils manquassent cependant d'élever un trophée d'une victoire que personne ne pouvoit leur disputer.

Il est accusé d'avoir abandonné la victoire par trop de défiance.

Aratus honteux de ces reproches, résolut de donner un second combat pour le seul trophée. Après avoir donc laissé reposer ses troupes un jour, il mit le lendemain son armée en bataille. Mais voyant que les troupes du Tyran étoient augmentées par un renfort qui leur étoit arrivé, & qu'elles se préparoient à combattre avec plus d'audace & de confiance, il n'osa hazarder le combat, & se retira, après avoir demandé une tréve pour enlever ses morts. Cependant par la douceur & par les graces de sa conversation, & par sa grande experience dans la politique il effaça cette faute, il attira la ville de Cleones dans l'alliance des Achéens, & fit celebrer dans cette ville les Jeux Neméens comme des jeux qui avoient pris là leur naissance, & qui par consequent lui appartenoient plus justement qu'à toute autre ville. Les Argiens qui ne vouloient pas ceder

Il se résout à donner un second combat.

Il n'ose le hazarder & se retire.

Comment il effaça sa faute.

Ville de l'Argolide entre Corinthe & Argos.

Ces jeux furent instituez à Nemée, qui est à une demi-lieuë de Cleones.

céder cet honneur, les firent aussi célébrer de leur côté dans leur ville, & ce fut alors pour la premiere fois que la franchise & la seureté que l'on avoit données de tout tems à ceux qui se présentoient pour combattre à ces jeux, furent violées, les Achéens ayant fait vendre comme ennemis tous ceux qui avoient combattu aux jeux d'Argos, & qui avoient repassé sur leurs terres, si violent & implacable étoit Aratus dans la haine qu'il avoit conçûë contre les Tyrans.

Franchise & seureté données de tout tems à ceux qui se présentoient pour combattre aux grands jeux de la Grece.

Violées dans cette occasion par Aratus.

Peu de tems après informé qu'Aristippe formoit le dessein de surprendre Cleones, mais qu'il le craignoit à cause du voisinage de Corinthe, où il demeuroit actuellement, envoya par tout ses ordres pour assembler les troupes, & leur ayant fait prendre des vivres pour plusieurs jours, il descendit à Cenchrées dans la vûë de provoquer Aristippe par cette ruse, & de lui donner l'envie de profiter de son absence pour attaquer les Cleonéens. Cela réüssit comme il l'avoit pensé, car Aristippe se présenta en même tems avec son armée devant Cleones. Mais Aratus étant retourné le soir même à Corinthe qu'il étoit déja nuit close, & ayant disposé des gardes par tous les chemins, il marcha à la tête des Achéens qui le suivirent avec tant d'ordre, de bonne volonté & d'allegresse, que non-seulement ils firent leur marche, mais entrerent dans Cleones la même nuit, & se mirent en bataille,

Ruse d'Aratus pour exciter Aristipe à attaquer Cleones.

ſans qu'Ariſtippe en eût eu le moindre vent.

Aratus attaque les troupes d'Ariſtippe, les renverſe & les met en fuite.

Le lendemain à la pointe du jour les portes étant ouvertes, & les trompettes ayant donné le ſignal, il fondit ſur les ennemis avec de grands cris de victoire, & les chargea avec tant de furie qu'il les renverſa du premier choc, les mit en fuite, & les pourſuivit par le chemin qu'il lui parut que le Tyran avoit dû plûtôt prendre pour s'enfuir, car cette campagne étoit coupée de pluſieurs traverſes & de pluſieurs routes. La pourſuite dura juſqu'à Mycenes. Le Tyran fut attrapé par un Cretois nommé Tragiſcus, & égorgé ſur le champ, ſelon le rapport de Dinias, & il y eut plus de quinze cent des ennemis tuez. Aratus ayant remporté une victoire ſi éclatante & ſans avoir perdu un ſeul homme, ne put pourtant ſe rendre maître de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté, car Agias & le jeune Ariſtomaque s'y jetterent avec les troupes du Roi, & s'en emparerent.

Ariſtippe attrapé dans ſa fuite & égorgé.

Cette grande action fit taire la calomnie & ceſſer les diſcours injurieux, les brocards & les plaiſanteries de ceux qui, pour flatter les Tyrans, & pour leur plaire, alloient diſant que le ventre du Général des Achéens commençoit à ſe broüiller quand il falloit ſe préparer à combattre ; que dès que les trompettes donnoient le ſignal, il avoit des étourdiſſemens & des vertiges, & que quand le mot étoit donné, & que les troupes s'ébranloient pour aller à la charge, il demandoit à ſes Lieutenans & à ſes Capitaines ſi l'affaire deman-

Brocards que les amis des Tyrans lâchoient contre Aratus.

doit sa présence, car le dé en étoit jetté, & s'il ne pouvoit pas aller un peu au loin attendre l'évenement de cette journée. Et ces bruits avoient si fort prévalu, que les Philosophes mêmes dans leurs Ecoles, recherchant si le battement de cœur & le changement de visage dans les occasions, qui paroissent terribles, sont des marques de timidité, ou si ce ne sont que des indices de quelque défaut de temperamment, ou de quelque frigidité naturelle, ne manquoient jamais de citer Aratus en exemple, comme un excellent Général, mais à qui ces accidens arrivoient toutes les fois qu'il falloit combattre.

Jusqu'à quel point ces mauvais bruits avoient prévalu contre Aratus.

Après qu'il eut défait & tué Aristippe, il chercha les moyens de ruiner Lysiades, qui avoit usurpé la domination de la ville de Mégalopolis sa patrie. Ce Lysiades avoit naturellement le cœur grand & noble, & étoit plein d'une généreuse ambition. Il n'avoit pas fait comme la plûpart des autres Souverains, il ne s'étoit pas laissé aller à commettre cette injustice pour satisfaire son intemperance & son avarice, mais poussé, encore jeune, par l'amour de la gloire, & ayant fol-

Lysiades Tyran de Mégalopolis.

Son caractere.

Car le dé en étoit jetté.] Il y a dans le Grec βεβλῆσθαι γὰρ τὸν ἀστράγαλον. Il veut dire que le signal étant donné, l'affaire étoit engagée de maniere qu'il n'y avoit plus moyen de s'en dédire ni de reculer. Amiot a fait ici une faute très-grossiere, car il a traduit, *parce qu'il étoit blessé aux talons.* Il n'y a rien dans le texte qui puisse fonder ce sens. L'Interprete Latin n'y a pas été trompé.

Mais poussé, encore jeune, par l'amour de la gloire, & ayant follement reçu comme vrais les faux & vains propos qu'on tient ordinairement de la tyrannie.] Ce Lysiades étoit comme Platon

Fausses idées de la tyrannie, combien funestes aux jeunes gens.

lement reçu comme vrais les faux & vains propos qu'on tient ordinairement de la tyrannie, comme si c'étoit l'état du monde le plus désirable & le plus heureux, il s'étoit fait Tyran, pour parvenir à cette félicité tant vantée. Mais bientôt après saoul des peines & des embarras qu'entraîne la Monarchie, portant envie à la tranquillité & au bonheur d'Aratus, & aussi craignant un peu les embûches qu'il lui dressoit, il changea de sentiment, & forma un dessein très-beau & très-loüable, premierement de se dérober à la haine, de se délivrer de ses craintes, & de congedier la garnison & les satellites qu'il étoit obligé de tenir autour de lui pour le garder, & ensuite de se rendre le bienfaicteur de sa patrie.

Généreuse résolution du Tyran Lysiades.

Il dépose la tyrannie, & fait entrer sa ville dans la ligue des Achéens.

Les Achéens l'élisent leur Général.

Ayant donc fait venir Aratus, il déposa la tyrannie, & fit entrer sa ville dans la ligue des Achéens, qui touchez d'une action si généreuse, exalterent extrémement sa vertu, & l'élurent sur le champ leur Capitaine Général. D'abord il se piqua de surpasser la gloire d'Aratus, & fit

nous représente Alcibiade, qui par ambition auroit voulu être Tyran d'Athenes, & non-seulement d'Athenes, mais du monde entier, & à qui Socrate fait voir les dangers qui accompagnent cette ambition si injuste. On peut voir le second Alcibiade. Ceux qui ne recherchent la tyrannie que par des vûës d'ambition & de gloire, sont plus aisez à ramener. Aussi Lysiades désabusé déposa bientôt la Tyrannie.

Et fit entrer sa ville dans la ligue des Achéens:] Il est étonnant qu'on ait si constamment reçû dans le texte une faute aussi grossiere que celle qui est dans toutes les éditions ; μετηκομενος est ridicule. Il faut rétablir comme dans un MS. μετικόμενος.

plusieurs entreprises, qui ne paroissoient pas nécessaires, entre autres, il déclara la guerre aux Lacedémoniens. Aratus eut beau s'y opposer de tout son pouvoir, tous ses efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lysiades fut élû Géneral pour la seconde fois, malgré l'opposition d'Aratus, qui vouloit que le commandement fût donné à un autre; car, comme nous l'avons dit, Aratus ne commandoit que de deux années l'une. Lysiades fut assez heureux pour parvenir à son troisiéme Généralat, & il commandoit alternativement avec Aratus; mais étant entré contre lui dans une inimitié declarée, & l'ayant souvent accusé en plein Conseil des Achéens, il se décria tellement par cette conduite, qu'il fut chassé; car il parut qu'avec des mœurs feintes & contrefaites, il heurtoit une vertu sincere & solide. Et comme Esope rapporte du coucou, qu'*un jour il demandoit aux petits oyseaux, pourquoi ils le suyoient dès qu'ils le voyoient, & que les petits oyseaux lui répondirent qu'ils craignoient que tout d'un coup il ne*

Il declare la guerre aux Lacedémoniens, malgré Aratus.

Il est élu Général pour la seconde fois.

Son troisiéme Généralat.

Il se broüille avec Aratus, & est chassé.

Fable d'Esope appliquée à Lysiades.

Car il paroît qu'avec des mœurs feintes & contrefaites, il heurtoit une vertu sincere & solide.] Et quand cela est, il ne se peut que tôt ou tard ce qui est contrefait ne se démente. A la longue le mensonge ne tient pas contre la verité. On peut dire à ces mœurs contrefaites qui attaquent une vertu solide, ce que la lime dit au serpent:

——— *Fragili quærens illidere dentem,*
Offendes solido. Horat. sat. 1. liv. II.

*Et comme Esope rapporte du coucou, qu'*un jour il demandoit aux petits oyseaux, pourquoi ils le fuyoient.] Cette fable du coucou & des oyseaux n'est pas aujourd'hui dans le recueïl que nous avons des fables d'Esope; mais il y en a une du faucon & des oyseaux, à laquelle celle-ci fait allusion.

devînt faucon, la même chose arriva à Lysiades. Il resta toûjours dans l'esprit des hommes un soupçon qu'il n'étoit pas changé de bonne foi, & qu'il conservoit toûjours cet esprit de tyrannie, tout prêt à le faire éclater à la premiere occasion.

On soupçonnoit qu'il n'étoit pas changé de bonne foi.

Sage conduite d'Aratus contre les Etoliens.

Aratus acquit une nouvelle réputation par tout ce qu'il fit contre les Etoliens; car comme les Achéens vouloient à toute force leur donner la bataille sur les confins de Mégare, & que le Roi de Lacedémone, Agis, venu avec son armée, les excitoit à les attaquer, Aratus s'y opposa très-fortement. Il soûtint toutes les injures & tous les reproches dont on l'accabla, en le taxant de lâcheté & de foiblesse; & par la vaine crainte d'une fausse infamie, il n'abandonna point les vûës sages qu'il avoit pour le bien public. Il se retira devant les ennemis, leur laissa passer tranquillement le mont Gerania, & leur permit d'entrer dans le Peloponese sans le combattre. Mais dès qu'il eut vû qu'en passant ils s'étoient saisis de la ville de Pellene, ce ne fut plus le même homme, il ne differa plus, & sans attendre que toutes ses troupes l'eussent joint, il prit ce qu'il avoit avec lui, & marcha aux ennemis, devenus plus foibles par leur victoire qui les jetta dans le

La crainte d'une fausse infamie ne doit pas faire abandonner les vûës qui vont au bien public

Montagne de l'Attique entre Mégare & Corinthe.

Moment qu'Aratus choisit pour attaquer les Etoliens.

Il resta toûjours dans l'esprit des hommes un soupçon qu'il n'étoit pas changé de bonne foi.] Car s'il avoit été changé de bonne foi, & qu'il eût dépoüillé cet esprit de tyrannie, auroit-il attaqué un homme aussi vertueux & aussi sage qu'Aratus, & le plus grand ennemi des Tyrans?

désordre & dans l'insolence. En effet il ne furent pas plûtôt entrez dans la ville de Pellene, que tous les Soldats se débanderent & se disperserent par les maisons, se poussant les uns les autres, & en venant aux mains entre eux pour le butin, & les Généraux & les Capitaines enlevoient les femmes & les filles, & leur mettoient leurs casques sur la tête, afin qu'aucun autre ne s'en saisît, & que les casques marquassent les Maîtres à qui elles appartenoient.

Désordre des Etoliens, quand ils furent maîtres de Pellene.

Les Officiers mettent leurs casques sur la tête des femmes & des filles qu'ils prennent.

Pendant qu'ils sont dans cette occupation, on les avertit qu'Aratus arrive & qu'il va tomber sur eux. Voilà d'abord l'effroi qui les saisit, comme il est vrai-semblable dans un si grand désordre, & avant que les derniers soient avertis du péril, les premiers trouvant en tête les Achéens aux portes & dans les fauxbourgs, prennent la fuite déja défaits, & fuiant ainsi à vau-de-route, ils jetterent l'épouvante parmi ceux qui se rallioient pour venir à leur secours, tellement qu'ils ne sçavoient à quoi se déterminer. Dans cette confusion & dans ce tumulte, une des Captives, fille d'Epigethes, d'une des plus nobles maisons de Pellene, & qui étoit d'une beauté singuliere, & d'une taille majestueuse, qui la faisoit remarquer sur toutes les autres, étoit assise dans le Temple de Diane, où le Capitaine qui l'avoit prise l'avoit réfugiée, lui ayant mis sur la tête son casque ombragé de trois grands pennaches. Cette fille entendant ce grand désordre, se leve promp-

Histoire singuliere d'une belle captive refugiée dans le Temple de Diane.

tement pour s'enfuir. Quand elle fut sur la porte du Temple, & que du haut du perron elle jetta les yeux sur les combattans, ayant encore sur sa tête ce casque à trois pennaches, ses Cytoyens, frappez d'admiration, crurent voir une figure plus respectable, & plus majestueuse qu'une figure humaine, & les ennemis la regarderent comme une véritable Divinité, tellement que saisis de frayeur & d'étonnement, ils n'eurent plus la force de se défendre.

Fable que les Pelleniens débitoient de la statuë de Diane qui étoit dans leur ville.

Les habitans de Pellene disent que la statuë de la Déesse Diane demeure ordinairement enfermée sans qu'on y touche, mais que quand la grande Prêtresse la remuë de sa place & qu'on la porte en procession, personne n'ose la regarder en face, & que tous le monde en détourne les yeux, car la vûë n'en est pas seulement terrible & dangereuse pour les hommes, mais par tout où elle passe, elle rend les arbres steriles, & fait tomber tous les fruits. Ils ajoûtent que c'est cette formidable statuë que la grande Prêtresse tira du Temple en cette occasion, & que lui tournant toûjours le visage du côté des Etoliens, elle les mit hors d'eux-mêmes, & leur ôta le sens & l'entendement. Il est vrai qu'Aratus, dans les Mémoires qu'il a laissez,

Mémoires d'Aratus.

Car la vûë n'en est pas seulement terrible & dangereuse pour les hommes.] Voilà donc une ancienne rancune que cette Déesse conservoit encore contre toute la race des hommes, depuis l'insolence d'Acteon. Elle faisoit encore perdre le sens à tous ceux qui la regardoient.

Il est vrai qu'Aratus, dans les Mémoires qu'il a laissez, n'a rien écrit de semblable.] Aratus n'a-

n'a

n'a rien écrit de ſemblable. Il dit ſeulement qu'ayant rompu & mis en fuite les Etoliens, il étoit entré dans la ville pêle mêle avec les fuyards, qui les en avoient chaſſez de vive force, & qu'il en avoit tué ſept cent. Cet exploit fut fort celebre, & on le regarda comme un des plus grands qui euſſent été faits: Le Peintre Timanthes peignit ce combat avec tant de force qu'il ſemble que ce n'eſt pas un tableau qu'on voit, mais la choſe même, tant le ſujet y eſt vivement & naïvement repreſenté.

Le Peintre Timanthes avoit peint ce combat d'Aratus.

Cependant pluſieurs peuples & Princes s'étant liguez contre les Achéens, Aratus ſe hâta de faire amitié & alliance avec les peuples d'Etolie. Il ſe ſervit pour cet effet du ſecours de Pantaleon, un des plus puiſſans d'entre eux & qui avoit le plus d'autorité & de crédit. Par ſon entremiſe non ſeulement il conclut la paix, mais il moyenna une ligue offenſive & défenſive entre les deux Nations des Etoliens & des Achéens. Enſuite, comme il déſiroit paſſionnément d'affranchir Athenes,

Aratus fait alliance avec les Etoliens.

Pantaleon un des plus puiſſans des Etoliens.

La paſſion qu'avoit Aratus d'affranchir Athenes.

voit garde de rapporter dans ſes Mémoires des faits ſi fabuleux, & qui n'étoient ſans doute que dans la bouche du peuple.

Le Peintre Timanthes peignit ce combat avec tant de force.) Je m'étonne que Pline n'ait pas fait mention de ce tableau parmi les ouvrages qu'il rapporte de Timanthes. Et je m'étonne encore que quelque grand Peintre de nos jours n'ait peint ce ſujet, qui feroit certainement un beau tableau. Pline dit de ce Timanthes qu'il avoit beaucoup d'eſprit, que dans ſes ouvrages on découvroit plus de choſes qu'il n'en peignoit, qu'étant grand par ſon art, il étoit encore plus grand par ſon eſprit, & qu'en peignant un Heros, il avoit emploïé tout ce que la peinture avoit de force. Liv. xxxv. x.

du joug des Macedoniens.

il encourut en cela le blâme des Achéens, & donna à sa réputation une rude atteinte, parce qu'il essaya de surprendre le port du Pirée pendant une tréve qu'il avoit avec les Macedoniens. Mais Aratus nie formellement le fait dans ses Mémoires, & accuse de cette infraction le même Erginus avec lequel il avoit recouvré la forteresse de Corinthe. Car il dit que cet Erginus attaqua ce port en son particulier; qu'ayant voulu l'escalader, son échelle rompit; qu'étant poursuivi, il nomma plusieurs fois Aratus, & l'appella à son secours, comme s'il étoit présent, & qu'il échappa par cette ruse qui trompa les ennemis. Mais cette justification paroît peu vraysemblable, car quelle apparence qu'un Erginus, simple particulier, & Syrien de nation, se fût mis dans la tête un si grand dessein, s'il n'avoit eu Aratus pour capitaine, & s'il n'eût reçu des troupes, & pris même

Il est accusé d'avoir essayé de surprendre le Pirée pendant une tréve.

Aratus se justifie de ce reproche dans ses Mémoires.

Sa justification peu vraisemblable.

Et qu'il échappa par cette ruse qui trompa les ennemis.) Car les ennemis entendant Erginus qui appelloit Aratus à son secours, crurent qu'Aratus étoit-là effectivement avec des troupes pour le soûtenir, & sur cela ils cesserent de le poursuivre.

Car quelle apparence qu'un Erginus, simple particulier, & Syrien de nation, se fût mis dans la tête un si grand dessein.) Ce raisonnement de Plutarque est trés sensé & très-solide. Cependant on pourroit dire, pour appuyer la justification d'Aratus, que cet Erginus après le succès de l'affaire de Sicyone, ayant touché beaucoup d'argent, avoit peut être tenté d'employer cet argent à ramasser quelques troupes pour faire un coup d'éclat, dont il étoit bien sûr de tirer une bonne récompense s'il réüssissoit. Les diverses tentatives qu'Aratus fit depuis sur ce port, témoignent un peu contre lui, mais elles ne sont pas une preuve bien sûre. Aratus pouvoit fort bien s'être mis dans la tête le projet d'Erginus, & avoir voulu l'exécuter.

de lui l'ordre & le tems de l'execution ? Et c'est ce qu'Aratus fit assez voir dans la suite ; car il n'attaqua pas le Pirée deux fois & trois fois seulement, mais à plusieurs reprises, comme les àmans infortunez ne se lassent point de faire toûjours de nouvelles tentatives auprès de leurs maîtresses.

Aratus étoit pour le port du Pirée, comme les amans infortunez sont pour leurs maîtresses.

Tous ces mauvais succès ne le rebuterent point, aucontraire, comme dans toutes ses attaques son esperance n'avoit été trompée que d'un moment, & qu'il n'avoit presque tenu à rien qu'il n'eût réüssi, il tiroit toûjours de-là un nouveau prétexte de nourrir son audace, & de s'opiniâtrer dans son dessein. Une fois entre-autres ayant été repoussé, & fuyant au travers de la plaine de Thriasie, il se rompit la jambe, de sorte qu'il fut obligé d'essuyer plusieurs incisions pendant qu'on le traitoit, & qu'il fut long-tems dans la necessité de se faire porter en litiere dans ses campagnes.

Repoussé à une attaque, & fuyant il se rompt une jambe.

Aratus porté en litiere dans ses campagnes.

Antigonus étant mort, & son fils Demetrius lui ayant succedé, Aratus n'en poursuivit que plus vivement encore la délivrance d'Athenes, & n'en eut que plus de mépris pour les Macédoniens. C'est pourquoi ayant été défait dans une bataille près de Phylacie par Bithys, l'un des Lieutenans du Roy Demetrius, & un grand bruit s'étant répandu d'un côté qu'il étoit prisonnier, & de

C'est Antigonus Gonatas, fils de Demetrius Poliorcete. Son fils Demetrius II. lui succeda.

Aratus défait en bataille par Bithys Lieutenant de Demetrius.

Et c'est ce qu'Aratus fit assez voir dans la suite.) Sur ces mots du texte ἐδήλωσε καὶ αὐτὸς ὁ Ἄρατος, à la marge du ms. de la Bibliothéque de saint Germain, on lit qu'il faut écrire, ἐδήλωσεν ὕστερον αὐτὸς ὁ Ἄρατος, & je crois cette leçon fort bonne.

l'autre qu'il avoit été tué, Diogene qui commandoit au Pirée, écrivit à Corinthe une lettre par laquelle il ordonnoit aux Achéens *de se retirer de Corinthe, attendu qu'Aratus étoit mort.* Quand cette lettre fut porté à Corinthe, il se trouva qu'Aratus y étoit présent. Ainsi les Envoyez de Diogene, après avoir donné un grand sujet de discourir & de rire d'une si plaisante avanture, s'en retournerent tout confus. Le Roi de Macedoine même fit partir un vaisseau dans lequel il ordonnoit *qu'on lui envoyât Aratus pieds & poings liez.*

Plaisante avanture d'une lettre que Diogene écrit aux Achéens de Corinthe.

Demetrius ordonne aux Atheniens de lui envoyer Aratus pieds & poings liez.

En cette occasion les Atheniens surpasserent tout ce que la flatterie la plus outrée pouvoit imaginer, pour faire leur cour aux Macedoniens, jusques là qu'ils se couronnerent de chapeaux de fleurs sur les premieres nouvelles qu'ils reçurent qu'Aratus étoit mort. Aratus, irrité de cette ingratitude & de cette bassesse, mena d'abord contre eux son armée & s'avança jusqu'au parc de l'Academie; mais fléchi par leurs prieres, il ne leur fit aucun mal. Les Atheniens ayant reconnu sa vertu, & voulant profiter de la mort de Demetrius pour recouvrer leur liberté, l'appellerent à leur secours. Alors Aratus, quoiqu'il y eût cet année-là un autre Genéral des Achéens, & qu'il fût lui-même obligé de garder le lit pour une longue maladie dont il étoit attaqué, ne laissa pas de se faire porter dans une litiere pour aller rendre ce service à Athenes.

Lâche flatterie des Atheniens pour Demetrius.

Aratus mene son armée contre eux, & est appaisé par leurs prieres.

Les Atheniens l'appellent à leur secours.

Malade, il se fait porter en litiere à Athenes.

Dès qu'il y fut arrivé, il persuada à Diogene, qui

commandoit la garnison, de remettre le Pirée, le fort de Munichia, Salamine & Sunium entre les mains des Atheniens pour la somme de cent cinquante talens, dont Aratus en fournit vingt de son bien propre. En même-tems les Eginetes, & ceux d'Hermione se joignirent aux Achéens, & la plus grande partie de l'Arcadie suivit leur exemple. De sorte que comme les Macédoniens se trouverent alors embarassez de guerres contre leurs voisins, la puissance des Achéens se trouva considérablement augmentée, vû même que les Etoliens entrerent dans leur parti. Aratus qui vouloit accomplir son ancienne promesse, & qui étoit fâché de voir si près de lui la Tyrannie établie à Argos, profita de cette conjoncture, envoya vers Aristomaque lui remontrer *qu'il feroit bien de remettre sa ville en liberté, de la joindre à la Ligue des Achéens, d'imiter la generosité de Lysiades, & d'aimer mieux être le Général d'une si puissante nation, avec l'estime & les bénédictions de tout le monde, que le Tyran d'une seule ville, avec la haine & le mepris de tous les gens de bien, & nuit & jour en grand danger de sa personne.*

Negociation qu'il fait avec Diogene en faveur des Atheniens.

Cinquante mille écus. Générosité d'Aratus.

Il persuade au jeune Aristomaque de renoncer à la Tyranie.

Grande maxime.

Aristomaque écouta ses remontrances, & le pria de lui envoyer cinquante talents afin qu'il pût payer & congedier les troupes qu'il avoit

Et d'aimer mieux être le Général d'une si puissante nation, avec l'estime & les bénédictions de tout le monde.] Cette remontrance est très-sage, & le principe très-vrai; mais je dis davantage, il vaut mieux pour un Prince être l'arbitre des nations par sa justice, que de devenir leur maître par ses conquêtes & par ses usurpations.

Ruse de Lysiades pour avoir l'honneur d'avoir amené Aristomaque dans la Ligue des Achéens,

appellées. L'argent ayant été fourni sur l'heure, Lysiades, qui étoit encore Capitaine Genéral, & qui avoit l'ambition de vouloir que cette négociation fût regardée des Achéens comme son ouvrage, décria Aratus auprès d'Aristomaque, lui disant qu'il étoit l'implacable ennemi des Tyrans, & qu'il ne devoit attendre de lui aucune grace, & lui insinuant qu'il devoit se remettre plûtôt entre ses mains, qu'entre celles d'un ennemi si redoutable, & auquel il ne devoit pas se fier. Aristomaque le crut, & ainsi Lysiades eut tout l'honneur d'avoir amené le Tyran dans la Ligue des Achéens. Ce fut en cette occasion sur tout que le conseil des Achéens fit paroître l'affection dont ils étoient portez pour Aratus, & la foi qu'ils avoient en lui, car Aratus s'étant opposé à ce qu'Aristomaque fût reçu, ils le chasserent en colere. Ensuite lorsqu'Aratus s'étant laissé gagner, eut changé d'avis, & qu'il parla en plein Conseil pour l'admettre, ils accorderent tout ce qu'il voulut, passerent le décret, reçurent les Argiens & les Philiasiens dans la Ligue, & l'année suivante ils nommerent Aristomaque Capitaine Genéral.

Affection que les Achéens témoignent à Aratus en cette rencontre.

Aristomaque élu Genéral des Achéens.

Aristomaque qui se voyoit estimé & honoré des Achéens, & qui brûloit d'envie d'entrer à main armée dans la Laconie, appella Aratus, qui étoit alors à Athenes. Aratus lui écrivit pour lui conseiller de renoncer absolument à cette expedition, ne voulant point que les Achéens s'attaquassent à Cléomene, qui étoit un jeune homme

Aratus écrit à Aristomaque pour le détourner de faire la guerre aux Lacedémoniens.

fier, audacieux, & dont les plus grands dangers ne faisoient qu'augmenter la réputation & la puissance. Mais Aristomaque s'étant opiniâtré à cette entreprise, Aratus obéït & se rendit à l'armée. Cleomene se presenta en bataille devant eux près de Pallantium, & Aratus ayant empêché Aristomaque d'accepter le combat, Lysiades lui fit sur cela une grosse affaire auprès des Achéens, de sorte que l'année suivante il brigua contre lui le Généralat, & lui fit tête, mais Aratus eut la pluralité des suffrages, & fut élu Genéral pour la douziéme fois.

Caractere de Cleomene Roi de Sparte.

Aratus élu Général pour la douziéme fois.

Cette année-là il fut défait par Cleomene près du mont Lycée, & ayant pris la fuite il s'égara la nuit & passa pour mort. Ce fut pour la seconde fois que le bruit de sa mort fut répandu parmi les Grecs. S'étant donc sauvé, & ayant ramassé les débris de ses troupes, il ne compta pour rien de se retirer en sûreté, mais se servant habilement de l'occasion, lorsque personne ne s'y attendoit & ne pensoit pas même que cela pût jamais arriver, il tomba tout à coup sur les Mantinéens, alliez de Cleomene, & s'étant rendu maître de leur ville, il y mit garnison, déclara citoyens tous les étrangers qui s'y étoient établis, & lui seul il acquit aux Achéens vaincus ce qu'ils n'auroient osé esperer, quand même ils auroient été vainqueurs.

Il est battu par Cleomene.

Aratus battu, se rend maître de Mantinée dans sa fuite.

Les Lacedémoniens étant entrez une seconde fois en armes dans les terres des Megalopolitains, Aratus marcha au secours de ces derniers, mais il

Il refuse encore le combat contre Cleomene.

n'eut garde d'en venir aux mains avec Cleomene, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, & il resista fortement aux Megalopolitains qui vouloient le forcer à combattre. Car outre qu'il n'étoit pas naturellement trop porté à hazarder des batailles, il se trouvoit alors fort inferieur en forces à son ennemi, & sentant son courage refroidi par la vieillesse, & son ambition châtiée par de mauvais succès, il craignoit d'attaquer un jeune homme audacieux, ardent & enflé par des prosperitez inesperées. Enfin il pensoit que si Cleomene par sa témerité & par son audace cherchoit à acquerir une gloire, qu'il n'avoit point, lui, il devoit chercher à conserver par beaucoup de précaution & de sagesse celle qu'il avoit déja.

Grand principe d'Aratus.

La bataille s'engage malgré lui.

Cependant l'infanterie legere s'étant ébranlée, & ayant poussé les Spartiates jusques dans leur Camp où elle entra avec eux, les soldats se disperserent dans les tentes pour les piller. Aratus ne voulut pas profiter de cet avantage, & retenant

Enfin il pensoit que si Cleomene par sa temerité & par son audace cherchoit à acquerir une gloire, qu'il n'avoit point.] Ceci renferme un grand principe. Des Généraux qui n'ont encore acquis aucune gloire, peuvent la chercher par l'audace & la temérité, mais ceux qui en ont déja doivent plûtôt penser à la conserver par la précaution & par la sagesse, & ne rien donner au hasard.

Aratus ne voulant pas profiter de cet avantage, & retenant ses troupes sur le bord d'un ravin où elles s'étoient avancées, il les empêcha de passer.] Deux raisons purent empêcher Aratus de mener ses troupes suivre son infanterie legere; la premiere, la difficulté des lieux où il falloit les engager; & la seconde, plus forte encore, c'est qu'il voyoit l'aîle droite des Spartiates en bataille devant lui, & toute prête à tomber sur ses

ses

ses troupes sur le bord d'un ravin, où elles s'étoient avancées, il les empêcha de passer. Lysiades au desespoir de cette manœuvre, traitant mille fois Aratus de lâche, appella sa cavalerie pour la mener soûtenir ceux qui poursuivoient les ennemis, la priant de ne pas trahir leur victoire, & de ne pas l'abandonner quand il combattoit pour son pays. Ainsi ayant assemblé autour de lui beaucoup de bonnes troupes, & de gens choisis, il alla charger l'aîle droite des Spartiates avec tant de furie, qu'il la rompit & la mit en fuite. Mais comme il la poursuivit avec une ardeur trop inconsiderée & avec un désir de gloire trop emporté, il se laissa attirer dans des lieux tortueux, herissez d'arbres, & coupez par de grands fossez, où Cleomene se repliant sur lui, le chargea si rudement qu'il tomba mort sur la place en se défendant avec beaucoup de valeur, & en combattant le plus beau & le plus glorieux de tous les combats aux portes de sa patrie. Tout le reste de sa cavalerie, prenant la fuite, se jetta dans le corps de bataille, & mettant le désordre dans cette infanterie, elle remplit toute l'armée d'effroi & y communiqua sa fuite & sa défaite.

Il empêche ses troupes de passer un ravin.

Il est traité de lâche par Lysiades.

Ardeur trop inconsiderée de Lysiades.

Lysiades tué.

Le plus beau & le plus glorieux des combats.

La plus grande partie de ce malheur fut rejettée sur Aratus qui parut avoir abandonné mal à propos Lysiades. Les Achéens, qui se retiroient en colere, le forcerent de les suivre jusqu'à Ægium. Là

Le malheur de cette défaite rejetté sur Aratus.

troupes, qui n'auroient pu passer le ravin sans se rompre & sans donner par ce désordre un grand avantage à l'ennemi.

Les Achéens prennent la résolution de ne plus fournir de l'argent à Aratus.

le Conseil s'étant assemblé, ils résolurent de ne plus fournir d'argent à Aratus & de ne plus lui entretenir des troupes étrangeres, & lui déclarerent que s'il vouloit continuer la guerre, il n'avoit qu'à le faire à ses dépens. Aratus se voyant traité si indignement, fut sur le point de leur rendre leur sçeau, & de déposer le Généralat. Mais après avoir pensé en lui-même, & rappellé sa raison, il eut patience pour l'heure, & bien-tôt après menant les Achéens à Orchomene, il donna un grand combat à Megistonus, beau-pere de Cleomene, le battit, lui tua trois cens hommes, & le prit lui-même prisonnier. Et comme il avoit accoûtumé de commander de deux années l'une, quand son tour revint, & qu'on l'appella après l'élection, il refusa la charge, & à sa place Timoxene fut élû Général.

Aratus indigné est sur le point de quitter le Généralat

Il mene les Achéens à Orchomene & gagne un grand combat.

Deux ans après il refuse la charge de Général.

La cause qu'on allegue de son refus, qu'il étoit mécontent du peuple & fort irrité contre lui, ne paroît pas vraie, la seule véritable c'est l'état où il trouvoit les affaires des Achéens, & les malheurs dont il les voyoit menacez. Car Cleomene n'alloit plus doucement & insensiblement à ses desseins & ne gardoit plus de mesures, comme il faisoit auparavant, quand les Ephores s'opposoient à ses vûës & contrebalançoient sa puissance. Mais après avoir fait mourir tous ces Magistrats, partagé les terres, & donné droit de bourgeoisie à quantité d'étrangers, il se rendit maître absolu de Lacedémone sans que personne le controllât, & alors il s'attacha

La véritable cause de ce refus.

Par quelles voyes Cleomene s'étoit rendu maître absolu dans Lacedémone.

tout de bon aux Achéens, & demanda hautement qu'on l'élût Géneral de la ligue. Voilà pourquoi on blâme fort Aratus de ce que dans une si grande tourmente, & dans un orage si furieux qui bouleversoit entiérement toutes les affaires, lui qui étoit le pilote, il avoit abandonné à un autre le gouvernail de son vaisseau, lorsqu'il auroit été beau & honnête de le prendre même par force s'il ne l'avoit pas eu, & de pourvoir ainsi au salut commun aux dépens même de sa vie. Ou, s'il desesperoit des affaires & des forces des Achéens, il devoit plûtôt céder à Cleomene, que de rendre une seconde fois tout le Peloponese barbare par tant de garnisons de Macedoniens, que de remplir le château de Corinthe d'armes Gauloises & Illyriennes, & que d'aller prendre des gens, qu'il avoit battus si souvent dans les combats, dont il avoit plusieurs fois surpris la politique dans ses traitez, & qu'il accabloit d'injures dans ses Mémoires, pour les établir maîtres dans toutes ses villes en les appellant alliez pour adoucir par un beau nom la honte d'une action si lâche.

Cleomene demande d'être élû Général de la Ligue.

Blâme que l'on donnoit à Aratus.

En quelle occasion un homme de bien peut prendre par force le gouvernail.

Lorsqu'il auroit été beau & honnête de le prendre même par force s'il ne l'avoit pas eu.] Car dans ce temps d'orage un homme qui a fait de si grandes actions, & qui se sent capable de servir utilement sa patrie, peut prendre par force le commandement. L'Histoire en fournit les exemples.

Il devoit plûtôt céder à Cleomene.] Car il auroit été plus honnête & plus glorieux pour les Achéens, d'avoir un Roi de Sparte pour Général de la Ligue, que de voir par leur dissention le Peloponese rendu barbare de tant de garnisons de Macedoniens, de Gaulois, d'Illyriens, &c.

On dira que Cleomene étoit un homme violent, injuste, un véritable Tyran, je le veux, mais il descendit des Heraclides, & il avoit Sparte pour patrie, de laquelle il valloit mieux prendre le dernier citoyen, que de choisir le premier des Macedoniens pour l'établir chef de la Ligue, au moins pour ceux qui sçavent faire cas de l'honneur & de la noblesse des Grecs. Car même Cleomene ne demandoit ce Généralat aux Achéens que pour faire de grands biens aux villes en reconnoissance de ce grand honneur & d'un si glorieux titre. Au lieu qu'Antigonus n'eut pas plutôt été déclaré Généralissime & sur terre & sur mer, qu'il ne voulut jamais accepter cette charge qu'on ne lui eût donné la Citadelle de Corinthe pour loyer de ses peines & de ses travaux, imitant parfaitement le Chasseur de la Fable d'Esope, qui ne voulut jamais monter sur son cheval qu'il ne l'eût auparavant bridé. Antigonus de même ne voulut jamais, pour ainsi dire, monter sur les Achéens, qui l'en prioient & qui l'en sollicitoient par leurs ambassades & par leurs décrets, qu'il ne les eût bridez par la Garnison qu'il mit dans la Citadelle, & par les ôtages qu'il exigea. Il est vrai

Beau jugement de Plutarque.

Il étoit honteux aux Grecs d'obéir à un autre qu'à un Grec.

Antigonus III. déclaré Généralissime des Achéens, se fait donner la forteresse de Corinthe.

La fable d'Esope du Cheval & du Cerf appliquée à Antigonus.

Imitant parfaitement le Chasseur de la Fable d'Esoppe.] C'est la même Fable qu'Horace a si bien placée dans l'Epître x. du 1. Liv.

Cervus equum, pugnâ melior, communibus herbis
Pellebat.

Cette Fable est dans le Recueil d'Esope, mais on prétend qu'avant lui le Poëte Stesichore s'en étoit servi en parlant aux Hymeriens, qui alloient établir des gardes à Phalaris.

qu'Aratus se recrie sur cela & qu'il se justifie sur la néceſſité qui le contraignit ; mais Polybe aſſûre que long-temps avant cette néceſſité, se défiant de l'audace trop entreprenante de Cleomene, il avoit traité secretement avec Antigonus, & avoit attiré des Megalopolitains pour demander au Conseil des Achéens qu'on appellât Antigonus. Car les Megalopolitains étoient les plus exposez aux courses & aux pilleries de Cleomene, dès qu'il y avoit la moindre guerre. Phylarque écrit la même chose, mais il ne faudroit pas ajoûter beaucoup de foi à cet historien, s'il n'étoit appuyé du témoignage de Polybe, car toutes les fois qu'il parle de Cleomene, il entre dans une espece d'enthousiasme par le zele qu'il a pour lui, & il fait dans son histoire comme dans un véritable plaidoyer, il s'attache toûjours à charger l'un, & à justifier l'autre.

Aratus cherche à se justifier.
Polybe détruit sa justification. Tout ce fait est détaillé dans son II. Livre.
Partialité de l'Historien Phylarque pour Cleomene.

Les Achéens perdirent donc la ville de Mantinée, que Cleomene leur prit pour la seconde fois. Et ayant ensuite été défaits dans une grande bataille près d'Hecatonbæon, ils furent si consternez de cet échec, qu'ils envoïerent d'abord des Ambassadeurs à Cleomene le prier de se rendre à Argos pour y recevoir le Généralat & se mettre à la tête des troupes ; mais Aratus n'eut pas plûtôt eu avis qu'il venoit, & qu'il étoit déja près de Lerne avec son armée, qu'effrayé de son arrivée, il envoya au-devant de lui des Ambassadeurs pour le prier de ne venir que comme vers des amis & des

Mantinée prise & les Achéens défaits par Cleomene.
Près de la ville de Dymes ou Dymée dans l'Achaïe.
Les Achéens envoyent prier Cleomene de recevoir le Généralat.
Lerne, ville au-dessus d'Argos.
Aratus s'oppose à Cleomene.

alliez seulement avec trois cens hommes, & que s'il avoit quelque défiance, il n'avoit qu'à demander tels ôtages qu'il voudroit. Cleomene, prenant cette priere pour une mocquerie & pour un outrage, s'en retourna sur l'heure, & écrivit au Conseil des Achéens une lettre toute pleine de plaintes & d'invectives contre Aratus. Aratus en écrivit aussi de son côté sur le même ton contre Cleomene, & dans ces injures ils se porterent tous deux à un tel excès, qu'il n'y a sorte d'infamies qu'ils ne dissent de leurs mariages & de leurs femmes.

Injures atroces qu'Aratus & Cleomene s'écrivent reciproquement.

Cleomene piqué jusqu'au vif, envoya un heraut déclarer la guerre aux Achéens, & il s'en fallut fort peu qu'il ne leur enlevât la ville de Sicyone par une intelligence qu'il avoit avec des traîtres; mais ayant manqué son coup, il se retira & alla tomber sur Pellene, qu'il prit après en avoir chassé le Général des Achéens. Peu de tems après il prit la ville de Phenée, & celle de Pentelée. Bientôt après les Argiens se joignirent à lui, & les Phliasiens reçurent garnison, de sorte qu'il ne resta presque plus rien d'assûré aux Achéens de tout ce qu'ils avoient conquis, & qu'Aratus se trouva dans un grand embarras & dans un grand trouble, voyant tout le Peloponese en branle, & toutes les villes prêtes à se soûlever par les pratiques de ceux qui ne demandoient que des nouveautez, car rien ne demeuroit dans une assiette tranquille, & il n'y avoit personne qui fût con-

Cleomene déclare la guerre aux Achéens.

Villes qu'il leur prend.

Grand embarras d'Aratus.

tent de l'état où l'on se trouvoit, parmi les Sicyoniens même & parmi les Corinthiens on en découvrit beaucoup qui avoient intelligence avec Cleomene, & que le désir de gouverner eux-mêmes avoit rendu depuis long-tems très-mal intentionnez pour le bien public.

Aratus condamne à mort tous ceux des Sicyoniens qui furent convaincus d'avoir intelligence avec Cleomene.

Aratus ayant reçu l'autorité de les juger en dernier ressort, condamna à mort tous ceux de Sicyone qu'il trouva convaincus de cette corruption. Et ayant voulu ensuite rechercher ceux de Corinthe pour les faire punir, il soûleva le peuple, qui étoit déja malade de la même maladie, & qui étoit las du Gouvernement des Achéens. S'étant donc tous assemblez dans le temple d'Apollon, ils envoyerent prier Aratus de s'y rendre, resolus de le tuer, ou de le prendre prisonnier avant que d'en venir à une revolte déclarée. Aratus vint menant lui-même son cheval par la bride, comme ne se défiant de rien & n'ayant aucun soupçon. Quand il parut à la porte du temple, plusieurs se leverent & se mirent à l'accabler d'injures & de reproches, & lui avec un visage posé & assûré, & avec des paroles pleines de douceur, il leur commanda de se rasseoir, & de ne pas tant crier en se tenant ainsi debout avec beaucoup de confusion & de désordre. Il fit même rentrer ceux qui étoient à la porte, & en leur parlant doucement, il s'éloignoit du temple au petit pas, comme cherchant quelqu'un à qui donner son cheval. S'étant dérobé de cette maniere insensiblement, & parlant sans au-

Grand danger qu'Aratus courut à Corinthe, & la maniere dont il s'en tira.

cune émotion & ſans aucun trouble aux Corinthiens, qu'il rencontroit, & les preſſant de ſe rendre au temple, quand il ſe vit près de la Citadelle, avant qu'on ſe fût apperçû de ſon deſſein il ſe jetta ſur ſon cheval, & après avoir donné ordre à Cleopater, qui commandoit la garniſon, de bien garder ſa citadelle, il piqua à toute bride & alla à Sicyone ſuivi ſeulement de trente ſoldats, tous les autres l'ayant abandonné & s'étant diſperſez de côté & d'autre.

Il ſe retire à Sicyone.

Un moment après les Corinthiens, avertis de ſa fuite, envoyerent des gens le pourſuivre, & ces gens n'aïant pu l'atteindre, ils firent venir Cleomene, & lui remirent leur ville. Mais il ne crut pas avoir tant gagné en recevant leur ville, qu'il crut avoir perdu par la fuite d'Aratus qu'ils avoient laiſſé échapper. Cleomene donc, après que ceux qui habitoient le quartier de la mer, appellé Acte, ſe furent joints à lui, & lui eurent ainſi livré leurs villes, il environna la Citadelle d'une bonne muraille & d'un retranchement paliſſadé.

Les Corinthiens remettent leur ville à Cleomene.

C'étoit toute la côte de l'Achaïe.

Cependant Aratus arrivé à Sicyone, pluſieurs des Achéens ſe rendirent auprès de lui. On tint une aſſemblée générale, & là il fut encore élû Général avec une autorité ſouveraine, & il fut réduit à ſe faire une Garde de ſes propres Citoïens. Après avoir gouverné les affaires des Achéens pendant trente-trois ans, & avoir toûjours été le premier de la Grece en reputation & en puiſſance, il ſe trouvoit alors abandonné, pauvre, perſécuté, & porté comme

Aratus élû encore General.

comme sur une planche du naufrage de sa patrie au milieu de la plus horrible tempête & des plus grands dangers, car les Etoliens lui refuserent le secours qu'il leur demandoit, & la ville d'Athenes, qui étoit très-portée à le favoriser, en fut empêchée par Euclide & par Micion.

Grand ménagement de Cleomene pour Aratus.

Aratus avoit à Corinthe une maison & beaucoup d'argent. Cleomene n'y toucha point & ne souffrit point qu'on y touchât, mais il envoya chercher les principaux amis d'Aratus & ses gens d'affaires, & leur ordonna d'en avoir soin, & de le garder pour lui en rendre compte dans la suite. Et en particulier il lui envoya Tripylus, & pour la seconde fois son beau-pere Megistonus, lui faire de sa part toute sorte de grandes promesses, & lui offrir cependant une pension de douze talens, qui étoit le double de celle qu'il recevoit du Roi Ptolemée, & pour cela il ne demandoit que d'être déclaré Général des Achéens, & que de garder conjointement avec eux la Citadelle. Aratus répondit *qu'il ne gouvernoit pas les affaires, mais que les affaires le gouvernoient.*

Il lui envoye des gens pour le gagner & pour lui offrir une pension de douze mille écus.

Pension que le Roi Ptolemée faisoit à Aratus.

Réponse d'Aratus aux propositions de Cleomene.

Cleomene prit cette réponse pour une défaite & pour une mocquerie, il se jetta d'abord dans les terres de Sicyone qu'il pilla & ravagea, & se tint trois mois devant la ville avec son armée, Aratus ne se démentant point pour cela, & déliberant en lui-même s'il recevroit Antigonus pour lui livrer la Citadelle, car Antigonus ne vouloit le secourir qu'à cette condition.

Cleomene se jette dans les terres de Sicyone.

Déliberation d'Aratus.

Ville Maritime de l'Achaïe à l'extrémité du Golfe de Corinthe.

Les Achéens s'étant rendus à Ægium pour y tenir une assemblée, y appellerent Aratus. Mais comme Sicyone étoit investie par les troupes de Cleomene, il y avoit du danger à en sortir. D'ailleurs ses citoyens le retenoient par leurs prieres, & ne vouloient pas souffrir qu'il exposât sa personne en passant ainsi au travers des Ennemis. Les femmes même & les enfans l'environnoient comme leur pere commun & leur sauveur, & se tenoient pendus à son cou en le conjurant & en versant des torrens de larmes. Aratus, quoiqu'attendri, les rassûra, les consola, & montant à cheval, il se rendit sur la côte de la mer avec dix de ses amis seulement, & avec son fils qui entroit dans l'âge de l'adolescence. Ayant trouvé là quelques vaisseaux à l'ancre, ils s'embarquerent & arriverent heureusement à Ægium où se tenoit l'assemblée, & où il fut resolu qu'on appelleroit Antigonus, & qu'on lui remettroit la Citadelle; Aratus lui envoïa même son fils parmi les autres ôtages.

Grande affection que ceux de Sicyone temoignent à Aratus.

Il arrive heureusement à Ægium. Les Achéens appellent Antigonus, & Aratus lui envoye son fils en ôtage.

Les Corinthiens furent tellement irritez de ce decret & de l'action d'Aratus, qu'ils pillerent tout son argent, & qu'ils donnerent sa maison à Cleomene; & comme Antigonus venoit à grandes journées avec son armée, qui étoit de vingt mille hommes de pied & de quatorze cent chevaux, Aratus avec les Magistrats & les principaux Offi-

Les Corinthiens irritez, pillent son argent, & donnent sa maison à Cleomene.

Aratus avec les Magistrats & les principaux Officiers de la Ligue.] Le Grec dit, μετὰ τῶν δημιουργῶν. Car les Doriens appelloient de ce nom leurs Magistrats, leurs principaux Officiers. δημιουρ-

ciers de la Ligue alla par mer au-devant de lui jusqu'à la ville de Peges à l'insçû des Ennemis, quoiqu'il ne s'assûrât pas trop sur Antigonus & qu'il se défiât des Macedoniens. Car il sçavoit qu'il ne s'étoit agrandi que par les maux qu'il leur avoit faits, & que l'ancienne haine qu'il avoit pour Antigonus, avoit eté le premier fondement de sa fortune, & comme le premier dégré de son élevation. Mais voyant la néceſſité indiſpensable & l'occasion qu'il ne pouvoit éviter, & à laquelle ceux qui pensent commander, sont forcez d'obéïr, il en courut le hazard.

Ville maritime tout au bout du Golfe de Corinthe.

Moyens par lesquels Aratus s'étoit agrandi.

L'occasion force souvent d'obéir ceux qui croyent commander.

Dès qu'Antigonus fut averti qu'Aratus arrivoit en personne, il s'avança, fit à tous les autres un accueïl honnête & sans aucune distinction marquée, mais pour Aratus, dès cette premiere entrevûë, il lui fit toutes sortes d'honneurs, & dans la suite l'ayant trouvé homme de bien & de très-grand sens, il l'admit dans sa familiarité la plus intime, jusqu'à lui communiquer ses secrets les plus importans, & à se servir de lui dans ses plus grandes affaires. Auſſi Aratus n'étoit pas seulement utile dans tout ce qui regardoit le gouvernement, mais d'un commerce très-agréable & l'homme du monde le plus propre à être auprès d'un Roi qui se trouvoit libre, & qui ne cherchoit qu'à se divertir & à passer le

Antigonus fait de grands honneurs à Aratus.

Aratus, l'homme du monde le plus propre à être auprès d'un Roi.

γοὶ, παρὰ τοῖς Δωριεῦσιν οἱ ἄρχοντες τὰ δημόσια πράττοντες, ὥσπερ Ἀθήνησιν οἱ δήμαρχοι λέγονται. Hesych. Demiourgoi, *chez les Doriens sont les Magistrats qui font les affaires publiques, ceux que l'on appelle à Athenes* Demarques.

tems. C'est pourquoi Antigonus, quoi qu'alors encore fort jeune, n'eut pas plûtôt connu les mœurs & les grandes qualitez de ce personnage, dont il n'y en avoit aucune qui ne fût digne de l'amitié d'un Roi, le préfera non seulement à tous les Achéens, mais encore à tous les Macedoniens qu'il avoit à sa Cour & continua de se servir de lui en toutes choses. Et le signe, que Dieu avoit fait paroître dans les entrailles des victimes, eut son accomplissement. Car on raconte que peu de tems auparavant, comme Aratus offroit un sacrifice, on vit près du foye deux vesicules du fiel enveloppées d'une seule coiffe de graisse, & que le Devin prédit sur cela que deux ennemis, qui paroissoient irréconciliables, seroient bien-tôt réünis dans une étroite amitié. Aratus méprisa pour lors cette prédiction, car il n'ajoûtoit pas autrement beaucoup de foi aux signes des victimes, ni à toutes les prédictions des Devins, & il aimoit à se servir de sa raison. Mais quelque tems après, comme la guerre alloit heureusement son train, & étoit fort avancée, Antigonus fit un grand festin dans la ville de Corinthe où il y eut beaucoup de gens priez, & où il fit placer Aratus à table à ses côtez au-dessus de lui. Et quelques momens après, ayant commandé qu'on lui apportât un tapis pour se couvrir, il demanda à Aratus *s'il ne trouvoit pas qu'il fit grand froid*? Aratus ayant répondu *que le froid étoit très-rude*, Antigonus le pressa de s'approcher encore plus de lui, & ses

Il n'avoit point de qualité qui ne fut digne de l'amitié d'un Roi.

Signe qui arriva à Aratus dans un sacrifice qu'il offroit.

Deux vesicules du fiel enveloppées dans une seule coiffe.

L'explication de ce signe.

Aratus n'ajoûtoit pas beaucoup de foi aux signes des victimes, ni aux prédictions des Devins.

Grand festin qu'Antigonus fait à Corinthe & l'honneur qu'Aratus y reçoit.

Officiers ayant apporté un grand tapis, ils les en envelopperent tous deux. Alors Aratus se ressouvenant de son sacrifice, se prit à rire, & conta au Roi le signe qui avoit paru, & la prédiction qui avoit été faite. Mais ceci n'arriva que longtems après le tems dont nous parlons.

Antigonus & Aratus enveloppez du même tapis, accomplissement du signe.

Etant donc tous deux à Peges après avoir prêté & reçu les sermens, ils marcherent contre les ennemis. Il y eut plusieurs grands combats sous les murs de Corinthe, Cleomene s'étant bien fortifié, & les Corinthiens se défendant avec beaucoup d'ardeur & de courage.

Pendant qu'on en est en ces termes, Aristote d'Argos, ami particulier d'Aratus, lui dépêche secretement un homme pour lui dire qu'il feroit revolter sa ville, s'il y venoit promptement avec quelques troupes. Aratus communiqua cette proposition à Antigonus, qui lui donna sur le champ quinze cens hommes, avec lesquels il s'embarqua en toute diligence à un port de l'Isthme, & arriva très-promptement à Epidaure. Les Argiens, sans attendre son arrivée, allerent attaquer les troupes de Cleomene, les pousserent, & les enfermerent dans la Citadelle. Cleomene, qui

Aristote d'Argos offre à Aratus de faire revolter sa ville, s'il veut y venir.

Aratus s'embarque avec des troupes pour aller faire revolter Argos contre Cleomene.

Alors Aratus se ressouvenant de son sacrifice, se prit à rire, & conta au Roi le signe qui avoit paru, & la prédiction qui avoit été faite.) Le signe, ni la prédiction ne pouvoient avoir un accomplissement plus formel ni plus sensible. Antigonus & Aratus enveloppez d'un même tapis étoient les deux vesicules du fiel enveloppées d'une seule coiffe. Cela devoit bien vaincre l'incredulité d'Aratus. Cependant il ne fit qu'en rire, grande sagesse pour un homme que la Philosophie n'avoit pas formé.

étoit à Corinthe, aïant appris ces nouvelles, craignit que si les ennemis se rendoient maîtres d'Argos, ils ne lui coupassent le chemin de sa retraite, abandonna le château de Corinthe la nuit même, & marcha au secours de ses gens. Il arriva à Argos avant qu'on eût eu le moindre vent de son approche, & mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis. Mais peu de jours après Aratus y étant arrivé de son côté, & le Roi Antigonus aïant paru de l'autre avec toutes ses forces, Cleomene se retira à Mantinée.

Cleomene abandonne le château de Corinthe, & va au secours de ses troupes à Argos.

L'arrivée d'Aratus & l'approche d'Antigonus l'obligent à se retirer à Mantinée.

Depuis ce moment toutes les villes du Peloponese se remirent entre les mains des Achéens. Antigonus s'empara du château de Corinthe, & Aratus élu Général par les Argiens, leur persuada de donner à Antigonus tous les biens des Tyrans, & ceux de tous les Traîtres. Les Argiens après avoir donné la torture à Aristomaque dans la ville de Cenchrées, le jetterent dans la mer. Sur quoi Aratus fut fort blâmé d'avoir laissé périr si injuste-

Aratus élû Général par les Argiens.

Il fait donner à Antigonus tous les biens des Tyrans & des Traîtres.

Aristomaque après avoir eu la torture est jetté dans la mer.

Aratus blâmé.

Le jetterent dans la mer.) L'Historien Phylarque exaggere extrêmement la mort de ce Tyran Aristomaque, comme si on lui avoit fait souffrir les supplices les plus cruels. Polybe le refute très-solidement dans son 11. liv.

Sur quoi Aratus fut fort blâmé d'avoir laissé périr si injustement un homme qui n'étoit point méchant.] Plutarque me paroît suivre ici les impressions injustes que Phylarque, pour noircir Aratus, veut donner de la mort d'Aristomaque, dont il étoit grand partisan. Il auroit mieux fait de suivre Polybe, qui, dans son 11. liv. fait voir que cet Aristomaque méritoit des supplices beaucoup plus cruels que celui d'être jetté dans la mer, & que quand bien même on lui auroit fait souffrir de plus grãdes peines que celles dõt parle Phylarque, il n'auroit pas encore assez souffert pour expier ce qu'il fit dans un seul jour, lorsqu'Aratus à la tête

ment un homme qui n'étoit point méchant, avec lequel il avoit été en commerce, & qui à sa persuasion avoit déposé la Tyrannie, & avoit fait entrer sa ville dans la Ligue des Achéens. On lui imputoit encore plusieurs autres choses, on l'accusoit d'être seul la cause qu'ils avoient donné à Antigonus la ville de Corinthe comme s'ils lui avoient donné un petit village; qu'ils avoient souffert qu'après avoir pillé Orchomene, il y mît une Garnison de Macedoniens; qu'ils avoient passé un decret qui portoit qu'on n'écriroit à aucun Roi, & qu'on n'envoyeroit aucune

Charges contre Aratus.

d'une troupe d'Achéens étant entré secretement dans Argos, & s'étant exposé au plus grand de tous les dangers, en combattant pour la liberté des Argiens, il fut obligé de se retirer, parce que la crainte du Tyran étoit si grande qu'aucun des Citoyens ne branla pour le secourir. Aristomaque saisissant cette occasion d'assouvir sa cruauté, prétexta qu'il y avoit plusieurs des Argiens qui étoient d'intelligence avec les Achéens, & fit égorger quatre-vingt des plus considérables, après leur avoir fait donner la torture en presence de leurs parens. N'est-ce pas là un méchant homme? Il est vrai qu'il avoit déposé la Tyrannie à la persuasion d'Aratus, & qu'en faveur de ce changement les Achéens avoient pardonné tous ses anciens crimes, lui avoient donné part à l'administration de leur République, & l'avoient même fait Général de leurs troupes. Mais dès qu'il vit réluire des esperances plus favorables du côté de Cleomene, il oublia cette humanité des Achéens, il se separa & separa sa patrie de la Ligue des Achéens dans les tems les plus difficiles, & se tourna du côté de leurs ennemis, de sorte que lorsqu'il eut été pris il falloit le mener par tout le Peleponese, & après l'avoir montré à tout le monde, le faire mourir en public dans les supplices. Cependant un si méchant homme ne souffrit d'autre peine que d'être jetté dans la mer pour quelques choses qu'il avoit faites à Cenchrées. Voilà une assez bonne apologie d'Aratus, j'aurois volu que Plutarque y eut fait quelque attention

Ambaſſade à qui que ce pût être, que par la permiſſion d'Antigonus; qu'ils s'étoient laiſſé forcer à nourrir & à payer la Garniſon Macedonienne, & qu'ils faiſoient des ſacrifices, des libations, & des jeux en l'honneur d'Antigonus, les Citoyens d'Aratus en ayant donné les premiers l'exemple, & reçu dans leur ville Antigonus par le conſeil d'Aratus qui le regala dans ſa maiſon. Voilà les choſes dont ils le chargeoient tous, ne faiſant pas reflexion qu'après avoir remis à ce Prince les rênes du gouvernement, Aratus entraîné lui-même par l'impetuoſité de la licence royale, n'avoit plus été maître que de ſa voix toute ſeule, & dont encore il ne pouvoit ſe ſervir librement qu'avec beaucoup de danger. Car on voïoit clairement qu'il étoit très-affligé de la plûpart des choſes qui ſe paſſoient, ſur tout de ce qui ſe paſſa au ſujet des ſtatuës. Antigonus releva dans Argos toutes celles des Tyrans qu'Aratus avoit abattuës, & abattit celles qu'on avoit érigées à ceux qui avoient ſurpris la citadelle de Corinthe, hors une ſeule qui étoit celle d'Aratus même. Et quelques prieres qu'Aratus lui fit, il ne put jamais l'en empêcher. Il ſemble auſſi que ce que

Aratus comment juſtifie par Plutarque.

Statuës qu'Antigonus releve & abat dans Argos.

Qu'après avoir remis à ce Prince les rênes du gouvernement.) Car par une déliberation publique Antigonus avoit été nommé Généraliſſime des Achéens ſur terre & ſur mer, & on lui avoit donné la citadelle de Corinthe. Comment donç Aratus, après lui avoir cedé ſa place & remis les rênes de l-Etat, auroit-il pu reſiſter à ſa puiſſance, n'étant plus que particulier, & n'ayant plus que ſa voix ſeule?

Il ſemble auſſi que ce que les Achéens firent à Mantinée.) Le mot διακινῆσαι du texte pourroit

les

les Achéens firent à Mantinée, ne se ressent point du tout de l'humanité & de la générosité des Grecs. Car s'étant rendu maîtres de la ville par le moyen d'Antigonus, il fit mourir les plus nobles & les plus considérables de ses habitans, & des autres ils vendirent les uns, & envoyerent les autres en Macedoine chargez de chaines, firent esclaves les femmes & les enfans, les vendirent, & de l'argent qui revint de cette vente, ils en partagerent le tiers entre eux, & les deux autres tiers ils les donnerent aux Macedoniens. Mais on peut dire que tout cela se faisoit par un esprit de vengeance, & selon la loi des represailles. Car quoique ce soit une chose horrible de traiter ainsi par

Inhumanité que les Achéens exercerent à Mantinée.

Loi des represailles.

s'expliquer. On lit dans un MS. διῳκίσθαι. Et je crois qu'il faut recevoir la correction qui paroît dans le MS. de la Bibliothéque de saint Germain, διοικεῖσθαι.

Mais on peut dire que tout cela se faisoit par un esprit de vengeance, & selon la loi des represailles.] Car les Mantinéens avoient envoyé demander aux Achéens une garnison pour se défendre contre les pratiques des Lacedémoniens. Les Achéens leur envoyerent trois cent de leurs Citoyens, & deux cent Soldats étrangers. Quelque tems après ces Mantinéens, par la plus détestable de toutes les perfidies, égorgerent cette garnison qu'ils avoient demandée. Que ne meritoient donc point des gens qui avoient commis un si horrible crime? Cependant les Mantinéens repris par les Achéens ne souffrirent d'autre peine que le pillage de leurs biens, & la vente des personnes libres. Ce que Plutarque dit de la mort des plus nobles & des plus considérables des Mantinéens, c'est un mensonge de Phylarque, qui a voulu encherir sur la vérité, pour noircir les Achéens & Aratus. Mais quand même cela seroit vrai, Polybe fait fort bien voir qu'il n'y avoit rien que les Mantinéens ne meritassent, & que si Aratus & les Achéens ne se porterent pas contre eux aux derniers excès de la vengeance, il faut attribuer cette moderation à leur humanité.

un excès de colere. des peuples de même nation & de même origine, cependant dans la néceſſité, c'eſt, comme dit Simonide, une douceur & non une dureté, de donner de l'allegement à un cœur qui ſouffre, & qui enflammé de colere & bouffi de dépit, ne cherche qu'à les exhaler.

Comment Plutarque juſtifie ces cruautez des Achéens.

Mais ſur ce qui ſe fit enſuite dans la même ville, il eſt impoſſible de juſtifier Aratus, & de donner à ſon action le moindre prétexte honnête & juſte. Car les Argiens ayant reçu d'Antigonus cette ville en don, & ayant réſolu de la repeupler, Aratus fut choiſi pour faire ce repeuplement, & étant Capitaine Général, il ordonna par un decret que la ville ne ſeroit plus appellée *Mantinée*, mais *Antigonée*, qui eſt le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Ainſi il ſemble que par ſon moyen Mantinée, *l'aimable Mantinée*, comme Homere l'appelle, ne ſubſiſte plus, & qu'à ſa place on a une ville qui porte le nom de ceux qui ont ruiné & détruit ſes habitans.

Beau jugement de Plutarque ſur une action d'Aratus qui ne peut être juſtifiée.

Antigonus donne Mantinée aux Argiens.

Aratus choiſi pour aller la repeupler.

Il change ſon nom, & l'appelle Antigonée.

Dans le II. liv. de l'Iliad.

Quelque tems après Cleomene, vaincu dans une grande bataille près de Sellaſie par Antigonus, ſe ſauva à Sparte, qu'il abandonna la nuit ſuivante & ſe retira à Alexandrie. Et Antigonus, après avoir fait à Aratus tous les traitemens les plus humains, les plus gracieux & les plus hon-

Cleomene battu par Antigonus près de Sellaſie. V. la vie de Philopœmen.

Il ſe retire à Alexandrie.

Et qu'à ſa place on a une ville qui porte le nom de ceux qui ont ruiné & détruit ſes habitans.] Plutarque marque toûjours l'amour qu'il a pour la Grece. Il n'y a rien de plus indigne que d'ôter à une ville ſon ancien nom, pour lui donner le nom de celui qui a été la principale cauſe de ſa ruine.

nêtes, s'en retourna en Macedoine ſur les nouvelles que les Illyriens y étoient entrez, & y étant tombez malade preſque en arrivant, il nomma pour ſon ſucceſſeur Philippe fils de Démetrius, qui ſortoit à peine de l'enfance, l'envoya dans le Peloponeſe, & lui ordonna ſur toutes choſes de s'attacher à Aratus, & de ſe gouverner par ſes conſeils quand il traiteroit avec les villes, & qu'il voudroit ſe faire connoître aux Achéens. Aratus lui fit le meilleur accueïl qu'il lui fut poſſible, & le gouverna ſi ſagement, qu'il le renvoya en Macedoine plein d'affection pour lui, & dans les diſpoſitions les plus favorables pour les interêts de la Grece.

Antigonus s'en retourne en Macedoine, où il meurt de maladie.

Il nomme pour ſon ſucceſſeur Philippe ſon neveu, fils de Demetrius II.

Il lui ordonne de s'attacher à Aratus, & de ſe gouverner par ſes conſeils.

Après la mort d'Antigonus les Etoliens commencerent à avoir beaucoup de mépris pour la lâcheté & pour la pareſſe des Achéens; car accoûtumez à ſe défendre par des mains étrangeres, & à ſe tapir ſous les armes des Macedoniens, ils paſſoient leur vie dans l'oiſiveté & ſans aucune diſcipline. Cela donna aux Etoliens l'audace de

Après la mort d'Antigonus les Achéens tombent dans la lâcheté & dans la pareſſe.

Ce qui arrive à un Etat qui ne

Les Etoliens commencerent à avoir beaucoup de mépris pour la lâcheté & pour la pareſſe des Achéens.] Polybe marque dans ſon IV. liv. que depuis que Cleomene avoit perdu ſon Royaume, les peuples du Peloponeſe qui étoient las des premieres guerres, & qui croyoient que l'état préſent des affaires dureroit toûjours, avoient entierement négligé les armes & le métier de la guerre. Ce qui fait voir combien il eſt important d'entretenir les peuples & de les exercer dans le métier des armes pendant les tems même les plus tranquilles.

Cela donna aux Etoliens l'audace de penſer à s'emparer du Peloponeſe.] Il y avoit long-tems que les Etoliens ne pouvoient ſouffrir la paix, parce que pen-

se défend que par des troupes étrangeres.

penser à s'emparer du Peloponese. Ils y entrent à main armée ; chemin faisant ils emmenent quelques troupeaux & quelque butin des terres de Patres & de Dyme, & se jettant sur Messene ils font un ravage horrible dans tout le pays des environs. Aratus irrité de cette insolence & de cette perfidie, & voyant que celui qui étoit cette année-là Capitaine Général, nommé Timoxene, differoit & cherchoit à gagner du tems, parce que son année alloit expirer, comme il étoit nommé pour lui succeder l'année suivante, il avança de cinq jours son Généralat pour courir au secours des Messeniens. Ayant donc assemblé les Achéens, dont ni les corps n'étoient plus endurcis à l'exercice des armes, ni les courages portez

Aratus avance son Généralat de cinq jours.

dant la paix ils étoient obligez de vivre à leurs dépens, & qu'ils étoient accoûtumez à ne vivre que de brigandages. Antigonus les avoit tenus en respect, mais après sa mort ils mépriserent l'enfance de Philippe, & ne chercherent que des prétextes pour faire la guerre aux peuples du Peloponese. Polyb. liv. IV.

Et voyant que celui qui étoit cette année-là Capitaine Général, nommé Timoxene, differoit & cherchoit à gagner du tems, parce que son année alloit expirer.] Timoxene n'étoit nullement d'avis de cette expedition, parce qu'il n'avoit point du tout de confiance aux Acheens, à cause des raisons que je viens d'expliquer, & comme il ne restoit que cinq jours de l'année de son Généralat, il étoit bien aise de gagner ce tems-là. Mais Aratus indigné de l'audace des Etoliens, poursuivit la chose ardemment, & ayant retiré le sceau des mains de Timoxene, il écrivit sur l'heure à toutes les villes, & ordonna à toute la jeunesse capable de porter les armes de se trouver à jour marqué à Mégalopolis. Ainsi Timoxene ne mérite pas d'être blâmé de n'avoir pas voulu hazarder le salut de sa patrie avec des troupes dont il connoissoit la lâcheté & la paresse, sur-tout n'ayant que peu de jours à attendre pour sortir de charge & quitter le commandement.

à la guerre, il fut battu près de Caphyes, & comme il fut accusé de s'être porté en cette occasion

Il est battu près de Caphyes, ville d'Arcadie.

Il fut battu près de Caphyes, & comme il fut accusé de s'être porté avec plus d'ardeur que de prudence.] Quand le Lecteur sçait qu'Aratus fut battu près de Caphyes, & qu'il fut accusé de s'être porté avec plus d'ardeur que de prudence, il n'en est guéres plus avancé. Plutarque n'écrivant qu'une vie, n'a pas crû qu'il fût de son devoir de l'instruire davantage, & de lui marquer les fautes qu'on reprochoit à Aratus dans cette occasion. Mais Polybe, qui écrivoit une histoire, ne l'a pas oublié, jugeant avec raison, que c'est ce qu'il y a de plus instructif. Après avoir détaillé l'action, il ramasse en un seul point de vûë les fautes qu'on reprochoit à Aratus, & je vais les rapporter, car cela ne peut qu'être utile.

Le premier reproche qu'on lui faisoit, c'étoit d'avoir usurpé le Généralat avant que le tems de Timoxene fût expiré, & d'avoir entrepris une chose dont le succès devoit lui paroître fort douteux.

Le second, c'étoit d'avoir congedié mal à propos les Achéens & les Lacedemoniens, lorsqu'il voïoit les Etoliens au milieu du Peloponese, parce qu'il crut trop légerement que les Etoliens s'en retourneroient deux jours après.

La troisiéme faute dont on l'accusoit, c'étoit d'avoir engagé le combat avec peu de troupes, lorsqu'il pouvoit se retirer sans péril dans les villes voisines, pour assembler cependant les Achéens, & donner ensuite la bataille, quand il l'auroit jugé nécessaire.

Enfin la quatriéme, qui étoit même la plus grande qu'on lui imputoit, c'étoit qu'ayant résolu de combattre, il avoit fait toutes choses avec très-peu de conduite & beaucoup d'imprudence ; car il avoit envoyé attaquer l'arriere-garde des ennemis avec sa cavalerie & son armure légere, après que leur avant-garde eut gagné les montagnes, au lieu qu'il devoit tomber sur l'avant-garde pendant qu'elle étoit dans la plaine, qui lui étoit favorable, & où il pouvoit tout esperer de ses gens pesamment armez.

Voilà les chefs d'accusation ; Aratus y répondit, & montra que la perte qu'on lui imputoit, n'étoit pas arrivée par sa faute. Du reste s'il avoit fait quelque chose contre le devoir d'un bon Capitaine, il en demanda pardon, & pria qu'on examinât ses actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modestie changea l'esprit de toute l'Assemblée ; dont la fureur se tourna contre ses accusateurs, & on ne se servit ensuite que de ses conseils dans tout ce qu'on voulut entreprendre.

Accusé de s'être mal conduit en cette occasion.

Le découragement où cela le jetta.

avec plus d'ardeur que de prudence, il se refroidit si fort dans la suite, & abandonna tellement les affaires & ses esperances, que les Etoliens lui ayant donné plusieurs fois depuis de grandes prises sur eux, il n'en profita point, leur laissa exercer dans le Peloponese toutes leurs insolences, & souffrit qu'ils y vêcussent avec une licence désordonnée, comme si c'eût été des gens qui dans un excès de débauche n'eussent eu en vûë que de folâtrer & de s'enyvrer.

Les Achéens appellent Philippe.

Quelques courtisans de Philippe calomnient Aratus auprès de lui.

Ce Prince trompé favorise la faction opposée à Aratus.

Voilà donc les Achéens encore obligez de tendre les mains à la Macedoine, & d'appeller le Roi Philippe pour le prier de prendre entre ses mains les affaires des Grecs, dans l'esperance que l'affection qu'il portoit à Aratus, & la confiance qu'il avoit en lui le rendroient doux & traitable, & qu'ils en feroient tout ce qu'ils voudroient. Mais Apelles, Megareus, & quelques autres courtisans s'étant mis à calomnier Aratus auprès du Roi, ce Prince prêta l'oreille à leurs discours, favorisa dans le Conseil la faction contraire, & porta les Achéens à élire Eperatus pour leur Capitaine Gé-

Que les Etoliens lui ayant donné plusieurs fois depuis de grandes prises sur eux, il n'en profita point.] Polybe marque effectivement que dans la suite il se gouverna de maniere qu'on l'auroit plûtôt pris pour un sage Citoyen que pour un grand Capitaine, qu'il se tint sans rien faire par le souvenir de l'échec qu'il avoit reçû, qu'il laissa faire aux Etoliens tout ce qu'ils voulurent, & qu'il souffrit qu'ils se retirassent tranquillement quoiqu'ils fissent leur retraite par des lieux étroits & difficiles, où il ne falloit, pour ainsi dire, qu'un trompette pour remporter sur eux une victoire entiere sans coup ferir.

néral. Mais cet Eperatus étant tombé d'abord dans le dernier mépris, & Aratus ne voulant plus se mêler des affaires, il ne se faisoit plus rien de bien, & Philippe reconnut alors qu'il s'étoit entierement trompé, & qu'il avoit pris un très-méchant parti. Il se tourna donc encore du côté d'Aratus, se donna tout entier à lui, & voyant qu'après cette démarche ses affaires prosperoient visiblement, & que sa réputation & sa puissance augmentoient de jour en jour, il ne voulut plus dépendre que de lui, comme du seul homme de qui venoient toute sa grandeur & toute sa gloire. Aussi il parut à tout le monde qu'Aratus étoit un excellent Maître, non seulement pour bien regler une Démocratie, mais encore pour bien établir & constituer un Royaume. Car la droiture de ses intentions & la bonté de ses mœurs paroissoient dans toutes les actions de ce jeune Prince comme une couleur qui en réhaussoit tout l'éclat. En effet la moderation avec laquelle il traita les Lacedémoniens après la faute qu'ils avoient com-

Philippe détrompé se tourne du côté d'Aratus.

Grand éloge d'Aratus.

La droiture des Ministres paroît dans les actions du Prince.

En effet la moderation avec laquelle il traita les Lacedémoniens après la faute qu'ils avoient commise contre lui.] Les Lacedémoniens avoient voulu changer la forme de leur Gouvernement & le réduire en Démocratie, & ils avoient tué Adimas un des Ephores, & avec lui plusieurs autres Citoyens qui tenoient le parti des Rois. Les Ephores envoyerent à Philippe, qui venoit d'arriver de Macedoine, des Ambassadeurs pour justifier cette action. Ces Ambassadeurs trouverent le Roi près de la montagne de Parthenie. Philippe leur dit, qu'ils s'en retournassent à Lacedémone, & que les Ephores lui envoyassent à Tegée des hommes qui pussent conferer avec lui sur les affaires presentes. Les Ephores lui envoyerent dix hommes des premiers de Sparte; ils furent introduits dans

mise contre lui, la sage conduite qu'il eut avec les Cretois, & par laquelle il gagna en peu de jours toute leur Isle, & son expedition contre les Etoliens, qui fut très-heureuse & très-glorieuse, donnent à Philippe la gloire d'avoir été assez prudent

Polybe la décrit en détail Liv. IV. *&* Liv. V.

le conseil, & après avoir accusé Adimas de tout le désordre, & fait à Philippe de grandes protestations de fidelité, ils se retirerent. Le Conseil fut fort partagé sur le traitement qu'il falloit faire aux Lacedémoniens. La plûpart persuadez de leur mauvaise volonté, & sçachant qu'Adimas avoit été tué pour avoir favorisé le parti de Philippe, & qu'ils avoient voulu faire alliance avec les Etoliens, étoient d'avis que le Roi en devoit faire un exemple, & les traiter comme Alexandre avoit traité les Thebains. Les autres, & de ce nombre étoient les plus vieux, remontroient que cette punition étoit plus grande que la faute, que le Roi devoit se contenter de punir les auteurs de la sédition, leur ôter leurs charges & les donner à ses amis. Quand ce fut au Roi à opiner, il dit que les fautes que les Alliez commettoient en particulier les uns contre les autres, ne le regardoient point personnellement, & que sur cela il ne pouvoit que leur parler & leur écrire pour les porter à rentrer dans leur devoir, & pour leur faire connoître qu'il remarquoit tout ce qui se passoit. Que pour ce qui étoit fait contre l'alliance commune, Voilà, dit-il, ce qui doit être puni en commun & d'un commun consentement; que les Lacedémoniens n'ayant rien fait ouvertement contre cette alliance, & promettant de faire tout ce qui seroit juste & raisonnable à son égard, il ne seroit pas honnête de prendre contre eux des résolutions violentes, & qu'il paroîtroit bien étrange que son pere après les avoir vaincus comme ses ennemis, n'ayant rien fait contre eux de cruel, lui pour de si legers sujets de plainte, il exerçât sur eux une vengeance si terrible. Cet avis passa, & c'est cette réponse pleine de sagesse & d'humanité, que Polybe nous a conservée, & qu'il attribuë à Aratus, parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'un Prince, qui n'avoit alors que dix-sept ans, eût pu parler de lui-même avec tant de moderation & de sagesse.

La sage conduite qu'il eut avec les Crétois, & par laquelle il gagna en peu de jours toute leur Isle.] Polybe parle bien des désordres & des séditions qui arriverent de ce tems-là en Crete. Mais il n'a point expliqué cette conduite, par laquelle Philippe soûmit en peu de jours toute l'Isle, & j'avouë que je n'en ai rien vû ailleurs.

Donnent à Philippe la gloire

pour

pour ſuivre de bons avis, & à Aratus celle d'avoir été aſſez habile pour les donner.

Il y a de la gloire à ſuivre un bon avis.

Ces grands ſuccès ne firent qu'augmenter la jalouſie & l'envie des courtiſans. Mais voyant que leurs calomnies ſecretes ne produiſoient rien, ils ſe mirent à le calomnier ouvertement, & à lui rompre en viſiere à table avec la derniere inſolence & avec des plaiſanteries outrées, qui alloient juſqu'à la deriſion. Un ſoir même comme il ſe retiroit dans ſa tente après ſouper ils le pourſuivirent à coups de pierres, de quoi Philippe étant fort irrité, les condamna d'abord à une amende de vingt talens, & enſuite voyant qu'ils ruinoient ſes affaires & qu'ils ne faiſoient que brouiller, il les fit mourir. Mais bien-tôt enflé & corrompu par les faveurs de la Fortune, il pouſſa en dehors, comme autant d'abſcès, beaucoup de cupiditez, & toutes très-grandes, & ſa perverſité naturelle ayant ſurmonté & vaincu le déguiſement forcé dont il avoit voulu la cacher, découvrit peu à peu, & fit paroître à nud le vice de ſes mœurs. Premierement il fit une injure atroce au jeune Aratus en corrompant ſa femme. Ce commerce fut long-tems caché parce qu'il logeoit dans la même maiſon, où Aratus l'avoit reçu.

Jalouſie & envie des courtiſans contre Aratus.

Excès où elles les portent.

Punition que Philippe en fait.

Le mauvais naturel de Philippe ſe découvre enfin.

Il corrompt la femme du fils d'Aratus.

Enſuite il commença à traiter plus durement les villes, & l'on voyoit viſiblement qu'il n'avoit

d'avoir été aſſez prudent pour ſuivre de bons avis.) Homere dit fort bien en quelque endroit de l'Iliade qu'un bon avis fait autant d'honneur à celui qui le ſuit qu'à celui qui le donne.

plus la même consideration pour Aratus, & qu'il s'éloignoit de lui. Le commencement de ses soupçons & de sa défiance vint de ce qui se passa à Messene. La division s'étant mise parmi les Messeniens, Aratus alla à leur secours, mais il y arriva un jour plus tard que Philippe qui le devança, & qui, dès qu'il fut arrivé, au lieu d'appaiser les habitans, les excita encore davantage les uns contre les autres, demandant d'un côté aux Gouverneurs & aux Magistrats s'ils n'avoient pas des loix pour se faire obéïr du peuple, & d'un autre côté demandant à ceux qui étoient à la tête du peuple s'ils n'avoient pas des mains pour s'en servir contre les Tyrans. Ainsi ces deux partis se confiant en lui, & pensant l'avoir chacun de son côté, les Gouverneurs & les Magistrats voulurent se saisir des harangueurs du peuple, & ceux-ci s'élevant avec le peuple contre les Magistrats & leurs Officiers, les tuerent, & tuerent avec eux plusieurs autres des plus considerables de la ville, de sorte qu'il y eut bien près de deux cens hommes tuez dans cette sédition.

Origine de l'éloignement que Philippe eut pour Aratus.

Philippe excite les Messeniens les uns contre les autres.

Philippe ayant commis cet acte si inhumain, & acharné encore davantage les Messeniens les uns contre les autres, Aratus arriva. D'abord il témoigna assez ouvertement qu'il supportoit avec peine ce procedé de Philippe, & il n'imposa point silence à son fils, qui le reprochoit à ce Prince avec beaucoup d'aigreur, & qui s'emportoit même jusqu'à lui dire des injures. Il paroissoit que ce

jeune Aratus étoit amoureux de Philippe. S'emportant donc contre lui en cette occasion, il lui dit en propres termes *qu'il ne le trouvoit plus beau depuis qu'il avoit fait une si vilaine action, mais qu'au contraire il le trouvoit très-laid.* Philippe ne lui répondit rien, quoiqu'on s'attendît qu'il répondroit avec colere, & que pendant le discours d'Aratus, on l'eût entendu plusieurs fois se récrier & murmurer; mais tendant la main à Aratus le pere, comme ayant pris fort doucement les grosses paroles que son fils lui avoit dites, & contrefaisant l'homme moderé & poli, il le fit sortir du theatre & le mena avec lui à la citadelle d'Ithome pour y faire un sacrifice à Jupiter & pour visiter la place, qui n'est pas moins forte que la Citadelle de Corinthe, & qui avec une bonne garnison est fort incommode pour ses voisins, & presque imprenable. Philippe y étant monté & ayant fait son sacrifice, le Devin lui apporta les entrailles du bœuf qu'il venoit d'immoler; il les prit entre ses mains & les montra à Aratus & à Demetrius de Phare, en se penchant tantôt vers l'un, & tantôt vers l'autre, & leur demandant *ce qu'ils voyoient dans ces entrailles de la victime, & s'il garderoit la citadelle, ou s'il la rendroit aux Messeniens.* Alors Demetrius, se mettant à rire lui dit: *Si vous avez l'ame d'un Devin, vous la*

Le jeune Aratus amoureux de Philippe.

Les vilaines actions effacent la plus grande beauté.

Philippe mene Aratus à Ithome place forte de la Messenie.

Ce qui se passa au sacrifice qu'il offrit à Jupiter.

Bon mot de Demetrius de Phare à Philippe.

Et à Demetrius de Phare.] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Demetrius de Phalere.* Ce Demetrius de Phalere étoit mort il y avoit déja long-tems. Et Plutarque parle de Demetrius de Phare, qui étoit chef des Illyriens. Il en est souvent parlé dans Polybe.

Si vous avez l'ame d'un Devin,

rendrez, & si vous avez l'ame d'un Roi, vous retiendrez le bœuf par les deux cornes, désignant par ce bœuf le Peloponese, & lui insinuant que s'il tenoit la Citadelle d'Ithome, & celle de Corinthe, tout le Peloponese lui seroit soûmis & entierement sous son obéïssance. Mais Aratus fut long-tems sans proferer une seule parole. Philippe le pria donc de lui dire ce qu'il pensoit. Alors il lui dit : *Philippe, il y a en Crete plusieurs grandes montagnes fort escarpées. Dans la Beotie & dans la Phocide, il y a quantité de châteaux assis sur des rochers inaccessibles. Il y en a aussi beaucoup dans le pays des Acarnaniens, tant au milieu des terres que sur la côte, & tous extrêmement forts. Vous n'en avez pris aucun de vive force, cependant ils vous obéïssent tous volontairement. C'est aux brigands à se renfermer dans des rochers, à se fortifier dans des lieux escarpez, & à s'environner de précipices; mais pour un Roi*

Discours plus sage d'Aratus.

C'est aux brigands à se fortifier & à se renfermer dans des rochers.

vous la rendrez.) Comme n'y ayant qu'un Devin qui dût ajoûter foi aux signes qui paroissoient aux entrailles des victimes, & comme s'il falloit avoir l'ame d'un Devin pour garder la foi. Ce mot ne laisse pas d'être plein de force & de sens, par rapport à la politique ordinaire des Princes.

Il y a en Crete plusieurs grandes montagnes.) Cette réponse d'Aratus est plus courte dans Polybe, qui rapporte ses propres termes, Liv. VII, les voici. *Si vous pouvez la garder sans violer la foi que vous avez donnée aux Messeniens, gardez-là sans scrupule : mais si au contraire en y mettant garnison, vous perdez toutes les autres citadelles & places fortes, & la garnison que vous avez reçuë d'Antigonus, & qui vous a conservé vos Alliez*, il appelloit ainsi la bonne foi, *prenez bien garde qu'il ne vous soit plus avantageux & plus expedient pour vos affaires en faisant sortir cette garnison d'hommes, d'y laisser pour garnison la bonne foi, & de conserver par son moyen, non seulement Messene, mais encore tous vos autres Alliez.* Plutarque a étendu ce discours pour en démêler mieux le sens & pour le rendre plus instructif en le rendant plus sensible.

il n'a point de forteresse plus sûre ni plus imprenable que la douceur, l'humanité, & la bonne foi, qui lui attirent l'affection de tous les hommes. Ce sont ces qualitez qui vous ont ouvert la mer de Crete, ce sont elles qui vous ont introduit dans le Peloponese; & c'est par elles enfin qu'encore tout jeune comme vous voilà, vous êtes devenu le Général des uns & le maître des autres. Quelle est pour un Roi la forteresse la plus sûre & la plus imprenable.

Il alloit continuer, mais Philippe remettant les entrailles de la victime au Devin, & prenant Aratus par la main, & le tirant hors de la Citadelle, *Allons donc*, lui dit-il, *retournons-nous-en par le même chemin par où nous sommes venus*, comme Aratus l'ayant forcé par ses paroles, & lui ayant arraché la citadelle des mains.

Depuis ce moment-là Aratus commença à se retirer de la Cour & à rompre peu à peu tout commerce avec Philippe. Ce Prince le pria instamment de le suivre en Epire, & de l'accompagner à cette expedition, & il le refusa & demeura de peur de s'attirer une partie du blâme de tout ce qu'il feroit de mal. Mais Philippe, après qu'il eut très-honteusement perdu ses vaisseaux dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains, & qu'il eut été battu devant Apollonie, s'en retourna plein de confusion en Macedoine, & il revint peu de tems après Aratus se retire peu à peu de la Cour & rompt tout commerce avec Philippe.

Il alloit continuer, mais Philippe remettant les entrailles de la victime au Devin.] Polybe marque que si Philippe eût suivi son sentiment, il étoit tout prêt à violer la foi, comme cela parut évidemment par la suite, mais qu'il eut honte de résister à cette remontrance d'Aratus. Tant il est vrai qu'une parole forte & genéreuse a beaucoup de pouvoir sur les esprits mêmes les plus corrompus.

dans le Peloponese, où il fit encore tous ses efforts pour abuser & pour surprendre les Messeniens; mais ses ruses ayant été découvertes, il leva le masque & ravagea tout le pays.

Il rompt absolument avec ce Prince.

Cela fit qu'Aratus rompit absolument avec lui, & se plaignit hautement de son injustice, car même il avoit sçû le commerce qu'il avoit eu avec sa belle-fille, dont il avoit été très-affligé, mais il n'en avoit rien dit à son fils, à qui il n'auroit de rien servi de connoître sa honte, lorsqu'il étoit dans l'impuissance de s'en venger. Il s'étoit fait dans Philippe le plus grand & le plus incroyable de tous les changemens; de Roi doux & humain, & de jeune homme plein de sagesse & de temperance, il étoit devenu tout d'un coup un homme très-dissolu, perdu de débauches, & le plus pernicieux de tous les Tyrans. Mais ce n'étoit pas un véritable changement de naturel, c'étoit seulement une manifestation de ses vices, que la crainte l'avoit obligé de tenir long-tems cachez, & que la licence & l'impunité lui donnoient lieu de faire paroître. Car que l'affection que ce Prince eut dès le commencement pour Aratus, fût mêlée de respect & de crainte, c'est ce que témoigne assez évidemment ce qu'il fit ensuite contre lui.

Changement incroyable arrivé dans Philippe.

Ce que c'étoit que ce changement de Philippe.

En effet quoiqu'il désirât avec passion de s'en défaire, & qu'il fût très-persuadé que tant qu'Aratus seroit en vie, il ne seroit pas même libre, bien loin d'être Tyran, ou Roi, cependant il n'osa recourir à la force ouverte, mais il lui détacha Tau-

Philippe n'ose recourir à la force ou-

rion, un de ses Lieutenans, & son ami particulier, à qui il donna ordre de le faire mourir par quelque voye secrete, sur tout par le poison, & en son absence. Taurion ayant fait amitié avec Aratus, & s'étant insinué dans sa familiarité, lui donna un poison, qui n'étoit pas de ces poisons violents & prompts, mais de ces poisons qui allument dans le corps un feu lent, & excitent une petite toux, & qui peu à peu conduisent enfin dans une phthisie incurable.

verte pour se défaire d'Aratus, il le fait empoisonner.

Taurius donne à Aratus un poison lent.

Aratus connut fort bien la cause de son mal, mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le supporta doucement & patiemment sans en dire un seul mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour seulement, un de ses amis étant dans sa chambre, il cracha du sang; son ami le voyant & s'en étonnant, *mon chere Cephalon*, dit Aratus, *voilà le fruit de l'amitié des Rois.* Il mourut de cette maniere à Ægium lorsqu'il étoit Capitaine Général pour la dix-septiéme fois. Les Achéens vouloient qu'il fût enterré dans le même lieu, & se faisoient un honneur de lui élever un tombeau qui répondît à la gloire de sa vie, & les Sicyoniens regardant comme un affront qu'il fût enterré ailleurs que dans leur ville, persuaderent aux Achéens de leur ceder cet honneur qui leur appartenoit. Mais il y avoit une ancienne Loi qui défendoit que personne fût enterré dans l'enceinte des murailles, & cette Loi étoit appuyée par une merveilleuse superstition, qui s'étoit em-

Moderation avec laquelle Aratus supporta son mal dont il connoissoit la cause.

Non pas de l'amitié des Rois, mais de l'amitié des Tyrans.

Il meurt à Ægium dans son XVII. Généralat.

On envoye sur cela à Delphes, interroger la Pythie.

Oracle rendu en faveur d'Aratus mort.

parée de tous les esprits. Ils envoyerent donc à Delphes interroger la Pythie, qui leur rendit cet Oracle: *Sicyone, tu veux payer à Aratus le prix de ta reputation, de ta liberté & de ta gloire, & tu demandes quels honneurs tu feras à ton Roi qui vient de mourir, sçache que toutes les offenses que l'on commettra contre ce personnage, sont autant d'impietez qui souillent la terre, la mer & le ciel.*

Le corps d'Aratus porté en pompe à Sicyone.

Cet Oracle ayant été porté à Sicyone, tous les Achéens en furent ravis, & sur tout les Sicyoniens, qui d'abord changerent leur deüil en fête, & qui couronnez de chapeaux de fleurs & vêtus de robes blanches, enleverent le corps à Ægium, & le porterent en pompe à Sicyone en dansant & en chantant en son honneur des Hymnes & des Cantiques. Dès qu'ils furent arrivez ils choisirent le lieu le plus éminent, où ils l'enterrerent comme le fondateur & le sauveur de leur ville. Le lieu où il est enterré s'appelle encore aujourd'hui *Aratium*, & ils lui offrent tous les ans deux sacrifices solemnels, le premier, le jour qu'il délivra la ville du joug de la Tyrannie, qui est le cinquiéme jour du mois de Daisius, que les Atheniens appellent Anthesterion, & ce sacrifice porte le nom de *Soteria*, & l'autre, le jour qu'il vint au monde. Le premier sacrifice, ce

Son tombeau existoit encore du tems de Plutarque, & étoit appellé Aratium.

C'est le mois de Mars, c'est à-dire, la Fête de la délivrance.

Sicyone, tu veux payer à Aratus le prix de ta réputation, de ta liberté & de ta gloire.] Les vers Grecs sont fort difficiles, car il paroît qu'il y manque un Verbe. J'ai suivi le sens qui m'a paru le plus naturel, car, ζωάγριον signifie le prix que l'on paye pour sa liberté, sa rançon: & cela convient fort bien à Aratus qui avoit délivré Sicyone de ses Tyrans. C'est pourquoi la fête qu'on célebroit pour conserver la memoire de ce grand jour s'appelloit *la Fête de la délivrance.*

fut

fut le grand Prêtre de Jupiter ſauveur qui l'offrit lui-même ; & l'autre ce fut le fils même d'Aratus ceint d'un tablier, qui n'étoit pas entiérement blanc, mais dont la moitié étoit de couleur de pourpre. Pendant le ſacrifice, des chœurs de Muſique, accoûtumez à ſervir aux théâtres, chantoient ſur la lyre des Cantiques, & le maître des chœurs, à la tête des enfans & des jeunes hommes, faiſoit une proceſſion autour de l'autel. Le Senat couronné de chapeaux de fleurs, ſuivoit cette proceſſion, & ils étoient ſuivis d'une foule d'habitans & de tous ceux qui voulurent y aſſiſter. Encore aujourd'hui on conſerve de petites marques de ces fêtes comme par une eſpece de Religion, & la plûpart des autres honneurs qu'on lui faiſoit, ont ceſſé ſoit par le laps du tems, ou par les nouvelles affaires qui ſont ſurvenuës. Mais tous les Hiſtoriens conviennent que tel fut Aratus, & tel tout le cours de ſa vie.

Tablier de deux couleurs dont étoit ceint le fils d'Aratus quand il fit un ſacrifice à ſon pere.

Des chœurs de muſique chantoient des Cantiques ſur la lyre pendant le ſacrifice.

Petites marques des fêtes d'Aratus conſervées encore du tems de Plutarque.

Quant à ſon fils, il eut un ſort encore plus déplorable, car Philippe naturellement ſcelerat, & qui cherchoit toûjours à mêler à ſa cruauté l'outrage, employa contre lui, non les poiſons mortels, mais ceux qui font perdre la raiſon, & qui jettent dans la demence, & le porta par là à entreprendre les choſes les plus horribles & les plus étranges, à n'avoir de goût qu'à commettre les actions les plus indignes, & à ſatisfaire les paſſions les plus abominables & les plus infames. De ſorte que quoiqu'il fût alors fort jeune & dans la fleur de

Philippe fait donner au jeune Aratus des poiſons qui le jettent dans une demence horrible.

son âge,la mort fut pour lui non un malheur,mais une heureuse délivrance de ses maux,& le seul salut qu'il pouvoit desirer & attendre. Mais ce malheureux Philippe,pendant qu'il vêcut, paya toûjours à Jupiter,protecteur de l'hospitalité & de l'amitié,la peine que méritoient ses actions impies & détestables,car défait en bataille par les Romains, il se remit à leur merci ; il fut privé de toutes les autres terres & de toutes les autres provinces qu'il avoit ajoûtées à sa domination, & contraint d'abandonner tous ses vaisseaux & de n'en conserver que cinq, & forcé de payer encore une amende de mille talens & de donner son fils en ôtage. Enfin par compassion on lui laissa la Macedoine & toutes ses appartenances,où,continuant de faire mourir tous les plus gens de bien, & ceux de sa famille,il remplit tout son Royaume d'horreur & de haine pour lui. Le seul bonheur qui lui restoit parmi tant de maux,c'étoit un fils fort superieur à tous les autres princes par sa vertu, & il s'en priva ; il le fit mourir par un mouvement d'envie & de jalousie qu'il eut contre lui à cause de tous les honneurs qu'il recevoit des Romains, & donna son Royaume à son autre fils Persée, qui, à ce qu'on dit, n'étoit pas son fils légitime, mais un fils supposé,né d'une coûturiere, appellée Gnathœnium. C'est celui que Paul Emile défit en bataille, & dont il triompha, & en lui finit la race Royale d'Antigonus, au lieu que la race d'Aratus subsiste encore de nôtre temps à Sicyone & à Pellene.

Jupiter protecteur de l'hospitalité & de l'amitié punit Philippe de ses actions impies.

Etat auquel ce Prince fut réduit par les Romains.

De trois millions.

Cruautez que Philippe exerça dans ses états.

Son fils Demetrius. Son éloge.

Persée n'étoit pas fils légitime de Philippe.

Deux branches de la famille d'Aratus du tems de Plutarque.

Ces deux dernieres vies de Galba & d'Othon ne sont point dans les volumes de vies de l'édition de Henri Etienne. Elles étoient originairement dans les opuscules, & comme les derniers ouvrages ne paroissent pas tous de la main de Plutarque, il y a lieu de soupçonner que ces deux vies sont aussi d'une autre main. Ce soupçon se fortifie encore quand on en examine le style, qui paroît fort different. Ce n'est pas qu'on n'y remarque des tours & des manieres dignes de Plutarque; mais comme ces vies sont apparemment d'un de ses fils, elles peuvent fort bien avoir de ces coups de pinceau qu'on appelle des coups de maître. Les éleves se sentent d'ordinaire de l'Ecole où ils ont travaillé. Quoi qu'il en soit, ces deux derniers vies de Galba & d'Othon ne laissent pas d'être dignes de nôtre curiosité, & il seroit à souhaiter que nous eussions toutes les autres vies détachées qui ont été perduës, quoiqu'elles ne fussent pas du même prix que les paralleles, & qu'il y en eût une partie d'une autre main.



GALBA.


IPHICRATE, Général des Athéniens, vouloit que le soldat fût avide d'argent, & voluptueux, afin que pour avoir dequoi fournir à ses voluptez il combattît avec plus d'audace, & qu'il s'exposât plus volontiers aux plus grands périls. Mais la plûpart des au-

Sentiment peu raisonnable d'Iphicrate.

Iphicrate, Général des Athéniens, vouloit que le soldat fût avide d'argent, & voluptueux, afin que, &c.] Voilà un goût particulier, & qui est fondé sur des raisons très-fausses. Car si un soldat avare & voluptueux combat quelquefois avec plus d'audace, aussi quand il aura dequoi passer son tems & faire la débauche, il évitera le danger, outre qu'il sera plus aisé à corrompre.

X ij

tres veulent que le ſoldat ſoit comme un corps fort & robuſte, qui de lui-même n'a aucun mouvement, mais qui ſuit celui qui le pouſſe, & qu'ainſi le ſoldat ne ſuive que les mouvemens de celui qui le commande. C'eſt pourquoi on rapporte que Paul Emile ayant trouvé en Macedoine ſon armée pleine de babil & de curioſité, & qui s'ingeroit dans les fonctions du Général, fit publier dans tout ſon camp, *que chaque ſoldat eût la main prompte & ſon épée bien affilée, & qu'il auroit ſoin de tout le reſte*. Et Platon diſoit que le plus excellent Capitaine eſt inutile, ſi ſon armée n'eſt bien diſciplinée & bien obéïſſante, eſtimant que la vertu de bien obéïr n'a pas moins beſoin d'un naturel généreux, & du ſecours d'une bonne nourriture, que la vertu de bien commander. Car c'eſt ce bon naturel & cette bonne nourriture qui temperent l'impétuoſité emportée & agiſſante de la colére par le mélange de la douceur & de l'humanité. Et il n'y a que trop d'exemples qui prouvent la vérité de cette maxime. Sur tout ce qui arriva aux Romains après la mort de Neron, eſt une preuve bien ſuffiſante qu'il n'y a rien de plus dangereux, ni de plus terrible qu'une armée où il n'y a ni ordre ni diſcipline, & qui avec une licence effrenée ſuit ſes mouvemens forcenez & brutaux. Auſſi Demades, après la mort d'Alexandre, comparoit l'armée des Macedoniens au Cyclope Polypheme après qu'il eut eu l'œil crevé; en voyant tous ſes mouvemens déſordonnez, &

C'eſt là véritablement comme doit être le ſoldat.

Publication que Paul Emile fit faire dans ſon camp.

Sentiment remarquable de Platon.

Naturel généreux auſſi néceſſaire pour bien obéïr que pour bien commander.

Rien de plus dangereux pour un Etat qu'une armée où il n'y a ni ordre ni diſcipline.

A quoi Demades comparoit l'armée des Macedoniens après la mort d'Alexandre.

s'il est permis de parler ainsi, véritablement aveugles. Mais l'Empire Romain tomba dans tous les inconveniens & dans tous les mouvemens insensez des Titans, tels que les Poëtes nous les representent, divisé en plusieurs parties par la rebellion, & tournant par tout ses armes contre lui-même, moins par l'ambition de ses Empereurs, que par l'avarice & par l'insolence de ses gens de guerre qui chassoient les empereurs les uns par les autres, *comme un cloud chasse l'autre*, pour me servir de ce proverbe commun.

L'Empire Romain tombe dans tous les mouvemens insensez des Titans.

Denys le Tyran de Sicile, en parlant de Pheræus, qui avoit regné en Thessalie pendant dix mois seulement, & qui avoit été tué ensuite, l'appelloit toûjours un Tyran de tragedie, pour se mocquer du prompt changement de son Etat. Mais le Palais & la maison Imperiale des Cesars ont reçu en un moindre espace de temps quatre Empereurs de suite, les soldats y faisant entrer l'un & en chassant l'autre, tout de même que sur un théatre. Il est vrai que les Romains qui souffroient tous ces maux, avoient au moins cette consolation qu'ils n'avoient pas besoin d'autre vengeance contre les auteurs de toutes ces miséres, & qu'ils les voyoient s'entretuer les uns les autres, & qu'ils virent périr le premier, & avec grande justice,

Tyran de tragedie un Tyran qui regne peu de tems.

Mais l'Empire Romain tomba dans tous les inconveniens & dans tous les mouvemens insensez des Titans.] Cette image est très-belle, & convient parfaitement. Tacite dans le 1. liv. de son Histoire a fait une description admirable de l'état où se trouvoit alors tout l'Empire, & des mouvemens insensez dont il étoit agité.

Nymphidius Sabinus.

celui qui les avoit attirez & qui leur avoit appris à espérer du changement d'Empereur tout ce qu'il lui avoit plu de leur en promettre, en flétrissant & en dèshonorant une action très-belle & très-glorieuse, qui étoit la revolte contre Neron, qu'il fit dégénerer en trahison par le salaire dont il la paya. Car Nymphidius Sabinus, qui, comme nous l'avons dit, étoit Préfet du Prétoire avec Tigellinus, voyant les affaires de Neron déséspérées, & Neron sur le point de se retirer en Egypte, persuada aux soldats, comme si Neron n'y étoit plus, & qu'il eût déja pris la fuite, de nommer Galba Empereur, & promit pour récompense à tous les soldats des Cohortes Prétoriennes sept mille cinq cent drachmes par tête, & à tous les autres soldats des armées répanduës dans les Provinces douze cent cinquante pour chacun. Ce qui faisoit une somme si immense qu'il auroit été impossible de la ramasser sans faire dix mille fois plus de maux aux Romains que Neron ne leur en avoit fait en tout son regne.

Jugement remarquable de Plutarque.

Trois mille sept cent cinquante livres.

Six cent vingt-cinq livres.

Et ce fut ce qui perdit d'abord Neron, & bientôt après Galba lui-même. Car ils abandonnerent l'un pour recevoir ce salaire, qu'on leur

Qu'il fit dégénérer en trahison par le salaire dont il la paya.] Ce jugement de Plutarque est très-juste & très-solide, la revolte contre un Tyran ne doit être faite que pour délivrer les hommes de ses cruautez, & elle devient trahison quand elle est faite pour le salaire.

Qui, comme nous l'avons dit, étoit Préfet du Prétoire.] Il n'en a point parlé dans ce que nous venons de lire. Mais il en avoit parlé sans doute dans la vie de Neron que l'auteur avoit faite.

avoit

avoit promis, & tuerent ensuite l'autre, parce qu'ils ne le reçurent point, & qu'on leur manqua de parole. Ensuite cherchant quelqu'un qui pût leur en donner autant, il se trouva qu'ils se furent plûtôt consumez eux-mêmes en revoltes & en trahisons, qu'ils ne purent recevoir la récompense tant desirée. Or de rapporter en détail toutes les choses qui arriverent alors, c'est le devoir de l'Ecrivain qui écrit une histoire exacte & complete ; mais pour moi qui n'écris que des vies, il me suffit de ne pas oublier les choses les plus importantes & les faits les plus dignes de mémoire, qui se rencontrent dans la vie des Cesars.

Richesse de Galba.

C'est une chose connuë & avoüée dans tous les Historiens que Sulpicius Galba étoit le plus riche particulier qui soit jamais entré dans la maison des Cesars, car il n'avoit avec elle aucune parenté. Et quoiqu'il fût trés-fier de la grandeur de sa naissance, étant issu de la maison des Serviens, il tenoit à plus grande gloire d'être parent de Q. Catulus Capitolinus, qui étoit le premier de son tems en vertu & en reputation, quoiqu'il cedât volontairement à d'autres le premier degré d'autorité & de puissance.

Sa noblesse fort ancienne.

Galba étoit un peu parent de Livie, femme

Galba étoit un peu parent de Livie, femme d'Auguste.] Il n'est donc pas absolument vrai que Galba n'eut aucune parenté avec la maison des Cesars, mais ce n'étoit que par alliance. Ce fut sans doute à cause de cette parenté que Livie lui laissa dans son testament un legs de six cent vingt-cinq mille livres, mais que Tibere réduisit à soixante-deux mille cinq cent, qui ne lui furent pas même payez.

d'Auguste, & ce fut par la faveur de cette Princesse qu'il partit du Palais d'Auguste quand il alla prendre possession de son Consulat. On dit aussi qu'il commanda avec succès l'armée dans la Germanie, & qu'étant Proconsul en Afrique, il se distingua parmi ceux qui y acquirent le plus d'honneur. Mais sa simplicité dans sa vie ordinaire & la modicité de sa dépense, éloignée de toute superfluité, passerent pour avarice dès qu'il fut devenu Empereur, & l'on trouva que la gloire qu'il tiroit de son œconomie & de sa temperance, étoit une gloire hors de saison.

Où il succeda à Getulicus.

La gloire qui se tire de l'œconomie, n'est pas celle d'un Empereur.

Il fut envoyé commander en Espagne par Neron avant que ce prince eût appris à redouter les citoyens qui avoient la plus grande autorité dans la ville. Et comme Galba paroissoit d'un naturel doux & humain, sa vieillesse fit croire qu'il avoit aussi beaucoup de prudence & de sagesse. Les Intendans du Prince, tous grands scelerats, pilloient & vexoient leurs provinces avec la derniere cruauté. Galba ne put donner aucun secours à ses Provinces desolées, mais il

Galba envoyé commander en Espagne par Neron.

Et qu'étant Proconsul en Afrique, il se distingua.] Il gouverna deux ans l'Afrique en qualité de Proconsul, ayant été nommé extraordinairement pour aller regler cette Province, qui étoit agitée par des dissensions intestines, & par les mouvemens des Barbares, & il y rétablit l'ordre avec beaucoup de severité & de prudence.

Les Intendans du prince.] Ces Intendans du prince, *procuratores principis*, étoient des Officiers que les Empereurs envoyoient dans leurs Provinces pour ramasser les tributs & tous leurs revenus, en un mot pour recevoir tout ce qui appartenoit au Fisc.

témoignoit ouvertement la douleur qu'il avoit des maux qu'elles souffroient, & il en paroissoit aussi affligé que s'il les eût soufferts lui-même, & c'étoit au moins une espece de soulagement & une consolation pour ceux qui étoient condamnez & vendus même comme esclaves.

Maux que les Intendans du prince faisoient dans leurs Provinces.

Dans ce tems-là on fit contre Neron des chansons sanglantes qui coururent beaucoup, & que l'on chantoit par tout, Galba ne les défendit point, & ne se fâcha point comme les Intendans de Neron; ce qui le fit encore plus aimer de tous ceux du pays avec lesquels il avoit contracté une sorte d'amitié & de familiarité, parce qu'il y avoit déja huit ans qu'il commandoit dans cette Province lorsque Junius Vindex, qui commandoit en Gaule, se souleva contre Neron.

Chansons sanglantes contre Neron chantées publiquement.

On dit qu'avant que la conjuration fût bien formée, Vindex en écrivit à Galba, qui ne voulut ni la croire ni la découvrir, comme firent plusieurs autres Commandans à qui il en avoit aussi écrit, qui envoyerent leurs lettres au prince, & qui par là ruinerent l'entreprise autant qu'il fut en eux, & dans la suite ces mêmes dénonciateurs s'étant trouvé complices, furent obligez d'avoüer qu'ils ne s'étoient pas moins trahis eux-mêmes, qu'ils avoient trahi Vindex.

Lettre de Vindex à Galba pour l'informer de sa conjuration contre Neron.

Mais après que ce dernier eut ouvertement déclaré la guerre à Neron, il écrivit encore à Galba pour l'exhorter *à accepter l'Empire, à se donner*

Autre lettre de Vindex pour l'exhorter à accepter l'Empire.

pour chef aux Gaules, à ce corps fort & puiſſant qui avoit cent mille hommes ſous les armes, & qui en pouvoit encore lever un plus grand nombre.

Galba aſſemble ſes amis pour déliberer ſur cela.

Galba aſſembla ſes amis pour en déliberer avec eux; la plûpart furent d'avis qu'il devoit ne ſe pas preſſer, & attendre pour voir quel mouvement & quelles démarches Rome feroit quand ce changement viendroit à éclater. Mais Titus Vinius, Capitaine d'une cohorte Prétorienne, lui dit:

Diſcours de Titus Vinius à Galba qui balançoit.

Galba, pourquoi déliberer? Car de chercher ſi nous demeurerons fidéles à Neron, c'eſt déja être infidéles. Il n'y a point là de milieu, il faut accepter l'amitié de Vindex, comme ſi Neron étoit déja noſtre ennemi déclaré, ou l'accuſer tout à l'heure & lui faire la guerre, parce qu'il aime mieux que les Romains ayent Galba pour Empereur, que Neron pour Tyran. Dès ce moment Galba par affiches publiques aſſigna un jour auquel il promettoit d'affranchir de ſon côté tous ceux qui ſe preſenteroient.

Pourquoi déliberer? Car de chercher ſi nous demeurerons fidéles à Neron, c'eſt déja être infidéles.] La ſeule négative retranchée avoit défiguré tout ce paſſage. Voici comme il eſt dans toutes les éditions: τίνα τρόπον βουλεύεσθαι; τὸ γὰρ ζητεῖν Νέρωνι εἰ πιστοὶ μενοῦμεν ἤδη μενόντων ἐστί, *Car de chercher ſi nous demeurerons fidéles à Neron, c'eſt déja demeurer fidéles.* Lipſe a fort bien vû qu'il falloit rappeller la négative. ἤδη οὐ μενόντων ἐστί. *C'eſt déja ne pas demeurer fidéles*, ſelon cette maxime de Tacite: *Nam qui déliberant, deſciverunt.* Car déliberer ſi l'on violera ſa foi, c'eſt l'avoir déja violée. Il y a ſur cela une belle réponſe d'Agrippinus à Florus qui lui demandoit, *Irai-je au theatre avec Neron, & danſerai-je avec lui? Va*, lui dit Agrippinus. *Et toi*, lui dit Florus, *pourquoi n'y viens-tu pas auſſi? C'eſt*, lui répondit Agrippinus, *que je n'ai pas déliberé.* Epict. II. Max. liv. I. Max. XXXI.

Le bruit de cette publication s'étant répandu, assembla autour de lui une foule d'hommes dévouez à la nouveauté, & prêts à tout faire; & à peine étoit-il monté sur son tribunal que tout d'une voix ils le déclarerent Empereur. Il ne reçut pourtant pas d'abord ce titre, mais après avoir accusé hautement Neron, & pleuré le sort de tant de personnages considerables par leur vertu & par leur naissance, qu'il avoit fait mourir, il déclara *qu'il donneroit tous ses soins à la patrie sans se nommer ni Cesar, ni Empereur, mais avec le seul titre de Lieutenant du Senat & du peuple.*

Galba nommé Empereur.

Il n'accepte l'Empire que sous le titre de Lieutenant du Sénat & du peuple.

Or pour faire voir que Vindex avoit très-bien & très-sagement fait de l'appeller à l'Empire, il n'en pouvoit donner de meilleure preuve que Neron lui-même. Car ce Tyran, qui faisoit semblant de le mépriser, & de ne faire aucun compte de la révolte des Gaules, n'eut pas plûtôt appris la nouvelle de Galba, (il sortoit alors du bain & se mettoit à table pour souper,) qu'il fut si irrité & s'oublia tellement lui-même, qu'il renversa la table. Cependant quand le Senat eut déclaré Galba ennemi de la patrie, il s'avisa de vouloir rire & badiner avec ses amis & de contrefaire l'assuré comme ne craignant rien, & dit *que ce prétexte d'amasser de l'argent dont il avoit grand besoin, lui étoit venu bien à propos; que tous les biens des Gaulois seroient sa proye après qu'il les auroit conquis, & qu'en attendant il alloit avoir les biens de Galba, pour les vendre & s'en servir, puisqu'il étoit déclaré son ennemi.* En effet, il

Emportement de Neron, quand il apprit que Galba avoit été déclaré Empereur.

Il fait semblant ensuite de se rassurer.

Neron fait vendre les biens de Galba.

commanda sur l'heure que ces biens fussent mis à l'encan.

Galba fit vendre de même les biens que Neron avoit en Espagne.

Dès que Galba en eut la nouvelle, il fit vendre aussi de son côté à son de trompe tous les biens que Neron avoit en Espagne, & il trouva un plus grand nombre d'achteurs. Tout le monde donc abandonnant Neron, & se joignant à Galba, il n'y eut que Clodius Macer, Commandant en Afrique, & Verginius Rufus, General de l'armée de Germanie, qui agissoient séparément & qui avoient leurs vûës particulieres, n'étant pas tous deux de la même faction. Car Clodius, qui se sentoit coupable de beaucoup de rapines, de concussions & de meurtres, que sa cruauté & son avarice lui avoient fait commettre, se montroit flottant & incertain, en ce qu'il ne lâchoit, ni ne retenoit l'Empire; & Verginius, ayant sous ses ordres les plus braves & les plus puissantes légions qui l'avoient souvent nommé Empereur, & qui avoient voulu le forcer à accepter ce titre, répondit *qu'il ne l'accepteroit pas, & qu'il ne souffriroit jamais qu'il fût donné à un autre qu'à celui qui seroit choisi par le Senat.*

C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas Clodius Maurus.

Exactions & cruautez de Clodius Macer.

Réponse de Verginius Rufus aux legions qui vouloient lui faire accepter l'Empire.

Cela troubla d'abord extrêmement Galba. Mais après que les deux armées de Verginius & de Vindex eurent forcé leurs Chefs à en venir aux mains & à donner une grande bataille, comme deux Chartiers qui ne pouvant retenir leurs chevaux, sont forcez de se heurter & de se battre, & que Vindex se fut tué sur

Verginius remporte une grande vi-

vingt mille Gaulois qui moururent dans ce combat, le bruit se répandit que les vainqueurs vouloient que pour prix d'une si grande victoire, Verginius acceptât l'Empire, ou qu'ils menaçoient de reprendre le parti de Neron.

ctoire sur Vindex, qui se tuë.

Alors Galba, veritablement allarmé, écrivit à Verginius pour l'exhorter à être d'intelligence avec lui afin de conserver l'Empire & la liberté aux Romains, & s'en retourna avec ses amis dans une ville d'Espagne appellée Colonia, où il fit quelque sejour, plus occupé à se répentir de ce qu'il avoit fait, & à désirer la vie tranquille & oisive à laquelle il étoit accoûtumé, qu'à faire quelque chose d'utile pour ses affaires. On étoit alors au commencement de l'Eté. Un jour un peu avant la nuit, un de ses affranchis, natif de Sicile, arriva de Rome à Colonia en sept jours, & ayant appris en arrivant que Galba étoit déja retiré, il monta à sa chambre, l'ouvrit, y entra malgré ses valets de chambre qui vouloient l'en empêcher, & lui annonça *que Neron étant encore en vie, mais ne paroissant point, l'armée d'abord, & ensuite le peuple & le Senat l'avoient declaré Empereur, & que peu de tems après on avoit appris la nouvelle de la mort du Tyran.* Il ajoûta *qu'il n'avoit pas voulu s'en rapporter à ceux qui la publioient, mais qu'il étoit allé sur le lieu, qu'il avoit vû le cadavre étendu à terre, & que sur cela il étoit parti.*

Galba allarmé écrit à Verginius.

Il se retire à Colonia ville de l'Espagne Tarraconoise.

Sa disposition.

Icelus affranchi de Galba arrive de Rome à Colonia en sept jours.

Grandes nouvelles qu'il porte à Galba.

Cette grande nouvelle réjoüit extrêmement

Galba. En même tems sa porte fut assiegée par une foule innombrable de gens, qu'il rassûra en leur faisant part de cette nouvelle, quoique la diligence du courrier parût incroyable. Mais deux jours après, Titus Vinius arriva du camp avec plusieurs autres, & lui apporta le détail de tout ce que le Senat avoit ordonné. Ce Titus eut pour récompense une charge honorable, & l'affranchi eut le droit de porter l'anneau d'or; au lieu d'Icelus il fut nommé Martianus, & eut lui seul plus d'autorité & de credit que tous les autres affranchis.

Titus Vinius arrive du camp avec la confirmation de ces nouvelles.

Icelus est fait Chevalier & change de nom.

Cependant à Rome Nymphidius Sabinus attiroit à lui toutes les affaires, & usurpoit toute l'autorité, non pas insensiblement & peu à peu, mais tout d'un coup, comme Galba étant déja vieux, & ayant à peine assez de force pour se faire porter à Rome, à cause de son grand âge, car il avoit soixante-treize ans. D'ailleurs les soldats Prétoriens lui vouloient beaucoup de bien de longue main, & alors sur tout ils ne reconnoissoient que lui seul, & n'avoient d'es-

Nymphidius Sabinus chef des gardes Pretoriennes veut usurper l'autorité.

Age de Galba quand il fut nommé Empereur.

Ce Titus eut pour récompense une charge honorable.) Tacite dit seulement qu'il fut élevé à un plus haut rang. Il veut dire qu'il fut fait Consul. Il étoit de famille Prétorienne. Il passa par toutes les charges sans infamie, s'acquitta dignement de celle de Tribun d'une legion après sa Prêture, il se gouverna ensuite avec beaucoup de justice & d'integrité dans sa charge de Gouverneur de la Gaule Narbonoise; mais enfin devenu un des favoris & des principaux Ministres de Galba, il abusa de son autorité, & chargea son maître du mépris & de la haine publique. Il fut tué & reçût les derniers devoirs des mains de sa fille. Tacit. Hist. liv. 1.

perance

perance qu'en lui, le regardant comme leur bienfaicteur à cause de la grosse somme qu'il leur avoit promise, pendant qu'ils ne regardoient Galba que comme leur débiteur.

Nymphidius commande à Tigellinus de quitter l'épée.

D'abord il commanda à Tigellinus, qui comme lui étoit Préfet du Prétoire, de quitter l'épée. Il fit de grands festins où il traita tous ceux qui avoient été Consuls, ou qui avoient commandé des armées, & qu'il envoya prier au nom de Galba. Il attira dans le Camp beaucoup de soldats qui alloient disant qu'il falloit envoyer vers Galba le prier de leur donner Nymphidius pour Capitaine seul sans compagnon. Mais ce que le Senat fit en son honneur & pour augmenter sa puissance, en l'appellant son bienfaicteur, en allant tous les matins à sa porte, & en ordonnant que son nom seroit à la tête de tous les décrets, & qu'il les autoriseroit, le poussa au comble de l'insolence & de l'audace, de sorte qu'en très-peu de temps il se rendit non-seulement odieux, mais redoutable à ceux même qui lui faisoient le plus la cour.

Bassesses du Senat pour Nymphidius.

Un jour les Consuls ayant chargé les Cour-

Il commanda à Tigellinus, qui comme lui étoit Préfet du Prétoire.) Ce Tigellinus étoit un homme de basse naissance, qui s'étoit souillé de mille crimes depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Après avoir obtenu en hâte par ses vices les récompenses tardives de la vertu, & passé de la charge de Capitaine du Guet, à celle de Chef des Cohortes Prétoriennes, il commença à commettre des crimes plus forts, & à mêler à ses débauches la cruauté & l'avarice. Tacite raconte sa mort infame dans le 1. liv. de son Histoire.

riers publics de leurs dépêches, où étoient contenuës leurs déliberations, pour les porter à l'Empereur, & leur ayant donné leurs lettres signées de leur main & scellées de leur sceau, sur lesquelles les Magistrats des villes, après avoir reconnu le sceau & la signature, font fournir des chariots tout frais à ces Courriers pour les mettre en état de faire plus de diligence, il se mit dans une terrible colere de ce qu'ils n'avoient pas pris de lui des lettres scellées de son sceau & des soldats pour faire la course. On dit même qu'il délibera s'il ne déposeroit pas les Consuls; mais comme ils allerent s'excuser & lui demander pardon, il appaisa sa colere; & pour faire plaisir au peuple, il n'empêcha point qu'il ne fît mourir dans les tourmens tous ceux des domestiques, ou des partisans de Neron qui tomberent entre ses mains. Un Gladiateur nommé Spicilus, fut mis sous les statuës de Neron qu'on traînoit dans les ruës & écrasé ainsi au milieu de la place; un certain Aponius, célébre délateur, fut étendu à terre, & on fit passer sur son corps des charrettes chargées de pierres. Ils en déchirerent & mirent en pieces plusieurs autres, & quelques-uns même qui étoient innocens. De sorte que Mauriscus, qui passoit pour un des plus gens de bien de la ville, & qui l'étoit en effet, dit en plein Senat, *qu'il avoit grand peur que bientôt on ne regrettât Neron.*

Lettres données aux Courriers pour leur faire fournir les voitures.

Insolence de Nymphidius.

Le peuple fait mourir dans les tourmens plusieurs domestiques & partisans de Neron.

Genre de mort du Gladiateur Spicilus.

Supplice d'Aponius, célébre délateur.

Mot de Mauriscus Senateur.

Ainsi Nymphidius, approchant tous les jours

de plus en plus du but où tendoient ses espérances, ne fut pas fâché que l'on semât des bruits qu'il étoit fils de Caïus Cesar, qui avoit regné après Tibere. Car ce Prince étant encore jeune avoit eu quelque commerce avec sa mere qui étoit assez belle, & que Callistus un des affranchis de Cesar avoit euë d'une coûturiere qu'il entretenoit. Mais il paroît que ce commerce de Caïus avec elle est posterieur à la naissance de Nymphidius, & on tenoit pour certain qu'il étoit fils du Gladiateur Martianus, dont Nymphiade sa mere avoit été amoureuse à cause de sa grande reputation ; & la parfaite ressemblance qu'il avoit avec ce Gladiateur, prouve qu'il venoit plûtôt de lui. Quoi qu'il en soit, il avouoit qu'il étoit fils de cette Nymphidia, & comme il se vantoit d'être le seul auteur de la mort de Neron, il ne se croyoit pas assez recompensé par tous les honneurs qu'on lui faisoit, & par tous les biens dont il jouissoit, & n'étoit pas content d'avoir pour ses infames plaisirs Sporus, le mignon de Neron, qu'il fit venir du pied du bucher pendant que le corps du défunt brûloit encore, qu'il tint auprès de lui comme sa femme, & à qui il donna le nom de Poppea, il aspiroit

Nymphidius vouloit passer pour fils de Caligula.

Callistus affranchi de Claude.

La véritable naissance de Nymphidius.

Il prend avec lui Sporus qui avoit servi aux plaisirs de Neron.

Qu'il tint auprès de lui comme sa femme, & à qui il donna le nom de Poppea.) Ce monstre, après avoir passé pour la femme de Neron, pouvoit bien passer pour la femme de Nymphidius; mais cette qualité fait voir qu'au lieu de *Poppeus*, qui est dans le texte, il faut lire *Poppea*, comme je l'ai corrigé ; Nymphidius l'appelle *Poppea*, qui est un nom de femme, comme Neron l'avoit appel-

Il aspire à l'Empire.

encore à l'Empire, & faisoit dans Rome ses secretes menées par le moyen de ses amis, de quelques femmes intrigantes, & de quelques Consulaires qui le favorisoient. Il envoya aussi en Espagne un de ses amis, nommé Gellianus, pour observer toutes les demarches de Galba, & pour espier tout ce qui s'y passoit.

Gellianus espion de Galba en Espagne.

Mais après la mort de Neron, tout succeda à Galba. Le seul Verginius Rufus, flottant entre les deux partis, lui donnoit encore quelque inquiétude. Il craignoit qu'étant à la tête d'une puissante armée, qu'ayant par dessus cela le mérite d'avoir vaincu Vindex, & que tenant sous sa main une grande partie de l'Empire Romain, la Gaule entiere, qui étoit dans une grande agitation, & très-portée à la revolte, il ne prêtât l'oreille à ceux qui l'appelloient à l'Empire. Car il n'y avoit point alors de Capitaine d'un si grand nom & d'une si grande reputation que Verginius, & personne n'avoit joué un si grand rolle que lui dans toutes les affaires de ce temps-là, ni tant contribué à

Verginius Rufus donne encore de l'inquiétude à Galba.

Le mérite & la reputation de Verginius.

lé *Sabina.* Casaub. en avoit averti dans ses remarques sur le passage de Suetone. Au reste sur ce monstrueux mariage de Neron avec cet infame Sporus, il y eut un bon mot d'un Romain qui dit que *le genre humain auroit été heureux, si Domitius, pere de Neron, n'avoit jamais eu qu'une telle femme.*

Pour observer toutes les démarches de Galba, & pour espier tout ce qui s'y passoit.] J'ai suppléé ces paroles pour la lacune qui est dans le texte, & où Plutarque n'a pu écrire que ce que j'ai mis. Au lieu de ϗ περιίχε κατασκεψόμενον, il faut lire comme M. de la Grive l'a corrigé à la marge de son exemplaire, ϗ τὰ ἐκεῖ κατασκεψόμενον.

délivrer en même-temps l'Empire Romain & de la Tyrannie & des guerres des Gaules. Mais perseverant toûjours dans ses premiers sentimens, il reservoit au Senat le choix du nouvel Empereur. Et même après que la mort de Neron fut certaine, quoique les soldats assemblez autour de sa tente, le pressassent de prendre ce titre, & qu'un des Tribuns, entrant dans sa tente l'épée à la main, lui ordonnât de recevoir ou l'Empire, ou cette épée au travers du corps, il ne changea point de résolution.

Grande fermeté de Verginius à refuser l'Empire.

Mais après que Fabius Valens, Capitaine d'une Legion, eut le premier prêté serment de fidelité à Galba, & que par les lettres de Rome il eut appris tout ce que le Senat avoit ordonné, alors il porta les soldats à reconnoître Galba pour Empereur, & il n'en vint à bout qu'avec beaucoup de peine. Et Galba lui ayant envoyé pour successeur Flaccus Hordeonius, il le reçut parfaitement & lui ayant remis l'armée, il alla au-devant de Galba qui s'avançoit vers Rome, & l'accompagna sans recevoir de lui aucune marque ni de ressentiment, ni de reconnoissance. Galba ne lui marquoit aucun ressentiment, parce qu'il le consideroit & le respectoit, & il ne lui donnoit non plus aucune marque de reconnoissance, & ne lui faisoit aucune sorte d'honneur, parce qu'il en étoit empêché par ses amis, & sur tout par Titus Vinius, qui mû d'une noire envie contre Verginius, pensoit nuire par là à son

Verginius porte les soldats à reconnoître Galba.

Flaccus Hordeonius envoyé pour successeur à Verginius.

Verginius lui remet l'armée, & va au devant de Galba.

Le traitement qu'il en reçoit.

Les envieux servent quelquefois en voulant nuire.

avancement. Mais il ne prenoit pas garde que malgré lui il secondoit sa bonne fortune, en le dérobant à toutes les guerres & à tous les maux, dont tous les autres Capitaines furent travaillez, & en le jettant dans une vie tranquille & sans orages, & dans une vieillesse pleine de repos & de paix.

Les Romains envoyent à Galba des Ambassadeurs pour le presser de venir.

Les Ambassadeurs que le Senat envoyoit à Galba, le rencontrerent près de Narbonne ville des Gaules; là ils lui firent leurs complimens & le prierent de se hâter le plus qu'il lui seroit possible, & de se montrer à son peuple, qui desiroit ardemment sa presence. Galba leur fit un très-bon accueil, s'entretint avec eux très-humainement & très-familierement, leur fit très-bonne chere, & quoique Nymphidius lui eût envoyé quantité de riches meubles, & de vaisselle d'or & d'argent de Neron, il ne s'en servit jamais dans tous les festins qu'il donna, & n'étala que sa vaisselle & ses meubles, en quoi il se montra homme magnanime & superieur à la vanité. Mais bien-tôt Titus Vinius lui fit entendre que cette magnanimité, cette simplicité & cette modestie étoient une maniere basse de flatter le peuple, & que la véritable grandeur la dédaignoit, & il lui persuada de se servir des richesses de Neron, & de ne rien épargner pour faire paroître à sa table une magnificence Royale. De sorte que le vieil-

Modestie & simplicité de Galba.

Vinius le fait bien-tôt renoncer à cette simplicité.

Quantité de riches meubles.) Au lieu de καὶ θεραπείας ἱκανῆς, du texte, M. de la Grive a fort bien corrigé, καὶ θεραπείας βασιλικῆς, τὰς ἐκ τ̃ Νέρωνος, &c.

lard fit connoître très-évidemment que dans peu il se laisseroit entierement mener & gouverner par Vinius, qui étoit le plus avare de tous les hommes & très-adonné aux femmes. Car étant encore jeune, & faisant sa premiere campagne sous Calvisius Sabinus, il mena une nuit dans le Camp déguisée en soldat la femme de son Général, qui étoit fort débauchée, & coucha avec elle au milieu du camp dans l'endroit que les Romains appellent *Principia*. Pour cette action si infame Caïus Cesar le fit mettre en prison; mais après la mort de ce Prince il eut le bonheur d'en sortir, & soupant un soir chez l'Empereur Claude, il vola une coupe d'argent.

Portrait de Vinius.

Vinius dérobe une coupe d'argent en soupant chez l'Empereur Claude.

L'Empereur en ayant été informé, l'envoya prier à souper le lendemain, & défendit à ses Officiers de servir devant lui aucune vaisselle d'argent, & leur commanda de ne le servir qu'en vaisselle de terre. Ainsi par cette plaisante moderation du prince ce larcin parut plus digne de risée que de colere & de punition. Mais les vols qu'il commit depuis, gouvernant Galba à son gré, & disposant avec un plein pouvoir de ses finances, causerent de grands malheurs, & des accidens véritablement tragiques, en donnant lieu aux uns, & servant de prétexte aux autres. Car Nym-

Plaisante punition que l'Empereur fit de ce vol.

Le pouvoir de Vinius causa de grands malheurs.

Et coucha avec elle au milieu du camp dans l'endroit que les Romains appellent Principia.] Cette action insolente & honteuse par elle-même, l'étoit encore davantage à cause du lieu où elle fut commise, car cet endroit du camp étoit sacré. C'étoit là que l'on mettoit les enseignes, & là étoient les autels des Dieux.

phidius, après le retour de Gellianus, qu'il avoit envoyé en Espagne comme l'espion de Galba, ayant appris que Cornelius Laco avoit été déclaré Préfet du Palais & des Gardes, que Vinius avoit tout le crédit & toute l'autorité à la Cour, & voyant que pour lui il n'avoit pas seulement la liberté d'approcher du Prince & de l'entretenir en secret, parce qu'il étoit devenu suspect à tout le monde, & que tout le monde l'observoit & avoit l'œil sur lui, il se trouva dans un grand trouble. Il assembla tous les Capitaines de son armée, & il leur dit que Galba étoit à la vérité un bon vieillard, plein de moderation & d'humanité, mais qu'il ne se servoit pas de sa propre raison pour se conduire, & qu'il se laissoit entiérement gouverner par Vinius & par Laco, qui le gouvernoient très-mal; qu'avant donc que ces deux favoris eussent le tems de se fortifier à leur insçû, & d'acquerir dans les affaires le même crédit & la même autorité qu'avoit Tigellinus, il falloit envoyer des Ambassadeurs à l'Empereur au nom de toute l'armée, pour lui remontrer qu'en éloignant de lui ces deux hommes-là seuls, il en seroit mieux reçu à Rome, & se rendroit plus agréable aux Romains. Mais voyant que ses Officiers ne goûtoient point cette pensée, & qu'au contraire ils trouvoient très-ridicule & très-étrange de vouloir prescrire à un vieux Empereur, comme à un enfant qui ne feroit que commencer à tâter de l'empire, quels sont les amis dont il

Nymphidius propose aux Officiers d'envoyer demander à Galba l'éloignement de Vinius & de Laco.

Les Officiers trouvent cette proposition ridicule.

il doit se servir ou ne pas se servir, il prit un autre chemin. Il écrivit à Galba, pour l'effrayer, tantôt que tout étoit à Rome dans une grande agitation & qu'il s'y tramoit quelque révolte; tantôt que Clodius Macer faisoit de grands magasins en Afrique; une autrefois que les armées de la Germanie se soulevoient, & qu'on lui écrivoit la même chose des troupes qui étoient en Syrie & en Judée. Mais comme Galba ne faisoit pas grand compte de ses avis & qu'il ne lui ajoûtoit aucune foi, il résolut enfin de le prévenir & d'occuper l'Empire, malgré tout ce que Clodius Celsus d'Antioche, homme très-sensé & son ami le plus fidelle, pût lui dire pour l'en dissuader. Car il ne cessoit de lui representer qu'il ne pensoit pas qu'il y eût à Rome une seule maison qui pût donner à Nymphidius le titre de Cesar. Mais la plûpart se mocquoient de Galba, & Mithridate de Pont, qui le brocardoit incessamment sur son visage ridé & sur sa tête chauve, dit: *presentement les Romains le regardent comme un grand personnage parce qu'il est éloigné; mais dès qu'il sera arrivé, & qu'ils le verront, ils reconnoîtront que c'est une infamie & un éternel opprobre de nos jours qu'il ait été nommé Cesar.*

Nymphidius prend un autre chemin, il écrit à Galba pour l'effrayer.

Il se resout à s'emparer de l'Empire.

Clodius Celsus tâche de l'en détourner.

Mot de Mitridate de Pont sur Galba.

En même tems il fut conclu que sur le minuit on meneroit Nymphidius au camp, & que là on le proclameroit Empereur. Mais Antonius Honoratus, le premier des Tribuns, assembla sur le soir les soldats qu'il commandoit, commença à blâmer Nymphidius le premier, & blâma en-

Antonius Honoratus le premier des Tribuns.

ſuite les autres de ce qu'en ſi peu de tems ils avoient ſi ſouvent changé de parti, non pour ſuivre la raiſon & pour choiſir ce qui étoit le meilleur, mais agitez par quelque mauvais Genie qui les pouſſoit de trahiſon en trahiſon; que véritablement ce qu'ils avoient fait en premier lieu avoit un prétexte juſte, les crimes & les abominations de Neron. *Mais aujourd'hui*, leur dit-il, *quelle raiſon avez-vous d'abandonner & de trahir Galba? Lui reprochez-vous d'avoir tué ſa mere? d'avoir fait mourir ſa femme? Et avez-vous eu la honte & la confuſion de voir votre Empereur monter ſur le Theâtre comme un bâteleur, danſer, chanter, & joüer des Tragedies? Malgré même ces actions horribles & infames encore n'eûmes-nous pas le cœur d'abandonner ce monſtre, nous ne l'abandonnâmes que ſur la nouvelle, que Nymphidius nous donna, & que nous crûmes, qu'il nous avoit abandonnez le premier, & qu'il ſe retiroit en Egypte. Qu'allons-nous donc faire? Allons-nous immoler encore Galba ſur Neron, & nous défaiſant du parent de Livie comme nous nous ſommes défaits du fils d'Agrippine, allons nous prendre pour Ceſar le fils de Nymphidia? Ou plûtôt, après avoir fait ſouffrir au premier la peine de ſes crimes, ne nous piquerons-nous pas d'être les gardes fidéles de Galba comme nous avons été les ennemis déclarez & les puniſſeurs de Neron?*

Diſcours très-ſenſé d'Antonius Honoratus aux ſoldats.

A ces diſcours du Tribun tous les ſoldats ſe rangerent de ſon côté, & allant trouver leurs compagnons, ils les exhortoient à garder le ferment de fidélité qu'ils avoient fait à l'Empereur,

Les ſoldats ſe rangent du côté du Tribun.

& ils en firent changer un grand nombre. En même tems un grand cri s'étant elevé de toute l'armée, Nymphidius, soit qu'il crût, comme quelques-uns pensent, que les soldats l'appelloient déja pour le proclamer, soit qu'il voulût prévenir l'émeute & rassurer ceux qui chancelloient encore, sortit à la clarté de quantité de flambeaux tenant dans sa main une harangue, que Varron lui avoit composée, & qu'il avoit apprise par cœur, pour la faire aux soldats. Mais voyant les portes du camp fermées, & sur les murailles plusieurs hommes armez, il commença à craindre, & s'avançant il demanda à ces hommes *ce qu'ils vouloient faire, & qui c'étoit qui leur avoit commandé de prendre les armes?* Ils répondirent tous en même tems & d'une commune voix *qu'ils ne reconnoissoient pour Empereur que Galba.* Alors faisant semblant d'entrer dans leur sentiment, il applaudit à leur fidélité, & commanda à ceux qui l'accompagnoient de suivre son exemple.

Il s'appelloit Cingonius Varro.

Ceux qui gardoient les portes l'ayant laissé entrer avec un petit nombre de ses gens, on lui lança d'abord une javeline, que Septimius, qui marchoit devant lui, reçut dans son bouclier. Mais les autres se jettant sur lui l'épée à la main, il prit la fuite; on le poursuivit, & on le massacra dans la hutte d'un soldat. Son corps fut traîné au milieu du camp, on l'environna de barrieres, & le lendemain on l'exposa à la vûë de tout le monde.

Nymphidius massacré dans la hutte d'un soldat.

Galba ordonne qu'on fasse mourir ses complices.

Nymphidius ayant fini sa vie de cette maniere; Galba, qui en fut d'abord averti, ordonna que l'on fît mourir tous ses complices qui n'auroient pas prévenu cet arrêt par leur mort. Du nombre de ces complices fut Varron, qui avoit composé la harangue, & Mithridate de Pont. Mais quoiqu'ils fussent coupables, on les regarda comme innocens, & on trouva qu'on ne les avoit condamnez, ni selon les loix, ni selon les coûtumes Romaines, parce qu'on avoit fait mourir des hommes de cette consequence sans les avoir jugez, car tout le monde s'étoit attendu à une autre forme de gouvernement, trompé, comme cela est ordinaire, par les premiers bruits qu'on avoit semé. Mais ce qui les affligea encore plus que tout le reste, c'est qu'un personnage de dignité Consulaire, nommé Petronius Turpilianus, eut ordre de se faire mourir, parce qu'il avoit été fidéle à Neron. Car d'avoir fait tuer en Afrique Macer par les mains de Trebonianus, & Fonteius Capito dans la Germanie par Valens, il en avoit quelque sorte de prétexte; ils étoient en armes & dans des camps, & par-là il pouvoit les craindre. Mais un homme comme Turpilianus, cassé de vieillesse, nud, & sans armes, rien n'empéchoit qu'il ne fût au moins entendu par un Prince qui auroit voulu garder dans ses actions la moderation qu'il promettoit par ses paroles. Voilà quelles sont les plaintes qu'on peut former contre Galba & les reproches qu'on peut lui faire.

Coupables regardez comme innocents, quand on les fait mourir sans leur avoir fait le procès.

Petronius Turpilianus a ordre de se faire mourir. Il est mal nommé dans le Grec, Tertullianus.

Quand il fut à vingt-cinq ſtades de Rome il ſe trouva tout au milieu d'un tumulte excité par des matelots qui avoient occupé le chemin, & qui l'environnoient de tous côtez. C'étoient les mariniers, dont Neron avoit fait des ſoldats, & dont il avoit compoſé une Legion. Tous ces gens-là s'étant aſſemblez ſur ſon paſſage, le prioient de leur confirmer leur état, & empêchoient tous ceux qui étoient venus au-devant de l'Empereur pour le ſaluer, de l'approcher, de le voir, & de s'en faire entendre; ils faiſoient beaucoup de bruit en jettant de grands gris, & demandoient des enſeignes & des quartiers pour leur Legion. Comme l'Empereur les remettoit à une autre fois, & leur ordonnoit de revenir lui parler, ils prirent cette remiſe pour un refus, ſe mirent en colere & le ſuivirent ſans épargner les murmures & les cris, & quelques-uns ayant eu l'inſolence de tirer l'épée, Galba ordonna à ſa cavalerie de les charger. Aucun d'eux ne reſiſta, les uns furent renverſez & foulez aux pieds, & les autres tuez dans leur fuite. Et ce ne fut pas un heureux préſage pour Galba d'entrer dans ſa ville capitale au milieu de tant de ſang & de tant de morts. Mais au moins ſi quelqu'un le mépriſoit auparavant en le voyant ſi foible & ſi vieux, alors il paroiſſoit terrible & redoutable à tout le monde.

Trois mille cent vingt-cinq pas.

Les matelots dont Neron avoit fait une legion environnent Galba.

Ils demandent des enſeignes & des qurtiers.

Galba les fait charger par ſa cavalerie, ils ſont tous maſſacrez.

Malheureux préſage pour Galba d'entrer dans Rome au milieu de tant de ſang.

Du reſte voulant faire voir un grand changement dans les largeſſes immenſes que faiſoit Neron, & dans ſa dépenſe exceſſive, il parut

s'éloigner infiniment de ce qui est seant & honnête à un Empereur. Car un certain Canus, ayant joué de la flute un soir à son souper, ce Canus étoit un homme excellent dans son art, l'empereur après l'avoir beaucoup loüé, & marqué avoir pris un grand plaisir à l'entendre, commanda qu'on lui apportât sa bourse, & prenant quelques piéces d'or, il les lui donna en lui disant qu'il lui faisoit cette gratification de son argent, & non pas de l'argent public. Et tous les dons que Neron avoit faits aux comediens, bâteleurs, farceurs & gens de palestre, il commanda qu'on les retirât sans quartier, & qu'on ne leur en laissât que le dixiéme. Mais comme il ne retira que très peu de chose de cette recherche, car la plûpart de ces gens-là vivent au jour la journée, & sont si débauchez qu'ils dépensent tout à mesure qu'ils gagnent, il étendit sa recherche sur ceux qui avoient acheté, ou reçû quelque chose d'eux, & les obligea de restituer. Et parce que cette affaire n'avoit point de bornes, & qu'elle enveloppoit une infinité de gens, toute la honte en tomba sur

Canus excellent joüeur de flutte.

Présent que lui fait Galba, après qu'il eut joué à son souper.

Il fait retirer tous les dons que Neron avoit faits aux commediens, farceurs, bâteleurs, & ne leur en laisse que le dixiéme.

Il étend cette recherche sur ceux qui avoient acheté ou reçu d'eux.

La honte de cette recherche tombe sur

Et prenant quelques pièces d'or, il les lui donna.) Suetone, qui raconte cette histoire, dit que Galba ne lui donna que cinq deniers, c'est-à-dire, cinquante sols de notre monnoye. *Cano autem choraulæ mire placenti, denarios quinque donasse, prolatos manu sua è peculiaribus loculis.*

Et tous les dons que Neron avoit faits aux Comediens, bâteleurs, farceurs.] Cette action de Galba est indigne d'un Empereur, & paroît bien plûtôt venir d'un excès d'avarice que d'un esprit de réforme. Cette réforme ne pouvoit être approuvée que dans les dons excessifs faits à ces personnages indignes, & qui n'avoient pas encore été payez.

l'Empereur & toute la haine sur Vinius ; car on vit qu'il ne rendoit l'Empereur mesquin & avare pour tous les autres, que pour profiter seul de ses richesses, & pour fournir à ses profusions en prenant à toutes mains, en vendant tout & en se rendant absolument le maître. En effet selon le précepte d'Hesiode qui dit *qu'il ne faut épargner le tonneau ni quand il est plein, ni quand il commence à être au bas*, Vinius voyant l'Empereur vieux & cassé, voulut se gorger de sa fortune qu'il voyoit en même-tems pleine & au bas. Cependant il faisoit grand tort au pauvre vieillard, en ce que d'un côté il administroit mal ses biens & ses finances, & que de l'autre il blâmoit ou empêchoit ses meilleures intentions, entre autres la punition des ministres de Neron. L'Empereur fit mourir la plûpart de ces méchans, du nombre desquels furent un Eleus, un Polyclitus, un Petinus, & un Petrobius. Le peuple battoit des mains quand on les menoit au supplice au travers de la place Romaine, & crioit que c'étoit une procession très-belle & très sainte, mais que les Dieux & les hommes demandoient encore le précepteur & le promoteur de la Tyrannie, Tigellinus. Mais ce brave personnage avoit gagné les devans en s'assûrant de Vinius par les grands présens qu'il lui fit, & qui n'étoient que comme les arrhes de

Galba, & la haine sur Vinius son ministre.

Précepte d'Hesiode.

Usage que Vinius fait de ce précepte.

Méchans qu'on mene au supplice, procession très belle & très-sainte.

Tigellinus s'étoit assûré de Vinius par ses présens.

Qu'il voyoit en même-tems pleine & au bas.) Il la voyoit pleine à cause des richesses immenses de Galba, & il la voyoit au bas à cause de la vieillesse de cet Empereur.

Turpilianus exécuté injustement.

ce qu'il lui promettoit. Pour Turpilianus, haï seulement parce qu'il n'avoit ni haï, ni trahi un maître qui étoit si méchant, & sans avoir commis aucune injustice marquée, ni trempé en aucune maniere dans les crimes de Neron, il fut exécuté, lorsque celui qui avoit rendu ce Prince si digne de mort, & qui, après l'avoir rendu tel, l'avoit abandonné & trahi, restoit non-seulement en vie, mais dans une haute fortune, grande preuve qu'il n'y avoit rien dont on dût désesperer, & qu'on ne fût sûr d'obtenir de Vinius quand on lui donnoit, car il n'y avoit point de spectacle que le peuple Romain désirât avec tant de passion que de voir Tigellinus traîné au supplice. Il ne cessoit de le demander par tout au theâtre & au Cirque, tant qu'enfin l'Empereur les en tança par un Edit qui fut publié & affiché, & dans lequel il les assûroit que Tigellinus ne vivroit pas encore long-tems, parce qu'il étoit attaqué d'une phthisie qui le consumoit peu à peu, & leur demandoit instamment qu'ils ne l'aigrissent point & qu'ils ne fissent point dégenérer sa domination en Tyrannie.

Tigellinus.

Le peuple demande la mort de Tigellinus avec empressement.

Galba par un Edit qu'il fait afficher, reprend le peuple de son acharnement sur Tigellinus.

Le peuple fut très fâché de cette publication, mais ces malheureux n'en firent que rire, car ce jour-là même Tigellinus offrit un sacrifice d'action de grace pour remercier les Dieux de son salut, & prépara un festin magnifique. Et Vinius, après avoir soupé avec l'Empereur, alla faire collation chez Tigellinus, menant avec lui sa fille, qui étoit veuve. Dès qu'il fut entré, Tigellinus demanda

Tigellinus offre un sacrifice d'action de graces; & prépare un grand festin.

Tigellinus boit à

demanda une coupe, bût à la ſanté de cette veuve en lui faiſant un don de deux cent cinquante mille drachmes, & en commandant à la principale de ſes concubines d'ôter de ſon cou un collier eſtimé cent cinquante mille drachmes pour le lui donner.

La ſanté de la fille de Vinius, & lui donne cent vingt-cinq mille livres, & un beau collier.

Vingt-cinq mille écus.

Depuis ce moment-là les choſes mêmes qui étoient faites avec le plus de moderation, furent condamnées, comme ce que l'empereur fit pour les Gaulois, qui avoient conſpiré avec Vindex, car on crut qu'ils n'avoient pas obtenu de l'humanité de l'Empereur la décharge des impôts & le droit de bourgeoiſie, mais qu'ils les avoient achetez de Vinius. Voilà pourquoi le peuple haïſſoit la domination de Galba. Et les ſoldats, quoiqu'ils ſe viſſent fruſtrez du preſent qu'on avoit promis, ſe flatterent pourtant dès ſon avenement de l'eſperance que s'il ne donnoit pas tout ce qu'on leur avoit fait attendre, il donneroit au moins autant que Neron avoit donné. Mais l'Empereur, informé de leurs plaintes & de leurs murmures, lâcha une parole très-digne d'un grand Prince, car il leur dit, *qu'il avoit accoûtumé de choiſir ſes ſoldats, & non pas de les acheter.*

Quand un Prince a des Miniſtres avares, tout ce qui ſe fait eſt imputé à leur corruption.

Beau mot de Galba.

Car il leur dit, qu'il avoit accoûtumé de choiſir ſes ſoldats, & non pas de les acheter.) Ce mot eſt rapporté par Tacite, & M. d'Ablancourt a cru devoir le changer & mettre, *qu'il n'achettoit point l'Empire.* Et voici ſa remarque, *J'ai changé l'expreſſion de l'Auteur,* dit-il, *parce qu'il n'y eût point eu de grace à dire, qu'il* n'achetoit point ſes ſoldats, mais qu'il les choiſiſſoit. *Il faut que les bons mots ſoient exprimez noblement, ou il ne les faut point rap-*

Ce mot fit naître dans leur cœur une haine très-violente contre lui. Car ils trouvoient que par-là il ne les privoit pas de leur récompense lui seul, mais qu'il enseignoit aux Empereurs qui viendroient après lui, à faire de même, & qu'il leur en imposoit en quelque façon la loi.

Il y avoit encore quelque mouvement sourd de revolte à Rome parmi les troupes Prétoriennes, mais le respect qu'elles avoient pour la presence de Galba, émoussoit cette ardeur pour la nouveauté & faisoit qu'elles differoient de la faire éclater, & comme elles ne voyoient encore aucune lueur de changement, elles tenoient leur haine cachée. Mais les armées, qui avoient servi sous Verginius, & qui étoient encore dans la Germanie sous Flaccus, fieres de la derniere victoire qu'elles avoient remportée sur Vindex, & voïant qu'elles n'avoient aucune des récompenses qu'elles croïoient mériter, ne pouvoient être appaisées par leurs Capitaines, & ne faisoient aucun compte de leur Général Flaccus, que la

Sous Herdeonius Flaccus.

porter. Cela est très-vrai, il faut que les bons mots soient exprimez noblement, mais il faut dire ce que l'Auteur a dit : *Je n'achete point l'Empire*, n'exprime nullement la pensée de l'Empereur, & ne répond point au fait dont il s'agit. Un Empereur qui fait des largesses à ses soldats n'achete point l'Empire qu'il a déja, mais il achete ses soldats ; & c'est ce qu'il faut dire ici. Ce mot est fort beau, aussi Plutarque l'a t-il jugé digne d'un grand Prince. Et Suetone l'a jugé de même digne d'être rapporté sans aucun changement, *legere se militem, non emere consuesse.* Dans la traduction des anciens il ne faut changer les bons mots que quand la langue ne fournit aucun moyen de les exprimer avec vivacité & avec noblesse.

goutte, dont il étoit continuellement tourmenté, avoit rendu impotent, & qui d'ailleurs n'avoit aucune experience des affaires. Un jour à des jeux publics les Tribuns & les Chefs des Bandes faisant selon la coûtume des Romains des prieres & des vœux pour la santé & pour la prosperité de l'Empereur, la plûpart des soldats commencerent à murmurer, & ensuite ces Officiers continuant leurs vœux & leurs prieres, ils eurent l'audace de répondre comme par un refrain, *s'il en est digne.*

Vœux faits à l'armée & à Rome pour la santé & la prosperité de l'Empereur, le premier de Janvier.

Refrain que les soldats ajoûtent à ces vœux.

Les Legions qui étoient sous les ordres de Tigellinus, commirent souvent de pareilles insolences, dont Galba étoit exactement informé par les lettres qu'il recevoit de ses Intendans. Craignant donc les suites, & croyant qu'il étoit méprisé non seulement parce qu'il étoit vieux, mais parce qu'il n'avoit point d'enfans, il resolut d'adopter quelque jeune homme des plus illustres maisons de Rome & de le nommer son successeur à l'Empire. Il y avoit un jeune homme, nommé Othon, qui étoit issu d'un sang noble, mais qui dès son enfance avoit été si plongé dans le luxe & dans les plaisirs, qu'il y avoit peu de Romains qui se fussent rendu si célebres par leurs débauches. Et comme Homere appel-

Galba veut adopter quelque jeune homme des plus illustres maisons.

Othon célebre par ses débauches dès sa jeunesse.

Ils eurent l'audace de répondre comme par un refrain, s'il en est digne.) Il y a dans le Grec, *Il n'en est pas digne.* Mais cela est bien hardi & bien dur. Il paroît que l'interprete Latin a lu *εἰ*, *si* au lieu de la négative *οὐκ*, *non*, l'audace ne laisse pas d'être grande, mais le tour est plus doux, & dit au fond la même chose.

Pourquoi Homere désigne Paris par cette qualité de mari d'Helene.

le souvent Paris, *le mari de la belle Helene*, en le désignant par la qualité de sa femme, parce que ce jeune Prince n'avoit rien de recommandable par lui-même dont on pût lui faire honneur, de même, Othon étoit célebre à Rome par sa femme Poppea, dont Neron étoit devenu amoureux pendant qu'elle étoit mariée à Crispinus, mais retenu par le respect qu'il conservoit encore pour sa femme & par la crainte qu'il avoit de sa mere, il cacha sa passion & aposta secretement Othon auprès de Poppea pour la solliciter & pour la séduire. Car Othon étoit fort agréable à Neron à cause de ses débauches, & ce Prince en faisoit son ami particulier, & se plaisoit si fort en sa compagnie, qu'il prenoit souvent un très-grand plaisir aux railleries & aux plaisanteries qu'il faisoit sur sa mesquinerie & sur son avarice.

Neron amoureux de Poppea, femme de Crispinus.

Il la fait solliciter par Othon.

Othon favori de Neron a cause de ses débauches.

On rapporte qu'un jour Neron se parfumant d'une huile très-précieuse, en arrosa un peu Othon. Le lendemain Othon lui donna à souper, & dès qu'il fut dans la salle, de tous côtez on vit des tuyaux d'or & d'argent qui répandoient par tout des essences de grand prix avec autant d'abondance que si ce n'eût été que de l'eau, & que les convives en furent tout trempez. Ayant donc corrompu & débauché le premier Poppea pour Neron en lui faisant esperer ce Prince pour amant, il lui persuada de se separer d'avec son mari, & la prit chez lui comme sa femme; mais il ne fut

Comment Othon reproche à Neron sa mesquinerie.

Othon après avoir corrompu Poppea pour Neron, la prend pour sa femme.

pas si aise de l'avoir, qu'il fut chagrin de la partager avec son rival. Poppea, dit-on, n'étoit pas fâchée de cette jalousie, car on prétend même qu'elle refusoit de recevoir Neron chez elle, quand Othon étoit absent, soit qu'elle voulut prévenir le dégoût que donne une joüissance trop aisée, soit, comme d'autres l'assûrent, qu'elle ne se souciât pas d'avoir Cesar pour mari, & qu'elle aimât mieux l'avoir pour amant à cause de l'inclination qu'elle avoit à la débauche. Othon se trouva donc en grand danger de sa vie pour ce mariage. Et c'est une chose très-étonnante que Neron, après avoir fait mourir sa femme & sa sœur pour les nôces de Poppea, ait épargné Othon. Mais Othon avoit Seneque pour ami, & ce fut Seneque qui par ses conseils & par ses sollicitations porta le Prince à l'envoïer commander dans la Lusitanie sur les bords de l'Ocean. Il s'y gouverna avec tant de sagesse, qu'il ne fut ni à charge ni desagréable aux peuples qui lui étoient soûmis, car il sentoit bien que cet emploi avoit été donné comme un adoucissement & comme une couverture honorable de son exil, & après que Galba

Conduite de Poppea pour Neron.

Seneque favor Othon, & lui fait donner le commandement de Portugal.

Il gouverna dix ans cette Province en qualité de Préteur.

Et ce fut Seneque qui par ses conseils & par ses sollicitations porta le Prince à l'envoyer commander dans la Lusitanie sur les bords de l'Ocean.] Cet exil honorable, qui éloignoit Othon, & qui rendoit Neron seul possesseur de sa maîtresse, parut suffisant; une peine plus grave auroit découvert la comedie, que l'on vouloit cacher, qui cependant ne laissa pas de devenir publique, comme cela parut par ce distyque qui courut alors:

Cur Otho mentito sit quaeritis exul honore?
Uxoris mœchus cœperat esse suae.

Othon se joint à Galba, & lui donne toute sa vaisselle d'or & d'argent.

se fut revolté, il fut le premier des Capitaines qui se joignit à lui, & qui prenant tout ce qu'il avoit de vaisselle d'or & d'argent, la lui porta pour la fondre & pour en faire de la monnoïe. Il lui donna les Officiers de sa maison les plus propres & les plus adroits à servir un Prince. Dans tout le reste il lui marqua une entiere fidelité, & par les services qu'il lui rendit, on vit bien-tôt que personne n'avoit ni plus d'experience, ni plus de capacité que lui dans les affaires. Pendant tout le voyage il fut avec lui dans le même char plusieurs jours de suite, & dans le chemin il n'oublia rien pour faire sa cour à Vinius, tâchant de lui plaire par ses assiduitez & par ses presens, & principalement en lui cedant en tout la premiere place. Ce fut par sa faveur qu'il parvint à être le second, mais il avoit sur lui cet avantage qu'il n'étoit ni envié ni haï, servant gratuitement ceux qui l'en prioient, & se montrant toûjours humain & accessible à tous ceux qui avoient à lui parler. Sur tout il protegea extrêmement les gens de guerre & en avança plusieurs aux premieres charges, qu'il demandoit, les unes à l'Empereur même, & les autres à Vinius, & à ses affranchis Icelus & Asiaticus; car c'étoient ceux qui avoient le plus de crédit.

Othon fort grand courtisan de Vinius.

Avantage qu'il avoit sur Vinius.

Iceus ou Sicelius & Asiaticus affranchis de Vinius.

Toutes les fois qu'il traitoit Galba chez lui, il tâchoit de gagner la faveur de la cohorte qui étoit de garde en donnant à chacun des soldats une piéce d'or. Ainsi sous prétexte d'honorer le

Comment Othon gagnoit les troupes Prétoriennes.

Prince par ses largesses, il pratiquoit & gagnoit les troupes Prétoriennes pour s'en servir au besoin. Comme Galba déliberoit sur le choix d'un successeur., Vinius lui proposa Othon, ce qu'il ne faisoit pas sans dessein, il avoit en vûë le mariage de sa fille qu'Othon promettoit d'épouser s'il étoit adopté par Galba, & nommé son successeur. Mais Galba faisoit connoître visiblement qu'il préferoit l'interêt public à l'interêt particulier, & qu'il cherchoit à adopter, non celui qui lui étoit le plus agréable, mais celui qui seroit le plus utile aux Romains. Il paroît de plus qu'il n'auroit pas voulu faire Othon heritier de son patrimoine même, le connoissant aussi dissolu, aussi débauché, & aussi dissipateur qu'il étoit, & le sçachant noyé de dettes, car il devoit cinq millions de drachmes. C'est pourquoi après avoir écouté Vinius fort doucement sans rien répondre de positif, il remit sa disposition à une autre fois, & se contenta de désigner Othon Consul avec Vinius pour l'année suivante. Ce qui fit croire à tout le monde qu'au commencement de l'année il ne manqueroit pas de le nommer son successeur, & tous les gens de guerre étoient ravis qu'Othon fût préferé à tous les autres.

Vûë de Vinius en proposant à Galba d'adopter Othon.

Principe très-sage de Galba.

Dettes d'Othon, deux millions cinq cent mille livres.

Othon désigné Consul avec Vinius.

Il étoit souhaité de tous les gens de guerre.

Mais pendant que Galba déliberoit encore & qu'il remettoit de jour en jour, il apprit la revolte des armées de Germanie; car généralement toutes les troupes haïssoient Galba, parce

Galba haï de toutes les troupes.

qu'il ne leur avoit pas donné l'argent qu'il leur avoit pronis; & celles de la Germanie alleguoient encore, pour prétexter en particulier leur haine & leur mauvise volonté, *que Verginius Rufus avoit été chassé avec honte & ignominie; que les Gaulois, qui avoient combattu contr'eux, avoient été seuls recompensez, & que tous ceux qui ne s'étoient pas déclarez pour Vindex, avoient été punis, & que c'étoit à Vindex seul que Galba témoignoit avoir de l'obligation, qu'il honoroit encore sa mémoire, & qu'il lui faisoit des oblations funebres & des libations, comme si ç'eût été lui seul qui l'eût proclamé Empereur.*

Prétextes que les troupes de la Germanie alleguoient de leur haine pour Galba.

Pendant que ces propos se tenoient publiquement dans le Camp, arrive le premier jour de l'année que les Romains appellent les Calendes de Janvier. Flaccus assembla tous les soldats pour leur faire prêter le serment au nom de l'Empereur, comme c'est la coûtume. Mais ils renverserent & mirent en piéces les statuës de Galba, & au lieu de prêter le serment à l'Empereur, ils le prêterent au Senat & au peuple, & se retirerent chacun de son côté; ce que voyant tous les Capitaines, ils regarderent l'Anarchie comme aussi dangereuse & plus dangereuse même que la rebellion. Et il y eut quelqu'un d'entr'eux qui leur dit: *Que faisons-nous donc, mes compagnons? Nous ne faisons point d'autre Empereur, & nous ne gardons point celui que nous avons, comme si ce n'étoit pas tant Galba que nous voulussions fuir, que tout autre Chef & tout autre Empereur pour nous commander. Quant à Hordeonius*

Serment prêté à l'Empereur par les soldats tous les premiers jours de Janvier.

Les soldats abatent les statuës de Galba, & prêtent le serment au Senat & au peuple.

Anarchie aussi dangereuse que la revolte.

Remontrance qu'un Officier fait aux autres Officiers.

Flaccus

Flaccus qui n'est qu'une ombre, & qu'une vaine image de Galba, laissons-le-là pour ce qu'il est. Mais nous avons à une journée d'ici Vitellius, qui commande dans la basse Germanie, fils d'un pere qui a été Censeur, trois fois Consul, & en quelque façon Collegue de l'Empereur Claude, & qui par la pauvreté où il se trouve, & que quelques-uns lui reprochent si mal à propos, donne une preuve éclatante de sa bonté & de sa magnanimité. Allons, mes Compagnons, proclamons-le Empereur, & faisons voir à tous les hommes que nous sçavons mieux choisir un Empereur que les Espagnols & les Lusitaniens.

Les uns ayant goûté cet avis, & les autres l'ayant rejetté, un Porte-Enseigne se dérobant, alla annoncer la nuit cette nouvelle à Vitellius, qui donnoit un grand repas à plusieurs de ses Officiers & qu'il trouva à table. Cette nouvelle s'étant répanduë dans les armées, Fabius Valens, Capitaine d'une Légion, fut le premier qui à la tête de quelques chevaux vint le lendemain à toute bride, & salua Empereur Vitellius, qui quelques jours auparavant paroissoit refuser & rejetter l'Empire, comme un fardeau trop grand & trop pesant pour lui; mais alors plein de vin & de viande, étant à table depuis midi, il reçut

Fabius Valens est le premier qui saluë Vitellius Empereur dans la Germanie.

Mais alors plein de vin & de viande, étant à table depuis midi.] La gourmandise de Vitellius étoit célébre. Tacite dit qu'elle ne pouvoit jamais être assouvie, & que les chemins des deux mers étoient continuellement battus de ses Pourvoyeurs, qui lui apportoient des ragoûts de Rome & de toute l'Italie, & les villes & les particuliers ruinez des superbes festins qu'il lui falloit faire.

Vitellius accepte le nom de Germanicus qui lui est donné par les troupes.

la nouvelle avec joye, sortit en public & accepta le nom de Germanicus, que les troupes lui donnerent, & refusa celui de Cesar. En même tems les Soldats de Flaccus, laissant là tous les beaux discours qu'ils avoient faits au Senat, & qui sentoient si fort la Democratie, prêterent serment à l'Empereur Vitellius, & promirent d'exécuter fidélement ses ordres. C'est ainsi que Vitellius fut proclamé Empereur dans la Germanie.

Pison Licinianus

Eloge de Pison.

Signes qui arriverent à l'adoption de Pison.

Galba informé de cette revolte, ne differa plus l'adoption qu'il méditoit, & sçachant que ses amis étoient partagez, que les uns étoient pour Dolabella, & les autres pour Othon, & ne voulant ni de l'un ni de l'autre, tout d'un coup sans communiquer son dessein à personne, il fit appeller Pison fils de Crassus, & petit-fils de Pison, que Neron avoit fait mourir, jeune homme né à toutes les vertus, & qui joignoit à cet excellent naturel une grande modestie & la severité des mœurs des anciens Romains, & sur l'heure même il alla au camp pour le nommer Cesar, & le déclarer son successeur. Cependant comme il descendoit de son Palais, il lui arriva plusieurs signes & prodiges celestes qui l'accompagnerent. Et quand il commença le discours qu'il fit à Pison, & qu'il voulut le lire, ou le dire en partie par cœur, il tonna & éclaira continuellement, & il tomba une si grosse pluye, & une nuit si noire couvrit Rome & tout le

camp, qu'il étoit visible que les Dieux n'approuvoient ni ne recevoient cette adoption, & qu'elle seroit très-malheureuse. Le mécontentement des Soldats se déclaroit par leur mine morne & farouche ; car ils étoient fort aigris de ce que même dans cette occasion on ne leur faisoit aucune largesse.

Mais pour Pison, tous ceux qui étoient présens, & qui purent juger de sa disposition par le ton de sa voix, & par l'air de son visage, furent frappez d'étonnement & d'admiration de voir qu'il ne paroissoit point transporté d'une si grande grace, & qu'il la recevoit pourtant avec beaucoup de reconnoissance & de sensibilité. Mais d'un autre côté on vit sur le visage & dans toute la contenance d'Othon plusieurs marques de l'impatience & de la colere avec lesquelles il supportoit de se voir frustré d'une esperance qu'il croyoit seure ; car après avoir été le premier jugé digne de l'Empire & y avoir presque touché, de s'en voir déchû, c'étoit un signe très-visible de la haine & de la mauvaise volonté que Galba avoit pour lui. C'est pourquoi il n'étoit pas sans quelque crainte pour l'avenir ; mais redoutant Pison, haïssant Galba, & se plaignant de Vinius, il s'en retourna agité de plusieurs passions, car les Devins & les Chaldéens qu'il avoit toûjours autour de lui, ne lui permettoient pas d'abandonner absolument ses esperances & de renoncer à sa fortune. Pto-

Moderation de Pison dans cette haute fortune.

Désespoir d'Othon.

Othon toûjours environné de Devins & de Chaldéens.

Ptolemée grand Devin.

lemée étoit sur-tout très-ardent à le rassurer ; & Othon avoit en lui beaucoup de confiance, parce qu'il lui avoit prédit plusieurs fois que Neron ne le feroit pas mourir, que ce Prince mourroit le premier, & que non seulement il lui survivroit, mais qu'il seroit Empereur, & l'évenement ayant justifié la premiere partie de sa prédiction, il prétendoit qu'il ne devoit pas désesperer de la seconde. Ce qui l'animoit encore, c'étoit le grand nombre de ceux qui le plaignoient en secret, & qui soûpiroient de le voir traiter par Galba avec tant d'ingratitude. La plûpart de ceux qui avoient été en credit auprès de Tigellinus & de Nymphidius, & qui étoient alors fort reculez & dans un état fort abject, comme gens disgraciez, s'assembloient autour de lui tous les jours, & nourrissant leur venin auprès de lui, ils aigrissoient son ressentiment, & l'animoient encore davantage.

Prédictions que Ptolemée lui avoit faites.

Tous les mécontens s'assemblent autour de lui, & l'obsedent continuellement.

Viturius & Barbius bas Officiers.

De ce nombre étoient Veturius & Barbius Proculus, dont l'un étoit Sergent d'une Compagnie, & l'autre Tesseraire, c'est-à-dire, de ces bas

Dont l'un étoit Sergent d'une Compagnie, & l'autre Tesseraire.] L'un étoit *Option*, & l'autre *Tesseraire*. Dans la Cavalerie & dans l'Infanterie, il y avoit de ces Officiers appellez *Options* & *Tesseraires*; l'*Option* étoit *Uragus*, celui qui marchoit à la queuë des bandes, c'étoit à peu près comme nos Sergens, & *Tesseraire* étoit un Officier un peu plus relevé, c'étoit celui qui recevoit du Tribun le mot écrit sur une tablette, & qui le portoit aux Centurions. Cette maniere de donner le mot parut plus seure que de le donner de vive voix, car le mot donné de vive voix peut être mal entendu & mal rapporté. Dans la traduction, j'ai

Officiers qui prennent le mot du Tribun écrit sur une tablette, & le portent dans les tentes des Soldats. Onomaste affranchi d'Othon, se joignit à eux, & tous trois le corrompirent les uns par argent, les autres par les grandes esperances qu'ils leur donnerent, car ils trouverent même qu'ils étoient déja tout corrompus, & qu'ils ne demandoient qu'une occasion de faire éclater leur mauvaise volonté. Car si l'armée eût été bien intentionnée, il auroit été bien difficile de la faire changer si promptement, & il auroit certainement fallu plus que les quatre jours qui s'écoulerent entre l'adoption & le meurtre. Car Pison & Galba furent tuez le sixiéme jour après, qui se trouva le quinziéme de Janvier. Ce jour-là dès le matin Galba offrit un sacrifice dans son Palais en présence de ses amis. Le Devin Umbricus n'eut

Onomaste affranchi d'Othon.

Le Devin Umbricus.

expliqué la fonction de ces Officiers telle qu'elle étoit, & non pas telle qu'elle est dans le texte; car Plutarque se seroit visiblement trompé, s'il avoit dit que l'*Option* & le *Tesseraire* faisoient leurs fonctions par le moyen d'espions & de courriers, *οἱ δι' ἀγγέλων καὶ δι' ὀπτήρων ὑπηρεσίας πλάττες.* Cela est inoüi, mais c'est ce que Plutarque n'a point dit; le passage est mal écrit, & l'on a mal séparé des mots qui doivent être joints. Il faut lire comme Lipse a corrigé, *οἱ διαγγέλων καὶ διοπτήρων*, &c. *Qui faisoient la fonction de courriers & d'espions.* Car c'étoient eux-mêmes qui étoient les espions & les courriers, c'est pourquoi, comme Cujas l'a remarqué, ils furent ensuite appellez *Scultatores*, pour *Auscultatores*, qui écoutoient tout pour en faire leur rapport.

Onomaste, affranchi d'Othon, se joignit à eux, & tous trois ils corrompirent.] Ce fut Onomaste qui mena à Othon ces deux Soldats, c'est pourquoi Tacite dit de ces deux Soldats seuls, *Suscepêre duo manipulares imperium populi Romani transferendum, & transtulerunt. Deux Soldats entreprirent de transferer l'Empire du peuple Romain, & ils le transfererent.*

bricius déclare à Galba le malheur qui le menace.

pas plûtôt pris entre ses mains les entrailles de la victime, qu'il lui déclara, non en paroles couvertes, mais très-clairement, qu'il étoit menacé de quelque trahison, & qu'un très-grand danger pendoit sur sa tête, dans le moment même que le Dieu lui livroit presque Othon dont il pouvoit se saisir, car il étoit derriere, & fort appliqué à ce qu'Umbricius lui disoit & lui montroit. Comme il se trouva alors dans un grand trouble, & que la peur lui fit changer très-souvent de couleur, son affranchi Onomaste vint lui dire que les Architectes étoient venus, & qu'ils l'attendoient chez lui. C'étoit le signal de l'exécution, & du moment où Othon devoit aller au-devant des Soldats. Il se retira donc en disant, qu'il avoit acheté une vieille maison, & qu'il vouloit la faire visiter par ces Architectes, & descendant par le lieu appellé le Palais de Tibere, il se rendit à la place où est la Colonne qu'on appelle le Milliaire d'or, à laquelle aboutissent tous les grands chemins d'Italie.

Le Milliaire d'or.

Othon proclamé Empereur par quelques Soldats.

Là les premiers Soldats de la garde l'ayant reçu, le proclamerent Empereur. Et l'on assûre qu'ils

Qu'il étoit menacé de quelque trahison] Ce Devin lui dit en propres termes, selon Suetone, *Caveret periculum, non longe percussores abesse. Qu'il prît garde à lui, que ses meurtriers n'étoient pas loin.*

Il se rendit à la place où est la Colonne qu'on appelle le Milliaire d'or.] C'étoit une colonne d'or qu'Auguste avoit mise à l'entrée de la place pendant qu'il étoit *Curator viarum*, sur laquelle étoient marquez tour les grands chemins d'Italie, & leurs mesures, que l'on distinguoit par milles.

n'étoient que vingt-trois. Ce petit nombre l'étonna, & quoiqu'il ne fût ni foible ni timide, comme la délicatesse de son temperament, & la mollesse de sa vie sembloient le promettre, mais au contraire résolu & ferme dans les plus grands dangers, il eut peur & voulut renoncer à son entreprise. Les Soldats l'en empêcherent, & environnant sa chaise avec leurs épées nuës, ils commanderent à ses porteurs de marcher. Il les pressoit & les hâtoit lui-même, disant à tout moment *qu'il étoit perdu*. Plusieurs l'entendirent comme il passoit, & ils furent plus frappez d'admiration, que saisis d'étonnement, en voyant le petit nombre de ceux qui avoient entrepris une action si hardie.

Othon saisi de peur veut renoncer à son entreprise.

Il en est empêché par les Soldats.

Comme il traversoit la place environ autant de Soldats se joignirent aux premiers. Il en vint d'autres ensuite trois à trois, quatre à quatre, enfin il en vint un plus grand nombre, qui tous l'environnant, l'appelloient Cesar, & faisoient briller devant lui leurs épées nuës. Julius Martialis, qui étoit ce jour-là de garde au camp avec sa cohorte, & qui, dit-on, ne sçavoit rien de la conspiration, étonné d'une chose si peu attenduë & saisi de crainte, le laissa entrer. Quand il fut dans le camp, il ne trouva nulle resistance; car

Il entre dans le camp, & n'y trouve nulle resistance.

Et environnant sa chaise avec leurs épées nuës.] Suetone écrit qu'il se jetta dans une chaise de femme. *Tunc abditus propere muliebri sella in castra contendit.* Il veut parler d'une chaise fermée comme étoient celles des femmes.

ceux qui ignoroient le fait, se trouvant mêlez avec ceux qui le sçavoient & qui les envelopoient à dessein, & étant écartez un à un & deux à deux, suivirent les autres, d'abord par crainte, & ensuite par détermination & par choix.

Cet évenement si prompt autorise la divination, grand foible de Plutarque.

Cette nouvelle fut d'abord portée au Palais à Galba pendant que le Devin étoit encore près de lui, & qu'il étoit appliqué à finir son sacrifice, de sorte que ceux qui étoient les plus incredules sur cette matiere, & qui par ignorance méprisoient le plus la divination, étoient dans l'étonnement & admiroient la Divinité, qui éclatoit dans cette prédiction si promptement accomplie. Comme une grande foule de peuple accouroit de la place & se jettoit dans le Palais, Vinius & Lacon, & quelques affranchis du Prince, mettant l'épée à la main, se tinrent auprès de sa personne pour le défendre. Alors Pison sortit dans la cour pour parler aux Gardes du Palais, Marius Celsus, homme de bien & fort brave, fut envoyé vers la Légion d'Illyrie, qui campoit dans le Portique de Vipsanius, pour tâcher de la gagner.

De sorte que ceux qui étoient les plus incredules sur cette matiere, & qui par ignorance méprisoient le plus la divination, étoient dans l'étonnement & admiroient la Divinité) Plutarque étoit credule & superstitieux. Il veut se servir de cet évenement si prompt pour donner de l'autorité à la divination qui l'avoit prédit, & il croit que ce n'est que l'ignorance qui empêche d'y adjoûter foi, comme si le Devin n'avoit pû être instruit de ce qui se tramoit, & comme si dans les entrailles des victimes on pouvoit lire ce qui doit arriver. Il n'y a qu'une superstition très-ignorante qui puisse jetter dans ce foible.

Pendant

Pendant que Galba déliberoit s'il devoit ſortir du Palais & ſe preſenter aux troupes, que Vinius l'en détournoit, & que Celſus & Lacon l'y exhortoient au contraire & s'emportoient même contre Vinius, il courut un bruit ſourd qu'Othon avoit été tué dans le camp, & un moment après on vit Julius Atticius, un des ſoldats des gardes, homme de réputation, qui accouroit l'épée à la main, & crioit que c'étoit lui qui avoit tué l'ennemi de l'Empereur, & qui fendant la preſſe montra à Galba ſon épée toute ſanglante. Alors Galba le regardant fixement, lui dit, *mon ami, qui eſt-ce qui t'en a donné l'ordre?* Le ſoldat lui répondit ſans s'étonner, que *c'étoit la foi qu'il lui avoit donnée & le ſerment qu'il lui avoit prêté.* Tout le peuple ſe mit à crier qu'il avoit bien fait, & à battre des mains.

On vient annoncer à Galba qu'Othon eſt tué.

Tacite l'appelle Julius Atticus.

Mot de Galba à celui qui ſe vantoit d'avoir tué Othon.

Réponſe hardie de ce ſoldat.

Alors Galba ſe mit dans ſa chaiſe, & ſortit pour aller offrir un ſacrifice à Jupiter & pour ſe montrer à ſes Citoyens. Quand il fut au milieu de la place, comme ſi le vent eût changé tout à coup, un bruit tout contraire vint frapper ſes oreilles, qu'Othon étoit maître de l'armée. En même-tems, comme cela arrive dans une grande multitude, les uns veulent que Galba s'en retourne, les autres qu'il avance; ceux-ci qu'il ait de la confiance, & qu'il ne craigne rien; ceux-là qu'il ſe défie de tout, & qu'il ſe tienne ſur ſes gardes. Sa chaiſe eſt portée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme dans une véri-

Galba ſort pour aller faire un ſacrifice.

Il apprend en chemin qu'Othon eſt maître de l'armée.

Incertain de ce qu'il doit faire.

table tourmente, & toûjours sur le point d'être renversée. Tout à coup on voit paroître premierement la cavalerie, ensuite les gens de pied qui venoient de la basilique de Paulus, criant tous ensemble & d'une commune voix, *dehors, dehors, homme privé*. On ne voyoit de tous côtez que des gens qui couroient, non pour prendre la fuite, mais pour s'emparer des portiques & des lieux les plus éminens de la place comme pour voir des jeux. Attilius Sercellon ayant abattu la statuë de Galba, ce fut comme le signal de la guerre, on tira sur sa chaise une infinité de dards, & comme aucun ne le blessa, ils coururent sur lui l'épée à la main, & il n'y eut personne qui demeurât auprès de lui, ni qui se presentât pour le défendre. Il n'y en eut qu'un parmi tant de milliers d'hommes, ce fut le seul que le soleil vit ce jour-là digne de l'Empire Romain par la grande & belle action qu'il fit. Ce fut un Centurion nommé Sempronius Indistrus, qui sans avoir jamais reçu aucun bienfait particulier de Galba, & seulement pour obéir à l'honneur, à la Loi & à son serment, se mit devant la chai-

De Paul Emile.

Cri des troupes.

Attilius Sercellon abat la statuë de Galba.

Galba abandonné de tout le monde.

Belle action de Sempronius Indistrus.

L'honneur, la Loi & le serment engagent les sujets à être fidéles à leur Prince.

Dehors, dehors, homme privé.] Ce mot s'adresse à Galba qui n'étoit plus qu'homme privé après qu'Othon avoit été salué Empereur.

Attilius Sercellon.) Je ne sçai d'où est né ce mot *Sercellon*. Je croi qu'il est corrompu du mot *Vergilius*, car Tacite l'appelle *Attilius Vergilius*. On sçait que les copistes font souvent des fautes plus grossieres sur les mots qu'ils ne peuvent lire.

Et seulement pour obéir à l'honneur, à la Loi & à son serment.) Voilà les trois choses qui obligent un sujet à défendre son maître, & à exposer sa vie pour le sauver; l'honneur, la Loi & le serment. C'est ce que pensoit un Payen,

ſe de l'Empereur, & levant en haut une branche de vigne dont les Centurions ont accoûtumé de ſe ſervir pour châtier les ſoldats, qui ont mérité d'être fouettez, cria & commanda à ceux qui venoient ſur Galba, d'épargner l'Empereur. Mais ces mutins s'attachant à lui, il mit l'épée à la main, & ſe défendit très-long-temps juſqu'à ce qu'ayant reçu un coup qui lui coupa les jarrets, il tomba par terre. La chaiſe de Galba ayant été renverſée près du Lac Curtius, & lui bouleverſé dans la bouë, ils fondirent ſur lui, & le frapperent de pluſieurs coups. Il leur preſenta la gorge en leur diſant: *Frappez ſi c'eſt pour l'interêt des Romains*. Mais comme il avoit une cuiraſſe, aucun des coups qu'on lui porta, n'entra dans le corps, ils lui percerent ſeulement en pluſieurs endroits les bras & les cuiſſes. Celui qui lui porta l'épée dans la gorge, fut, comme la plûpart le diſent, un ſoldat de la quinziéme Legion, nommé Camurius, d'autres diſent Terentius Evocatus, quelques-uns Lecanius, & il y en a qui nomment Fabius Fabulus. Ils diſent même que ce dernier lui ayant coupé la tête la porta enveloppée dans un pan de ſa robe, parce qu'étant chauve, elle ne pouvoit être priſe par les cheveux, mais ſes camarades ne ſouffrant pas qu'il la tint ainſi cachée, & voulant qu'il fit parade de ce grand exploit, il la traverſa

Les Centurions ſe ſervoient d'une branche de vigne pour châtier les ſoldats.

Indiſtrus tué en défendant Galba.

Beau mot de Galba à ceux qui le frappoient.

Un ſoldat lui coupe la tête.

lés Chrétiens y ſont plus obligez encore, car à la Loi humaine ſe joint la Loy Divine encore plus forte.

d'une pique, & alla ainsi branlant la tête d'un vieillard, d'un Prince sage & moderé, d'un souverain Pontife, & d'un Consul, & courant comme les Bacchantes, qui portoient la tête de Penthée, il secoüoit cette pique toute dégouttante de sang.

La tête de Galba presentée à Othon qui demande celle de Pison.

Quand cette tête fut presentée à Othon, il s'écria, *ce n'est rien que cela, mes compagnons, montrez-moi celle de Pison.* Quelques momens après on la lui apporta, car ce Prince s'étoit sauvé tout blessé dans le temple de Vesta, où un certain Statius Marcus le poursuivit, & l'ayant tiré de cet asyle, il l'égorgea à la porte du temple. On massacra ainsi Vinius qui protesta qu'il étoit complice de la conjuration, & qui cria que c'étoit contre l'ordre d'Othon qu'on le tuoit. On lui coupa ainsi la tête de même qu'à Lacon, & on les porta à Othon en lui demandant recompense. Car, comme dit Archiloque, *il y a sept hommes de morts que nous avons poursuivis & atteints, & nous sommes plus de mille qui nous vantons de les avoir tuez*; de même plusieurs qui n'avoient point eu de part à ce meurtre, montroient leurs mains & leurs épées toutes sanglantes, & demandoient leur loyer en presentant leurs requêtes à Othon. Vitellius trouva depuis dans les archives six vingt requêtes, qui avoient été presentées ce jour-là au nouvel Empereur pour ces crimes qu'on regardoit comme de belles actions; il en rechercha les auteurs & les fit tous

Pison égorgé à la porte du temple de Vesta

Vinius & Lacon tuez.

On leur coupe la tête.

Passage d'Archiloque heureusement appliqué.

Requêtes conservées dans les archives des Empereurs.

mourir. Marius Celsus vint aussi au camp. D'abord plusieurs s'éleverent contre lui, l'accusant d'avoir porté les soldats à secourir Galba, & le soldat se mit à crier qu'on le tuât, ce qu'Othon vouloit empêcher; mais comme il n'osoit contredire les troupes ouvertement, il dit qu'on ne devoit pas hâter sa mort, & qu'il y avoit beaucoup de choses qu'il falloit auparavant apprendre de lui. Il commanda donc qu'on le liât pour le garder, & le remit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance.

Vitellius fait mourir les auteurs de tous ces meurtres.

Adresse d'Othon pour sauver Marius Celsus.

Un moment après on convoqua le Senat, & comme s'ils fussent devenus tout d'un coup d'autres hommes, ou que soudainement ils eussent changé de Dieux, ils accoururent tous & prêterent à Othon le même serment qu'Othon avoit prêté à Galba & qu'il n'avoit pas gardé, & lui donnerent les titres de Cesar & d'Auguste, pendant que les cadavres de ceux qui avoient été tuez,

Marius Celsus vint aussi au camp.) Il étoit Consul désigné, il avoit été fidéle à Galba jusqu'à la fin. Comme si son innocence eût été un crime, le soldat demandoit sa mort, mais Othon le sauva en faisant semblant de le reserver pour de plus grands supplices.

Et comme s'ils fussent devenus tout d'un coup d'autres hommes, ou que soudainement ils eussent changé de Dieux.) Rien n'est plus fort pour marquer ce changement soudain, & cet oubli entier de leur devoir & de leurs sermens. D'autres hommes ne sont point tenus de nos promesses, & en changeant de Dieux on change de culte, & le culte ancien est aboli.

Et prêterent à Othon le même serment qu'Othon avoit prêté à Galba & qu'il n'avoit pas gardé.] Cette reflexion de Plutarque est très-à-propos & très-sage. Comment Othon pouvoit-il se fier au serment qu'on lui prêtoit, lui qui venoit de violer si indignement celui qu'il avoit prêté à Galba?

étoient encore sans tête au milieu de la place dans leurs robes Consulaires. Et pour leurs têtes, quand les soldats ne sçurent plus qu'en faire, ils vendirent celle de Vinius à sa fille pour le prix de deux mille cinq cens drachmes ; celle de Pison fut renduë aux prieres de sa femme Verania, & celle de Galba fut donnée en pur don aux esclaves de Patrobius & de Vitellius, qui après lui avoir fait toutes sortes d'outrages & d'insolences, la jetterent dans le lieu où l'on jette les corps de ceux que les Empereurs font mourir, & qui s'appelle *Sestertium*.

La tête de Vinius venduë à sa fille douze cens cinquante livres.

Celle de Galba donnée aux esclaves de Patrobius & de Vitellius.

Outrages & indignitez qu'ils lui firent.

Sestertium, *le lieu où l'on jettoit les corps de ceux qui avoient été exécutez.*

Tacite dit qu'il étoit son Intendant.

Le corps de Galba fut enlevé par Priscus Helvidius par la permission d'Othon, & enterré la nuit par Argius son affranchi. Voilà quelle fut la vie de Galba, qui en noblesse & en richesse ne cédoit qu'à peu de Romains, & qui dans les deux ensemble surpassoit tous ceux de son temps, & qui avoit vêcu sous cinq Empereurs

Celle de Pison fut renduë aux prieres de sa femme Verania.] Ce passage est corrompu dans le texte, ἡ γυνὴ ἔλαβεν οὐκρανίας δεηθεῖσα. Lipse a fort bien corrigé ; ἡ γυνὴ ἔλαβεν οὐερανία δεηθεῖσα. Tacite l'a heureusement conduit à cette restitution. *Pisonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Crispina filia composuere, quæsitis redemptisque capitibus quæ venalia interfectores servaverant*. Histor. liv. I.

Et qui s'appelle Sestertium.] Ce lieu étoit appellé *Sestertium*, selon Lipse, parce qu'il étoit à deux milles & demi de la porte Esquiline, *Locus sic dictus quia semitertio ab urbe milliari*, & il corrige un endroit du vieux commentateur d'Horace ; *Ad sessorium, ubi certus erat locus sepulcrorum*, &c. il lit *ad sestertium*, & il rapporte la correction qu'on avoit faite avant lui d'un endroit de la vie de S. Cyprien ; *Cum venisset ad eum locum, qui dicitur sextus quarto ab urbe milliari*. On avoit fort bien corrigé *qui dicitur Sestertium*.

avec beaucoup de reputation & d'honneur, de maniere que ce fut plûtôt par sa réputation que par sa force qu'il défit Neron. De tous ceux qui conspirerent contre ce tyran, les uns ne trouverent personne qui les jugeât dignes de l'Empire, & les autres s'en jugerent dignes eux seuls. Mais Galba y fut appellé, & ne fit qu'obéïr à ceux qui le proclamerent, & prêtant son nom à l'audace de Vindex, il fit en sorte que ce remuement, qui dans Vindex passoit pour revolte, ne fut regardé en lui que comme une guerre civile, quand il eut pour chef un personnage digne de commander. Aussi ne prétendoit-il pas prendre pour lui l'Empire, mais se donner lui-même à l'Empire, & dans cette vûë il vouloit commander aux Romains, qui avoient été corrompus par les flatteries de Tigellinus & de Nymphidius, comme Scipion, Fabrice & Camille commandoient aux Romains de leur tems. Et quoique méprisé pour sa vieillesse, il se montra pourtant un véritable Empereur & digne de l'ancienne Rome dans tout ce qui regarde les armées & les actions de guerre. Il est vrai qu'en se livrant sans reserve à Vinius, à Lacon & à ses affranchis, qui vendoient tout à beaux deniers comptans, comme Neron s'étoit livré à des

La rebellion passe pour guerre civile quand elle a à sa tête un Capitaine digne de commander.

Galba se donnoit plûtôt à l'Empire qu'il ne prenoit l'Empire pour lui.

Eloge de Galba.

Son grand défaut.

Mais Galba y fut appellé.] Cela distingue bien Galba, & le met au-dessus de tous ceux qui conspirerent contre Neron, dont il n'y en eut aucun qui parût digne de l'Empire.

monſtres inſatiables, il ne laiſſa perſonne qui re-grettât ſon gouvernement, mais il en laiſſa une infinité qui eurent compaſſion de ſa fin malheu-reuſe & tragique.

OTHON.



OTHON.



LE lendemain à la pointe du jour le nouvel Empereur monta au Capitole où il fit un sacrifice, & ayant ordonné qu'on lui amenât Marius Celsus, il lui fit un accueil très favorable, lui parla avec beaucoup de bonté, & l'exhorta à oublier plûtôt sa détention que de

Othon monte au Capitole pour faire un sacrifice.

Il fait venir Marius Celsus, l'exhortation qu'il lui fait.

Le lendemain à la pointe du jour.) Ces paroles, qui lient cette vie d'Othon avec celle de Galba, & qui marquent un récit continué, font assez voir que c'est un Plan tout different de celui que Plutarque a suivi dans ses vies paralleles, & qu'ici l'Auteur avoit fait une suite de l'Histoire de tous les Cesars. Ce qui semble confirmer ma conjecture que ces vies sont d'une autre main.

se souvenir de sa délivrance. Celsus lui répondit sans bassesse & sans ingratitude, & lui dit *que le crime même dont on l'accusoit, étoit une grande preuve de la bonté de ses mœurs, car on ne lui reprochoit que d'avoir été fidéle à l'Empereur Galba, auquel il n'avoit aucune obligation particuliere*. Tous les assistans furent très-satisfaits des discours de l'un & de l'autre, & les gens de guerre en furent aussi fort contens.

Réponse généreuse & modeste de Marius Celsus.

Dans le Senat Othon tint des propos fort doux & fort gracieux, & le tems qui restoit de son Consulat, il le partagea avec Verginius Rufus, & à ceux que Neron & Galba avoient désignez Consuls, il leur conserva leur place & leur rang. Il honora du sacerdoce ceux que leur âge, ou leur reputation en rendoient dignes. Il rendit à tous les Senateurs qui avoient été bannis du tems de Neron, & qui étoient revenus sous Galba, tous leurs biens qui n'avoient pas été vendus & qui se trouverent en nature, de sorte que les premiers & les principaux personnages de Rome, qui auparavant étoient saisis de frayeur, comme si ce n'eût pas été un homme, mais quelque Furie ou quelque Demon exterminateur qui se fut emparé tout d'un coup du gouvernement, commencerent à concevoir de plus douces esperances en voyant un commencement de Re-

Beaux commencemens d'Othon.

Que le crime même dont on l'accusoit.] Dans le texte au lieu de αὐτοῦ, il faut lire αὐτὸ, *le crime même, & dans la ligne suivante, au* lieu de ἐκκεκλῆσθαι, il faut lire ἐγκεκλῆσθαι. Et c'est ainsi que M. de la Grive l'avoit corrigé.

gne si heureux & si riant. En même tems rien ne réjoüit tant les Romains & ne lui concilia tant leurs esprits, que ce qu'il fit à Tigellinus.

Ce malheureux étoit déja assez puni par la crainte où il étoit toûjours de la punition qu'il avoit meritée, & que la ville demandoit comme une dette publique, dont on ne pouvoit lui refuser le payement, & par les maladies incurables dont tout son corps étoit attaqué. Ses débauches infames & impies avec des femmes prostituées, après lesquelles son incontinence sans bornes le faisoit toûjours courir, quoiqu'il fut entre les bras de la mort, étoient regardées par les gens sages comme le dernier de tous les supplices, & pire encore que mille morts, & tout le monde étoit affligé de voir joüir de la lumiere du soleil celui qui en avoit privé tant & de si grands hommes. Il étoit à sa maison de plaisance près de Sinuesse avec des vaisseaux tout prêts à sa porte pour s'enfuir. Ce fut là qu'Oton lui envoya ordre de se rendre auprès de lui. D'abord il tâcha de gagner à force d'argent celui qui lui portoit cet ordre, & de l'obliger à le laisser échapper. Ne pouvant le persuader, il ne laissa pas de lui faire de grands presens, & le pria de lui donner au moins le tems de se raser, & prenant un rasoir il se coupa la gorge.

Fin malheureuse de Tigellinus.

La punition des méchans, une dette publique.

Tigellinus se coupe la gorge avec un rasoir.

L'Empereur ayant donné cette juste satisfaction aux Romains, ne conserva du reste aucun

ſouvenir de ſes haines particulieres. Et pour gagner les bonnes graces du peuple, il ne refuſa pas d'abord d'être appellé Neron dans les théatres & autres aſſemblées publiques, & quelques-uns ayant rétabli quelques ſtatuës de Neron, il les laiſſa faire & ne s'y oppoſa point. Claudius Rufus aſsûre même que les Lettres patentes qui furent envoyées en Eſpagne aux Gouverneurs des Provinces pour les commiſſions des Courriers, avoient le grand nom de Neron avec celui d'Othon. Mais s'étant apperçu que cela déplaiſoit infiniment aux principaux & aux plus gens de bien de la ville, il y renonça.

Othon reçoit le nom de Neron, & le met aux Lettres qu'il écrit.

Othon ayant établi ainſi ſon Empire, les ſoldats lui faiſoient beaucoup de peine, & ſe ren-

Il ne refuſa pas d'abord d'être appellé Neron dans les théatres & autres aſſemblées publiques.) Il n'eſt pas étonnant que la populace donne ce nom au nouvel Empereur, car ce nom pouvoit lui être cher à cauſe des déſordres & de la licence où elle vivoit ſous celui qui le portoit; mais qu'Othon reçoive le nom de ce monſtre dont on venoit de ſe défaire, & dont la mort avoit cauſé une allegreſſe publique, & qu'il le mette lui-même à la tête des Lettres qu'il adreſſoit aux Gouverneurs, voilà de quoi on ne ſçauroit aſſez s'étonner.

Claudius Rufus aſsûre même que les Lettres patentes qui furent envoyées en Eſpagne aux Gouverneurs des Provinces pour les commiſſions des Courriers.] L'Ecrivain, dont parle ici Plutarque, ne s'appelloit point *Claudius Rufus*, mais *Cluvius Rufus.* M. Cluvius Rufus, qui fut Conſul ſubrogé l'an de Rome 697. Il avoit écrit l'Hiſtoire de ſon tems. Au reſte ce paſſage ſert à l'intelligence de celui de Suetone, qui écrit: *Imò ut quidam tradiderunt etiam diplomatibus primiſque epiſtolis ſuis ad quoſdam provinciarum præſides Neronis cognomen adjecit.* Il parle des Lettres qu'on donnoit aux Courriers pour leur établiſſement, & pour leur faire fournir les choſes néceſſaires pour leur courſe.

doient très importuns en le pressant continuellement de se défier, de prendre garde à lui, & d'empêcher les gens de qualité d'approcher de sa personne, soit que par affection ils craignissent pour lui, soit qu'ils se servissent de ce prétexte pour causer du trouble & pour exciter quelque sédition. Un jour l'Empereur lui-même ayant envoyé ordre à Crispinus de lui amener d'Ostie la dix-septiéme cohorte qui y étoit en garnison, ce Tribun pour exécuter plus tranquillement cet ordre, se mit à l'entrée de la nuit à faire charger ses armes sur des chariots. Les plus hardis s'attrouperent, & se mirent à crier que Crispinus n'étoit là pour rien de bon, que le Senat ne pensoit qu'à remuer pour changer le gouvernement, & que ces armes n'étoient pas préparées pour Cesar, mais contre Cesar. La plûpart sont touchez & excitez par ces discours; les uns courent aux chariots pour les

Défiances que les soldats veulent donner à Othon.

Sedition excitée à Ostie.

Un jour l'Empereur lui-même ayant envoyé ordre à Crispinus de lui amener d'Ostie la dix-septiéme cohorte, qui y étoit en garnison.] Ce passage est corrompu dans le texte, & la correction est dans ces mots, ὡς τινας ἄξοντα, qui ont trompé Amiot, car il a traduit *pour amener quelques-uns prisonniers.* Il n'est nullement question ici de prisonniers. Il faut le corriger par le texte de Tacite, & lire, ἐξ Ὠστίας ἄξοντα. Car l'Empereur avoit envoyé ordre à Varius Crispinus de lui amener d'Ostie la dix-septiéme legion qui avoit là son poste ordinaire par l'ordre de l'Empereur Claude. Sueton. Claud. chap. xxv. *Puteolis & Ostiæ singulas cohortes, ad arcendos incendiorum casus collocavit.* Voici les propres termes de Tacite Hist. liv. I. *Septimam decimam cohortem colonia Ostiensi in urbem acciri Otho jusserat, armanda ejus cura Vario Crispino Tribuno è pretorianis data,* &c.

arrêter, les autres ſe jettent ſur les Centurions qui vouloient repouſſer cette violence, en tuent deux ſur la place, Criſpinus lui-même eſt tué, & tout armez ils s'exhortent les uns les autres à voler au ſecours de Ceſar, & tirent vers Rome.

Les ſeditieux vont à Rome.

En arrivant ils apprennent que quatre-vingt Senateurs ſoupoient chez l'Empereur; ravis de cette nouvelle ils courent au Palais, diſant que c'étoit une conjoncture favorable pour tuer en même tems & en même lieu tous les ennemis de Ceſar. Toute la ville eſt en allarme, ſe voyant ſur le point d'être pillée. On ne voit qu'aller & venir dans le Palais; & l'Empereur lui-même eſt dans une perplexité très-grande. Car il craignoit pour tous ces Senateurs, & c'étoit lui ſeul qu'ils craignoient; & il voyoit qu'ils demeuroient là immobiles, les yeux attachez ſur lui, ſaiſis de crainte, d'autant plus même que la plûpart avoient amené leurs femmes à ce ſouper. Il envoya d'abord les Capitaines parler à ces ſoldats pour tâcher de les adoucir, & en même-tems faiſant lever de table ces Senateurs, il les fait ſortir par une autre porte.

A peine étoient-ils échappez que les ſodats entrerent dans la ſalle, demandant où étoient les ennemis de Ceſar. Alors l'Empereur ſe levant de deſſus ſon lit où il étoit encore à table, leur dit beaucoup de choſes pour les appaiſer, employant les prieres, & n'épargnant pas même

Othon adoucit ces mutins par ſes prieres & par ſes larmes.

les larmes, & fit tant qu'enfin il les renvoya non sans beaucoup de peine.

Le lendemain, après leur avoir donné à chacun douze cent cinquante drachmes, il alla au camp, loüa tous les soldats de leur bonne volonté, & de l'affection qu'ils lui avoient témoignée, en nomma quelques-uns, qui avec une très-mauvaise intention faisoient des cabales, & cherchoient à décrier sa bonté & sa douceur, & leur fidelité, & les pria d'en marquer leur ressentiment & de l'aider à les punir. Ils applaudirent tous à son discours, & le presserent de châtier les coupables; alors il en fit prendre deux seulement à la punition desquels personne ne prenoit interêt, & s'en retourna dans son Palais.

Six cent vingt-cinq livres.

Ceux qui avoient de l'affection pour lui, & dont il avoit gagné la confiance, admiroient un si prompt changement, mais les autres étoient persuadez qu'il étoit reduit à cette nécessité par la conjoncture seule, & qu'il flattoit ainsi le peuple à cause de la guerre dont il se voïoit menacé. Car déja il avoit appris que Vitellius avoit usurpé la souveraine puissance, & qu'il avoit pris le titre d'Empereur avec tout l'apareil de cette dignité, & tous les jours il arrivoit des courriers, qui lui apprenoient que le parti de Vitellius grossissoit de moment à autre. Il arrivoit aussi d'autres courriers qui lui apportoient les agréables nouvelles que les armées de Pannonie, de Dalmatie & de Mysie avec leurs Généraux l'avoient

La cause du changement d'Othon, & de sa grande douceur.

Il apprend que Vitellius a pris le titre d'Empereur.

proclamé. Peu de jours après il reçut encore des lettres très gracieuses de Mucianus & de Vespasien, qui avoient tous deux de gros corps d'armée, l'un en Syrie, & l'autre en Judée.

Il écrit à Vitellius pour l'exhorter à moderer son ambition.

Le courage enflé de ces prosperitez, il écrivit à Vitellius pour l'exhorter à ne pas aspirer à une fortune plus haute qu'il n'appartenoit à un soldat; lui promettant de lui donner beaucoup d'argent & une ville en propre, où il pourroit passer ses jours très agréablement & dans un parfait repos.

Vitellius lui fait réponse en se mocquant couvertement.

Ils s'écrivent ensuite les injures les plus grossieres.

Les vices de l'un & de l'autre.

Vitellius lui fit réponse en se mocquant de lui en paroles couvertes. Mais ensuite leurs esprits étant aigris, ils s'écrivirent reciproquement des injures, des railleries piquantes, & des infamies même en se reprochant, non faussement, mais follement & ridiculement l'un à l'autre les vices qu'ils avoient tous deux. Car ils se reprochoient leurs débauches, leurs intemperances, leur mollesse, leur incapacité pour la guerre, leur ancienne misere, & les dettes immenses dont ils étoient abîmez, & il étoit difficile de décider lequel des deux avoit en cela l'avantage.

Signes & prodiges arrivez à Rome.

On annonçoit plusieurs signes & plusieurs prodiges, dont la plûpart n'étoient que des bruits incertains, douteux & sans auteur qui les avoüât. Mais il y avoit au Capitole une Victoire montée sur un char, & tout le monde vit que cette Victoire laissa aller les rênes qu'elle tenoit dans ses mains, comme n'en pouvant plus être la maîtresse. Et

Une statuë de

dans l'isle du Tibre on vit une statuë de Jule Cesar

Cesar sans aucun tremblement de terre, sans aucun tourbillon de vent se tourner tout d'un coup de l'Occident à l'Orient. Et l'on dit que la même chose arriva aussi dans le tems que Vespasien commença à prendre ouvertement le maniement des affaires. Plusieurs expliquerent en mauvaise part le débordement du Tibre; car, quoique l'on fût veritablement alors dans la saison où les rivieres sont les plus grosses, jamais auparavant le Tibre n'avoit été si enflé, & n'avoit fait de si grands ravages; il s'étoit tellement débordé, qu'il avoit submergé une grande partie de Rome, sur tout le marché où l'on vend le bled, de sorte que la famine fut plusieurs jours dans la ville.

Jule Cesar se tourne du Couchant au Levant par un tems calme.

Inondation du Tibre.

Dans ce même tems-là on reçut nouvelle que Cecina & Valens, Généraux de Vitellius, avoient occupé les sommets des Alpes, & d'abord Dolabella, qui étoit d'une des plus nobles maisons de Rome, fut soupçonné par les Soldats Prétoriens de rouler dans sa tête quelque nouveauté. L'Empereur, soit qu'il le craignît lui-même, ou qu'il en craignît quelque autre, l'envoya à Aquinum, en l'assurant qu'il n'auroit point d'autre mal. Ensuite il choisit les gens les plus considérables, qu'il vouloit mener avec lui à cette expedition, & mit de ce nombre Lucius frere de Vitellius, sans augmenter ni diminuer les honneurs dont il joüissoit. Il eut soin aussi de bien assurer la mere & la femme de Vitellius qu'elles n'avoient rien à craindre pour elles, & laissa le

On apprend à Rome que Cecina & Valens ont occupé les sommets des Alpes.

Ville du Royaume de Naples.

Othon en marchant contre Vitellius mene avec lui Lucius frere de son ennemi.

Il laisse le gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frere de Vespasien.

gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frere de Vespasien, soit pour honorer la mémoire de Neron, car c'étoit lui qui avoit donné à Sabinus ce Gouvernement que Galba lui avoit ôté ensuite, soit pour marquer à Vespasien son affection & sa confiance pour l'agrandissement de Sabinus.

Berselle sur la rive meridionale du Pô.

Il s'arrêta à Brexelle ville d'Italie sur le bord du Pô, & envoya son armée sous la conduite de ses Généraux Marius Celsus, Suetonius Paulinus, Annius Gallus, & Spurina, homme de grande réputation. Mais tous ces Généraux ne purent gouverner les affaires selon le plan qu'ils avoient fait à cause du peu de discipline & de l'insolence des Soldats qui refusoient de leur obéïr, & qui disoient hautement qu'il n'y avoit que l'Empereur qui eût droit de leur commander, & que ce n'étoit que d'eux-mêmes qu'il avoit reçû ce droit.

Il nomme quatre Généraux de son armée de terre.

Les Soldats refusent de leur obéïr.

Les Soldats de Vitellius aussi mutins, mais plus aguerris.

Du côté des ennemis les choses n'étoient pas en meilleurs termes, les Capitaines n'avoient pas plus d'autorité, & les Soldats y étoient aussi mutins & aussi insolens, ce qui procedoit de la même cause. Mais ils avoient cet avantage qu'ils étoient aguerris, & qu'accoûtumez à supporter le travail & les fatigues, ils ne les fuyoient point, au lieu que les Soldats d'Othon amollis par l'oisiveté & par la vie toute pacifique qu'ils avoient menée loin des guerres, & accoûtumez aux theatres, aux assemblées de Rome, & aux spec-

Soldats d'Othon amollis par l'oisiveté.

tacles, faisoient semblant de refuser les fonctions de Soldat, comme les regardant au-dessous d'eux, & non comme manquant de force & de courage pour les faire. Spurina ayant voulu les contraindre, fut en grand danger de sa vie. Ils penserent le tuer, & il n'y eut sorte d'injures & d'outrages dont ils ne l'accablassent, l'appellant traître, & l'accusant de ruiner toutes les affaires de Cesar, & de perdre toutes les occasions qui lui étoient le plus favorables. Quelques-uns même pleins de vin allerent la nuit dans sa tente lui demander leur congé, *parce*, disoient-ils, *qu'il falloit qu'ils allassent trouver Cesar pour lui porter leurs plaintes & pour l'accuser devant lui.* Mais ce qui sauva Spurina, & qui servit beaucoup aux affaires dans la conjoncture où il se trouvoit, ce fut l'affront que les ennemis firent à ces Soldats en approchant de Plaisance. Car les troupes de Vitellius allant attaquer cette place, firent des railleries ameres contre les Soldats d'Othon qui étoient sur les murailles. Ils les appelloient Comediens, Danseurs, Farceurs, gens qui n'étoient propres qu'à être spectateurs des combats Pythiques & Olympiques, sans aucune experience pour la guerre, entierement novices dans les combats, & qui avoient conçu une grande opinion d'eux-mêmes sur ce seul bel exploit d'avoir coupé la tête à un vieillard nud & sans armes, ils vouloient parler de Galba, mais que jamais ils n'avoient eu le courage de se presenter en bataille devant

Ils sont sur le point de tuer Spurina qui vouloit les contraindre.

Un affront souvent utile aux Soldats pour reveiller leur courage.

Injures dont les Soldats de Vitellius attaquant Plaisance accablent les Soldats d'Othon.

des hommes, & de soûtenir la vûë du moindre danger. Ils furent si émus, si picquez, & si enflammez de ces reproches, qu'ils allerent se jetter aux pieds de Spurina, & le prier de se servir d'eux, & de leur commander ce qu'il voudroit, l'assurant qu'il n'y avoit ni danger qui étonnât leur courage, ni travail qui fût au-dessus de leurs forces.

Assauts donnez à Plaisance par les troupes de Vitellius, qui sont repoussez par les Soldats d'Othon.

Les ennemis repoussez à la premiere attaque, revinrent le lendemain avec plus d'ordre & de furie. L'assaut fus très-rude & très-violent, & on employa toutes sortes de machines & de batteries. Enfin les troupes de Spurina eurent l'avantage, repousserent Cecina avec grand meurtre, & conserverent par cette vigoureuse défense une des plus belles, des plus illustres & des plus florissantes villes de toute l'Italie. Du reste les Capitaines de l'armée d'Othon étoient plus doux, plus affables & plus accessibles que ceux de Vitellius. Cecina Genéral de ces derniers, n'avoit rien de populaire ni de gracieux ni dans le ton de sa voix, ni dans sa figure, ni dans ses manieres. C'étoit un vaste corps d'une figure étrange, lourde & affreuse, il étoit habillé à la Gauloise, avec des brayes & des sayes à longues manches, en cet état il parloit aux Enseignes & aux Officiers Romains. Il étoit toûjours suivi de sa femme pompeusement vêtuë, montée sur un superbe cheval richement harnaché, & accompagnée d'une troupe de Ca-

Capitaines d'Othon plus doux & plus affables que ceux de Vitellius.

Figure affreuse de Cecina, un des Genéraux de l'armée de Vitellius

Pompeux équipage de la femme de Cecina.

valiers choisis dans toutes les Compagnies. Fabius Valens, l'autre Général des troupes de Vitellius, étoit un homme dont ni le pillage sur les ennemis, ni les vols, ni les concussions sur les amis, ni les extorsions & les exactions sur les alliez, n'avoient pu remplir l'avarice insatiable. Et il semble que ce fut cette malheureuse avidité qui l'obligeant à marcher plus lentement, l'empêcha de se trouver à la premiere bataille qui fut donnée. Il est vrai que d'autres accusent Cecina, qui se hâta de donner cette bataille avant l'arrivée de Valens, afin qu'il n'eût point de part à sa victoire, & qu'ils lui reprochent d'avoir commis outre plusieurs petites fautes, celle d'avoir donné la bataille mal à propos, & de plus de s'y être mal défendu, & par sa défaite, d'avoir presque entierement ruiné les affaires de son parti. Car Cecina repoussé de Plaisance, se jetta sur Crémone, autre ville très-grande & très-riche. Annius Gallus, qui marchoit le premier au secours de Plaisance, ayant appris en chemin que Spurina étoit vainqueur, & que le siege étoit levé, mais que Cremone étoit en grand péril, sur le champ il mena de ce côté-là ses troupes, & alla camper à la vûë des ennemis. Cecina cacha dans des bois & dans des lieux couverts sa meilleure Infanterie, fit avancer sa Cavalerie pour escarmoucher, & lui ordonna que dès que les ennemis seroient aux mains avec eux, elle reculât peu à peu, faisant sem-

Avarice insatiable de Fabius Valens, autre Général des troupes de Vitellius.

Fautes que l'on reprochoit à Cecina.

Bonne action d'Annius Gallus.

Cecina lui dresse une embuscade dans un lieu appellé Castor, à douze milles de Cremone.

blant de fuir jusques à ce qu'elle les eût attirez dans l'embuscade. Marius Celsus averti par quelques déserteurs, marcha contre cette Cavalerie, qui d'abord commença à lâcher le pied, selon l'ordre qu'elle avoit reçu. Mais Celsus ne la poursuivit qu'avec beaucoup de précaution & de retenuë, & ayant enveloppé l'embuscade, il l'obligea à se lever, & appella ses Légions du camp.

Sage conduite de Marius Celsus.

Il paroît que si ces Légions fussent arrivées à tems, & qu'elles eussent soûtenu la Cavalerie, il ne seroit pas resté un seul des ennemis, & qu'elles auroient taillé en pieces toute l'armée de Cecina. Mais Paulin, qui vouloit tout devoir à la prudence, n'étant venu à son secours que fort lentement & fort tard, fut accusé de n'avoir pas

Grande faute de Paulin, l'un des Quatre Généraux d'Othon.

Mais Paulin qui vouloit tout devoir à la prudence, n'étant venu à son secours que fort lentement & fort tard.] Tacite dit de lui qu'il étoit lent de sa nature, & qu'il aimoit mieux devoir son salut à sa conduite, que la victoire au hazard, & il lui reproche en cette occasion deux fautes considérables; la premiere, c'est qu'au lieu de faire sonner la charge & d'aller soûtenir sa Cavalerie, en tombant brusquement sur Cecina, il s'amusa à faire combler les fossez, & à applanir les chemins pour étendre ses Bataillons, ne voulant pas commencer à vaincre qu'il n'eût donné ordre à n'être pas vaincu. Cela donna le tems aux ennemis de se retirer dans des vignes, d'où ils revinrent à la charge, & tuerent les plus avancez de la cavalerie Pretorienne, parmi lesquels le Roi Epiphanes fut blessé en combattant vaillamment. Et la seconde, est de n'avoir pas profité du désordre qui se mit dans les Vitelliens, & d'avoir fait sonner la retraite fort mal à propos. Il est bon d'avoir de la prudence & de ne rien mettre au hazard que le moins qu'on peut, mais la prudence elle-même veut qu'on profite promptement des occasions que la Fortune présente, & dont la rapidité ne donne pas lieu à une longue reflexion.

ſoûtenu en cette rencontre par ſon trop de précaution, le nom qu'il avoit de grand Capitaine. La plûpart des Soldats l'accuſoient même de trahiſon, & tâchoient d'irriter Othon contre lui, en parlant magnifiquement d'eux-mêmes, & en ſe vantant qu'ils avoient vaincu eux ſeuls, & que ce n'étoit que la lâcheté de leurs Généraux, qui leur avoit ravi une victoire complette. Mais Othon ne ſe fia pas tant à eux, qu'il eut ſoin de faire paroître qu'il ne s'en défioit point. Il envoya donc à l'armée ſon frere Titianus & Proculus, Chef des Cohortes Prétoriennes. Celui-ci avoit en effet toute l'autorité, & Titianus n'étoit qu'une repréſentation, & n'avoit qu'un vain titre; & Celſus & Paulin étoient honorez du nom d'Amis & de Conſeillers, mais ils n'avoient dans les affaires aucune ſorte de crédit ni d'autorité.

Titianus frere d'Othon.

De l'autre côté parmi les ennemis il n'y avoit pas moins de deſordre & de trouble, ſur-tout dans l'armée de Valens. Car ſur la nouvelle du combat de l'embuſcade, ils s'emporterent contre lui, de ce qu'ils ne s'y étoient pas trouvez, & qu'ils n'avoient pas ſecouru tant de braves gens qui avoient péri dans cette rencontre. Ils étoient même ſur le point de le charger; mais les ayant enfin appaiſez par ſes prieres avec beaucoup de peine, il leva le camp & alla ſe joindre à Cecina.

Les Soldats de Valens s'emportent contre lui ſur ce qu'il ne les avoit pas mené au ſecours de Cecina.

Cependant Othon arrivé à ſon camp de Be-

Othon arrive à

Bedriac, & délibere s'il donnera la bataille.

driac, qui est une petite ville voisine de Cremone, tint un Conseil pour déliberer s'il donneroit la bataille. Proculus & Titianus en étoient d'avis, à cause de la bonne volonté des Soldats & de la nouvelle victoire qu'ils venoient de remporter, & qui leur avoit élevé le courage, & ils lui representoient, *qu'il ne devoit ni laisser refroidir cette ardeur, ni attendre que Vitellius vînt lui-même des Gaules fortifier son parti.* Paulin representoit au contraire, *que les ennemis avoient toutes les troupes dont ils avoient besoin pour combattre, & qu'ils ne manquoient de rien, au lieu qu'Othon, avec les troupes qu'il avoit déja, en attendoient encore de plus nombreuses de la Mysie & de la Pannonie, pourvû qu'il voulût ménager & bien prendre son tems, & ne pas se prêter aux ennemis pour leur bien faire prendre le leur. Car quelle apparence que des gens qui témoignent aujourd'hui tant de bonne volonté & tant d'asseurance avec le peu de troupes qu'ils ont, laissent refroidir cette ardeur & ces dispositions si favorables quand ils verront leur nombre augmenté! N'est-il pas au contraire à présumer qu'ils en combattront avec plus de courage! Indépendamment de cela même*, ajoûtoit-il, *tous les delais sont pour nous, parce que nous avons toutes choses en abondance, au lieu qu'ils sont très-désavantageux à Cecina, qu'ils jetteront incontinent dans la disette de toutes les choses nécessaires, parce qu'il est dans un pays ennemi.*

Differens avis dans le Conseil.

Sage avis de Paulin.

L'avis de Paulin appuyé par Marius Celsus.

Cet avis de Paulin fut appuyé fortement par Marius Celsus. Annius Gallus n'étoit pas présent

ſent parce qu'il ſe faiſoit traiter d'une chûte de cheval qu'il avoit faite. Mais Othon lui ayant écrit pour avoir ſon avis, il lui fit réponſe de ne rien précipiter, & d'attendre l'armée de Myſie qui étoit déja en chemin. Cependant Othon ne défera point à de ſi ſages conſeils, & aima mieux ſuivre ceux qui le pouſſoient à hazarder le combat. Et on en allegue encore d'autres raiſons toutes differentes. Mais la plus apparente, c'eſt que les ſoldats Prétoriens, qui compoſoient la garde de l'Empereur, ſe voyant alors aſſujettis à une véritable diſcipline, à laquelle ils étoient peu accoûtumez, & ſoûpirant après les ſpectacles & les aſſemblées de Rome, & après cette vie fainéante & ſans guerre qu'ils y menoient, ne pouvoient être retenus, & ſe hâtoient de donner la bataille, comme ne doutant point qu'ils ne renverſaſſent du premier choc les ennemis. D'ailleurs il paroît qu'Othon ne pouvoit revenir de l'abattement où le jettoit l'incertirude, & que ſa délicateſſe, ſa molleſſe & le défaut de ſon eſprit, qui avoit perdu l'habitude de penſer & de ſoûtenir des ſoucis, le rendoient incapable de fournir aux differentes penſées que lui inſpiroit l'état très-dangereux où ſes affaires ſe trouvoient réduites. Accablé donc du nombre & du poids de ces penſées, il ne ſçut faire autre choſe que de ſe hâter, & comme ceux qui ſe précipitent la tête couverte dans quelque abîme, d'abandonner ſes affaires au hazard. C'eſt

Othon écrit à Annius Gallus, qui lui fait réponſe de ne rien précipiter.

Othon ſuit le conſeil le moins ſage, & prend le parti de hazarder le combat.

La cauſe la plus apparente de cette précipitation.

Seconde cauſe, la foibleſſe même de l'eſprit d'Othon.

L'Orateur Secundus Secretaire d'Othon.

ainsi que le racontoit l'Orateur Secundus, qui étoit Secretaire d'Othon.

Les deux armées tentées de se réünir pour choisir un autre Empereur.

D'autres disent que les deux armées furent plusieurs fois tentées de mettre bas les armes, & de s'assembler pour élire un Empereur en commun, & pour prendre parmi tous les Généraux presens celui qui seroit le plus digne, & s'ils ne pouvoient s'accorder, d'en remettre le choix au Senat. Et il n'est pas hors de vraisemblance, que les deux Empereurs, qui étoient nommez, paroissant également indignes, ces pensées ne soient tombées dans l'esprit de véritables soldats Romains, de soldats sages & expérimentez, que ce seroit une chose très-honteuse & très-malheureuse, qu'ils se précipitassent eux-mêmes dans les mêmes miséres & dans les mêmes calamitez, que leurs ancêtres avoient fait souffrir les uns aux autres pour la querelle de Marius & de Sylla, & ensuite pour celle de Cesar & de Pompée, & qui leur avoient attiré la compassion de l'u-

Othon & Vitellius.

Pensées très sages que Plutarque donne aux soldats des deux armées.

Ces pensées ne soient tombées dans l'esprit de véritables soldats Romains.] Ces pensées pouvoient fort bien tomber dans l'esprit de quelques gens de bien qui ne souhaitoient rien tant que de changer la guerre pour la paix, & deux mauvais princes pour un bon. Mais comme dit fort bien Tacite, il est à croire que Paulin étoit trop sage pour se persuader que les soldats, qui avoient allumé volontairement une guerre civile, voulussent y renoncer pour le désir du repos dans un siecle si corrompu, ni que deux armées differentes de mœurs, de langage & d'interêt pussent jamais s'accorder en un point si important. D'ailleurs les Chefs des deux partis, accablez pour la plûpart de dettes, & souillez de mille crimes, n'avoient garde de donner leur voix qu'à un prince semblable à eux, & qui leur fut obligé de son élection.

nivers, & qu'ils s'y précipitassent pour donner l'empire à Vitellius afin qu'il eût de quoi satisfaire sa gourmandise & son yvrognerie, ou à Othon afin qu'il pût fournir à son luxe & à ses infames débauches. C'étoient ces pensées qui obligeoient Celsus à vouloir temporiser, dans l'esperance que les affaires se dénoueroient & se decideroient elles-mêmes sans aucun combat & sans la moindre peine. Mais ce fut aussi la crainte de ce même dénouement qui porta Othon à hâter la bataille.

Grande faute d'Othon.

Il s'en retourna d'abord à Brexelles, en quoi il fit une très-grande faute, non-seulement en ce que par là il ôta à ses troupes la honte & l'émulation que sa presence leur auroit inspirées, mais encore en ce qu'il emmena avec lui pour sa garde sa meilleure Cavalerie & sa meilleure Infanterie, & qui étoient les mieux intentionnées pour lui, ce qui ruina toute la force des troupes qui restoient. Il arriva dans le même-tems qu'il y eut une rencontre entre les deux armées sur le bord du Pô, parce que Cecina dressoit un pont de bateaux sur cette riviére, & que les troupes d'Othon vouloient l'en empêcher. Mais comme tous leurs efforts étoient inutiles, ils remplirent des bar-

Rencontre entre les deux armées sur le bord du Pô.

Barques remplies de torches enduites de poix & de bitume.

Il s'en retourna d'abord à Brexelles.) Quand le combat fut résolu, on délibera si l'Empereur s'y trouveroit en personne, ou s'il se retireroit. Paulin & Marius Celsus n'oserent s'opposer à son départ, de peur qu'il ne semblât qu'ils vouloient l'exposer aux dangers. Il se retira donc à Brexelles, ce qui fut le commencement de sa ruine, comme Plutarque le raconte ici.

ques de torches enduites de poix & de bitume où ils mirent le feu, & le vent les poussa par le courant sur l'ouvrage des ennemis. D'abord il s'éleva une grande fumée, qui fut bien-tôt suivie d'une flamme très-haute & très-éclatante. Les ennemis troublez & mis en désordre sont contraints de se jetter dans la riviére, ils renversent leurs batteaux, & se livrent eux-mêmes à leurs ennemis, non sans leur fournir de grands sujets de risée. Les troupes de la Germanie se jettent à la nage pour aller attaquer les Gladiateurs d'Othon qui passoient sur des barques, chacun voulant se saisir d'une petite isle qui étoit au milieu de la riviére. Les Gladiateurs sont repoussez, & on en tuë un grand nombre. Les soldats d'Othon, qui sont dans Bedriac, témoins de cet affront & piquez jusqu'au vif, demandent à toute force qu'on les mene au combat. En même-temps Proculus les tira de Bedriac & les mena camper à cinquante stades de la ville, mais il choisit son camp avec tant d'incapacité & d'une maniere si ridicule, que quoiqu'on fût alors au milieu du printems, & que tout le pays des environs fût arrosé de quantité de riviéres & de sources qui ne tarissent jamais, il prit un poste où il manquoit d'eau.

Six mille deux cent cinquante pas, ou deux lieuës.

Proculus choisit son camp avec beaucoup d'incapacité.

Le lendemain comme il voulut les mener contre l'ennemi, qui étoit campé à cent stades de lui, Paulin ne voulut pas le permettre, disant qu'il falloit attendre, & ne pas se fatiguer d'avance pour aller ainsi tout recrus du chemin attaquer

Douze mille cinq cent pas, quatre lieuës.

Contestation de Paulin & de Proculus.

des gens armez, qui auroient eu tout le loisir de se mettre en bataille pendant qu'ils feroient une si longue traite chargez de bagages & embarrassez de valets. Comme tous les Généraux étoient en contestation sur cela, arrive un Cavalier Numide avec des lettres d'Othon qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que sur l'heure même on aille attaquer l'ennemi. Cet ordre reçu, l'armée se met en marche. Cecina averti que les troupes d'Othon venoient fondre sur lui, se trouva d'abord dans un grand trouble, & abandonnant promptement le pont & la riviere, il regagna son camp où il trouva la plûpart de ses soldats déja armez, & munis du mot que Valens leur avoit donné.

Othon envoye ordre de combattre sans differer.

Pendant que les Legions se mettent en bataille, on envoye des deux côtez la fleur de la Cavalerie pour escarmoucher. Tout d'un coup il se répand un bruit dans le premier corps de bataille d'Othon, sans qu'on en sçache la cause, que les soldats de Vitellius se revoltoient & venoient se joindre à eux. Dans cette pensée donc quand ils furent assez près, ils les saluerent amiablement en

Fausse joye dans l'armée d'Othon.

Arrive un Cavalier Numide avec des lettres d'Othon qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que sur l'heure même on aille attaquer l'ennemi.] Ces ordres que les Princes envoyent de loin à leurs Généraux, de combattre sans differer, sont ordinairement malheureux. Mille exemples le prouvent; & il n'est pas difficile d'en donner la raison, on ne voit pas où l'on n'est point, & il est impossible de choisir de loin le lieu, l'occasion, & le moment favorables pour combattre; c'est tout ce que le Capitaine le plus habile, & le plus experimenté peut faire quand il est present.

les appellant leurs compagnons. Mais les soldats de Vitellius ne reçurent point ce salut doucement & tranquillement, au contraire ils y répondirent avec furie & avec des cris de guerre comme de gens prêts à charger; de sorte que ceux qui les avoient saluez, perdirent d'abord courage, & que les autres soupçonnerent quelque trahison de leur part. Ce fut la premiere chose qui jetta le trouble dans leurs troupes dès le premier choc. D'ailleurs rien ne se fit de leur côté avec ordre. Car les bêtes de somme se trouvant mêlées avec les combattans causoient un desordre affreux, & l'endroit où l'on combattoit étant traversé de fossez & de coupures, les obligeoit à faire de grands circuits pour les éviter & à combattre par pelotons, & éloignez les uns des autres. Il n'y eut que deux légions, l'une de Vitellius appellée *la ravissante*, & l'autre d'Othon appellée *la secourable*, qui s'étant démêlées de ces défilez & déployées dans un plaine rase & ouverte, rendirent un véritable combat, & combattirent fort long-temps. Les soldats d'Othon étoient vigoureux & braves; mais comme cette legion étoit nouvellement

Ce qui jetta le trouble dans l'armée d'Othon.

Legion de Vitellius appellée la ravissante, ou la rapace, rapax.

Legion appellée la secourable, adjutrix. *Il y en avoit plusieurs de ce nom.*

Rendirent un véritable combat.] Il y a dans le texte une faute grossiere que M. le Févre a heureusement corrigée dans ses notes sur Anacreon pag. 151. λεγίωνες νομιμὸν ἢ ἀ μάχην συμπεσοῦσαι, est une expression barbare. Plutarque avoit écrit νομιμόν τινα μάχην συνάψασαι. Car συνάπτειν μάχην, est très-Grec pour dire, *rendre un combat*, & comme nous disons; *attacher un combat*; peut-être qu'on approcheroit plus de la lettre en disant, συμπλακῆναι, le Grec dit, *un juste combat*, νομιμὸν μάχην; c'est-à-dire, *un combat dans toutes les formes*.

levée, elle n'avoit encore rien vû, elle n'avoit aucune expérience de la guerre, & c'étoit la premiere bataille où elle se trouvoit; au lieu que les soldats de Vitellius étoient fort aguerris, s'étant trouvez à plusieurs affaires; mais rompus par les fatigues & affoiblis par l'âge.

La legion d'Othon, pleine d'ardeur, donna avec tant de furie sur celle de Vitellius, qu'elle enfonça d'abord les premiers rangs & emporta l'aigle. Les soldats de Vitellius, forcenez de honte & de rage, ranimerent leurs forces, & donnant tête baissée sur les ennemis, ils firent de si grands efforts qu'ils les repousserent, tuerent Orphidius Benignus, qui les commandoit, & enleverent plusieurs enseignes. Dans le même tems Alphenus Varus chargea les Gladiateurs d'Othon, qui passoient pour gens pleins d'expérience & de courage dans les combats de main, & il mena contre eux les Bataves, qui sont les meilleurs cavaliers de la basse Germanie & qui habitent une isle entourée par le Rhin. Il y eût très-peu de ces Gladiateurs qui fissent ferme, la plûpart s'enfuirent vers la riviére, & tomberent dans quelques trou-

Orphidius Benignus Chef de la legion sécourable tué.

Bataves les meilleurs cavaliers de la basse Germanie.

Gladiateurs, méchantes troupes.

Il y eut très-peu de Gladiateurs qui fissent ferme, la plûpart s'enfuirent vers la riviere.] Tacite a marqué que les Gladiateurs n'ont pas tant de résolution dans le combat, que les soldats. *Sed neque ea constantia Gladiatoribus ad prælia, quæ militibus.* Mais nous avons un jugement plus ancien qu'on a porté sur les Gladiateurs; c'est celui de Platon qui dans son Dialogue intitulé, *Lachés*, ou *de la Valeur*, fait voir le peu de courage & l'inutilité de ces gens dans les armées où ils n'ont jamais bien servi. Car voici comme il fait parler Lachés, un des Généraux des Athéniens. *J'ai vû*,

pes des ennemis, qui étoient là en bataille & qui les taillerent en piéces, de ſorte qu'il ne s'en ſauva pas un ſeul. Mais ceux qui firent le plus mal & qui ſe porterent le plus lâchement dans cette journée, ce furent les ſoldats Prétoriens, car ſans attendre preſque la premiere charge, ils lâcherent le pied, & fuyant au travers de leurs gens qui étoient en bataille, ils les mirent en déſordre & les remplirent d'effroi. Il y eut cependant des troupes d'Othon qui ayant défait tout ce qui s'étoit oppoſé à eux, ſe firent jour l'épée à la main au travers de leurs ennemis victorieux, & retournerent dans leur camp. Mais de leurs Capitaines ni Proculus, ni Paulin n'oſerent les y ſuivre, ils ſe ſauverent par differens chemins, craignant la fureur des ſoldats qui imputoient à leurs chefs leur défaite.

Lâcheté des ſoldats Prétoriens.

Proculus & Paulin ſe ſauvent.

Défaite de l'armée d'Othon.

Annius Gallus reçut dans la ville de Bedriac tous ceux qui ſe ſauverent de la défaite, & il tâchoit de les conſoler en leur diſant que l'avantage avoit été égal, & que pluſieurs des leurs avoient remporté la victoire de leur côté. Mais Marius Celſus, aſſemblant les principaux Officiers, les exhorta à pourvoir au ſalut commun, *car*, leur dit-il, *dans une calamité ſi grande, & après un ſi grand*

Diſcours de Marius Celſus aux principaux Officiers.

dit-il, *grand nombre de ces Gladiateurs en fonction dans des occaſions aſſez chaudes, & je ſçai ce qu'ils tiennent, je les connois parfaitement, & ſur cela il eſt aiſé de fonder le jugement qu'on en doit faire. Il ſemble que la Providence ait permis à deſſein qu'aucun de ces gens-là n'ait jamais acquis la moindre réputation à la guerre.* Tom. 2. pag. 351. de ma ſeconde édition.

carnage

carnage de tant de Citoyens, Othon lui-même, s'il est homme de bien, ne voudra pas tenter encore la Fortune, sur-tout n'ignorant pas que Caton & Scipion, pour n'avoir pas voulu ceder à Cesar après la victoire qu'il avoit remportée dans les plaines de Pharsale, sont blâmez encore aujourd'hui d'avoir causé la perte de tant de braves gens en Afrique sans aucune nécessité, quoiqu'ils combattissent pour la liberté de leur patrie. Du reste la Fortune se montrant toûjours la même pour tous les hommes, c'est-à-dire, toûjours inconstante & capricieuse, il y a pourtant une chose qu'elle ne sçauroit ôter aux gens de bien, c'est, quand il leur est arrivé quelque échec, de se servir de leur raison pour se relever & pour corriger leur disgrace.

Caton & Scipion blâmez de n'avoir pas cedé à Cesar après sa victoire.

La Fortune constante dans son inconstance.

Ce que la Fortune ne peut ôter aux braves gens.

Ces paroles persuaderent les Officiers, qui étant allez d'abord sonder les soldats, trouverent qu'ils demandoient tous la paix. Titianus lui-même fut d'avis qu'on envoyât des Ambassadeurs ennemis pour traiter d'un accord.

Celsus & Gallus se chargerent de la commission & se mirent en marche pour aller parler à Cecina & à Valens. En chemin ils rencontrerent quelques Centurions qui leur apprirent que l'armée ennemie s'avançoit vers Bedriac, & qu'ils étoient envoyez devant par leur Généraux pour proposer quelque accommodement. Celsus & Gallus ravis, loüent cette bonne disposition, & prient ces Centurions de retourner sur leurs pas & de venir avec eux trouver Cecina.

Celsus & Gallus vont pour traiter de la paix avec Cecina & Valens.

Quand ils arriverent auprès de ces troupes qui

étoient en marche, Celſus ſe trouva en très-grand danger de ſa vie; car il ſe rencontra par hazard que la Cavalerie, qui avoit été battuë dans le combat de l'embuſcade, marchoit la premiere. Dès qu'elle vit approcher Celſus elle courut ſur lui avec de grands cris, mais les Centurions qui l'accompagnoient, ſe mirent au devant & le couvrirent. Tous les autres Capitaines ſe mirent auſſi à crier qu'on ne lui fît point de mal. Et Cecina, informé de ce déſordre, accourut lui-même, calma ce tumulte de ſa Cavalerie, & après avoir ſalué Celſus avec toute ſorte de démonſtrations d'amitié, ils allerent tous enſemble vers Bedriac.

Marius Celſus en grand danger de ſa vie.

Cependant Titianus s'étoit repenti d'avoir envoïé ces Ambaſſadeurs, & aïant choiſi les ſoldats les plus hardis & les plus déterminez, il en avoit bordé les murailles, & exhortoit tous les autres à les ſoûtenir & à défendre la place. Mais Cecina s'avançant à cheval & leur tendant la main, aucun ne reſiſta; les uns ſaluent ſes ſoldats du haut de ces murailles, & les autres vont ouvrir les portes, ſortent & ſe mêlent avec ces troupes qui arrivent; aucun ne fait le moindre outrage ni la moindre violence, ce ne ſont que careſſes, qu'embraſſades & que démonſtrations reciproques d'une véritable amitié. Enfin tous également las de guerres civiles, ils prêtent ſerment à Vitellius & ſe rangent ſous ſes Enſeignes.

Les deux armées réünies prêtent ſerment à Vitellius.

C'eſt ainſi que racontent cette bataille la plû-

part de ceux qui s'y sont trouvez; avoüant tous pourtant qu'ils n'en sçavent pas toutes les particularitez à cause de l'inégalité des lieux où elle se donna, & du désordre avec lequel on combattit. Mais long-tems après, comme je passois dans ce même champ de bataille, Metrius Florus, personnage Consulaire, avec qui j'étois, me montra un bon vieillard, qui avoit été un des jeunes gens qui s'étoient trouvez à cette affaire avec les troupes d'Othon, non de leur bon gré, mais par

Metrius Florus personnage Consulaire.

Jeunes gens emmenez par force à la guerre par les troupes d'Othon.

Avoüant tous pourtant qu'ils n'en sçavent pas toutes les particularitez à cause de l'inégalité des lieux.] Mais indépendamment de l'inégalité des lieux, je crois que dans aucune bataillé il n'y a personne qui en puisse sçavoir toutes les particularitez, car le même homme ne peut pas avoir été par tout.

Metrius Florus, personnage Consulaire, me montra un bon vieillard qui avoit été un des jeunes gens.] On pourroit peut-être tirer de ce passage quelque sorte de preuve que cette vie d'Othon n'est pas de Plutarque, mais d'un de ses fils, car dans le tems que Plutarque auroit pu passer dans ce champ de bataille, le jeune homme qui s'étoit trouvé à ce combat, n'auroit pas été bien vieux. En effet la bataille de Bedriac, où Othon fut vaincu, fut donnée l'an LXIX. de N. S. Or dans la vie de Plutarque j'ai démontré que cet Ecrivain se retira dans sa patrie sur la fin du regne de Domitien, à l'âge de 44. 45. ans, l'an de J. C. 93. ou 94. Le soldat dont il est ici question, étoit fort jeune quand il se trouva à cette bataille, il ne pouvoit donc pas être fort vieux vingt-quatre ou vingt-cinq ans après lorsque Plutarque se retira, & l'on ne sçauroit entendre ce passage d'un autre voyage que Plutarque eut fait en Italie, car il est constant qu'après sa retraite il ne sortit plus de Cheronée, & qu'il y finit ses jours. Il doit donc être entendu d'un voyage fait quelques années après, non par Plutarque lui-même, mais par un de ses fils. D'où il s'ensuit que ces deux dernieres vies sont d'une autre main que de celle de Plutarque qui a fait les paralleles. Il faut que ce soit l'ouvrage d'un de ses fils. Si l'on joint à cette preuve celle du style, qui est different, cela fortifiera extrêmement ma conjecture.

force, & qui nous dit qu'après le combat il étoit allé sur les lieux par curiosité, & que là il avoit vû un monceau de morts si haut que les derniers cadavres étoient au niveau de ceux qui les approchoient. Il ajoûta qu'en ayant souvent voulu chercher la raison, il n'avoit pu la trouver, ni l'apprendre d'aucun de ceux à qui il l'avoit demandée; car il est bien vraisemblable que dans les guerres civiles, quand une fois la déroute est commencée, on y tuë toûjours plus de monde que dans les autres, parce qu'on ne fait point de prisonniers, ceux qui les auroient faits ne pouvant ni s'en servir ni les garder; mais que ces morts ayent été entassez si haut les uns sur les autres, c'est de quoi il est difficile de rendre raison.

Monceau de morts à la hauteur d'un homme.

Les premieres nouvelles qu'Othon reçut de sa défaite furent obscures & incertaines, comme celà arrive ordinairement; mais grand nombre de blessez qui arriverent lui en ayant apporté la confirmation, ce n'est pas une chose bien surprenante que ses amis particuliers ayent fait tous leurs efforts pour l'empêcher de désesperer de ses affaires, pour le consoler & pour lui redonner courage; mais ce qui est veritablement admirable, & ce qui surpasse toute croyance, c'est l'affection

Affection admirable que les soldats témoignent à Othon vaincu.

Il ajoûta qu'en ayant souvent voulu chercher la raison, il n'avoit pu la trouver.] Il ne pouvoit y avoir d'autre raison que celle-ci, que les païsans des environs accourus pour dépoüiller les morts, les avoient ainsi entassez. Je doute que Plutarque se fut amusé à rechercher la cause de tous ces morts entassez jusqu'à la hauteur d'un homme.

que lui témoignerent ses soldats. Aucun ne s'en retourna, aucun ne passa aux ennemis, on n'en vit pas un seul qui cherchât à pourvoir à son salut lors même qu'il voyoit son Général désesperer du sien. Mais tous s'assemblant devant sa porte ils l'appelloient leur Empereur, & quand il sortoit, ils tomboient à ses pieds, lui tendoient les mains en posture de supplians, & baignez de larmes ils le conjuroient de ne pas les abandonner, & de ne pas les livrer à ses ennemis, mais de se servir de leurs forces & de leur courage tant qu'il leur resteroit un souffle de vie. Tous lui faisoient ces mêmes prieres d'une commune voix, & un simple soldat s'avançant l'épée nuë à la main, lui cria, *Cesar, sçachez que tous mes compagnons sont resolus de combattre pour vous jusqu'à la mort, & de mourir comme je meurs en votre presence*, & se passa l'épée au travers du corps.

Ce qu'un soldat dit à Othon en se tuant pour l'empêcher de désesperer de ses affaires.

Mais ni leurs prieres, ni leurs larmes, ni ce grand exemple, rien ne fléchit Othon, jettant ses regards tout autour de lui avec un visage assûré, & où la constance & la gaïeté même étoient peintes, il leur parla en ces termes : *Mes Compagnons, je regarde cette journée comme bien plus heureuse*

Beau discours d'Othon aux soldats.

Ils tomboient à ses pieds.] L'expression du texte est très-remarquable, car elle est singuliere, & je ne crois pas qu'on en trouve un seul exemple, τρόπαια ἐγίνοντο, à la lettre, *ils devenoient des trophées*, pour dire qu'ils tomboient à ses pieds comme on voit aux pieds des trophées des figures humiliez & suppliantes. L'image fait deviner l'expression, elle sent le jeune homme. Je ne crois pas que Plutarque s'en fût jamais avisé, ni qu'il l'eût hazardée.

pour moi, que celle dans laquelle vous me declarâtes votre Empereur, puisque je vous vois dans des dispositions si favorables & que j'y reçois de si grandes marques de votre affection. Mais j'en attends de vous une plus grande encore, & je vous prie de ne me la pas refuser, c'est de permettre que je meurs généreusement pour tant de braves Citoyens que vous êtes. Si j'ai été veritablement digne de l'Empire Romain, il faut que je le fasse voir presentement en donnant tout mon sang pour ma patrie. Je sçai bien que la victoire n'est ni entiere, ni bien assûrée pour nos ennemis. J'ai des nouvelles que l'armée de Mysie, qui vient à notre secours, n'est plus qu'à quelques journées d'ici; l'Asie, la Syrie, l'Egypte viennent sur la mer Adriatique; les armées, qui faisoient la guerre en Judée, sont pour nous; le Senat est de notre côté, les femmes & les enfans de nos ennemis sont entre nos mains. Mais la guerre, que nous faisons, ce n'est ni contre un Annibal, ni contre un Pyrrhus, ni contre des Cimbres pour voir qui demeurera maître d'Italie, c'est contre les Romains mêmes que nous combattons, de sorte que vainqueurs & vaincus nous ruinons également notre Patrie, car de quelque côté que tourne la victoire, c'est toûjours aux dépens de Rome, c'est Rome seule qui en souffre. Croyez que je sçai mourir plus glorieusement que je ne sçai regner.

Le malheur inévitable des guerres civiles.

Croyez que je sçai mourir plus glorieusement.] En effet rien n'est plus glorieux que de sacrifier sa vie pour le salut de son païs. Mais je ne sçai si tout le monde jugera si favorablement de cette action. Je suis persuadé qu'il y aura des gens qui s'étonneront qu'Othon, qui avoit encore de si grandes ressources, l'armée de Mysie qui arrivoit, les forces de l'Asie, de la Syrie & de l'Egypte, & les

Car je ne vois point que par ma victoire je puisse jamais procurer aux Romains un aussi grand avantage que celui que je leur procurerai par ma mort en me sacrifiant pour la paix & pour la concorde, & pour empêcher l'Italie de voir une autre journée aussi malheureuse que celle-ci.

Après leur avoir ainsi parlé & avoir resisté à tous les efforts de ceux qui voulurent le détourner de cette resolution & le consoler, il commanda à tous ses amis & à tous les Senateurs qui étoient dans sa chambre, de pourvoir à leur salut, fit donner le même ordre à ceux qui n'y étoient pas, & écrivit aux villes afin qu'ils y fussent reçus honorablement, & qu'on leur donnât les escortes nécessaires pour leur sûreté. Cela fait, il fit approcher son neveu Coccejus, qui étoit encore jeune, l'exhorta à avoir bon courage & à ne pas craindre Vitellius, *car*, lui dit-il, *il se souviendra que je lui ai conservé sa mere, sa femme & ses enfans, avec autant de soin que j'en aurois pu avoir pour ma famille; & c'est par cette raison-là même que je ne t'ai pas adopté, comme j'en avois le*

Tacite & Suetone l'appellent Coccejanus.

Sage discours d'Othon à son neveu Coccejus.

troupes qui faisoient la guerre en Judée, & ce qui est encore plus considérable, qui avoit tant de milliers d'hommes si affectionnez pour lui, prenne le parti de se tuer, plûtôt que de tenter encore la fortune. Il semble que l'interêt de sa famille, peut-être même celui de Rome, & sa gloire même demandoient qu'il ne se trahît pas ainsi lui-même, & qu'il resistât à ce désespoir. Je laisse cela au jugement des sages.

Et à tous les Senateurs, qui étoient dans sa chambre.) Il y a dans le texte, ϰ̀ τῶν συγκλητικῶν τοῖς παρȣ̃σιν. La construction demande qu'on lise, καὶ τῶν συγκλητικῶν τοὺς παρόντας.

dessein. Car je voulois attendre l'issuë de cette guerre, afin que si j'étois vainqueur, tu regnasses paisiblement avec moi, & que si j'étois vaincu, je ne fusse pas la cause de ta mort par cette adoption que le vainqueur ne t'auroit pas pardonné. La seule & la derniere chose que je te recommande, mon fils, ajoûta-t-il, *c'est de ne pas oublier entierement, & de ne pas te souvenir trop non plus que tu as eu un oncle Empereur.*

Un moment après il entendit quelque tumulte & de grands cris à sa porte, car les soldats voïant les Senateurs se retirer, les menaçoient de les tuer s'ils abandonnoient leur Empereur, & s'ils ne demeuroient. Craignant donc pour leur vie, il se montra encore, non plus avec cet air doux & en homme qui prie, mais avec un air menaçant & plein de colere, & jettant un regard terrible sur les plus audacieux, il les effraya tellement qu'ils se dissiperent. Sur le soir il eut soif & but un verre d'eau fraîche. Il se fit apporter deux épées, en examina long-tems la pointe, rendit l'une, & mit l'autre sous son bras. Après quoi il se mit à consoler ses domestiques, & pour leur marquer son affection, & reconnoître leurs services, il leur distribua son argent, à l'un plus, à l'autre moins, non en le prodiguant comme des deniers qui appartenoient déja à d'autres, mais en le donnant avec choix & mesure selon le merite de chacun.

Il console ses domestiques & les recompense chacun selon leurs services.

Après les avoir tous congediez, il reposa si tranquillement le reste de la nuit que ses valets de

de chambre entendoient qu'il dormoit d'un profond ſommeil. Le matin à la pointe du jour il appella l'affranchi, dont il s'étoit ſervi pour faire ſauver les Senateurs, & lui ordonna d'aller voir s'ils étoient partis, & ayant appris à ſon retour qu'il n'en reſtoit pas un, & qu'ils avoient eu tout ce qu'ils avoient voulu, & dont ils avoient eu beſoin, *Oh bien preſentement*, lui dit-il, *penſe à t'aller montrer aux ſoldats, ſi tu ne veux mourir malheureuſement par leurs mains comme un homme qui m'aurois aidé à me donner la mort.*

Ordre qu'il donne à ſon affranchi pour le mettre à couvert de la fureur des ſoldats.

Dès que l'affranchi fut ſorti de ſa chambre, il tira ſon épée, l'appuya à terre, & en tenant avec ſes deux mains la pointe droite contre lui, il ſe jetta deſſus de ſon haut, & ſe tua de ce ſeul coup ſans donner d'autre marque de douleur qu'un ſeul

Othon ſe tuë.

Et ſe tua de ce ſeul coup.] C'eſt ce coup de déſeſpoir que ſes amis avoient voulu prévenir en lui repreſentant qu'il y a de la lâcheté à ſe tuer ſoi-même. Plotius Firmus, chef des cohortes Pretoriennes, lui avoit repréſenté fortement qu'il y avoit plus de force à ſouffrir les malheurs, qu'à les éviter, que les braves gens eſperoient même contre la Fortune, au lieu que les timides & les lâches couroient à la mort par déſeſpoir : *Majore animo tolerari adverſa, quam relinqui; fortes & ſtrenuos, etiam contra Fortunam inſiſtere ſpei, timidos & ignavos ad deſperationem formidine properare.* Et ſur cela je ne puis aſſez m'étonner de l'audace impie du commentateur Lipſe, qui ſur cet endroit de Tacite fait cette malheureuſe reflexion : *Voilà les armes dont les ennemis des Stoïciens ſe ſervent contre eux, mais j'aurois un bon bouclier ſi la Religion ne m'en empêchoit.* Quelle parole inſenſée! Voilà un bon bouclier, qu'un bouclier qu'on oppoſe à des armes que fortifie la la Religion. Il rapporte enſuite des anciens pluſieurs mots ſemblables à celui de Plotius Firmus, & entre autres celui de Céſar qui dit dans le VII. liv. *Animi eſt iſta mollities, non virtus, inopiam pauliſper ferre non poſſe. Qui ſe morti ultro offerant facilius repe-*

soupir. Ses domestiques l'ayant entendu, jetterent en même-tems un grand cri, qui fut suivi des gémissemens de tout le camp & de toute la ville. Les soldats accoururent à sa porte avec grand bruit, tout retentit de leurs lamentations & de leurs regrets; ils se reprochent tous leur lâcheté d'avoir si mal gardé leur Empereur, & de ne l'avoir pas empêché de mourir pour eux. Aucun n'abandonna son corps pour penser à sauver sa vie, quoique l'ennemi approchât, mais après l'avoir honorablement enseveli, ils éleverent un bucher, & suivirent son convoi tous en armes en se disputant les uns aux autres l'honneur de porter son lit. Les uns se jettent sur lui & baisent sa playe; les autres lui prennent les mains; ceux qui ne peuvent l'approcher, se prosternent & l'adorent de loin. Il y en eut plusieurs, qui après avoir jetté leurs flambeaux sur le bucher, se tue-

Marques d'affection que les soldats lui donnent aprés sa mort.

riuntur, quàm qui dolorem patienter ferant. Et celui-ci de Quinte-Curce, *Fortium virorum est magis mortem contemnere, quàm odisse vitam. Sæpe tædio laboris, ad utilitatem sui compelluntur ignavi.* Après quoi il ajoûte, *Tous ces gens-là ont bû dans la coupe d'Aristote dont voici la maxime dans ses morales* : τὸ δὲ ἀποθνήσκειν φεύγοντα πενίαν, ἢ ἔρωτα, ἤ τι λυπηρὸν οὐκ ἀνδρείου, ἀλλὰ μᾶλλον δειλοῦ. *Or de se tuer pour fuir la pauvreté, ou par un desespoir d'amour, ou pour éviter quelque chose de fâcheux & de triste, c'est l'action d'un lâche, & non pas d'un homme courageux.* Si tous ces gens ont bu dans la coupe d'Aristote, on peut dire qu'Aristote a puisé dans la source de la vérité. Ce n'est pas-là tout, Lipse finit sa remarque par ces deux mots: *Heu, taceo. Helas, je me tais*, qui marquent un attachement obstiné à cette maxime Stoïcienne malgré tout ce qu'enseigne la Religion, & le silence forcé d'un homme qui se taist à regret, & qui se croit capable de disputer contre Dieu. Voilà un malheureux sçavant & une detestable doctrine.

rent eux-mêmes, & ce ne fut ni par aucune reconnoissance qu'ils eussent pour lui, car ils n'en avoient jamais reçu aucun bienfait, ni par aucune crainte qu'ils eussent du victorieux, mais il paroît que jamais ni Roi, ni Tyran n'a été possedé d'une passion si forcenée de regner, que ces soldats l'étoient du violent désir d'obéïr à Othon, & d'être sous ses ordres. Car ce désir ne les abandonna pas même après sa mort, mais il continua encore & aboutit à une haine implacable & mortelle contre Vitellius. Et c'est ce que nous exposerons en son lieu. *Plutarque promet la vie de Vitellius.*

Quand on eut enterré ses cendres, on lui éleva un tombeau modeste, & qui ne pouvoit exciter contre lui l'envie, ni par sa grandeur, ni par la magnificence de son Epitaphe. Car en passant par Brexelles j'ai vû cette sepulture très-médiocre & cette inscription très-simple, *à la mémoire de Marc Othon.* *Tombeau modeste d'Othon.* *Son Epitaphe très-simple.*

Il mourut à l'âge de trente-sept ans, après avoir regné trois mois. Ceux qui ont blâmé sa vie, ne sont ni en plus grand nombre, ni plus considérables que ceux qui ont loüé sa mort. Car n'ayant vêcu guére mieux que Neron, il mourut plus généreusement & avec plus de courage. Les soldats Prétoriens s'emporterent & se mutinerent contre Pollion, l'un de leurs chefs, qui voulut sur l'heure les porter à prêter serment de fidélité à Vitellius, & sçachant qu'il étoit encore resté quelques Senateurs, ils laisserent là tous les

Les soldats d'Othon veulent obliger Verginius Rufus à accepter l'Empire, ou à aller parler pour eux au vainqueur.

autres, & firent de la peine à Verginius Rufus; car ils allerent chez lui en armes, & vouloient encore à toute force l'obliger à accepter l'Empire, ou à aller trouver le vainqueur de leur part. Mais il trouvoit que ce seroit une folie insigne de recevoir de leur main, quand ils étoient vaincus, un Empire qu'il avoit refusé d'eux-mêmes lorsqu'ils étoient vainqueurs, & de l'autre côté il craignoit d'aller pour eux à des Germains qu'il avoit forcez à faire plusieurs choses contre leur gré. C'est pourquoi il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & se déroba par une porte de derriere; de quoi les soldats étant informez, prêterent le serment à Vitellius, & aprés avoir reçu leur pardon, ils se joignirent aux troupes de Cecina.

Il ne veut faire ni l'un ni l'autre, ses raisons.

Fin des vies des Hommes illustres de Plutarque.

LA VIE
DE PLUTARQUE.



PLUTARQUE.



PLUTARQUE nous apprend dans la vie de Cimon qu'il se sentit obligé d'écrire la vie de Lucullus, par un esprit de reconnoissance pour un service que ce Général Romain avoit rendu à sa ville de Cheronée plus de deux cens ans avant lui, se fondant, & avec raison, sur ce grand principe, qu'un seul bienfait qu'une ville à reçu, oblige tous ses habitans jusqu'à leur derniere posterité, & que les derniers n'en doivent pas moins conserver la mémoire, que ceux qui en ont joüi actuellement. Plutarque n'a pas rendu, comme Lucullus, à une seule ville un service unique, & qu'on peut appeller temporel & passager, il a rendu à tout le genre humain les plus grands & les plus importans de tous les services, des services qui ne périssent jamais, & dont les fruits s'étendent jusqu'après la mort même. Il les a rendus à tous ceux de son tems, à ceux qui leur ont

ſuccedé, & à ceux qui leur ſuccederont dans tous les ſiécles. Il ne s'eſt pas contenté de nous donner d'excellens préceptes, il a encore travaillé à nous former à la vertu en nous propoſant les vies des hommes illuſtres, comme autant d'exemples vivans & animez, où parmi leurs plus belles actions nous pouvons choiſir celles qui ſont les plus dignes d'être ſçûës & imitées, & tâcher de conformer notre vie à celle de ces grands perſonnages, qui nous y ſont repréſentez.

Nous devons donc infiniment plus à Plutarque que Cheronée ne devoit à Lucullus, & nous ſommes encore plus obligez de lui témoigner notre reconnoiſſance. C'eſt ce qui m'a porté à faire connoître d'une maniere plus particuliere ce grand Ecrivain plus de ſeize cens ans après lui, & à écrire la vie d'un homme qui nous a fait de ſi grands biens, & qui nous eſt ſi utile.

Plutarque nâquit à Cheronée ville de la Beotie. Cette contrée de la Grece étoit fort décriée, comme un pays très-groſſier, qui ne portoit que des gens ſans eſprit, & éloignez de toute bonne doctrine. Pindare né à Thebes, commença à diminuer cet opprobre de ſa patrie par la beauté & par la grandeur de ſa poëſie Lyrique. Cent ans après Pindare Epaminondas l'affoiblit encore par ſon grand ſçavoir, par ſa grande éloquence, & par le progrès qu'il avoit fait dans la Philoſophie; & enfin trois cens ans après Epaminondas Plutarque acheva de l'effacer par le grand ſens, l'eſprit, la force, & l'utilité de ſes écrits. Il y a peu de lieux dans le monde qui puiſſent oppoſer à la Beotie trois hommes qui égalent ces trois là. Preuve certaine que l'ame n'eſt pas ſi dépendante des élemens, qu'elle ne puiſſe conſerver le feu Divin qu'elle tient de ſon origine, ſi par le travail, la méditation & l'étude, elle tâche de l'entretenir, & de diſſiper ces vapeurs épaiſſes qui l'obſcurciſſent, & qui l'éteignent quand elle cede à leurs efforts. Il ne faut que Plutarque ſeul pour confirmer ce qu'il à dit en quelque endroit, qu'il n'y a point de terroir où l'eſprit & la vertu ne puiſſent naître.

Il deſcendoit d'une des principales & des plus honnêtes familles de Cheronée. Il parle lui-même de ſon pere comme d'un homme plein de vertu & de modeſtie, fort inſtruit de

la

la Philosophie & de la Théologie de son tems, & fort versé dans la lecture des Poëtes, mais il ne l'a point nommé, au moins dans les écrits qui sont venus jusqu'à nous.

Son ayeul s'appelloit Lamprias, à qui il rend ce témoignage honorable qu'il étoit très éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il se surpassoit lui-même lorsqu'il étoit à table avec ses amis, car alors son esprit s'allumoit d'un nouveau feu, & son imagination toûjours heureuse, devenoit plus vive & plus feconde, & il nous a conservé ce bon mot qu'il disoit de lui-même, *que la chaleur du vin faisoit sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin & de plus exquis.*

Son bisayeul, pere de Lamprias, avoit nom Nicarchus, il eut le bonheur de voir son arriere-petit-fils. Car Plutarque nous apprend qu'il lui avoit souvent oüi raconter que les habitans de Cheronée avoient été forcez par Antoine de porter sur leurs épaules pour la subsistance de ses troupes, chacun une mesure de bled jusqu'à la mer d'Anticyre suivis de gens qui les pressoient à coups de foüet, & qu'après avoir fait un premier voyage, comme ils se préparoient à en faire un second, & que leur charge étoit toute prête, ils reçurent la nouvelle de sa défaite à Actium, & que cela sauva leur ville, car dans le moment les soldats & les Commissaires d'Antoine prirent la fuite, & ces pauvres habitans, délivrez de cette seconde corvée, partagerent le bled.

On ne sçait pas précisément l'année de la naissance de Plutarque; mais ce qu'il nous apprend lui-même qu'il écoutoit les leçons du Philosophe Ammonius à Delphes pendant le voyage que Néron fit en Grece, nous mene presque à l'année où il nâquit; car Néron fit ce voyage la XII. année de son regne sous le Consulat de Paulinus Suetonius, & de Pontius Telesinus, la II. année de l'Olymp. 211. l'an 66. de l'Eré Chrétienne. Il falloit que Plutarque eût alors 17. ou 18. ans. Car avant cet âge il n'auroit guére été en état d'entrer dans les matieres que traitoit Ammonius, matieres grandes & sublimes, comme nous le voyons par une conversation qu'on eut alors dans l'Ecole d'Ammonius, & que Plutarque nous a conservée dans le Traité où il recherche ce que signifioit le

mot ει, gravé sur le temple d'Apollon à Delphes. Il nous apprend lui-même qu'il étoit fort jeune, & qu'il étudioit alors en Mathematiques, & il rapporte ce qu'il dit à son tour, & son discours marque une connoissance des Mathematiques & de la Philosophie beaucoup plus grande qu'on ne pouvoit l'attendre d'un homme au dessous de dix huit-ans. On peut donc conjecturer sûrement qu'il nâquit cinq ou six ans avant la mort de l'Empereur Claude, c'est-à-dire, la premiere ou la seconde année de l'Olymp. 207. 49. ou 50. ans après la naissance de J. C.

A propos de l'Ecole d'Ammonius, Plutarque nous apprend une plaisante maniere dont ce Philosophe corrigeoit ses disciples qui avoient fait quelque faute: *Notre maître Ammonius*, dit-il dans le Traité, comment on peut discerner le flateur d'avec l'ami, *à une de ses leçons de l'après dinée s'étant apperçu que quelques-uns de ses disciples avoient dîné plus amplement qu'il ne convenoit à des étudians, fit donner sur l'heure le foüet à son fils par son affranchi, en disant que c'étoit parce qu'il ne pouvoit dîner sans vinaigre. En même-tems il avoit les yeux attachez sur nous, de sorte que nous sentîmes bien que la correction s'adressoit aux coupables, & qu'elle étoit faite pour eux.*

Il fit plusieurs voyages en Italie, on en ignore le sujet; il n'y a pas d'apparence que la curiosité seule l'eût porté à quitter sa patrie qui lui étoit si chere; il nous fait entendre lui-même qu'il y alla pour les affaires de son pays. Car dans la vie de Demosthéne, il nous dit en propres termes que dans ses voyages il n'eut pas le tems de bien apprendre la langue Latine à cause des affaires publiques dont il étoit chargé. On peut seulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le dessein d'achever & de perfectionner son Ouvrage des vies des hommes illustres, l'obligea à faire un plus long sejour à Rome qu'il n'auroit fait sans cela, car dans la même vie de Demosthéne il écrit, *que pour un homme qui a entrepris de rassembler des faits, & d'écrire une Histoire composée de faits & d'avantures qui ne sont ni sous la main, ni arrivées dans son pays, mais étrangeres, diverses & dispersées çà & là dans plusieurs differens écrits, la premiere chose dont il a effectivement besoin, c'est d'être dans une grande ville bien peuplée, & qui aime ce qui*

est beau & honnête, afin qu'ayant quantité de Livres en sa disposition, & que s'instruisant par la conversation de toutes les particularités qui ont échapé aux Ecrivains, & qui, s'étant conservés dans la mémoire des hommes, deviennent plus vraisemblables & plus croyables par cette espece de tradition, il ne fasse pas un Ouvrage imparfait, & qui manque de ses principales parties.

Il est impossible de dire précisément en quel tems il fit ses voyages, on peut seulement assûrer qu'il n'alla à Rome pour la premiere fois qu'à la fin du regne de Vespasien, & qu'il n'y alla plus après celui de Domitien. Car il paroît qu'il fut fixé dans sa patrie peu de tems après la mort du dernier. Cette conjecture est fondée sur trois raisons; la premiere sur ce que dans le Traité de l'Instruction pour ceux qui manient les affaires d'Etat, en parlant de quelques affaires des Rhodiens, il dit en propres termes, *qu'elles étoient arrivées il n'y avoit que peu de tems sous Domitien*, marque sûre qu'il composa ce Traité peu d'années après la mort de ce Prince. Or dans ce tems-là il avoit un employ dans sa ville, & on ne voit pas qu'il en soit sorti depuis, comme je le prouverai dans la suite.

La seconde raison est que quand il fit le recüeil desdits notables des anciens Rois, Princes & Capitaines, qu'il dédia à Trajan, il avoit composé son grand Ouvrage des vies des hommes illustres, comme il le dit lui-même: *Il est vrai que nous avons recüeilli dans un autre Ouvrage les vies des plus illustres Capitaines, Legislateurs, Empereurs, & Généraux d'armée qui ayent été parmi les Grecs, & parmi les Romains. Mais dans la plûpart de leurs exploits la Fortune y a beaucoup mis du sien, au lieu que dans les mots qu'ils ont dit, & dans les discours qu'ils ont tenus dans le tems même de leurs actions, de leurs passions, & dans les divers accidens qui leur sont arrivés, nous découvrons clairement comme dans un miroir quelle étoit leur pensée & leur véritable disposition.* Or Trajan mourut la 1. année de l'Olymp. 224 l'an de J. C. 117. Plutarque avoit alors 67. ou 68. ans. On ne sçauroit dire si ce recuëil fut adressé à ce Prince les premieres ou les dernieres années de son regne. Mais il est certain que le Traité de l'Instruction pour ceux qui se

mêlent des affaires d'Etat, fut composé sous le regne de Trajan, & qu'alors il avoit dans Cheronée un employ qu'il exerçoit actuellement, comme je l'ai déjai dit.

La dédicace que Plutarque fait de ce recueïl à ce Prince, peut nous servir à réfuter ce qu'un Auteur a écrit il y a près de six cens ans, que Plutarque avoit été Précepteur de Trajan, ce qu'il fonde sur une Lettre qu'il écrivoit à cet Empereur, & qui ne se trouve qu'en Latin. Cette lettre est sans doute supposée, & n'a rien du style, ni des tours de Plutarque. Si Plutarque avoit eu l'honneur d'élever ce Prince, il en auroit assûrément dit quelque chose dans cette Epître où il lui consacre ces Apophthegmes des grands hommes. Il n'en pouvoit jamais trouver une occasion plus naturelle. Il n'en dit pas un seul mot, marque sûre qu'il n'avoit pas été auprès de lui en cette qualité. D'ailleurs Plutarque n'avoit que trois ou quatre ans plus que ce Prince; il est inoüi qu'on donne, je ne dis pas à un Prince, mais à un particulier, un Précepteur presque aussi jeune que lui. Ce que Suidas écrit que Trajan l'honora de la dignité Consulaire, & qu'il voulut que tous les Magistrats de l'Illyrie lui fussent soûmis & ne fissent rien que par ses ordres, n'est fondé sur aucune autorité. Plutarque n'auroit pas oublié d'en parler & d'en marquer sa reconnoissance à ce Prince. Il parle des emplois les plus bas qu'il avoit exercez dans sa patrie, comment n'auroit-il pas parlé de ces grands honneurs qu'un Price, comme Trajan, lui auroit faits? Ce sont de ces mensonges officieux qu'on a forgez & debitez quelquefois pour illustrer davantage des Ecrivains pour lesquels on étoit prévenu d'une très-grande estime, mais Plutarque n'a pas besoin de ces honneurs étrangers.

La troisiéme raison qui semble pouvoir donner lieu d'assûrer qu'après le regne de Domitien, Plutarque ne quitta plus sa patrie, c'est ce qu'il dit lui-même dans son Traité, si l'homme d'âge doit se mêler des affaires d'Etat, car dans ce Traité qu'il adresse à un homme considérable nommé Euphanes, il écrit, *Vous sçavez qu'il y a plusieurs Pythiades que j'exerce la Prêtrise d'Apollon. Cependant je suis sûr que vous ne voudriez pas me dire, Plutarque, vous avez assez sacrifié, vous*

avez mené assez de danses & de processions. Il est tems désormais à votre âge que vous quittiez votre couronne, & que vous abandonniez l'oracle à cause de votre vieillesse.

La Pythiade étoit un espace de quatre années, comme l'Olympiade. Depuis le tems où il parle de l'Emploi de Police qu'il éxerçoit dans sa ville sous le regne de Trajan, si l'on compte plusieurs Pythiades, cela menera vers le milieu du Regne d'Adrien. Plutarque avoit soixante-seize ou soixante-dix-sept ans. C'est donc une chose presque démontrée que Plutarque fut toûjours fixe à Cheronée jusqu'à sa mort depuis les dernieres années du Regne de Domitien, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans. Ainsi bien loin qu'il ait pû être à Rome pendant l'espace de quarante années, comme l'a prétendu le sçavant Ruauld, les divers voyages qu'il y fit, se passerent dans l'espace de 22. ou 23. ans. On peut ajoûter une quatriéme raison, le grand amour qu'il avoit pour sa patrie, qui l'obligea à s'y tenir. *Pour moi*, dit-il, *qui suis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empêcher de devenir encore plus petite, aime à m'y tenir.* Un homme qui se seroit retiré dans sa patrie fort avancé en âge, ne pourroit pas donner sa retraite pour une grande marque de l'amour qu'il avoit pour elle. Au reste ces paroles de Plutarque renferment une grande verité. Un homme sage un homme d'une grande réputation, comme Plutarque, quoique seul, peut non-seulement soûtenir une petite ville, & l'empêcher de tomber dans l'obscurité, mais encore augmenter l'éclat de la ville la plus florissante. C'est ce que pensoit Caton d'Utique lorsqu'il alla en Asie pour tâcher de persuader le Philosophe Athenodore de venir avec lui, & qu'après l'avoir persuadé il fut si fier & si joyeux de cette victoire, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant, & plus utile que ceux de Lucullus & de Pompée qui avoient triomphé des Nations & des Royaumes de l'Orient. Si un Etranger celébre par sa sagesse fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand Philosophe, un grand Ecrivain à la ville qui l'a porté, & où il a choisi de finir ses jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de grands avantages? Rien ne doit faire

plus d'honneur à Plutarque que ce sentiment d'amour qu'il témoigna à Cheronée. On voit tous les toûjours des gens quitter leur patrie pour faire fortune & pour s'agrandir, mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition pour faire, s'il est permis de parler ainsi, la fortune de leur patrie.

On peut dire que Plutarque a fait la fortune de la sienne. Non-seulement il l'a empêché de tomber dans l'obscurité, mais il l'a ennoblie par ses écrits, & lui a donné une réputation qui l'égale aux villes les plus fameuses. Cheronée est plus celébre aujourd'hui par les écrits de Plutarque, que par toutes les grandes choses qui se sont passées sous ses murailles. Qu'on nomme cette ville, personne ne se souvient que ce fut là que Philippe remporta sur les Athéniens & sur les Béotiens cette grande victoire, qui le rendit maître de la Grece, mais une infinité de gens disent, *c'est-là que Plutarque est né, c'est où il a fini ses jours, & où il a écrit la plûpart de ces beaux Traitez qui seront éternellement utiles à tout le monde.*

Ceux qui ont écrit qu'il voyagea en Egypte, & à Lacedémone, l'ont avancé sans fondement; & dans tout ce qui nous reste de Plutarque, on ne trouve rien qui puisse le faire conjecturer. Tout ce qu'il dit des mœurs, des coûtumes, & des sentimens des Egyptiens, il ne l'avoit tiré que des livres qu'il avoit lûs. Il en est de même de son prétendu voïage à Sparte; tout ce qu'il dit des Spartiates ne marque pas davantage qu'il ait fait quelque séjour dans leur pays, que ce qu'il dit des Cretois, de leurs Loix, & de leur Gouvernement, marque qu'il avoit voyagé dans leur Isle. Il fait entendre lui-même que toutes ses courses se bornerent à Rome, dans l'Italie, à Delphes, à Athénes, & dans quelques villes de Grece, où des affaires publiques, ou particulieres, l'avoient attiré.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, sa maison étoit toûjours pleine de gens & des premiers même de Rome qui alloient écouter ses dissertations. Car dans ces tems-là les plus grands personnages, & les Empereurs mêmes se faisoient un honneur & un plaisir d'assister aux leçons des grands Philosophes, & des Rheteurs de réputation. On peut juger de l'empressement avec lequel ces discours publics de Plutarque étoient écoutez, & de l'attention qu'on lui donnoit, par ce

qu'il raconte lui-même dans son Traité de la Curiosité : *Autrefois à Rome, un jour que je parlois en public, Arulenus Rusticus, celui que Domitien fit mourir ensuite à cause de l'envie qu'il portoit à sa gloire, étoit du nombre de mes Auditeurs. Comme j'étois au milieu de mon discours, un soldat entra, & lui rendit une lettre de César.* (Apparemment de Vespasien) *D'abord un grand silence regna dans l'assemblée, & je m'arrêtay pour lui donner le tems de lire sa lettre, mais il ne le voulut point, & il ne l'ouvrit qu'après que j'eus achevé, & que l'assemblée fut congediée.*

Rusticus Arulenus étoit un des plus grands personnages de Rome, illustre par sa naissance & très ambitieux de gloire & d'honneur. Il étoit Tribun du peuple lorsque Néron entreprit de faire condamner à mort par le Senat Barca Soranus & Thrasea Pætus, pour détruire la vertu même en leur personne. Comme Thrasea déliberoit avec ses amis s'il entreprendroit, où s'il abandonneroit sa défense, Rusticus eut le courage de s'offrir pour s'opposer au décret du Senat en vertu de sa charge de Tribun. Mais Thrasea modera cette ardeur, & l'empêcha d'entreprendre une chose qui auroit été inutile à celui qu'il vouloit sauver, & funeste à lui-même. Il fut ensuite Préteur sous Vitellius à qui il donna de grandes marques de sa fidelité. Mais il étoit encore plus recommandable par sa magnanimité & par son esprit, dont il avoit donné des preuves dans un Ouvrage, où il célébroit les louanges de Thrasea & d'Helvidius Priscus. Il regloit toutes ses actions sur les préceptes de la plus severe Philosophie. Ce qu'il fait ici pour Plutarque, n'est pas un petit témoignage de son attachement pour elle; il y a peu de courtisans qui differassent de lire une lettre du Prince jusqu'à ce qu'un Philosophe eût achevé de parler.

Plutarque ne faisoit ses dissertations qu'en Grec, car quoique la Langue Latine fût en usage dans tout l'Empire, il ne la connoissoit pas assez pour la parler. Il nous dit lui-même dans la vie de Demosthéne que pendant son séjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le tems de l'apprendre à cause des affaires publiques dont il étoit chargé, & de la quantité de gens qui alloient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la Philosophie, qu'il ne commença

que fort tard & fort avancé en âge à lire les écrits des Romains, & que les termes de cette Langue n'avoient pas tant servi à lui faire entendre les faits, que la legere connoissance qu'il avoit déja des faits, l'avoit conduit à entendre les termes. Mais la Langue Grecque étoit fort connuë à Rome, témoin les Ouvrages de l'Empereur Marc-Aurel même, qui écrivit en Grec ses admirables réflexions. Ce défaut de connoissance de la Langue Latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ses écrits. On ne peut pas douter que les dissertations qu'il faisoit à Rome, n'ayent servi de fonds aux Traitez de Morale qu'il nous a laissez. Il nous en assûre lui-même lorsqu'adressant à Cornelius Pulcher le Traité, comment on peut tirer de l'utilité de ses ennemis, il écrit, *j'ay ramassé ce qu'il m'arriva l'autre jour de dire sur ce sujet dans une dissertation publique, & je vous l'envoye dans les mêmes termes; J'ay seulement tâché le plus qu'il m'a été possible de ne rien repeter de ce que j'ay inseré dans mes préceptes politiques, car je voi que vous avez tous les jours cet Ouvrage entre les mains.*

Avant que de sortir de Cheronée pour aller à Rome, ses talens avoient déja éclaté dans son pays, car encore jeune il avoit été envoyé député avec un autre Citoyen vers le Proconsul pour quelque affaire importante, & c'est cette occasion qui lui donna lieu de rendre à son pere un témoignage, qui doit lui faire un très-grand honneur, en nous apprennant la leçon très-sage qu'il lui fit à son retour. C'est ce qu'il nous rapporte lui-même dans le Traité où il donne des instructions à ceux qui manient des affaires d'Etat. *Je me souviens*, dit-il, *qu'étant encore fort jeune, je fus envoyé en ambassade vers le Proconsul avec un autre Citoyen de Cheronée. Mon Collegue étant demeuré en chemin, je ne sçai pourquoi, j'achevai seul le voyage, & je fis ce que portoit notre commission. A mon retour, comme je me disposois à rendre compte au public, & à faire le rapport de ce qui s'étoit passé dans mon emploi, mon pere me prenant en particulier, me dit: Mon fils, dans le rapport que tu vas faire, garde-toi bien de dire, Je suis allé, j'ay parlé, j'ay fait; mais dis toûjours, Nous sommes allez, nous avons parlé, nous avons fait, en associant ton Collegue à toutes tes actions, afin que*

ta

ta patrie doive la moitié du ſuccès à celui qu'elle a honoré de la moitié de la charge, & que tu éloignes l'envie qui ſuit toûjours la gloire d'avoir réüſſi. Cela eſt bien oppoſé à la vanité de ceux qui loin d'aſſocier leurs Collegues abſens aux ſuccès qu'ils ont eus, ne travaillent qu'à ravir à leurs Collegues preſens leur part de la gloire des ſuccès auſquels ils ont autant ou plus contribué qu'eux-mêmes. Plutarque pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

Ce que je viens de dire ſuffit pour réfuter le ſentiment de ceux qui ont voulu rechercher le tems auquel Plutarque commença à être celebre. Un Chronologiſte, qu'on croit Pierre d'Alexandrie, fixe ce tems à la XIII. année de Néron ſous le Conſulat de Capiton & de Rufus. *Dans ce tems-là*, dit-il, *Lucien étoit célébre & d'une grande réputation chez les Romains. Et Muſonius & Plutarque y étoient fort connus.* Euſebe dans ſa Chronique le rejette à l'année ſuivante. *La* XIV. *année de Néron*, dit-il, *Muſonius & Plutarque étoient en grande réputation.* Cela ne peut être, & eſt abſolument faux. La XIV. année de Néron, Plutarque n'avoit que dix-neuf ou vingt ans tout au plus. Comment un homme de cet âge, qui ne venoit que de ſortir de l'Ecole d'Ammonius, auroit-il pû être célébre à Rome où ſon nom n'étoit pas encore connu ? Le même Euſebe, qui en cet endroit avance ſi fort la réputation de Plutarque, la recule un peu trop enſuite; car il la place ſous l'Empereur Adrien, à la III. année de l'Olympiade CCXXIV. c'eſt-à-dire, à l'année CXX. de notre Seigneur. *Dans cette année*, dit-il, *les Philoſophes Plutarque de Cheronée, Sextus & Agathobulus étoient célébres.* Ces Ecrivains ont avancé cela légerement pour n'avoir pas recherché aſſez exactement la vie de Plutarque; il eſt certain que ce Philoſophe ne commença à être connu à Rome que ſous le regne de Veſpaſien, lorſque les Romains alloient en foule chez lui pour entendre ſes diſſertations, & que ſa réputation fut pleine & entiere ſous le regne de Trajan, lorſqu'il eut donné ſon Ouvrage des vies des hommes illuſtres. Sur cela il me vient une reflexion qui ne me paroît pas hors de propos. Du tems de Plutarque il y eut pluſieurs grands Ecrivains en Italie, car Aſconius Pedianus, Cornutus, Perſe, Lucain, Senéque,

Silius Italicus, Valerius Flaccus, Pline le jeune, Solin, Martial, Quintilien, Juvenal, & plusieurs autres furent ses contemporains, & aucun d'eux n'a parlé de lui. Doit-on imputer ce silence à l'envie ? Ces Ecrivains auroient-ils vû avec peine un Grec né dans une chetive ville de la Béotie, s'élever à une si grande réputation ?

Il y a dans la vie de l'homme deux points cardinaux qui décident de son bonheur ou de son malheur ; celui de la naissance & celui du mariage. Ce n'est pas assés que la naissance soit heureuse ; il faut que le mariage le soit aussi. C'est une verité qu'Homere même nous apprend, lorsqu'il fait dire par Menelas au fils de Nestor : *On reconnoît facilement les enfans de ceux à qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance & dans celui de leur mariage, comme il a fait à Nestor qu'il a toûjours honoré d'une protection singuliere.* La naissance a beau être heureuse, si le mariage ne l'est aussi, tout le bonheur de l'homme est perdu. On ne sçauroit dire dans lequel de ces deux points Plutarque a été plus heureux. La nature versa sur lui à sa naissance ses plus précieux trésors. Ses écrits sont une assez belle preuve de ses talens, de son bon esprit, & de sa grande sagesse. Son mariage ne fut pas moins fortuné. Il eut le bonheur d'épouser une femme des meilleures familles de Cheronée, & qui étoit un modele de sagesse, de modestie, & de vertu. Elle avoit nom Timoxene. Il en eut quatre garçons de suite, & une petite fille qui faisoit les délices du pere & de la mere, & à laquelle il donna le nom de sa mere pour marquer l'amour qu'il lui portoit. Il parle de cette enfant avec beaucoup de tendresse, il nous dit qu'il jugeoit de la bonté de son cœur sur ce qu'elle prioit sa nourrice de donner la mamelle non-seulement aux autres petits enfans qui joüoient avec elle, mais aussi à ses poupées, comme leur faisant part de sa table par humanité, & leur communiquant ce qu'elle avoit de meilleur & de plus agréable. Par-là Plutarque, en voulant nous donner des indices de la bonté du cœur de sa fille, nous donne des marques certaines de la bonté du sien.

Odyss. liv. VI. pag. 292.

Il perdit deux de ses fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans après ses deux freres. Nous avons la lettre de consola-

tion qu'il écrivit à sa femme sur la mort de cette enfant, dont elle lui avoit écrit la nouvelle à Athenes où elle le croyoit encore. Mais il en étoit parti pour s'en retourner, & le Courier le manqua en chemin. Plutarque n'apprit cette nouvelle qu'à Tanagre, & comme apparemment les affaires dont il étoit chargé, l'obligeoient d'y faire quelque séjour, il écrivit de là cette lettre de consolation à Timoxene dont il nous donne un portrait qui lui fait un très-grand honneur. Il dit qu'elle étoit exempte de toute superstition & de toute vaine superfluité; qu'elle n'avoit jamais aimé à se parer pour paroître dans les théatres, aux fêtes & aux processions, & qu'elle avoit toûjours pensé que la superfluité étoit inutile & blâmable, même dans les choses de plaisir, & qu'il n'y avoit que la simplicité qui fût honnête & séante. Il la loüe de n'avoir point changé d'habit, de ne s'être point emportée dans ses regrets jusqu'à se meurtrir, comme faisoient la plûpart des femmes, de s'être maintenuë dans une assiette ferme & constante, & d'avoir soûtenu cette perte avec le même courage qu'elle avoit déja témoigné dans celle de son fils aîné, & dans celle de son autre fils nommé Charon qui mourut fort jeune, & que Timoxene avoit nourri elle-même, quoiquelle eût été obligée de souffrir une incision au sein à cause d'un abscés qui s'y étoit formé d'un coup qu'elle avoit reçu. Il lui rend témoignage que dans ce dernier accident ceux qui étoient allez pour la voir, trouverent sa maison si tranquille & si bien ornée, qu'ils crurent que la nouvelle de la mort de ce petit Charon étoit fausse, ne pouvant s'imaginer que dans une maison où l'on auroit perdu un enfant si cher, il n'y eût pas au moins quelque marque de deüil domestique. Mais la maison de Timoxene en cette occasion étoit comme celle d'Admete, qui le jour même qu'il alloit enterrer sa femme Alceste, reçut Hercule sans lui laisser entrevoir la moindre marque de l'affliction où il étoit. Et c'est un grand éloge pour une femme.

Nous pouvons juger de la maniere dont Plutarque & Timoxene vêcurent ensemble, par le Traité que Plutarque fit pour donner des préceptes de mariage; car il y a bien de l'apparence que ces preceptes ont été tirez de la conduite

qu'il obfervoit dans fa maifon. Autobulus, un des fils de Plutarque, nous apprend que fon pere, peu de tems après fon mariage, eut quelque differend avec les parens de fa femme, & que Timoxene, craignant que ce démêlé n'alterât enfin l'union qui regnoit entre fon mari & elle, voulut aller au Mont Helicon pour offrir un facrifice à l'Amour, qui y avoit un temple célébre. Car l'Amour ne doit pas feulement avoir foin d'unir le mari & la femme, il doit encore les unir l'un & l'autre avec leurs parens des deux côtez. Plutarque l'accompagna à ce voyage avec plufieurs de fes amis de la Béotie. On ne fçait pas le fuccès qu'eût le facrifice de Timoxene, apparemment il fut heureux; car puifque Plutarque étoit du voyage, l'Amour n'eut pas beaucoup de peine à remettre dans fes bonnes graces la famille d'une femme qu'il aimoit fi tendrement. D'ailleurs Plutarque ne recommandoit rien tant que l'union entre les Citoyens. C'eft pourquoi il vouloit que le Magiftrat fût de facile accès & affable à tout le monde; que fa maifon fût toûjours ouverte comme un port de refuge pour tous ceux qui voudroient recourir à lui, & qu'il ne fe contentât pas d'employer une partie du jour à tenir fes audiences pour dépêcher les affaires publiques, mais qu'il employât une partie de fon temps à connoître des affaires particulieres, à réconcilier les maris avec les femmes, & les parents avec les parents, & à remettre bien enfemble les amis que des broüilleries avoient feparez. Il regardoit cette occupation comme une de fes fonctions principales, il en faifoit même un précepte de politique, car il arrive fouvent que des broüilleries, qui ne font prefque rien au commencement, comme une étincelle cachée fous la cendre, deviennent enfuite très-confidérables, & caufent un incendie capable de mettre toute une ville en feu. *Car*, dit-il, *comme les embrafemens ne commencent pas toûjours par les édifices publics, ou par les temples, & qu'ils naiffent fouvent d'une lampe, qu'on aura oubliée dans quelque maifon d'un particulier, ou de quelque étincelle cachée dans quelques hardes ou dans quelques balayeures, & qui jette tout d'un coup une grande flamme, & caufe enfin une ruine publique; de même ce ne font pas toûjours des démêlés pour des affaires publiques, qui allument une fédition, mais il arrive*

souvent que des querelles & des dissensions particulieres se glissant ensuite dans le public, qui prend parti, troublent toute une ville, & la mettent en combustion. C'est pourquoi il est du devoir d'un homme d'Etat, & d'un politique de travailler autant qu'à toute autre chose, à guérir ces differends & à les prévenir, afin qu'ils n'arrivent point, ou qu'ils soient promptement assoupis, ou du moins qu'ils ne s'augmentent point, & qu'ils ne gagnent pas dans le public, mais qu'ils demeurent renfermez entre ceux qui les ont émus, bien persuadé, & le faisant entendre aux autres, que souvent de petits démêlez particuliers, quand on les néglige dès le commencement & qu'on n'y apporte pas les remedes convenables, sont cause de très-grands malheurs publics. Il rapporte ensuite des exemples de villes & d'Etats que de petites querelles particulieres avoient ruinez de fond en comble. Enfin il ajoûte, *que pour toutes ces raisons, il faut ne pas négliger dans le corps politique ces petits débats particuliers, qui dans un moment peuvent s'étendre & devenir fort grands, mais y avoir l'œil, les prévenir, ou les arrêter en y remediant de bonne heure. Car par l'attention, comme disoit Caton, ce qui est grand devient petit, & ce qui est petit, se reduit à rien.* Aux anciens exemples que Plutarque allegue, nous en pourions ajoûter de plus recens, & qui nous touchent de plus près; c'est ce qu'Homere a voulu enseigner par ce portrait admirable qu'il fait de la Discorde; *l'insatiable Discorde, sœur & compagne de l'homicide Dieu des combats, & qui dès qu'elle commence à paroître, s'éleve insensiblement & bientôt, quoiqu'elle marche sur la terre, elle porte sa tête orgueilleuse jusques dans les Cieux.* *Dans le IV. liv. de l'Iliade.*

Plutarque eut dans sa patrie les Charges les plus considérables, car il fut Archonte, c'est-à-dire, premier Magistrat; mais il avoit exercé auparavant des employs fort inferieurs, & les avoit exercez avec le même soin, la même application, & la même satisfaction, qu'il exerça ensuite les plus importans; persuadé, & enseignant par son exemple, que dans les emplois dont la patrie nous honore pour son service, il n'y a rien qui nous ravale, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme sage de les ennoblir par la maniere dont il s'en acquitte. Ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas que ses ennemis, jaloux de sa gloire, & pour lui faire injure, firent

nommer Commiſſaire de quartier, état peu digne d'un tel perſonnage; il ne s'en tint nullement deshonoré, & dit, *que non ſeulement la Charge montre quel eſt l'homme, mais auſſi que l'homme montre quelle eſt la Charge.* Et il éleva à une grande dignité cet Office qui n'étoit rien auparavant, & dont les fonctions ne conſiſtoient qu'à faire nettoyer les ruës, emporter les fumiers, & à détourner les égoûts. Plutarque eut de même dans ſa ville un emploi de Police fort peu conſidérable, & il le regarda comme Epaminondas avoit regardé le ſien. *Il ne faut pas douter,* dit-il, *que je ne donne à rire à ceux qui paſſent dans notre ville, quand ils me voïent ſouvent occupé à des fonctions ſemblables. Mais en ces occaſions j'appelle à mon ſecours le mot qu'on rapporte d'Antiſthene, car comme quelqu'un s'étonnoit de le voir revenir du marché portant lui-même dans ſes mains quelque poiſſon ſalé, il dit: C'eſt pour moi que je le porte. Moi au contraire, quand quelqu'un me fait un reproche de ce que je fais meſurer de la tuile, ou que je marque ſur mon livre la quantité de mortier & de pierres que l'on apporte, je dis: Ce n'eſt pas pour moy que je fais cette fonction, c'eſt pour ma patrie. Car en ces ſortes de choſes, & en une infinité d'autres, on ſe montreroit bas & meſquin outre meſure, ſi on les faiſoit pour ſoi même, au lieu que ſi on les fait pour le public & pour le ſervice de ſa ville, il n'y a rien là de deshonnête ni de bas, on peut dire même que plus la fonction eſt petite, plus on marque à ſa ville ſon intention & ſa bonne volonté.*

De cette moderation & de cette équité, qui lui faiſoient regarder les moindres emplois dans ſa patrie, comme honorables & dignes de l'application d'un homme de bien, procedoient la conſidération & le reſpect qu'il avoit pour les moindres Magiſtrats, & qu'il tâchoit d'inſpirer aux autres. Il voyoit ſouvent, & cela n'eſt encore que trop commun, que les riches & les puiſſans regardoient avec mépris les Magiſtrats, qui leur étoient inferieurs en biens, en crédit, ou en naiſſance. *C'eſt une très-belle & très-utile diſcipline,* dit-il, *d'apprendre à obeïr aux Magiſtrats, quoiqu'ils nous ſoient inferieurs en gloire & en puiſſance. Car il eſt très-ridicule que dans une Tragedie un principal Acteur, comme un Theodore, ou un Polus, ſe ſouſmette tous les jours à un Acteur de louage qui ne dit que trois mots,*

& qu'il lui parle avec déference & humilité, s'il a la tête ceinte du diadême, & le sceptre à la main; & que dans les actions veritables de la vie civile, & dans le Gouvernement de l'Etat, un homme riche & puissant dédaigne & méprise un Magistrat, parce qu'il est homme de bas lieu & pauvre, ravalant ainsi la dignité de la ville pour faire éclater la sienne, au lieu qu'il devroit augmenter & réhausser l'autorité & la puissance du Magistrat, en lui sousmettant la sienne propre, comme à Sparte les Rois même ne manquoient jamais de se lever devant les Ephores. Il fait entendre ensuite qu'il n'y a que les sots & les glorieux, qui, par une vanité mal entenduë, se piquent de ne pas rendre aux Magistrats le respect qui leur est dû, ne comprenant pas que d'honorer ceux qui sont en dignité, est souvent plus honorable, que d'être honoré soi-même, car à un homme qui a beaucoup de crédit & d'autorité dans sa ville, ce lui est un plus grand ornement, & une plus grande gloire d'accompagner le Magistrat, que s'il en étoit accompagné, & quand il lui rend les honneurs, que sa Charge exige, il ajoûte cet ornement à la dignité de sa ville, & ne diminuë rien de la sienne.

Cet amour que Plutarque avoit pour sa patrie & son grand attachement pour l'ordre, le porterent à donner à ses Citoyens un précepte qui n'est pas moins important, & dont tout le monde peut encore tirer une utilité fort grande. Il voioit avec douleur que dans les differends & dans les procès qui naissoient entre les particuliers, ceux qui esperoient d'avoir plus de faveur & de crédit auprès des Magistrats Romains, portoient leurs causes devant ces Juges Superieurs, comme devant le Proconsul ou le Préteur. Et c'est ce qu'il tâchoit de corriger. *En rendant sa ville soumise & obéïssante aux Magistrats Superieurs*, dit-il, *il faut bien prendre garde de ne pas l'humilier entierement & l'abattre, & quand on a les ceps aux pieds de ne pas se les mettre encore au cou, ce que font quelques-uns, qui portant les plus petites affaires, comme les plus grandes, à ces Souverains Magistrats, reprochent à leur patrie sa servitude, ou plûtôt ils renversent entierement toute sorte de police, en rendant leur ville sujette, toûjours tremblante, toûjours transie de frayeur, & la dépoüillent de toute sorte de pouvoir & d'autorité.* Car comme ceux qui ne veulent ni manger, ni se

baigner sans avoir un Medecin auprès d'eux, n'usent pas de leur santé autant que la nature le leur permet, de même ceux qui à toute Sentence, à tout décret, à toute déliberation du Conseil, à toute grace & privilege, à toute administration publique, veulent ajoûter le Sceau du consentement & du jugement de ces Juges Superieurs, forcent ces Magistrats à être leurs maîtres plus qu'ils ne voudroient eux-mêmes. Et la principale cause de ce désordre, c'est l'avarice, la jalousie & l'ambition des premiers Citoyens, qui voulant opprimer les petits, les contraignent de quitter leur ville, ou ne voulant point avoir du dessous dans les differends qu'ils ont avec leurs égaux, les traduisent devant ces Magistrats Romains, & par-là ils font perdre au Senat, au peuple, au Conseil & à tous les Officiers de leur ville toute leur puissance, qu'ils devroient au contraire favoriser & augmenter, car leur devoir seroit d'adoucir les petits en les traitant avec une sorte d'égalité, & de désarmer leurs égaux en leur cedant réciproquement, & par-là de retenir dans leur ville & d'y terminer tous leurs differends, en usant pour leur guérison d'une medecine politique & civile, comme pour des maladies cachées, & aimant mieux perdre leurs procès par le jugement de leurs Citoyens, que de les gagner ailleurs devant ces premiers Tribunaux, par le mépris & l'anéantissement des droits & des privileges de leur pays, & de toute forme de Justice.

1. Aux Corinth. Chap. VI.

C'est le même précepte que S. Paul donnoit aux fideles de Corinthe, qui ayant des procès, les portoient devant les Payens & les Infideles, au lieu de les vuider devant les Saints. Mais Saint Paul donnoit ce grand précepte par un esprit de charité & de Religion, au lieu que Plutarque le donne par un pur esprit de politique.

Il eut deux freres, Lamprias & Timon. Il leur fait honneur à tous deux, en faisant parler le premier dans le Traité où il recherche l'explication du mot ε qui étoit gravé à la porte du temple d'Apollon à Delphes, & l'autre dans la seconde question du 1. Livre des propos de table, où il traite de la maniere dont on doit placer les conviez à un festin. Il semble que Lamprias mourut avant Timon, comme on peut

peut l'inferer des paroles mêmes de Plutarque dans son traité de l'amour fraternel. *Pour moy*, dit-il, *parmi toutes les grandes faveurs que la Fortune m'a faites, & qui méritent une grande reconnoissance de ma part, je compte principalement l'amour & l'attachement que mon frere Timon m'a toûjours témoigné & qu'il témoigne encore, comme le sçavent nos amis particuliers, & tous ceux qui ont frequenté dans notre maison.* Si Lamprias eût été en vie, Plutarque n'auroit pas parlé de Timon seul. Car ces deux freres eurent pour lui le même respect & le même amour, & il les aima toûjours tous deux avec la même tendresse.

Il se plaint dans ce traité de ce que de son tems l'union des freres étoit aussi rare que leur division l'étoit autrefois, & qu'on regardoit deux freres unis avec le même étonnement qu'on regarde ces monstres que la Nature fait voir quelquefois en unissant deux corps, & en les collant ensemble. Sur cet amour fraternel il donne des préceptes très-sages, qui ne sont que l'expression de ce qu'il pratiquoit lui-même. Il raconte qu'un jour à Rome il fut choisi pour arbitre entre deux freres, que quelque interêt avoit divisez. La maniere dont il se prit à faire cet accommodement, mérite d'être rapportée. *Je me souviens*, dit-il, *que pendant que j'étois à Rome, je me chargeay un jour d'un arbitrage entre deux freres, qui étoient fort broüillez. L'un d'eux paroissoit fort adonné à la Philosophie, mais il fit bien voir que c'étoit à faux qu'il portoit le titre de Philosophe & le nom de frere. Car comme je voulus lui representer qu'il devoit se comporter en Philosophe avec son frere, & avec un frere qui étoit fort simple & fort ignorant; pour simple & ignorant, repartit-il brusquement, je l'avouë, mais pour mon frere, qu'est-ce que cela me fait? je ne compte pas pour beaucoup d'être venu du même homme & de la même femme. Vous faites bien voir, repris-je, que vous ne faites pas grand cas d'être sorti du même pere & de la même mere. Mais tous les autres hommes, quand même ils penseroient comme vous, disent & soûtiennent pourtant que la Nature & la Loy, qui n'est que le lien des droits de la Nature, ont assigné aux peres & aux meres le premier degré d'honneur & de vénération après les Dieux, & que l'homme ne peut rien faire de plus agréable à ces Dieux que de payer de tout son*

cœur & avec une franche volonté à ceux qui l'ont engendré & à ceux qui l'ont nourri, l'interêt des graces tant anciennes que nouvelles qu'il en a reçûës. Et qu'au contraire il n'y a point de plus grande marque d'impieté que de négliger & de mépriser ses parens. C'est pourquoi il nous est défendu de faire du mal aux autres hommes, mais pour notre pere & notre mere, il nous est expressément ordonné, je ne dis pas de ne rien commettre qui leur déplaise & qui les afflige, mais de leur faire en toute rencontre tout le bien qui dépend de nous, & l'on regarde comme une insigne impieté, & comme une injustice atroce de manquer à ce devoir.

On ne sçait pas quel effet produisirent sur ce malheureux Philosophe des paroles si pleines de raison. Il est difficile de croire qu'un homme soit assés endurci pour resister opiniâtrement à une vérité si claire, & que la voix de la Nature confirme au dedans de nous. Aristote a fort bien dit: *Les freres s'aiment parce qu'ils sont nez des mêmes parens, & cette naissance, qui est la même, fait d'eux un seul & même tout.*

Ἀδελφοὶ ἀλλήλους φιλοῦσι τῷ ἐκ τῶν αὐτῶν πεφυκέναι· ἡ γὰρ πρὸς ἐκεῖνα ταυτότης ἀλλήλους ταυτοποιεῖ.

Dans le premier Livre des propos de table, Question IV. Plutarque parle de Craton qu'il appelle γαμβρόν. Et dans le 2. Livre Quest. 3. il parle de Firmus à qui il donne le même nom. L'Interprete François a traduit par tout *gendre*, mais comme il ne paroît pas que Plutarque ait eu d'autre fille que celle qui mourut à l'âge de deux ans, & que le mot Grec, qui signifie *gendre*, signifie aussi *beau-pere*, *beau-frere*, & *allié*, il est vraisemblable que ce Craton & ce Firmus étoient les beaux-freres de Plutarque, soit qu'ils fussent freres de sa femme Timoxene, ou maris de ses propres sœurs. C'est ainsi qu'Herodote en parlant d'Astyage, fils de Cyaxare, & qui avoit épousé la fille d'Alyatte sœur de Crœsus, l'appelle Κροίσου γαμβρόν, *le beau-frere de Crœsus.*

Plutarque eut aussi un neveu appellé Sextus, on ne sçait s'il étoit fils d'une sœur ou d'un frere. C'étoit un Philosophe d'un grand sçavoir, & d'une si grande reputation qu'il fut appellé auprès de l'Empereur Marc Antonin, pour lui enseigner les Lettres Grecques. Et cet Empereur lui rend ce grand témoignage dans le 1. Livre de ses réflexions: *Sextus m'a enseigné par son exemple à être doux, à gouverner ma maison en bon pere de famille, à avoir une gravité simple sans affectation,*

à vivre conformément à la nature, à tâcher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis, à souffrir les ignorans & les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde, &c. Ce portrait qu'Antonin fait du neveu, est aussi le véritable portrait de l'oncle. Et il ne faut que ce portrait pour détruire le sentiment de ceux qui ont cru que Sextus neveu de Plutarque, étoit Sextus le Pyrrhonien qui a laissé dix livres de la Philosophie Sceptique. D'ailleurs on sçait que Sextus le Pyrrhonien étoit d'Affrique, au lieu que Sextus, neveu de Plutarque, étoit de Cheronée; on sçait encore que le Pyrrhonien étoit plus ancien que Galien Medecin d'Antonin, & par consequent il ne pouvoit être contemporain de Sextus.

Plutarque étoit bon fils, bon frere, bon pere, bon mari, bon maître, & bon Citoyen. En un mot il remplissoit parfaitement tous les devoirs des liaisons naturelles & acquises. Nous avons vû avec quelle tendresse il aimoit son pere, sa femme, ses enfans & sa patrie. Son humanité ne s'étendoit pas seulement sur les hommes & sur ses valets, mais sur les bêtes même. Cela paroît avec éclat dans la vie de Caton le Censeur où il blâme la dureté de ce grand personnage qui vendoit ses esclaves après qu'il s'en étoit servi. *Pour moi*, dit-il, *je trouve que de se servir de ses esclaves comme des bêtes de somme, & après qu'on s'en est servi, de les chasser, ou de les vendre dans leur vieillesse, c'est la marque d'un méchant naturel, & d'une ame basse & sordide qui croit que l'homme n'a de liaison avec l'homme que pour ses besoins & pour sa seule utilité. Cependant nous voyons que la bonté a plus d'étenduë que la justice, car nous sommes nez pour observer la Loi & l'équité avec les hommes, mais pour la bonté & la reconnoissance, nous les étendons très-souvent jusqu'aux animaux, car elles procedent d'une riche source de douceur & d'humanité qui est naturellement dans l'homme. En effet de nourrir des chevaux après qu'ils sont rompus de travail, & des chiens, je ne dis pas pendant qu'ils sont jeunes & qu'ils peuvent servir, mais quand ils sont vieux & inutiles, cela convient à l'homme qui a les qualitez de l'homme, la bonté & l'humanité.* Et aprés avoir rapporté l'exemple des Atheniens qui avoient renvoyé libres les bêtes de somme qui avoient servi pour la constru-

ction d'un de leurs temples, celui de Cimon qui avoit nourri jusqu'à leur mort, & fait enterrer magnifiquement les cavales avec lesquelles il avoit vaincu trois fois aux Jeux Olympiques, & celuy de Xantippe pere de Pericles, qui fit enterrer avec soin son chien qui l'avoit suivi à la nage à Salamine, il ajoûte, *car nous ne devons pas nous servir des choses qui ont une ame, comme nous nous servons des souliers & des autres ustenciles que nous jettons lorsqu'ils sont rompus, ou usez par le service qu'ils nous ont rendu ; & ne fût-ce pour autre chose que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une espece d'apprentissage en nous accoûtumant par ces petites choses à être doux & humains. Je sçai bien*, continuë-t-il, en poussant un peu trop loin cette humanité, *que pour rien du monde je ne me desferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres, à plus forte raison ne pourrois-je jamais me résoudre à renvoyer un vieux domestique en le chassant de ma maison comme de sa patrie, & en l'éloignant du lieu où il seroit accoûtumé, & de sa maniere de vivre ordinaire, pour quelque petit argent que j'en pourrois retirer, en le vendant, vû même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'acheteroit qu'à moi qui l'aurois vendu.* Voilà l'humanité accompagnée d'un grand principe de justice.

Cette grande douceur de Plutarque n'empêchoit pas qu'il n'eût la severité convenable pour faire châtier ses domestiques qui étoient tombez dans des fautes dignes de punition, mais il le faisoit sans emportement & sans colere, & seulement dans la vûë de les corriger. Sur cela Aulu-Gelle nous rapporte une avanture, que le Philosophe Taurus lui avoit contée. *Plutarque*, dit-il, *avoit un esclave d'un naturel pervers & opiniâtre, & qui avoit quelque teinture de la Philosophie, & quelque connoissance des livres des Philosophes. Un jour, pour quelque faute qu'il avoit commise, Plutarque ordonna qu'on le dépoüillât, & qu'on lui donnât le foüet. Pendant que cela s'exécutoit, ce malheureux crioit de toute sa force qu'il ne méritoit point ce châtiment, & qu'il n'avoit rien fait qui en fût digne. Comme on continuoit toûjours, il renonça aux plaintes & aux cris, & commença à faire à son maître des reprimandes très-serieuses. Il lui reprocha qu'il n'étoit nullement Philosophe comme il s'en piquoit ; que c'étoit une chose honteuse de se mettre en colere ; qu'il*

avoit souvent parlé contre cette passion ; qu'il avoit fait un beau traité de la Mansuetude ; que tout ce qu'il avoit écrit dans ce traité, étoit démenti par tout ce qu'il faisoit en cette occasion, où emporté par sa colere il avoit la cruauté de le faire déchirer à coups de verges sous ses yeux. Comment, coquin, répondit doucement Plutarque, est-ce que je te parois en colere ? Mon visage, ma voix, ma couleur, mes paroles montrent-elles que je sois transporté de cette passion ? Il me semble que ni mes yeux, ni ma bouche ne marquent point cet excès de fureur. Je ne crie point à tuë tête ; le feu ne me monte point au visage ; je n'écume point ; je ne dis aucune parole honteuse, & dont je doive me répentir, en un mot je ne suis point dans ces mouvemens & dans ces convulsions, qui accompagnent ordinairement les transports que tu me reproches, car voilà tous les signes de la colere si tu ne le sçais pas. En même tems, se tournant vers celui qu'il avoit chargé de ce châtiment. Mon ami, lui-dit-il, pendant que nous disputons, lui & moi, continuë de faire ton office.

περὶ ἀοργησίας, de cohibenda ira.

Voilà un sang froid qui fait bien tout ce que l'on pourroit attendre de la fureur la plus marquée. Plutarque croyoit qu'on pouvoit châtier sans aucun mouvement de colere. Mais je ne sçai si l'on ne trouvera pas que sa bonté & son humanité devoient souffrir d'assister lui-même à cette punition, & de la faire continuer avec ce doux acharnement, qui n'est peut-être pas moins blâmable qu'un excès de colere.

On ne peut pas douter de la vérité de cette petite Histoire qu'Aulu-Gelle tenoit de Taurus, & qu'il nous a conservée, car elle est conforme à ce que Plutarque lui-même a écrit dans le même traité dont parloit son esclave, où il a fait entendre que vaincu par les reproches de sa femme, & de ses amis qui blâmoient sa trop grande douceur, il commença à s'aigrir contre les fautes de ses domestiques, & à les châtier sur le champ. *Moi-même*, dit-il, *je me suis laissé emporter par ces reproches à m'irriter contre mes valets, dans la pensée que n'étant point châtiez, ils devenoient plus méchans. Mais enfin je me suis apperçu, quoique tard, premierement qu'il valloit mieux les rendre plus méchans par mon indulgence, que de me pervertir moi-même par ma severité, & par ma colere, en voulant les corriger. En second lieu, j'en voyais plusieurs qui par cela même qu'ils n'étoient*

pas punis, avoient honte d'être méchans, & pour qui le pardon devenoit un commencement d'amendement bienplus que n'auroit fait la punition même, & qui obéissoient plus promptement à un seul clin d'œil de leurs maîtres, que les autres aux étrivieres & aux coups de bâton, & par-là je me suis convaincu que la raison est plus digne de commander, que la colere.

A ces paroles on croiroit qu'il souffroit patiemment les fautes de ses valets sans les châtier, & qu'il pratiquoit le précepte qu'Epictete, qui vivoit dans le même tems, donne dans son Manuel : *Il vaut mieux que ton valet soit méchant, que si tu te rendois miserable... mais, diras-tu, mon valet se trouvera fort mal de ma patience, & deviendra incorrigible. Oüi, mais tu t'en trouveras fort bien, puisque par son moyen tu apprendras à te mettre hors d'inquiétude & de trouble.* Mais ce n'étoit pas-là la disposition de Plutarque, il ne faisoit que differer la punition de ses valets jusqu'à ce que sa colere fût passée, comme il le fait entendre dans la suite : *C'est pourquoi*, dit-il, *il faut conniver d'abord à ces sortes de fautes, & quand on se sent effectivement hors de toute passion, si la faute paroît grande au sens rassis & à une raison nette & pure, alors il faut se prendre à la punir, & n'en pas negliger la correction, comme ceux qui sont dégoûtez, négligent les viandes.*

Art. XVIII.

Mais à la maniere dont Plutarque corrigeoit ce miserable esclave, je ne sçai si c'étoit attendre que les boüillons de la colere fussent calmez, & si ce n'étoit pas plûtôt la renfermer & la conserver en lui-même jusqu'après la punition. Il est pourtant certain que Plutarque se piquoit de douceur & de patience, car dans le traité de la Superstition, il dit, *J'aimerois beaucoup mieux que tous les hommes disent de moi, que Plutarque n'a jamais été, que s'ils disoient, Plutarque est un homme inconstant, leger, colere, qui punit les moindres fautes, qui entre en mauvaise humeur pour rien, qui se fâche si on oublie de l'inviter à un festin, ou qui, si des affaires vous empêchent d'aller le matin à sa porte lui faire la cour, ou que vous manquiez de le saluer, vous déchirera à belles dents, prendra votre fils pour le tourmenter, ou envoyera sur vos terres quelque bête feroce qu'il aura reservée exprès qui gâtera tous vos fruits.* Il est aisé de voir, pour dire cela en passant, que par ces derniers mots Plutar-

que se mocque finement des fables de la superstition payenne, qui enseignoit qu'Oenée ayant oublié d'offrir à Diane les prémices de ses fruits, envoya le Sanglier Calydonien qui ravagea toutes ses terres.

Quand Plutarque ne nous apprendroit pas lui-même en propres termes qu'il s'étoit attaché à la Philosophie Académique, nous le connoîtrions sûrement à ses écrits. C'est-là qu'il a puisé cette sagesse & cette force de sens, qui éclatent dans ses ouvrages, & qui frappent également ceux qui en connoissent la source, & ceux qui ne la connoissent pas. Car la Philosophie de Socrate est la source du bons sens & de la raison, comme Horace l'a reconnu dans son Art poëtique: *La premiere chose & la plus nécessaire pour bien écrire*, dit-il, *c'est le bon sens. Voilà la source de tout le reste: Vous pourrez puiser ce bon sens dans la Philosophie de Socrate*. C'est ce qui l'a mis en état de peser avec tant de justesse les actions des hommes, de bien démêler les mœurs & les caractéres, & de marquer les bornes précises des vices & des vertus, sans jamais les confondre, & sans jamais donner à l'un ce qui appartient à l'autre.

C'est déja un grand avantage, mais il y en a un plus grand encore, c'est qu'il a tiré de-là ces agréables & sublimes idées qu'il a de la Divinité & de la Religion. On ne sçauroit mieux parler de l'unité de Dieu, de son immensité, de sa bonté, & de la pureté de son essence. Il dit *que l'essence de Dieu n'est que grandeur & majesté, que bonté, qu'amour, que magnifisence; que Dieu est par tout; que c'est un Estre heureux, immuable & incorruptible; que son véritable nom est celui qui est.* Ses termes sont remarquables: *Il en arrive de la nature qui est mesurée par le tems, comme du tems qui la mesure; il n'y a en elle rien qui demeure, ni qui soit subsistant, mais toutes choses y sont ou naissantes ou mourantes, étant mêlées avec le tems. C'est pourquoi il y auroit de l'impieté à dire de ce qui est, qu'il a été, ou qu'il sera; car ces termes sont des déclinaisons, des changemens & des passages de ce qui n'est point né pour demeurer en Estre. Mais il faut dire de Dieu seul qu'il est, & il n'est point par rapport au tems, mais par rapport à l'Eternité qui est immobile, non mesurée par le tems, & qui n'est sujette à aucune déclinaison, ni à aucun changement, & dans laquelle il n'y a rien qu'on puisse dire, ni*

Dans son Traité, Que signifioit le mot Eἰ, *qui étoit sur la porte du temple d'Apollon à Delphes, tom.* II. *p.* 393.

premier, ni dernier, ni nouveau. Dieu est un, existant réellement, renfermant dans le seul point présent toute l'Eternité, & il n'y a que lui seul qui soit véritablement, sans qu'on puisse dire qu'il a été, ni qu'il sera, & comme il est sans commencement, il est aussi sans fin. La véritable Théologie pourroit-elle se mieux exprimer?

Il est vrai qu'il employe souvent le terme de *Dieux*, comme son maître Platon. Mais ce terme ne doit pas faire mal juger de sa doctrine, car il peut être expliqué favorablement, comme je l'ai dit ailleurs. Et en plusieurs autres endroits il parle d'un seul Dieu. Or il est impossible qu'un homme reconnoisse plusieurs Dieux égaux en puissance dès qu'une fois il a reconnu qu'il n'y en a qu'un, & que c'est le seul & unique principe de toutes choses.

Il dit que Dieu a pour les hommes une bonté de pere, qu'il les aime d'une maniere pleine de tendresse, & ne cesse jamais de leur faire du bien.

Que la connoissance de Dieu est de tous les yeux de l'ame le plus net & le plus vif. Que le plus grand malheur de l'ame, c'est d'être privé de cette connoissance, que c'est Dieu seul qui la donne, & qu'il ne faut jamais cesser de la lui demander. Que Dieu ne peut être representé sous aucune forme humaine, & qu'on ne peut s'élever à lui que par la pensée.

Il ne parle pas moins bien de l'immortalité de l'ame, qu'il reconnoît fondée sur des raisons qui se tirent de la Divinité même, c'est-à-dire, qu'elle est une suite de la bonté & de la justice de Dieu. Dans le traité où il recherche pourquoi Dieu punit tard les méchans, il écrit, *Une seule & même raison établit & prouve solidement ces deux veritez, qu'il y a une Providence qui regit le monde, & que les ames subsistent après la mort. Si l'on ruine un de ces principes, on ruine nécessairement l'autre. L'ame subsistant donc après la mort, il est probable qu'elle reçoit alors les peines, ou les récompenses qu'elle a meritées. Car pendant qu'elle est en vie, elle combat comme un véritable Athlete, & après qu'elle a cessé de combattre, elle reçoit alors ce qu'elle a mérité. Mais les récompenses, ou les châtimens qu'elle reçoit alors étant seule* (c'est-à-dire, dépoüillée du corps) *pour tout ce qu'elle a fait ici bas, ne nous touchent point, nous qui sommes en vie. Car*

Tom. II. pag. 260.

outre

outre que nous ne les connoiſſons pas, nous refuſons ſouvent de les croire.

Plutarque étoit ſi bleſſé des déſordres & des abominations que la doctrine d'Epicure introduiſoit & nourriſſoit dans le monde, qu'il entreprit de le combattre. Epictete l'avoit déja fait de ſon côté, mais on peut dire qu'il n'avoit montré que le ridicule de cette doctrine, & qu'il s'étoit contenté de la couvrir de honte & d'opprobre, en faiſant voir ſes ſuites affreuſes. Mais Plutarque le combat par des raiſonnemens tirez du fond de la Philoſophie. C'eſt dans le traité, *Que l'on ne peut vivre agreablement en ſuivant les dogmes d'Epicure.* Je me contenterai de rapporter ici un de ces raiſonnemens, qui me paroît invincible : *Ces Philoſophes*, dit-il, *n'ont aucun ſentiment, ni aucune idée des voluptez de l'ame, ils diſent même qu'ils n'en veulent point avoir. Au contraire, rapportant toûjours au corps toute la faculté contemplative de l'ame, & la tenant plongée dans les plaiſirs de la chair comme avec des maſſes de plomb, ils ne different en rien des palfreniers & des bergers qui mettent devant leurs bêtes du foin, de la paille, ou de l'herbe, comme la propre pâture de ces animaux dont ils ont ſoin. N'eſt-il pas vrai qu'ils veulent de même que l'ame s'engraiſſe comme un pourceau de ces voluptez du corps, tant de celles qu'elle a déja euës, & dont le ſouvenir la chatoüille encore, que de celles dont elle eſpere de joüir, ne lui permettant jamais de ſentir, ni de rechercher aucune volupté qui vienne d'elle? Eh que peut-on imaginer de plus abſurde qu'y ayant deux parties diſtinctes, dont l'homme eſt composé, l'ame & le corps, & l'ame ayant par ſa nature le premier degré d'honneur, cependant il y ait un bien propre & particulier pour le corps ſelon ſa nature, & qu'il n'y en ait aucun pour l'ame, mais qu'elle demeure là oiſive à contempler les affections & paſſions du corps, en y participant elle-même, & s'en réjoüiſſant en eſclave, & qu'elle demeure-là dès ſa naiſſance, ſans aucune paſſion de ſon côté, ſans aucun plaiſir, ſans aucun deſir, & ſans aucune joye qui lui ſoit propre & particuliere? Car il faut de deux choſes l'une, ou qu'ils faſſent nettement & ſans détour l'homme tout de chair, comme font quelques-uns qui nient abſolument l'exiſtence de l'ame, ou qu'en nous laiſſant ces deux natures diſtinctes, ils laiſſent à chacune un bien, ou un mal qui lui ſoit propre, ou étranger. Comme de nos cinq ſens de nature, chacun eſt deſtiné & appro-*

prié à un sujet sensible, quoiqu'il y ait entr'eux une sympatie qui fait qu'ils sentent les biens & les maux les uns des autres ; le principal instrument du sentiment de l'ame, c'est l'entendement ; or il n'y a rien de plus ridicule que de ne laisser à cet entendement aucun spectacle, aucun mouvement, aucune passion qui lui soit propre & naturelle, & dont l'ame puisse faire son unique plaisir. Il pousse cela plus loin, & il est si enchanté des plaisirs de l'esprit, qu'il avance une chose, que je n'ose presque redire après lui, tant elle éprouvera de contradiction de la part d'une infinité d'hommes corrompus ; il faut pourtant avoir le courage de la dire. *Qui est-ce*, dit-il, *qui ayant faim ou soif, prendroit plus de plaisir à se trouver aux festins des Phéaciens, qu'à lire la fable des erreurs d'Ulysse? Qui est-ce qui trouveroit plus de volupté à joüir de la plus belle femme du monde, qu'à passer la nuit à lire ce que Xenophon a écrit de Pantée, ou l'histoire de Timoclée écrite par Aristobule, ou celle de Thisbé écrite par Theopompe?*

Dans un autre traité il combat cette maxime des Epicuriens, *Cache ta vie*, & il fait voir que c'est un précepte, qui n'est digne que d'un homme qui ne vivoit que pour le corps, & qui ne se jugeoit digne que de mener la vie d'un ver, comme Epictete le lui reproche. Les gens de bien ne vivent pas pour eux, mais pour les autres. C'est aux vicieux à cacher leur vie, & à se tenir tapis dans l'obscurité. C'est à toi, Epicure, à te cacher, tu ôtes de la vie de l'homme toute connoissance, comme si tu ôtois la lumiere d'un festin, afin que l'on ne voye pas tes infamies, & que l'on ne connoisse pas que tu rapportes tout à la volupté ; cache donc ta vie. Tu passes tes jours avec tes courtisannes Hedea & Leontium, & foulant aux pieds l'honnêteté & la vertu, & crachant contre, s'il est permis de parler ainsi, tu fais consister tout ton bonheur dans les chatoüillemens de la chair. Cherche les ténébres ; les mysteres de la Philosophie sont des mysteres de ténébres ; enveloppe-les dans la nuit la plus obscure, ils soüillent le Soleil. Mais les gens de bien cherchent la lumiere, ils exposent leur vertu au grand jour, ils veulent que ce soit comme un flambeau qui éclaire de loin, & ils se rédisent incessamment à eux-mêmes ces vers d'un Poëte.

Μὴ γε παυσώμεσθα,

Ne cessons jamais de faire du bien aux hommes.

Dire à un homme de bien, *cache ta vie*, c'est dire à Epaminondas, ne fais pas la guerre pour ton pays; à Lycurgue, n'établis pas des loix; à Thrasybule, ne poursuis pas les Tyrans; à Pythagore, n'enseigne pas les hommes; & à Socrate, ne discours point. Mais si quelqu'un en développant les merveilles de la nature, chante à Dieu de beaux Cantiques, & qu'il celebre la justice & la providence, ou que dans de beaux ouvrages de morale il louë les loix, la societé, la bonne police, ou que dans les traitez de politique il fasse valoir l'honnêteté, & qu'il la préfere à l'utilité, pourquoi veux-tu qu'il cache sa vie? Est-ce afin qu'il n'instruise personne, qu'il ne puisse exciter dans les cœurs l'amour & le zele de la vertu, & qu'il ne propose pas l'exemple de bien vivre?

δρῶντες τοῖς βροτοῖς.

Si Themistocle eût été inconnu aux Athéniens, jamais les Grecs n'auroient chassé Xerxes; si Camillus eût été inconnu aux Romains, Rome n'auroit point été arrachée aux Gaulois, & tirée de ses cendres. Si Platon avoit été inconnu à Dion, la Sicile n'auroit pas été délivrée de la Tyrannie. Comme la lumiere ne fait pas seulement que nous nous entreconnoissons, mais nous rend encore utiles les uns aux autres; de même de se faire connoître n'apporte pas seulement de la gloire, mais encore cela donne aux vertus les moyens de s'exercer & les réduit en acte. Aussi voit-on qu'Epaminondas pendant 40. ans qu'il fut inconnu aux Thebains, ne leur rendit jamais aucun service, mais dès qu'il se fut fait connoître, & qu'on lui eut confié le commandement de l'armée, il sauva Thebes qui étoit perduë, & délivra la Grece de la triste servitude qui la menaçoit.

Cette morale si sublime, si pure & si digne d'un Chrétien, a fait croire que Plutarque a emprunté de la Religion Chrétienne beaucoup de véritez qu'il a mêlez avec les principes qu'il avoit tirez de ses Philosophes. Mais la lecture de Platon seul peut lui avoir donné toutes ces lumieres. Si Plutarque avoit eu le bonheur de connoître les écrits des Evangelistes & des Apôtres, on ne peut pas douter qu'il n'eût eu un très-grand mépris pour les confrairies de Bacchus, dont il étoit, pour la prêtrise d'Apollon qu'il exerça pendant plusieurs années, & pour toutes les autres superstitions où il étoit plongé. Il

auroit été plus retenu dans son traité de la superstitio n, où il traite de fables de grandes véritez, & où il condamne des usages & des pratiques qu'il auroit loüez s'il en avoit connu les raisons. Mais comme il n'avoit aucune connoissance distincte de la Religion Chrétienne, qui est seule la véritable lumiere qui éclaire l'entendement, en voulant délivrer les hommes du joug de la superstition, il croupit lui-même dans cet esclavage. C'est de cette source corrompuë que viennent son entêtement pour les signes & les prodiges, son asservissement aux usages les plus insensez des cérémonies payennes, & sa ridicule crédulité pour les songes & pour les Oracles. Il avouë lui-même qu'il s'abstint long-tems de manger des œufs à cause de quelque songe qu'il avoit eu, & qu'il n'a pas jugé à propos de nous apprendre.

Dans le 2. Livres des propos de tables. Quest. III.

On lui a fait honneur de ce qu'il a dit quelque part que les Oracles étoient l'ouvrage des Démons; mais il ne faut pas se tromper à ce passage; par ces Démons il n'entend pas des diables, de malins esprits, mais des esprits qui tiennent le milieu entre Dieu & les hommes, des Anges à qui il prétend que Dieu avoit commis le soin des Oracles, qui étoient pourtant toûjours animez par son esprit; *car aucun Oracle*, dit-il, *n'est sans Divinité*. Ceux qui sont initiez dans la doctrine de Platon, sçavent ce que ce Philosophe a dit des Démons. Comment peut-on s'imaginer que Plutarque, & tous les Payens eussent fait tant de cas des Oracles, & qu'il y eussent eu recours, s'ils avoient cru qu'ils étoient la production des diables & des malins esprits? Ils étoient plongez dans une trop grande ignorance pour être en état de s'appercevoir de l'empire que le prince des ténébres exerçoit par ce moyen que leur superstition rendoit si efficace. Cette ignorance & cette superstition ne paroissoient nulle part avec tant déclat que dans le traité que Plutarque nous a laissé des Oracles qui ont cessé. Cet écrivain recherche la cause de cette cessation, il fait parler les plus grands Philosophes de son tems, & ces Philosophes avec tout leur grand sçavoir ne disent que des absurditez, ou des choses qui n'ont ni fondement, ni vraisemblance. C'est pourtant dans ce traité que Plutarque, rend à la Religion Chrétien-

ne le témoignage le plus grand & le plus authentique qu'aucun Payen lui ait jamais rendu. Mais il le rend sans le connoître; s'il l'avoit connu, il auroit vû d'abord la cause de cette cessation des Oracles, & auroit ri des frivoles recherches de ces Philosophes qu'il fait parler. La Religion Chrétienne n'est fondée que sur la mort de J. C. Or c'est cette mort qui y est annoncée & declarée d'une maniere fort merveilleuse, & par un miracle très-étonnant. Cet Auteur rapporte que sous le regne de Tibere, Epitherses, pere de l'Orateur Emilianus, s'étant embarqué pour passer en Italie avec plusieurs autres, le vent leur manqua près des Isles Echinades, & que quand ils furent vis-à-vis d'une de ces Isles appellée *Paxos*, comme tout l'équipage achevoit de souper, on entendit une voix qui venoit d'une de ces Isles qui appelloit clairement Thamus. Ce Thamus étoit un Pilote Egyptien, il se laissa appeller deux fois sans répondre, mais à la troisiéme fois il répondit, & alors la voix lui cria plus fort: *Quand tu seras arrivé près du lieu appellé Palodes, annonce que le grand Pan est mort.* Epitherses ajoûtoit que tous ceux qui entendirent cette voix, en furent fort émerveillez, & commencerent à disputer entre eux s'il étoit mieux de faire ce que la voix commandoit, ou s'il falloit le négliger sans s'en informer davantage, & que sur cela le Pilote Thamus dit, *que son avis étoit que s'ils avoient le vent bon, ils continuassent leur route sans rien dire, mais que si la bonnace duroit, il falloit dire ce que la voix avoit ordonné.*

Quand ils eurent gagné le lieu désigné, comme il n'y avoit pas le moindre souffle de vent, & que la mer étoit très-calme, alors Thamus se mettant sur la prouë les yeux tournez vers la terre, cria ce qu'il avoit entendu, *le grand Pan est mort.* Cette parole ne fut pas plûtôt prononcée qu'on entendit un grand bruit de lamentations, non pas d'un homme seul, mais de plusieurs, & un bruit mêlé de marques d'étonnement & d'admiration. Comme il y avoit dans le vaisseau quantité de passagers, cette avanture fut bien-tôt répanduë dans Rome, & porté aux oreilles de l'Empereur Tibere, qui manda sur le champ cet Epitherses, & il ajoûta tant de foi à son recit qu'il fit rechercher qui pouvoit être ce Pan,

& comme il y avoit à la Cour de ce Prince beaucoup de gens de lettres, ils conjecturerent tous que ce devoit être le fils de Penelope & de Mercure.

Voilà l'extravagance payenne. Les sçavans de l'Empereur ne pouvoient rien comprendre à ces paroles, n'étant pas encore informez du mystere qui venoit de s'accomplir, mais ceux que Plutarque fait parler long-tems après sous le Regne de Neron, auroient pû les entendre, car ils pouvoient avoir oüi parler de la Religion Chrétienne, qui seule peut en développer le sens. La lecture d'un seul Evangéliste auroit plus servi à ces Philosophes que toute leur Philosophie. Car elle leur auroit fait voir que ces paroles ont un véritable rapport à ce qui venoit d'arriver 33. ou 34. ans avant la conversation dont Plutarque parle, & précisément dans le tems que cette voix fut adressée à Thamus; les Juifs venoient de faire mourir l'Auteur de la vie, qui est désigné par ce nom de *Pan*, qui signifie *tout*, parce que tout a été fait par lui, que tout est en lui, & qu'en lui réside toute plenitude. C'est après sa mort que les Oracles ont cessé; comme le Soleil venant à paroître sur l'horison chasse tous les feux de la nuit, de même ce Soleil de Justice en montant au Ciel, a détruit l'Empire du Démon & chassé ces esprits de ténebres qui entretenoient les hommes dans l'erreur. Cette cessation des Oracles arrivée justement dans ce tems-là, est formellement attestée par Plutarque. Il dit clairement que l'Oracle de Jupiter Ammon avoit déja perdu beaucoup de sa vogue & de sa réputation, il parle de l'entier anéantissement de tous les Oracles de la Grece, excepté d'un ou de deux, & il assûre que la Béotie, qui retentissoit autrefois du bruit des Oracles, étoit devenuë muette, que les Oracles y avoient tari comme des fontaines, qu'il y avoit une séchheresse entiere de Divination, & qu'elle n'avoit plus que le seul lieu de Lebadie où l'on pouvoit encore en trouver quelque filet. *De tous les autres Oracles*, dit-il, *les uns sont réduits au silence, & les autres sont entierement déserts & abandonnez*. Ce peu d'Oracles qui subsisterent encore assez long-tems après la mort de J. C. étoient de faux Oracles, que la friponnerie des prêtres entretenoit, en abusant de la superstition & de la crédulité des peuples.

De dire présentement quelle étoit cette voix & d'où elle venoit, c'est ce qui est impossible. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que comme Dieu avoit voulu que la naissance de son fils fût annoncée par des Anges, il permit aussi que sa sa mort fût annoncée par les mêmes Anges, & que les lamentations qui suivirent cette voix, étoient des eslans de la douleur des esprits de ténebres fâchez de la victoire que le Sauveur du monde remportoit sur eux par sa mort, en délivrant les hommes qu'ils tenoient dans leurs pieges.

Plutarque ne parle en aucun endroit de la Religion Chrétienne en termes exprès, & ne s'éleve point contre elle comme ont fait de son tems Suétone, Tacite, Lucien, & quelques autres; mais il la désigne dans son traité de la superstition, où il condamne des pratiques dont il ne connoissoit ni la sainteté, ni la nécessité, asservi qu'il étoit à toutes les opinions payennes. Il la désigne encore dans son traité des contradictions des Stoïciens. *Cependant*, dit-il, *tous ces gens-là ne croyent pas que les Dieux soient bons. Car voyez ce que les Juifs & les Syriens pensent des Dieux. Voyez les Ouvrages des Poëtes de combien de superstitions ils sont pleins, il n'y a presque personne qui croye que Dieu soit mortel, & qu'il ait été engendré, &c.* Plutarque ne pouvoit pas mieux prouver son ignorance & son aveuglement, que de choisir les écrits des Juifs & des Syriens pour faire voir qu'ils ont cru qu'il n'y a point de bonté en Dieu, car au contraire ce sont ces écrits qui ont seuls fait connoître la bonté infinie de Dieu; & toute l'étenduë de l'amour qu'il a pour les hommes, & qui l'a porté à donner pour eux son Fils unique, afin qu'ils ne périssent point. C'est la naissance & la mort de ce Fils fait Homme, que les Chrétiens font gloire d'honorer comme la cause de leur salut, en tenant d'ailleurs, comme les vrais Philosophes, que Dieu ne peut ni naître ni mourir, & qu'il n'a ni commencement ni fin. Mais ce grand mystere de l'Incarnation & de la mort du Fils de Dieu est plus élevé au-dessus de la connoissance de ces Philosophes Payens, que le Ciel n'est élevé au-dessus de la terre.

Une des Grandes qualitez de Plutarque, & celle qui est la plus nécessaire à un Historien, c'est l'amour de la verité.

Dans les vies qu'il écrit, on ne trouvera jamais qu'il ait cherché à donner au vice les couleurs de la vertu, ni à la vertu les couleurs du vice. Quand il nous peint Demetrius & Antoine, qui étoient des monstres en cruauté & en toute sorte de vices, il ne cache point ce qu'ils ont eu de bon ; & quand il nous peint Lucullus, le souvenir des obligations que lui avoit sa patrie, ne le porte point à dissimuler ce qu'il avoit de mauvais, persuadé que Lucullus lui-même ne voudroit pas qu'il payât ce service par un faux témoignage qu'il rendroit à sa vertu dans un récit inventé & fardé. Il releve autant qu'il peut les vertus des grands hommes, & pour leurs défauts il ne les marque qu'autant que cela est nécessaire pour conserver la ressemblance, & il ne s'attache pas à les représenter exactement dans son Histoire, mais il les passe légerement, comme épargnant & respectant la pauvre nature humaine, & compatissant à sa foiblesse qui ne lui permet pas de produire un original tout parfait, & qu'on puisse prendre pour un modele achevé de beauté, de vertu & de sagesse. S'il avoit suivi cette méthode dans ses morales, il seroit à couvert de tout reproche, mais il s'en est écarté en deux occasions fort importantes. La premiere, c'est contre Herodote ; sur ce que cet Historien a mal parlé de la Béotie & des Corinthiens, l'amour qu'il avoit pour sa patrie l'a porté à prendre les armes contre lui pour défendre ses Compatriotes. Il a écrit pour cet effet un traité qu'il a intitulé *de la malignité d'Herodote*, où il s'emporte contre ce Pere de l'Histoire avec un excès indigne d'un Philosophe ; il ne se contente pas de lui reprocher des mensonges & des fables, il l'accuse de malignité dans tous les sens que ce mot peut avoir. Il est vrai qu'il donne de grands éloges à son style & à sa composition.

Dans le traité, qu'on ne peut pas vivre agréablement selon Epicure. pag 1093. pag. 874.

Quand une Histoire, qui n'a rien de fâcheux ni de nuisible, dit-il, *ou qu'une narration de choses grandes & belles est composée avec élegance & avec force, comme celle d'Herodote, ou celle de Xenophon.* Et dans ce même traité où il s'acharne si fort sur lui, il dit, *Herodote est un homme très-habile dans l'Art d'écrire. Son style est doux, il y a une grande force & une beauté inexprimable dans ses narrations. Il chante sa fable comme un poëte, non pas en homme instruit, mais d'une maniere très-agréable, trés-coulante,*

te, & très-propre à chatoüiller les oreilles & l'esprit. Mais il faut bien se donner de garde de ses calomnies & de ses médisances cachées sous ses figures tendres & polies, comme d'une Cantharide cachée sous des roses, de peur que par imprudence nous ne concevions des opinions absurdes & fausses sur les villes les plus considérables, & sur les plus grands hommes de la Grece. Mais ici on peut faire à Plutarque le même reproche qu'il a fait à Herodote, de n'avoir mêlé des loüanges à ses reproches, que pour donner à ses invectives plus d'autorité & plus de poids, & pour les rendre plus croyables par cette affectation de verité.

Certainement il paroît que le grand sens de Plutarque l'a abandonné en cette rencontre. Comment a-t-il pû s'imaginer qu'Herodote, qui écrivoit des choses arrivées de son tems, ou peu de tems avant lui, & qui les écrivoit sur le rapport de ceux qui les avoient vûës, & qui en avoient été les témoins, ne seroit pas plûtôt cru par des Lecteurs judicieux, que lui, qui cinq cens ans après vient s'inscrire en faux sur des Mémoires, ou posterieurs, ou qu'Herodote pouvoit avoir meprisez? Il n'y a presque pas un de ses reproches qui ne puisse être facilement détruit. Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire, & nous n'avons qu'à dire à Plutarque que la Grece entiere lui à répondu par avance & l'a refuté. Herodote lut son Histoire pendant les Jeux Olympiques à toute la Grece qui y étoit assemblée, & on l'écouta avec tant d'applaudissement, qu'on donna à ses Livres les noms des Muses; & qu'on crioit par tout quand il passoit: *Voilà celui qui a si dignement chanté nos victoires, & célebré les glorieux avantages que nous avons remportez sur les Barbares.* Est-il vraisemblable que si cette histoire d'Herodote eût été remplie de calomnies & de médisances contre les Grecs, aucune de leurs villes n'eût protesté contre elle, & qu'au contraire elles eussent toutes concouru à procurer à l'Historien le plus grand honneur qu'aucun Ecrivain ait jamais reçu?

La seconde occasion où Plutarque s'est éloigné de sa sagesse ordinaire, c'est lorsqu'il a écrit contre les Stoïciens. Comme l'amour, qu'il avoit pour sa patrie, lui a fait commettre la premiere faute, le grand attachement qu'il avoit pour la Philosophie Académique, qu'il avoit embrassée, l'a précipité dans la seconde. C'est ce qui l'a porté à faire ses

deux traitez contre le Portique. Le premier, *les contredits des Philosophes Stoïciens*. Et le second, *des communes conceptions contre ces mêmes Philosophes*. On ne sçauroit nier que les Stoïciens, en s'écartant des sentimens de Platon & de Socrate, ne soient tombez dans de grandes erreurs; mais Plutarque est injuste de s'attacher à eux avec un si grand acharnement, qu'il ne cesse de les accabler d'injures. Il releve beaucoup de contradictions qui peuvent estre conciliées, & d'ailleurs est-il juste d'imputer aux Fondateurs les extravagances de quelques disciples? Et pour ce qui est des communes conceptions, elles ne sont pas toûjours si blessées que Plutarque l'a cru. On peut fort bien accorder la plûpart de ces notions avec les sentimens de ces Philosophes. Les écrits de l'Empereur Marc Antonin, & ceux d'Epictete feront toûjours pour cette Secte une assez bonne apologie contre tout ce que Plutarque à écrit.

Nous ne sçavons point si Plutarque fut bien avantagé des biens de la fortune; mais il nous fait entendre lui-même qu'il vivoit dans un assez grand éclat, puisque dans la Lettre de consolation qu'il écrit à sa femme Timoxene, *Ne regardez point*, lui dit-il, *aux larmes & aux lamentations de ceux qui vont vous visiter pour pleurer avec vous par une coûtume très-condamnable, qui s'est introduite, mais considerez plûtôt combien vous êtes enviée par ces mêmes personnes à cause des enfans qui vous restent, & à cause aussi du bon état de votre maison & de toute votre vie. Car il seroit honteux pour vous, que lorsque tous les autres se trouveroient très-heureux d'être en votre place, avec l'affliction même qui vient de nous arriver, vous vous plaignissiez de votre condition, & que vous condamnassiez votre fortune presente.* Une marque encore qu'il ne manquoit pas de bien, & qu'il étoit de ceux qu'on appelle heureux, c'est qu'il ne fut jamais obligé d'emprunter & de passer par les mains des Usuriers. C'est un bonheur qu'il vante lui-même dans son traité, *qu'il ne faut point emprunter à usure*. Car après avoir beaucoup parlé contre la cruauté des Usuriers, *ne croyez pas*, dit-il, *quand je parle ainsi, que j'aye declaré la guerre aux Usuriers, car jamais ils n'ont emmené mes bœufs ni mes haras*, appliquant avec beaucoup d'esprit à la dureté de ces ennemis du genre humain ce qu'Achille dit des Troyens qui avoient enlevé la femme de Menelas.

Comme on ne sçait pas précisément l'année de la naissance de Plutarque, on ne sçait pas non plus celle de sa mort. Vossius assûre qu'il a vêcu jusqu'au regne d'Antonin. Car il dit, *que ce fut sous cet Empereur qu'il fut fait Grand Prêtre d'Apollon*, comme cela paroît par son traité, *Si un vieillard doit se mêler des affaires d'Etat*. Si cela est, il parvint à une grande vieillesse. Car à la premiere année du regne d'Antonin le Pieux, il auroit eu quatre vingt-neuf ou dix ans. Mais dans ce traité on ne trouve rien qui marque que Plutarque soit allé jusques-là. Ce qu'on peut dire de plus vraisemblable, c'est qu'il mourut quelques années avant la fin du regne d'Adrien, à l'âge de soixante douze, ou soixante-quinze ans. Il composa ce traité quelque année avant sa mort, & alors il pouvoit fort bien dire qu'il étoit vieux, & parler de son grand âge.

Je finirai cet Ouvrage par une réflexion qui fournit la grande réputation de Plutarque, c'est que quand un Ecrivain a mérité par ses Ouvrages l'approbation publique, la posterité, qui s'instruit dans ses écrits, lui marque sa reconnoissance, & le confond avec les plus grands hommes. Herodote, Thucydide, Xenophon parmi les Grecs, & Tite-Live & Tacite parmi les Romains, ne sont pas moins célébres que les plus grands Capitaines dont ils nous ont transmis les actions, & que les plus grands Princes sous lesquels ils ont vêcu. Le nom de Plutarque n'est pas moins connu aujourd'hui, & ne le sera pas moins dans tous les tems que les noms de tous les hommes Illustres dont il a écrit la vie. On peut dire même à l'avantage des Ecrivains, que les plus grands Heros ont beau fuir l'*Acheron sur le Char de Mars*, comme parle Horace, s'ils n'ont un Ecrivain qui chante leurs grandes actions, ils demeurent plongez dans une nuit éternelle, sans qu'on donne une seule larme à leur mort, & leur valeur n'a dans la suite des tems aucun avantage sur la lâcheté obscure & cachée ; au lieu qu'un grand Ecrivain n'a besoin d'aucun secours étranger pour se rendre immortel, il n'a besoin que de lui-même. Plutarque ne nous instruit pas moins aujourd'hui par ses beaux traitez de Morale, qu'il a instruit les Romains & ceux de Cheronée, & Platon ne nous est pas moins utile qu'il l'a été aux Athéniens.

CATALOGUE

Des Ouvrages de Plutarque qui ſont perdus.

LES VIES.

LA Vie d'Hercule.
Celle d'Heſiode.
Celle de Pindare.
Celles de Crates & de Daiphantus avec leur Comparaiſon.
Celle de Leonidas.
Celle d'Ariſtomene.
Celle du jeune Scipion l'Africain, & celle de Metellus.
Celle de Tibere.
Celle de Claude.
Celle de Neron.
Celle de Caligula.
Celle de Vitellius.
Celle d'Epaminondas & du vieux Scipion, avec leur comparaiſon.

Dans les Vies qui nous reſtent, il manque

La Comparaiſon de Themiſtocle & de Camillus.
Celle de Pyrrhus & de Marius.
Celle de Phocion & de Caton.
Celle de Ceſar & d'Alexandre.

LES OEUVRES DE MORALE.

IV. Livres de Commentaires ſur Homere.
IV. Livres de Commentaires ſur Heſiode.
V. Livres à Empedocle ſur la Quinteſſence.
V. Livres d'Eſſais pour & contre.
III. Livres de Fables.
III. Livres de la Rhétorique.
III. Livres de l'Introduction de l'Ame.

II. Livres d'Extraits des Philosophes.
III. Livres des Sens.
III. Livres des Actions illustres des Villes.
II. Livres de Politique.
I. Livre de l'Occasion, à Theophraste.
IV. Livres des choses oubliées dans l'Histoire.
II. Livres de Proverbes.
VIII. Livres sur les Topiques d'Aristote.
II. Livres de Socicles.
III. Livres de la Justice, à Chrysippe.
I. Livre de la Poëtique.
LXII. Tableaux Historiques & Poëtiques.
I. Livre de la Difference qui est entre les Pyrrhoniens & les Académiciens.
I. Traité pour prouver qu'il n'y a qu'une Académie de Platon.
I. Traité, où sont les Idées.
I. Traité, comment la matiere des Idées crée ce qui n'a point de corps.
I. Traité sur le Theagene de Platon.
I. Traité de la Défense de la Divination, contre les Académiciens.
I. Traité pour sçavoir, lequel est le meilleur du nombre pair ou de l'impair.
I. Traité de la Coûtume, aux Stoïciens.
I. Traité, comment il faut entendre Epicure.
I. Traité des Dieux.
I. Traité de l'Amitié à Bithynicus.
I. Traité, si la Rhétorique est une vertu.
I. Traité des Cometes.
I. Traité pour prouver que la vie des hommes ressemble au jeu des dez.
I. Traité, comment les oisifs doivent se servir des exercices du Gymnase.
I. Traité de son corps.
I. Traité de la Parure.
I. Traité intitulé, le Nourricier.
I. Traité des causes des signes d'Aratus.

I. Traité sur l'ouvrage de Nicandre, appellé Theriaca ou des Bêtes venimeuses.
I. Traité du tems de l'Iliade.
I. Traité, comment on peut discerner la verité de l'Histoire.
I. Discours Poëtique sur les animaux qui n'ont point de raison.
I. Traité des narrations paralleles des Grecs & des Romains sur les contrarietez des Epicuriens.
I. Traité, que la doctrine des Académiciens n'est pas contraire à la Divination.
I. Lettre à Phavorinus.
I. Traité de l'usage des Amis.
I. Traité du libre Arbitre, pour l'Académie contre Epicure.
I Traité de Questions barbares, étrangeres.
I. Traité du Ceste de la Mere des Dieux.
I. Traité de Protagoras, ou des Principes.
I. Traité des Proverbes de ceux d'Alexandrie.
I. Traité, ce que c'est que comprendre.
I. Traité, qu'on ne comprend rien.
I. Traité contre les Stoïciens & les Epicuriens.
I. Traité des causes des opinions des Stoïciens sur les jours.
I. Traité de la premiere consequence contre Chrysippe.
I. Traité, si un Avocat doit prendre la défense de tout le monde.
I. Traité de consolation à Phestia.
I. Traité des lieux de Pyrrhon.
I. Traité des causes & des lieux.
I. Traité des causes des vicissitudes.
I. Traité des Unitez.
I. Traité, si un Citoyen doit donner son avis, quand il sçait qu'il ne sera pas reçu.
I. Traité des opinions contraires.
I. Traite des questions de femmes.
I. Traité des Hommes Illustres.
I. Traité, Réponse aux questions difficiles.
I. Recueil d'Oracles.
I. Traité des Exercices.
I. Traité, si l'Ame est immortelle.
I. Traité de l'Ataraxie, c'est-à-dire, de l'état d'une Ame que rien ne peut troubler.

I. Traité de la descente dans l'antre de Trophonius.
I. Traité, le Suppliant.
Un abregé de Physique.
I. Traité des premiers Philosophes, & de leurs successeurs.
I. Traité de la matiere.
I. Traité de l'éducation d'Achille.
I. Traité des Cyrenéens.
L'Apologie de Socrate.
La condamnation de Socrate.
I. Traité des Animaux qui mangent la terre.
I. Traité de Dissertations sur les X. Categories.
I. Traité des Problêmes.
I. Traité des differens caracteres du discours.
I. Traité de la maniere de bâtir les villes, & des opinions des Physiciens.
I. Traité des endroits favorables dans les causes.
I. Traité, quelle est la vie la plus heureuse.
I. Traité de Dissertations Physiques sur les jours.
I. Traité des Fêtes appellées Dædales, *que l'on celebroit à Platées.*
I. Traité des Meubles.
I. Traité de la Noblesse.
I. Harangue à Dion prononcée dans l'Assemblée d'Olympie.
Exhortation à un jeune homme qui étoit riche.
Si celui qui retient son consentement sur toutes sortes de choses, est inutile & demeure sans action.
I. Traité de la Calomnie.
I. Traité de l'Ame.
I. Traité des tremblemens de terre.
I. Traité, comment il faut que combatte un Lacédémonien.
Exhortation à Esculape de Pergame.
I. Traité de la Chasse.
I. Traité contre les Trompeurs.
I. Traité contre ceux qui négligent la Philosophie pour l'Art Oratoire.
I. Traité, quel doit être le principal soin des Poëtes.
I. Traité de la Fin, selon Platon.

I. Traité de la difference infinie qui se trouve dans le corps & dans l'ame des hommes, pour ce qui regarde l'esprit & la vertu.
I. Traité de l'Education des femmes.
I. Traité contre les forces du corps.
I. Traité contre la Noblesse.
I. Traité contre les Richesses.
I. Traité du Repos.
I. Traité, si la connoissance de l'avenir peut être utile.
Avertissement, ou de l'Empire.
Comment on peut dans ses emplois éviter le reproche de curiosité.



CHRONOLOGIE

CHRONOLOGIE POUR LES VIES DE PLUTARQUE.

Ans du Monde.	Ans avant la premiere Olympiade.		Ans avant la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
2437.	737.	LE Déluge, qu'on a appellé de Deucalion, parce qu'il arriva sous son regne, XV. ou XVI. ans avant la sortie des enfans d'Israël hors d'Egypte.	761.	1511.
2547.	627.	MINOS premier, fils de Jupiter & d'Europe, regna en Crete cent dix ans après ce déluge. Ce fut un Roi très-juste.	651.	1401.
2698.	486.	MINOS second, fils de Lycaste & petit-fils du premier, succeda à son pere. Ce fut un Tyran.	500.	1250.
		THESÉE.		
2720.	454.	L'EXPEDITION des Argonautes vers l'an du monde 2720. On ne peut pas douter que Thesée ne vêcût en ce tems-là, puisqu'il étoit avec Jason, & que son fils Demophon alla à la guerre de Troye, qui arriva 40. ans après cette expedition.	478.	1228.
2768.	406.	LA PRISE de Troye. Jephté étoit alors Juge d'Israël.	430.	1180.

Ans du Monde.	*Ans avant la 1. Olymp.*		*Ans avant la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
2847.	327.	LE RETOUR des Heraclides au Peloponese, 80. ans après la prise de Troye.	351.	1101.
2880.	294.	PREMIERE guerre des Atheniens contre Sparte, dans laquelle CODRUS Roi d'Athenes se devoua pour son pays. SAUL, premier Roi d'Israël.	318.	1068.
2894.	288.	LES Ilotes assujettis par AGIS Roi de Sparte.	304.	1055.
2908.	266.	LA MIGRATION Ionique, 140. ans après la prise de Troye.	290.	1040.
		LYCURGUE.		
3045.	129.	IL vivoit du tems du Prophéte Elisée. THALES le Musicien vivoit en même-tems.	153.	904.
	Ans des Olympiades.			
3174.	I.	*PREMIERE OLYMPIADE.*	25.	774.
		ROMULUS.		
3198.	VII. I.	ROME bâtie la 1. année de l'Olympiade VII.	*Ans de la Fondation de Rome.*	750.
3201.	VII. 4.	ENLEVEMENT des Sabines.	4.	747.
3235.	XVI. I.	MORT de Romulus.	38.	713.
		NUMA.		
3236.	XVI. 3.	ELU Roy.	39.	714.
3279.	XXVII. 2.	SA Mort.	82.	669.
		SOLON.		
3350.	XLV. I.	ON ne peut pas douter du tems auquel Solon florissoit, puisqu'il vivoit du tems de	153.	598.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		Pisistrate, qui se rendit maître d'Athenes l'Olympiade L. Solon étoit plus vieux que lui de 25. ou 30. ans. Conjuration de Cylon.		
3354.	XLVI. I.	EPIMENIDE arrive à Athenes. Les sept Sages, Esope, Anacharsis, Scythe.	157.	594.
3356.	XLVI. 3.	SOLON, Archonte. CRESUS, Roy de Lydie.	159.	592.
3370.	L. I.	PYTAGORE va en Italie.	173.	578.
3391.	LV. 2.	CYRUS, Roy des Perses.	194.	557.
3401.	LVII. 4.	CRESUS pris.	204.	547.
		VALERIUS PUBLICOLA.		
3442.	LXVIII. I.	IL est fait Consul à la place de Collatin. Combat de Brutus & d'Aruns fils aîné de Tarquin. Ils se tuent tous deux.	245.	506.
3444.	LXVIII. 3.	TROISIEME Consulat de Publicola. Horatius Pulvillus, son Collegue, dédie le Temple de Jupiter Capitolin,	247.	504.
		HORATIUS COCLES défend l'entrée du Pont Sublicius contre les Toscans.		
3448.	LXIX. 3.	MORT de Publicola.	251.	500.
3459.	LXXII. I.	ON marque à cette année la bataille de Marathon où Darius fils d'Hystaspe fut défait par Miltiade Général des Athéniens. Mais il faut la reculer de deux années. Elle ne fut donnée que la III. année de cette Olymp. LXXII. Themistocle & Aristide y combattirent.	262.	489.

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J.C.*
		CORIOLAN.		
3460.	LXXII. 2.	IL est exilé parce qu'il avoit empêché qu'on distribuât au peuple le bled qu'on avoit apporté de Sicile. Il se retire chez les Volsques.	263.	408.
3462.	LXXIII. 1.	NAISSANCE d'Herodote.	265.	486.
3463.	LXXIII. 2.	CORIOLAN assiege Rome & se retire à la priere de sa mere & de sa femme. Après son retour chez les Volsques, il est lapidé.	266.	485.
		ARISTIDE.		
3467.	LXXIV. 2.	ARISTIDE banni du ban de l'Ostracisme & rappellé trois ans après.	270.	481.
		THEMISTOCLE.		
3470.	LXXV. 1.	BATAILLE de Salamine, où Xerxés fils de Darius fut défait par Themistocle Général des Athéniens & par Eurybiade Général des Lacedémoniens.	273.	478.
3471.	LXXV. 2.	BATAILLE de Platées, où Mardonius gendre & Lieutenant de Darius, fut défait par Aristide & par Pausanias.	274.	477.
3474.	LXXVI. 1.	NAISSANCE de Thucydide,	277.	471.
3479.	LXXVII. 2.	THEMISTOCLE banni du ban de l'Ostracisme.	282.	469.
		CIMON.		
3480.	LXXVII. 3.	FIls de Miltiade, étoit un peu plus jeune que Themistocle, & vivoit dans le même tems. Il est envoyé en Asie où il bat les Perses par terre & par mer	283.	468.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3481.	LXXVII.4.	NAISSANCE de Socrate, il vêcut soixante & onze ans.	284.	467.
3500.	LXXVII. 3.	CIMON meurt.	303.	448.
		Naissance d'Alcibiade, la même année.		
		Herodote & Thucydide florissent. Thucydide étoit plus jeune qu'Herodote de 12. ou 13. ans		
		PERICLES.		
3519.	LXXXVII.2.	FILS de Xanthippe émeut la guerre Peloponesiaque, qu'on appelle aussi la guerre d'Archidamus, parce qu'Archidamus étoit alors Roi de Sparte. Cette guerre dura 27. ans, Pericles fut Tuteur d'Alcibiade. Il étoit fort jeune, lorsque les Decemvirs allerent à Athenes demander les Loix de Solon.	322.	429.
3521.	LXXXVII.4.	MORT de Pericles.	324.	427.
3522.	LXXXVIII. I.	NAISSANCE de Platon.	325.	426.
		XERXES tué par Artaban.		
		NICIAS.		
3535.	XCI. 2.	LES Athéniens font dessein d'aller faire la guerre en Sicile par les conseils d'Alcibiade, ausquels Nicias s'oppose inutilement.	338.	413.
3537.	XCI. 4.	NICIAS défait en Sicile, pris & mis à mort.	340.	411.
		ALCIBIADE.		
3538.	XCII. I.	IL étoit plus jeune que Nicias, avec lequel il fut long-tems broüillé. Il se retira à Sparte l'année que les Athéniens résolurent	341.	410.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		d'aller faire la guerre en Sicile ; mais ayant été averti qu'on vouloit le tuer, il se retira vers Tisapherne Général de l'armée de Darius.		
3539.	XCII. 2.	Le vieux Denys s'empare de la Tyrannie à Syracuse.	342.	409.
		LYSANDRE.		
3545.	XCIII. 1.	Finit la guerre Peloponesiaque qui avoit duré 27. ans & établit 30. Tyrans à Athénes.	348.	403.
		Xenophon fleurit, il étoit contemporain de Thucydide, quoique plus jeune, & il commence son histoire où Thucydide finit la sienne. Ainsi ces trois Historiens, Herodote, Thucydide & Xenophon se suivent, & comprennent toute l'Histoire Grecque.		
3546.	XCIV. 1.	Alcibiade tué par les ordres de Pharnabase.	349.	402.
		ARTAXERXE Surnommé MNEMON.		
3549.	XCIV. 4.	Il étoit fils de Darius & frere du jeune Cyrus. Il commença à regner quand Lysandre se rendit maître d'Athénes. Il gagna une grande bataille contre son frere Cyrus. Les Grecs qui étoient dans l'armée de Cyrus font cette belle retraite qui est si admirablement décrite par Xenophon.	362.	399.
	XCV. 1.	Mort de Socrate.	363.	398.
		AGESILAS.		
3553.	XCV. 4.	Il étoit plus jeune que Lysandre qui fut amoureux de lui. Il	356.	395.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		monta sur le thrône de Sparte, après la mort de son frere Agis.		
3554.	XCVI. 1.	LYSANDRE relegué dans l'Hellespont par Agesilas	357.	394.
3555.	XCVI. 2.	AGESILAS défait la cavalerie des Perses. Mort de Lysandre.	358.	393.
	XCVII. 4.	DEFAITE des Romains à Allia.		
		CAMILLUS.		
3562.	XCVIII. 1.	IL se retire à la ville d'Ardée.	365.	386.
3566.	XCIX. 1.	NAISSANCE d'Aristote.	369.	382.
3569.	XCIX. 4.	NAISSANCE de Demosthéne.	372.	379.
3574.	CI. 1.	CHABRIAS défait les Lacedémoniens.	377.	374.
3579.	CII. 2.	TRAITE' de paix entre les Atheniens & les Lacédémoniens. La même année la célébre bataille de Leuctres, où les Lacédémoniens commandez par Cleombrotus sont défaits par les Thébains, qui avoient pour leur Général Epaminondas. Cleombrotus y fut tué.	382.	369.
		PELOPIDAS.		
3580.	CII. 3.	IL étoit Général des Thébains, il commandoit le bataillon Sacré à la bataille de Leuctres.	383.	368.
3582.	CIII. 1.	LE vieux Denys Tyran de Sicile meurt, & son fils le jeune Denys lui succede.	385.	366.
3584.	CIII. 3.	ISOCRATE fleurit, il étoit beaucoup plus jeune que Platon.	387.	364.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		TIMOLEON.		
3585.	CIII. 4.	IL tuë son frere Timophanes, qui vouloit s'emparer de la Tyranie à Corinthe.	388.	363.
3586.	CIV. 1.	PELOPIDAS défait Alexandre Tyran de Pheres en Thessalie, mais il est tué dans le combat.	389.	362.
3587.	CIV. 2.	LA célébre Bataille de Mantinée, gagnée par Epaminondas, qui y est tué par le fils de Xenophon l'Historien.	390.	361.
3588.	CIV. 3.	MORT de Camillus.	391.	360.
3589.	CIV. 4.	MORT d'Artaxerxe. Agesilas meurt la même année.	392.	359.
		DION.		
3593.	CV. 4.	IL chasse le jeune Denys Tyran de Sicile.	396.	355.
3594.	CVI. 1.	NAISSANCE d'ALEXANDRE LE GRAND.	397.	354.
3596.	CVI. 3.	DION assassiné par Callipus.	399.	352.
		DEMOSTHENE.		
3598.	CVII. 1.	COMMENCE à haranguer contre Philippe.	401.	350.
3602.	CVIII. 1.	MORT de Platon.	405.	346.
3605.	CVIII. 4.	TIMOLEON envoyé en Sicile au secours des Syracusains.	408.	343.
3607.	CIX. 2.	DENYS le jeune envoyé à Corinthe.	410.	341.
3609.	CIX. 4.	NAISSANCE d'Epicure.	412.	339
3610.	CX. 1.	TIMOLEON gagne une grande bataille contre les Carthaginois.	413.	338

LA

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de Rome bâtie.	Ans avant J. C.
3612.	CX. 3.	LA célébre bataille de Cheronée, où les Athéniens & les Thebains sont défaits par Philippe, Alexandre son fils commandoit une aîle.	415.	336.
3613.	CX. 4.	MORT de Timoleon.	416.	335.
		ALEXANDRE LE GRAND		
3614.	CXI. 1.	DECLARE' Général de tous les Grecs contre les Perses, après la mort de son pere Philippe.	417.	334.
3616.	CXI. 3.	LA bataille du Granique.	419.	332.
3619.	CXII. 2.	LA bataille d'Arbelles.	422.	329.
3623.	CXIII. 2.	PORUS vaincu.	426.	325.
3627.	CXIV. 1.	Mort d'Alexandre.	430.	321.
		PHOCION.		
3632.	CXV. 3.	SE retire vers Polyperchon, qui le trahit & le livre aux Athéniens qui le font mourir.	435.	316.
		EUMENES.		
3634.	CXVI. 1.	ESTOIT un des principaux Capitaines d'Alexandre, il avoit servi sous le Roi Philippe. Il est trahi & livré à Antigonus qui le fait mourir.	437.	314.
		DEMETRIUS		
3636.	CXVI. 3.	SURNOMME' Poliorcetes, le preneur de villes, fils d'Antigonus. Il est laissé en Syrie avec le commandement de l'armée, quoi-	439.	312.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		qu'il n'eût alors que 22. ans.		
3643.	CXVIII. 2.	Il délivre Athènes.	446.	305.
		PYRRHUS		
3670.	CXXV. 1.	ROY d'Epire contemporain de Demetrius. Il passe en Italie, où il défait le Consul Lævinus.	473.	278.
3685.	CXXVIII. 4.	PREMIERE guerre Punique qui dura 24. ans.	488.	263.
3696.	CXXXI. 3.	NAISSANCE de Philopœmen.	499.	252.
		ARATUS		
3699.	CXXXII. 1.	DE Sicyone, délivre sa patrie de la Tyrannie de Nicocles.	502.	245.
		AGIS & CLEOMENE.		
3723.	CXXXVIII. 2.	ILs étoient contemporains d'Aratus, puisqu'Aratus fut vaincu par Cleomene.	526.	225.
		PHILOPOEMEN.		
3727.	CXXXIX. 2.	AVOIT trente ans lorsque Cleomene prit la ville de Megalopolis, où il donna aux habitans le tems de se sauver, & les empêcha d'écouter les propositions de Cleomene.	530.	221.
		HANNIBAL, MARCELLUS, FABIUS MAXIMUS, SCIPION L'AFRIQUAIN, étoient tous de même tems.		
3731.	CXL. 2.	SECONDE guerre Punique qui dura 18. ans.	534.	217.
3733.	CXL. 4.	HANNIBAL défait le Consul Flaminius au lac de Thrasimene.	536.	215.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3734.	CXLI. 1.	Et les Consuls Varron & L. Æmilius au bourg de Cannes.	537.	214.
3736.	CXLI. 3.	Il est battu à Nole par Marcellus.	539.	212.
3738.	CXLII. 1.	Marcellus prend Syracuse.	541.	210.
3741.	CXLII. 4.	Fabius Maximus se rend maître de Tarente.	544.	207.
3747.	CXLIV. 2.	Mort de Fabius Maximus.	550.	201.
3749.	CXLIV. 4.	Scipion triomphe de l'Afrique.	552.	199.
		T. QUINCTUS FLAMININUS.		
3752.	CXLV. 3.	Il est consul, & n'avoit pas encore trente ans.	555.	196.
		CATON le Censeur		
		Vivoit dans le même tems; car il étoit avec Fabius Maximus quand il prit Tarente, & n'avoit que vingt-un, ou vingt-deux ans.		
3754.	CXLVI. 1.	Toute la Grece mise en liberté par T. Q. Flaminius.	557.	194.
3755.	CXLVI. 2.	Il triomphe de l'Espagne.	558.	193.
3766.	CXLIX. 1.	Scipion l'Afriquain meurt.	569.	182.
3767.	CXLIX. 2.	Philopœmen meurt. La même année le premier Consulat de	570.	181.
		PAUL ÆMILE.		
		Il étoit fils de Lucius Æmilius, qui fut défait par Hannibal à la bataille de Cannes.		

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
3782.	CLIII. 1.	DANS son second Consulat, il défait le Roi Persée & le prend prisonnier. C'étoit du tems de Judas Macabée. Terence florissoit dans le même tems.	585.	166.
3790.	CLV. 1.	PAUL Æmile meurt.	583.	158.
3794.	CLVI. 4.	NAISSANCE de Marius.	597.	154.
3801.	CLVII. 3	LA troisiéme guerre Punique, qui dura 4. ans. Mort du vieux Caton.	604.	147.
3804.	CLVIII. 3.	LE jeune Scipion, fils de Paul Æmile ruine Carthage.	607.	144.
		TIBERIUS & C. GRACCHUS.		
3827.	CLXIV. 2.	LOIX de Caïus Gracchus,	630.	121.
		MARIUS.		
3843.	CLXVIII. 2.	VA en Numidie contre Jugurtha. Naissance de Ciceron.	646.	105.
3844.	CLXVIII 3.	NAISSANCE de Pompée.	647.	104.
3846.	CLXIX.	MARIUS Consul pour la seconde fois est envoyé contre les Cimbres.	649.	102.
3850.	CLXX. 1.	NAISSANCE de Jules Cesar, sous le VI. Consulat de Marius.	653.	98.
		SYLLA		
3855.	CLXXII. 2.	ENVOYE' en Cappadoce après sa Préture.	658.	93.
3862.	CLXXII. 1.	IL se rend maître de Rome.	665.	86.
3863.	CLXXIII. 2.	IL se rend maître d'Athénes. Mort de Marius la même année.	666.	85.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		SERTORIUS		
3867.	CLXXIV. 2.	ENVOYE' en Espagne.	670.	81.
3868.	CLXXIV. 3.	Le jeune Marius vaincu par Sylla, qui défait ensuite Pontius Telesinus aux portes de Rome. Il entre dans la ville, est fait Dictateur, & exerce toutes sortes de cruautez.	671.	80.
		MARCUS CRASSUS		
		S'ENRICHIT des proscriptions de Sylla. Il étoit plus vieux que Pompée.		
		POMPE'E		
3869.	CLXXIV. 4.	AGE' de vingt-cinq ans, est envoyé en Afrique, où il défait Domitius.	672.	79.
		CATON D'UTIQUE		
		ESTOIT plus jeune que Pompée; car il n'avoit que quatorze ans, lorsque Sylla exerçoit ses plus grandes cruautez.		
		CICERON		
3870.	CLXXV. 1.	DEFEND Roscius, que Sylla vouloit secretement opprimer.	673.	78.
3871.	CLXXV. 2.	SYLLA quitte la Dictature, & meurt l'année suivante.	674.	77.
3874.	CLXXVI. 1.	POMPE'E combat en Espagne contre Sertorius.	677.	74.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		LUCULLUS		
3877.	CLXXVI. 4.	ENVOYE' contre Mithridate après son Consulat.	680.	71.
3879.	CLXXVII. 2.	SERTORIUS assassiné en Espagne. Crassus fait Consul avec Pompée.	682.	69.
3881.	CLXXVII. 4.	TIGRANE défait par Lucullus.	684.	67.
3887.	CLXXIX. 2.	Mort de Mithridate. Pompée force le temple de Jerusalem. Naissance d'Auguste.	690.	61.
		JULE CESAR		
3891.	CLXXX. 2.	CONSUL avec Bibulus obtient l'Illyrie & les deux Gaules avec quatre Légions, & donne sa fille Julie à Pompée.	694.	57.
3897.	CLXXXI. 4.	CRASSUS pris & tué par les Parthes.	700.	51.
3902.	CLXXXIII. 1.	CESAR défait Pompée dans la plaine de Pharsale. Pompée s'enfuit en Egypte, où il est tué.	705.	46.
3903.	CLXXXIII. 2.	CESAR se rend maître d'Alexandrie, soûmet l'Egypte, passe en Syrie, & va contre Pharnace Roi de Pont, qu'il défait.	706.	45.
3904.	CLXXXIII. 3.	IL défait Juba, Scipion & Petreius en Afrique, & triomphe quatre fois. Mort de Caton, qui se tuë lui-même.	707.	44.
3905.	CLXXXIII. 4.	IL défait les fils de Pompée à Munda en Espagne, Cneus Pom-	708.	43.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		pée fut tué dans le combat, & Sextus s'enfuit en Sicile. Cesar triomphe pour la cinquiéme fois.		
		BRUTUS.		
3906.	CLXXXIV. 1.	CESAR est tué par Brutus & par Cassius.	709.	42.
3907.	CLXXXIV. 2.	BRUTUS passe en Macédoine.	710.	41.
		M. ANTOINE		
		EST vaincu par Auguste à Modene, la même année. Il se retire vers Lepidus. Triumvirat d'Auguste, de Lepidus & d'Antoine, qui partagent entr'eux l'Empire.		
3908.	CLXXXIV. 3.	BATAILLE de Philippes, où Brutus & Cassius sont défaits par Auguste & par Antoine, & se tuent eux-mêmes.	711.	40.
3909.	CLXXXIV. 4.	ANTOINE se ligue avec Sextus Pompée contre Auguste.	712.	39.
3910.	CLXXXV. 1.	AUGUSTE & Antoine se reconcilient après la mort de Fulvie, femme d'Antoine, qui épouse Octavie sœur d'Auguste.	713.	38.
3918.	CLXXXVII. 1.	NOUVEAU sujet de guerre entre Auguste & Antoine.	721.	30.
3919.	CLXXXVII. 2.	BATAILLE d'Actium, où Antoine est défait par Auguste, & se retire en Egypte avec Cleopatre.	722.	29.
3920.	CLXXXVII. 3.	AUGUSTE se rend maître d'Alexandrie, Antoine se donne	723.	28.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans de J. C.
		la mort ; & Cleopatre suit son exemple.		
		GALBA.		
3947.	CXCIV. 2.	GALBA, né la même année que J. C.	750.	1.
3981.	CCII. 4.	NAISSANCE d'Othon.	784.	34.
3982.	CCIII. 1.	GALBA est Consul.	785.	35.
4018.	CCXI. 4.	REVOLTE de Vindex. Neron se tuë lui-même. Galba est nommé Empereur.	820.	70.
		OTHON		
4019.	CCXII. 1.	SE revolte contre Galba, le tuë & se saisit de l'Empire. Trois mois après il est vaincu par Vitellius, & se donne lui-même la mort.	821.	71.



TABLE

TABLE GENERALE.

DES MATIERES

Contenuës dans les huit Volumes des Vies de Plutarque.

Le chiffre Romain marque le volume, & le chiffre Arabe les pages.

Callistrate,

funerailles

cette

F

G

H

Habits,

I

L

N

O

Pausanias,

Q

R

en

S

Stratonice,

T

Fin de la Table des Matieres.

TABLE DES AUTEURS

Que Plutarque a cités dans ces Vies.

A

Fin de la Table des Auteurs.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS GOSSELIN, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *les Vies des Hommes Illustres de Plutarque traduites par M. Dacier, nouvelle édition corrigée & augmentée de plusieurs notes, & de la Vie d'Annibal par l'Auteur*, *avec celle d'Epictete*, *Oeuvres de feu Me. Bonaventure de Fourcroy*, *Ancien Avocat au Parlement*, *contenant ses Consultations*, *ses Memoires*, *Playdoyers & Traitez de Droit*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & ci-attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES voulant traitter favorablement ledit Exposant: Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus specifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractere conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *dix années* consécutives, à compter du jour de la datte desdites presentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire *lesdits Ouvrages* cy-dessus exposez, en tout ou en partie, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en langue Latine, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdits ouvrages sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notament à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier, ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le 30. jour du mois de May l'an de grace 1732. & de notre Regne le dix-septiéme. Par le Roy en son Conseil,

SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 367. fol. 349. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 31. May 1732.

P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

J'ay fait part du présent Privilege pour ce qui regarde les Vies de Plutarque, seulement, *à Messieurs* EMERY, DAVID l'aîné, HUART & CLOUZIER, *pour en joüir suivant leurs part & portion.*





